



DE L'AVANT

Estelle Decock

Estelle DECOCK

DE L'AVANT

ROMAN

Tous droits réservés à Estelle Decock.

ISBN 978-2-9581678-0-6, janvier 2022

Livre protégé par l'INPI, dépôt e-Soleau DSO2021012918

COPY RIGHTS de la Couverture : image issue du tableau « Tablao flamenco IV » de Fabian Perez.

Tous les droits de publication de celle-ci lui sont réservés : www.fabianperez.com

La vie est un défi continué que nous ne pouvons, ni de devons éviter. Un chemin avec des hauts et des bas. Elle est exigeante, incertaine, capricieuse, et elle nous imposera un face à face avec la beauté et la douleur, avec la réussite et la frustration, avec l'amour et la déception. La vie est aussi belle que redoutable, elle nous récompensera et nous testera.

Une vie intense est un vie authentique. Être différent est-ce qui pourra vous arriver de mieux. N'essayez pas de ressembler aux autres. Vous regorgez de qualités qui attendent d'être activées et mises en œuvre pour vous .

Tomàs Navarro, KINTSUKUROI

A mon âme jumelle, à ma famille, à mes amis, à mes patients ; merci à tous pour votre soutien.

IERE PARTIE

LE TEMPS S'ARRETE

I
Jeudi 12 avril 2012,
Quelque part en France

Andy, trente-neuf ans, a décidé d'être heureux.

Il est 6h30. Il tire les rideaux de son studio d'homme célibataire et découvre la baie vitrée qui donne sur son petit balcon. Le soleil commence à éclairer la petite table et la chaise de jardin qui s'y trouvent. Six étages en-dessous du sien d'autres personnes s'affairent tout comme lui. Dix étages au-dessus également.

Depuis 5h, il entend les déplacements du voisin du dessus, Rodrigue. Cinquantenaire qui aime déambuler au petit matin avant de « se faire engloutir par le tourbillon humain », comme il le dit lui-même. Ce matin, Andy il a écouté ces sons étouffés, l'esprit tranquille, les yeux grands ouverts dans la pénombre de sa chambre. Ils ne le dérangent plus depuis longtemps. Mais un matin, il y a maintenant deux ans, fatigué d'être réveillé si tôt par ces aller-retours, Andy était monté frapper à sa porte. Pourquoi, il ne le savait pas vraiment. Mais au moins, il saurait qui vivait au-dessus de lui et ce qu'il pouvait bien faire à une heure pareille...

Rodrigue mit quelques minutes à lui répondre, et lui ouvrit, en peignoir, pieds nus.

- Excusez moi d'avoir mis autant de temps, mais je faisais des exercices que je ne pouvais pas interrompre. Que puis-je faire pour vous ?

Ce quinquagénaire au corps mince, aux cheveux courts grisonnants, le désarma complètement. Et lui plut tout de suite. Andy resta sur son palier, bouche bée, les cheveux encore en bataille d'être sorti du lit en colère. Il était monté sans mettre ses chaussures, et avait maintenant froid, pieds nus. Rodrigue éclata de rire et lui tapa sur l'épaule.

- Je vous ai réveillé, c'est ça ? Milles excuses mon ami ! Entrez prendre un thé avec moi pour me faire pardonner !

Dans son studio, peu de meubles. Comme chez Andy, il n'y a qu'une seule et même pièce qui fait à la fois cuisine et salon, mais, chez Rodrigue, il n'y a aucune table, aucune chaise. Au centre du studio, un grand tapis et des tas de coussins rouges et dorés autour d'une petite table japonaise, aux pieds très bas. Une table qui ressemble plus à un grand plateau posé sur des pieds de quelques centimètres à peine. Et dessus, une théière et une tasse, colorées et finement travaillées.

Rodrigue fit entrer Andy, la main toujours sur son épaule, malgré sa taille bien plus petite que celle d'Andy. Et il l'invita à choisir un coussin. Encore à moitié endormi, Andy regarda autour de lui en baillant, et remarqua un tapis de gymnastique.

- Oui, c'est de là que vous m'entendez le matin. Je suis désolé. Mon studio est tellement petit, je ne sais pas où me mettre...

Rodrigue s'assit face à lui et, les mains posées sur les genoux, attendit qu'il lui réponde, le regard interrogateur.

- Je ne dors pas bien depuis quelques jours, je suis énervé ces derniers temps s'excusa Andy. D'habitude je supporte bien, mais, ce matin, ça m'a rendu *fou*. Je suis désolé. Je pense que je vais avoir besoin de vacances... Excusez-moi d'avoir débarqué chez vous comme ça, lui dit Andy en cherchant à se lever.

Rodrigue hochla la tête et lui sourit, se leva pour lui ramener une tasse. Une poterie d'un style encore différent de celle de Rodrigue, de couleur bleu pâle, et y versa du thé vert. Lui fit signe de se rasseoir. Ils avaient le temps, non ?

- Celui qui commence sa journée avec du thé vert japonais aura longue vie et bonne santé ! Dit-il d'un ton professoral, l'index pointé vers le plafond, ce qui les fit rire tous deux. Buvez !

L'éclairage était faible et agréable. Andy remarqua que seules quelques grosses bougies étaient allumées un peu partout dans le studio, ce qui créaient des coins d'ombre un peu partout autour d'eux.

- J'aime les bougies, pas vous ?

Andy ne sut que répondre

- C'est mon cérémonial du matin, reprit Rodrigue, se calant dans les coussins autour de lui. Je tiens ça de ma mère.

Il eut un doux sourire et but une gorgée de thé. Andy fit de même. L'épaisseur ronde de la tasse en terre lui fut agréable. Le thé était à la fois doux et amer, d'un vert pâle, agréable au regard.

- Ma mère était couturière et voulait être prête à commencer sa journée dès les premières lueurs du soleil. Elle peignait des tissus et faisait des vêtements avec. Pour cela, elle se levait tôt et restait dans le silence du petit matin pour mieux se préparer. Ce moment de l'aube qui précède l'activité humaine, lorsqu'on a l'impression d'être seul au monde... Elle me disait qu'elle écoutait sa petite voix intérieure à elle, avant que le bruit des autres ne l'empêche de l'entendre. Cette petite voix lui disait ce qui serait le mieux pour elle, comment s'organiser dans la journée. Puis elle dessinait des motifs dès le lever du soleil, penchée sur son tissu, son pinceau à la main. Parfois, elle me montrait un dessin et me disait qu'elle en avait rêvé dans la nuit. Moi, je la regardais faire. Elle était avec moi mais avait le regard un peu perdu dans le lointain. Je descendais la rejoindre alors qu'elle avait déjà commencé à boire son thé et à prendre des notes. Mon verre de lait froid m'attendait toujours. Je l'embrassais doucement dans le cou, en arrivant derrière elle, pour ne pas la déranger, et je m'asseyais face à elle, dans notre salon. Et le lait servi plus tôt par elle, alors que je dormais encore, me réveillait doucement la bouche. C'était doux et sucré. J'adorais ça ! Entre nous, assis par terre dans son salon comme vous et moi maintenant, il y avait quatre bougies. Les volets ouverts, on attendait ensemble le ciel rose du lever de soleil. Elle griffonnait dans son cahier tout en chantonnant et en se parlant parfois, et moi je feuilletais mes livres d'images, mes bandes dessinées. Puis, le soleil se levait et mon père arrivait en faisant claquer la semelle de ses pantoufles. Il s'étirait et baillait comme un lion, ça nous faisait rire. Tant que ma taille d'enfant le lui permit, il me prenait sur ses genoux et on petit-déjeunait dans la même assiette lui et moi. Il était si grand, ses cheveux frisaient tout autour de son visage. Moi, j'ai hérité de la taille de ma mère et de ses cheveux raides. Il sourit à Andy, haussa les épaules comme pour s'excuser. Mon père était apiculteur en Bourgogne. Vous connaissez cette région ?

Andy recouvrit sa tasse de la main pour que Rodrigue ne lui resserve pas de thé, et fit non de la tête. Le thé faisait effet, son corps se détendait, ses pensées étaient plus claires. Pour autant, la Bourgogne ne lui disait rien, non.

Il écouta Rodrigue un moment, incapable de parler, lui, de si bon matin. Puis il retourna chez lui, pour se reposer avant de partir travailler. Tous deux restèrent en bons termes mais se croisèrent peu souvent par la suite. Et depuis ce jour-là, Andy se réveillait chaque matin, doucement, dans un demi-sommeil, en entendant Rodrigue marcher de l'autre côté du plafond. Ses déplacements étaient plus étouffés ; Rodrigue rajouta quelques tapis sous son tapis de gymnastique. Et entre rêves et visions de Rodrigue éclairé par ses bougies, il attendait que le réveil sonne 6h30 pour ouvrir les yeux.

Il est maintenant 6h40. Et, ce matin, Andy s'est réveillé avec l'envie d'être heureux.

Il regarde au loin depuis sa fenêtre entr'ouverte. Son café a refroidi. Il a oublié de le boire, à cause de sa rêverie rythmée par les pas feutrés de Rodrigue au-dessus de sa tête. Il hausse les épaules, le jette dans l'évier et s'en sert un deuxième, qu'il boit accoudé à son balcon. Il a encore vingt minutes de libres avant d'aller prendre le RER. Il regarde, en buvant son café, les immeubles qui entourent le sien, tous faits sur des plans identiques. Une imitation de quartier pavillonnaire mais, à la place de maisons, se dressent des immeubles d'une quinzaine d'étages, aux balcons colorés, comme ceux que l'on loue en bord de mer, l'été. Et autour de chaque immeuble, un parking privé avec des places numérotées, et le petit square planté d'arbres maigres, avec son espace de jeu pour les enfants.

Il est 6H45.

Il y a maintenant de la lumière dans la plupart des appartements des autres immeubles. Des

voitures ont déjà quitté leurs places de parking pour affronter au mieux la traversée des routes franciliennes.

Andy regarde ces centaines de fenêtres et se demande, qui, parmi eux, est heureux de se lever ce matin ?

Et il prend la première vraie décision de sa vie :

Et bien moi, je le serai !

Et, le sourire aux lèvres, sa sacoche à la main, il partit prendre son RER.

II

Il est maintenant 18h30.

Dans le RER du retour, sa sacoche sur les genoux, Andy lève les yeux de son livre de D.H Lawrence, « Sons and Lovers », et regarde les paysages défiler derrière la vitre. Une fois sorti de Paris, il n'y a plus de tunnels. On voit le paysage des villes voisines à travers la vitre jaunâtre. C'est déjà ça de pris. Il est 18h30 et il a encore quarante-cinq minutes de trajet, marche du RER à chez lui incluse.

Est-ce que cela me déplaît de faire 1h30 de trajet pour aller de chez moi au quartier du Jardin des Plantes où je travaille ? Se demande-t-il pour la première fois en quinze ans. Il n'en sait rien. La question tombe dans les profondeurs de son corps fatigué et disparaît dans le silence. Aucune réponse ne remonte. Rien. Andy se repositionne sur son siège, gêné par ce silence en lui. Remet en place les poignets de sa chemise correctement, vérifie qu'ils sortent harmonieusement des manches de sa veste de chaque côté. Puis il tente de se replonger dans la lecture de Lawrence, mais n'y arrive pas. Lui qui aime les auteurs anglo-saxons, ne peut les lire que le week-end, trop fatigué par sa journée de travail et par les mouvements du RER qui envoie son corps de droite et de gauche pendant tout le trajet. Il se pose de nouveau la question. Est-ce que faire ce trajet lui coûte ? Toujours rien...

Agacé, il regarde les visages de ceux qui voyagent avec lui, auxquels il prête rarement attention d'ordinaire. Un homme d'une vingtaine d'années se sourit à lui-même, tout à ses pensées, son sac à dos derrière lui. Incapable de rester immobile, il change fréquemment son poids d'appui d'un pied sur l'autre, s'appuie à la barre, puis s'en éloigne, puis s'y appuie de nouveau, touchant à chaque fois ses voisins avec son sac à dos. Ce qui provoque à chaque fois des protestations étouffées mais désagréables de la part de ses voisins, grommelées. Tout sourire, confus, il s'excuse. Mais ne peut s'empêcher de recommencer quelques minutes plus tard.

Andy se revoit à vingt-quatre ans, l'année où il partit de chez sa mère pour trouver du travail à la capitale. Insouciant, habitué à échanger des paroles sans conséquences avec ses voisins et ses amis, il se comporta à Paris comme ce jeune homme au sac à dos. Dans les transports, il essayait d'engager la conversation avec ceux qui étaient assis à côté de lui ou dont il croisait le regard. Parler l'aidait à se détendre de sa journée de travail. Échanger quelques mots, un sourire, un regard, avec ceux qu'il croisait lui avait toujours fait du bien. Mais, rapidement, il dut arrêter de le faire. Les autres lui répondaient sèchement, en fronçant les sourcils, du bout des lèvres... Changeaient parfois de place sans le regarder. Ou ne lui répondaient simplement pas, comme s'il n'existait pas !... Il en fut très perturbé.

Est-ce que je suis anormal ? Est-ce que j'en demande trop ?

Il eut l'impression d'être un détraqué dans une foule de gens sérieux et occupés. Préoccupés. Des êtres autonomes n'ayant besoin ni de lui, ni de personne.

Était-il dépressif ?... Pourquoi avait-il ce besoin d'échanger avec ses semblables ?

Et cela continua au travail, dans ces petites entreprises de multimédia qui se créaient régulièrement, avant de disparaître. Il déjeunait avec ses collègues le midi, faisait les pauses avec eux, mais en était toujours frustré. Tous avaient, comme lui, un long trajet à faire pour rentrer en banlieue, et il n'eut que rarement l'occasion de boire un verre avec eux après le travail. Enfant, déjà, il n'osait pas s'imposer. Adulte, malgré son mètre quatre-vingt-cinq, il n'avait pas changé, et ne s'intégrait pas si facilement.

Il pouvait définir chacun de ses collègues pourtant ; où il habitait, s'il avait une famille ou vivait seul, son type de caractère. Il avait une bonne mémoire, retenait beaucoup de choses. Mais jamais il n'eut de réelle discussion avec eux. Il était incapable de dire ce qu'ils aimaient, s'ils lisaient, ou ce qu'ils rêvaient de faire lorsqu'ils étaient enfants. Sur ces sujets, tous se protégeaient et

détournaient toujours la conversation.

Le jour où il rentra d'un congé pour assister à l'enterrement d'un ami d'enfance, il se retrouva face au silence. Pourtant, chacun savait ce qui venait de lui arriver. Car, paradoxalement, tout se savait, même si l'on n'en parlait pas officiellement. A son retour, il eut l'impression de côtoyer des comètes ; un vague sourire en passant près de lui, une main à peine posée sur l'épaule avant de repartir, un regard fuyant, un sourire gêné. Pendant les pauses, leur gaieté fut forcée pour que le sujet ne soit *surtout pas* abordé. On n'était pas bien là, quand même ? Elle est pas belle la vie ? Semblaient lui dire leurs voix faussement enjouées, qui ne parlaient de rien en particulier. Le second jour de son retour de congé, ce fut comme si rien ne s'était passé, et les habitudes reprirent leurs cours. De nouveau, on parla beaucoup, sans cesse, mais de rien. Surtout de rien...

Un jour, l'une de ses collègues, la « petite Mimi » qui rougissait pour un rien, se mit à pleurer sans raison derrière son écran d'ordinateur. Personne ne réagit. Il y eut un moment de gêne collective, puis le brouhaha reprit autour d'elle, dans ce grand espace commun. Chacun recommença à taper sur son clavier d'ordinateur, plus fort qu'auparavant. Andy, lui, se leva et alla lui parler. Lui offrit un café à la table de pause. De ce jour, il fut définitivement rejeté du groupe, pour avoir osé faire ce qu'eux-mêmes n'avaient pas envie de faire.

Plein d'espoir malgré tout, Andy n'abandonna pas et changea d'entreprise. Mais le scénario se répéta à chaque fois. Au bout de cinq ans, il se fit une raison et devint l'un d'entre-eux. Devint le spécialiste du langage creux, du rire forcé et régulier, de la fausse jovialité. Du regard fuyant.

Il aima des femmes, mais ce fut toujours compliqué. Aborder une femme dans les transports ou dans la rue était impossible. La femme francilienne est continuellement harcelée ou suivie par de véritables chasseurs de proies, par des hommes dont la culture ne comprend pas la leur et ne leur reconnaît aucune individualité; elles ne sont qu'un corps que l'on souhaite posséder. Ce genre d'agression, contre laquelle elles ne peuvent rien, arrivent, pour la plupart d'entre-elles, une à cinq fois par jour. C'est pourquoi elles ont peur et fuient toute tentative de flirt. C'est principalement au travail, ou dans les cafés, que la rencontre est possible. C'est là qu'Andy put faire quelques rencontres amoureuses. Mais ces femmes tourmentées ne voulaient rien de sérieux, et Andy finissait toujours par ne plus tomber que sur leurs répondeurs. Était-ce parce que les hommes étaient trop nombreux autour de lui ? Parce que la tentation était trop grande pour elles, et les empêchait de donner la moindre chance à Andy d'avoir une vraie relation avec elles ?

Andy finit par se croire différent des autres et vécut ses journées les unes après les autres, avec, dans le fond, le vague espoir que l'une d'elles serait différente un jour, attendit que ça se produise. En attendant, il se réfugia dans la lecture. Découvrit dans le quartier latin, la librairie anglaise « Shakespeare and Company » spécialisée en littérature britannique. Il explora l'univers de D.H Lawrence, qu'il relisait régulièrement. Quand il aimait un auteur, il en lisait alors toutes les œuvres, les unes après les autres. Jusqu'à l'épuisement. Il découvrit ainsi le grand Charles Dickens, dont il relisait chaque année « The old curiosity shop », mais aussi A.J Cronin, qui le fascinait par ses histoires simples mais prenantes, sa connaissance profonde des hommes. Il eut également sa « période Virginia Woolf », puis lut toutes les œuvres de Thomas Hardy, avant de plonger dans l'œuvre littéraire d'Hemingway. « Fiesta » laissa en lui une trace indélébile.

Et quinze ans passèrent ainsi, à travailler et à se réfugier dans la lecture, à l'abri dans son immeuble, dans son studio de célibataire.

Avec son salaire, il fit un emprunt et, comme les autres, acheta cet appartement en lointaine banlieue, qu'on lui vendit un an et demi avant sa construction, les places étant chères et les listes d'attente longues. Il dut se décider en n'ayant comme support qu'un catalogue de photo-montage sur lequel on voyait l'immeuble, le parking privé et le square sous un soleil particulièrement radieux. Andy dépensait à peine son salaire élevé chaque mois, et remboursait son emprunt sans souci. Ses

sorties du week-end étaient simples ; aller au cinéma avant d'aller manger au restaurant, principalement dans les restaurants japonais que l'on trouvait dans chaque rue de Paris et dont il raffolait. Il allait également au musée, marchait de longues heures dans les vieux quartiers de Paris, regardait les vitrines. Allait le dimanche au marché de la Cité, proche de Notre Dame, pour y voir les stands éphémères d'oiseaux, de lapins et de nourriture pour animaux. Il aimait également beaucoup le parc Montsouris.

A trente-neuf ans, sa vie avait pris un rythme régulier, et il s'y était fait. Il remplissait ses moments libres par les nombreux divertissements que la ville proposait et par sa tardive découverte de la littérature britannique, qui lui prenait beaucoup de temps.

Il est maintenant 18H55. Andy s'est encore perdu dans ses pensées...

Autour de lui, certains sièges se sont libérés, les visages ont changé. Le RER continue sa route pour le ramener chez lui. Dans la vitre jaunâtre, Andy croise le regard d'un homme et s'arrête. C'est un homme entre deux âges, à la mine impeccable, au col droit, bien boutonné. Un visage aux angles secs, avec quelques cheveux gris aux tempes, et une coupe de cheveux noirs, courte et régulièrement entretenue. Cet homme se tient le dos droit et dépasse ses voisins d'une tête, il est grand. Un visage fatigué aux traits tirés, au regard dur et tranchant. Andy fronce les sourcils et l'autre fait de même. Gêné, il se passe la main dans le cou, commence à détourner le regard. Et l'autre en fait de même. En lui retentit une grande explosion qui le fait sursauter. Sa voisine prend alors son sac, et change de place, sans le regarder.

Ce visage de pierre dans la vitre, c'est le sien...

III

Andy ne se rappela rien de la suite du trajet que son corps, fidèle à lui même, lui permit de faire en automate. Mais rentré chez lui, ses forces le quittèrent brusquement.

Et il repose maintenant sur son canapé, face à la baie vitrée. Au dehors, il entendit longtemps le bruit sourd des milliers de véhicules qui circulent à des kilomètres aux alentours, sans cesse renouvelés, dans cette ville qui ne dort jamais. Puis, très tardivement, cela s'apaisa et un silence s'installa, ponctué de lointains bruits de deux roues et de sirènes.

Mais Andy n'entendit rien de tout cela. De son canapé, il passa ces heures le regard dans le vague, semblant regarder de ses yeux foncés, son reflet dans la vitre. À se murmurer des choses.

Lorsque le soleil se leva, il surprit Andy debout sur son balcon, à regarder au loin. N'ayant pas dormi, ses traits sont tirés. Il a enfilé une veste de costume sur son torse nu et son élégant pantalon de pyjama de marque. Les mâchoires serrées, il regarde au loin, le corps tendu, le menton en avant, comme s'il essayait de voir au-delà des barres d'immeubles.

Malgré la fatigue qui se lit sur son visage, quelque chose surprend chez lui ; un demi sourire commence à se dessiner au coin des lèvres, prêt à éclater. Et son regard est brillant, vif.

Andy vient de faire le premier pas vers la liberté.

Après la chute, tout est maintenant possible.

Se voir dans cette vitre jaunâtre, voir ce qu'il était devenu ces quinze dernières années, lui fut douloureux...

Je suis foutu... Je ne m'en sortirai jamais...

Furent ses premières pensées. Mais son amour pour lui, son orgueil, lui permit de faire taire cette voix maussade et de laisser un vide s'installer doucement en lui, le silence de la nuit tombante aidant. Et une petite voix qu'il n'avait jamais pris la peine d'écouter lui dit :

Tu vas t'en sortir, aie confiance !

Simplement. Cette voix qui ne lui avait pas répondu la veille, dans le RER, était enfin-là, libérée. Et accompagnée du battement de son cœur et de ses organes prêts à l'action, elle lui parla d'une voix claire et souriante.

Alors maintenant, Andy ne se sent plus seul, ni vulnérable. Il sait que tout est possible s'il le souhaite. Il se tient là, debout, la poitrine gonflée par l'envie d'aller de l'avant.

L'homme qui se tient sur le balcon du sixième étage de cet immeuble, s'est enfin vu et accepte son passé. Il accepte de regarder les choses en face, et de commencer un nouveau cycle de vie. Accepte d'avoir passé quinze années guidé par une vision erronée de la vie, à se laisser influencer uniquement par les circonstances extérieures, et à y réagir comme tous les autres, par la peur, l'énerverment, la résignation. Sans jamais se donner un moment pour en sortir. Sans jamais se donner un moment pour s'imaginer ailleurs, à vivre autrement, avec d'autres personnes ?

Alors que le monde est si vaste...

Qu'est-ce ce qui l'attend ? L'avenir le dira.

Il décida de ne pas regretter ces quinze ans, qui lui avaient apprises ce qu'il ne voulait *plus* vivre, *plus* faire. Ils n'avaient pas été inutiles.

Il décida de ne pas souffrir d'avance d'un avenir qu'il ignore et qui se façonne à chaque seconde. Andy se rappela cette notion bouddhiste du *Samsara* qui dit que nos intentions, ce que nous souhaitons, définissent les actions et les opportunités qui se présentent à nous. Si l'on n'a aucun espoir, l'avenir l'est lui aussi, sans occasions, sans amour ni amitié. Alors que si l'on croit en soi, en son potentiel, et que l'on décide que ça marchera, *si l'on se souhaite le meilleur*, l'avenir suivra et nous livrera de belles occasions, de belles rencontres, de belles opportunités. Ponctuées, bien sûr, d'épreuves et de moments moins glorieux, qui sont nécessaires à notre évolution car elles nous apprendront des choses et nous feront mûrir.

Andy accepte d'avoir vécu tel un animal arrimé à une meule, et qui tourne, tourne, pour broyer le blé en farine, portant des œillères pour que rien ne vienne le distraire de sa tâche. D'avoir

été comme une abeille enfermée dans un bocal.

Mais un nouvel Andy commence à se dessiner derrière la façade de cet homme de trente-neuf ans, qui a toujours fait ce qu'on lui a dit de faire.

Car celle-ci vient de se fissurer, et le retour en arrière est impossible. Le nouvel Andy fera bientôt son apparition. Une petite fissure vient de se faire dans le bocal, et l'abeille va pouvoir en sortir.

A 7h, heure à laquelle il part d'ordinaire vers la gare RER, Andy va se coucher, après avoir envoyé à son employeur un simple mail de démission. Il n'a vu son patron qu'une fois en cinq ans, celui-ci ne le connaît pas, et il a la certitude que ses collègues ne le chercheront pas ce matin et l'auront oublié dans quelques jours. Ainsi fonctionnait son monde, où chacun pianotait frénétiquement sur son clavier toute la journée pour faire un maximum de profit, sans regarder autour de soi. Sa chaise serait vide pendant deux jours, puis un jeune optimiste aux dents longues prendrait sa place. Tout simplement.

Cette sensation lui plaît. Avoir été de passage à Paris, où tout est de passage, éphémère, même les sentiments. N'y laisser aucune trace, aucun souvenir.

Andy sourit. Il est libre de se refaire à neuf, personne ne lui dira : « Mais tu aimes Paris pourtant, non ? Pourquoi as-tu changé ? »

Et les mains sous la tête, la tête sur l'oreiller, il s'endort, le sourire aux lèvres. Épuisé certes, le corps et l'âme endoloris.

Mais heureux.

La métamorphose a commencé.

Dans sa tête résonne la glorieuse chanson de David Bowie, « Drive-in Saturday ».

IV
Le lendemain
Vendredi 13 avril 2012, à 13h

Andy a trente-neuf ans et, aujourd'hui, il fait une chose pour la première fois : rien.

Durant sa longue nuit de réflexion où, assis sur son balcon, il eut pour paysage les rues éclairées par les réverbères et Paris au loin avec ses milliers de petites lumières, il pensa :

Nous sommes des dizaines de milliers, au moins, à ne pas dormir cette nuit.

Il réalisa ce que cela faisait de vivre dans un paysage où même la nature ne pouvait pas se reposer, avec ces lumières crues jamais éteintes, ces feux tricolores obstinés à passer d'une couleur à une autre, sans fin.

Ce paysage l'a influencé depuis son arrivée, à vingt-quatre ans. Et il avait aimé ça. Il en parla avec un collègue, un jour, qui pensait comme lui :

- Tu vois, moi, *jamais* je quitterai Paris, sinon je m'encroûte et je meurs, mec ! Mima celui-ci en se laissant retomber en arrière sur sa chaise, les bras ballants de chaque côté. C'est ici qu'on est réveillé, reprit-il, en tapant sur la table, c'est ici qu'on est vivants ! Tous des zombies en province ! Ils vivent pas ces mecs avec leur pas lent, leur pensée lente. Moi, Paris, elle me fouette le sang, elle me donne des coups de pieds aux fesses, elle me laisse jamais tranquille ! Je peux pas rester à rien faire. Dès que j'ai du temps libre, je pense aux milliers de trucs que je pourrais faire, tellement que j'en ai mal à la tête ! Tout ce que je loupe par manque de temps me travaille là, dit-il en montrant son ventre. Parce que je peux pas empêcher mon corps de dormir la nuit. Ça craint ça, sérieux... J'essaie de dormir le moins possible, je prends ce qu'il faut pour ça. Vive la pharmaceutique ! Ces excitants qu'ils ont créés pour nous rendre plus productifs et nous faire bosser comme des bœufs, je les prends pour me payer du bon temps, dit-il fièrement, en riant. Le soir, je marche des heures et, autour de moi, il y a toujours de la lumière, un lieu ouvert où on peut boire une bière ou manger un truc. Y a qu'à Paris que tu verras quelqu'un manger un moules-frites en terrasse chauffée, à 5h du mat' ! Ça, c'est la vie, mec ! T'as déjà lu Hemingway ?

Andy hocha la tête.

- Le mec il arrêtait jamais non plus, à toujours boire ou manger un truc, à voir ses potes ! Quand je suis arrivé à Paris, je marchais lentement comme un mec de la campagne. J'avais pas d'allure, pas de caractère. Et Paris m'a changé. Je regrette pas ! En me couchant, j'ai tellement hâte d'être au lendemain et de remplir ma journée ! D'aller partout !, de tout faire !, que le peu que je dors, je le dors à peine. J'écoute tout ! Et y a ce fond sonore qui me quitte jamais, même dans mes rêves, et qu'on trouve qu'ici. Un bruit composé de sirènes de voitures de police ou d'ambulances. Tu vois de quoi je parle ?

- Oui, lui confirma Andy, heureux de savoir que ce n'était pas son imagination. Il pensait avoir des acouphènes...

- Non mais, sérieux ! Tu quittes tout ça et tu meurs dans ta tête, faut faire gaffe ! Conclut son collègue, hochant la tête avec force.

Il ne resta pas longtemps dans la même boîte qu'Andy. Il avait la bougeotte et passait d'un travail à un autre. Andy le connut à peine et le perdit rapidement de vue.

Il est 13h.

Andy est allongé dans son lit, les rideaux entr'ouverts pour mieux voir son café et les tartines beurrées qui l'entourent. Manger lui fait du bien. Car pour la première fois de sa vie, Andy ne sait pas ce qu'il fera aujourd'hui, ni ce qu'il fera demain. Mâchant avec délice ses tartines épaisses, Andy réalise qu'il n'a pas peur et qu'il a passé les trente-six dernières années de sa vie à être occupé. C'est long...

Car, à trois ans, sa mère le mit dans une pièce avec d'autres camarades de son âge, aussi

ahuris que lui de ne plus avoir le droit de quitter la chaise sur laquelle on les a installés. Devant eux, un bureau, du papier, des crayons, et un adulte qui ne cessera plus de parler pendant toute leur scolarité. Un adulte qui leur donnera des ordres, des consignes à respecter, des exercices à faire même lorsqu'ils seront rentrés chez eux, enfin libérés de longues heures passées à être assis pour mieux s'asseoir de nouveau chez eux et continuer à travailler. Encore et encore.

A partir de douze ans, ils auront même droit à tout un groupe d'adultes différents, selon la matière à leur enseigner. Ils passeront leurs journées à écrire, sans comprendre, à juste tout écrire au plus vite. A tout apprendre par cœur pour les devoirs sur table, pour tout oublier ensuite. La terreur des interrogations fera son entrée dans leurs nuits, très tôt, alors que ce moment était le seul qu'ils avaient encore à eux, de repos. Ces rêves terribles de la page blanche, de la tête vide au moment d'être interrogé par le professeur. Des terreurs qui resteront inscrites en eux, car ces rêves ils les feront toute leur vie, alors qu'ils auront quitté l'école depuis longtemps.

A trois ans, Andy est entré dans ce cercle infernal que Dante n'aurait jamais imaginé ; celui d'horaires fixes, de places fixes, de sonneries pour rythmer ses mouvements, ses repas, même les moments où il sera autorisé à aller aux toilettes. Ce cercle qui l'emportera loin du ciel qu'il ne verra plus que par la fenêtre, et qui l'attend dehors. Inlassablement. Et de retour à la maison, pas de répit. Toujours cette même horloge qui tourne et indique le moment de faire les devoirs, de manger, de se laver, de se coucher. Et ce cercle infernal, c'est sa propre mère qui l'y fera entrer, suprême trahison, ayant du y entrer elle aussi via sa propre mère, etc. Un cercle infernal dans lequel chacun entre de force, avant de devoir y faire entrer les siens...

La tasse de café d'Andy explose au mur. De rage, il l'a lancé sans s'en rendre compte, en pensant au petit garçon qu'il a été. Le souffle court, Andy se redresse dans son lit et, les poings serrés, laisse les larmes couler, pour toute la rage qu'il a accumulée sans pouvoir l'exprimer auparavant.

Un moment de sa vie lui revient en mémoire.

Il a vingt-trois ans, est fraîchement diplômé de longues études de commerce. C'est l'été. Il fait beau et il rentre du café où, avec sa bande de copains, ils viennent de fêter leur réussite aux examens. Léo, Geoffrey et Paco. Trois caractères différents pour une bande solidaire, toujours prête à s'entraider et à travailler ensemble, après avoir traîné des heures dans les rues. Et réussir ainsi à obtenir une note moyenne, in extremis, à chaque examen. Et ils l'avaient quand même eu ce diplôme, tous les quatre !

Alors, pour fêter leur réussite et leur sortie (*Enfin !*) du système scolaire dans lequel ils avaient mijoté vingt ans, ils décidèrent de prendre la route, avec la Renault 5 de Paco. D'aller voir du pays. D'avoir le strict nécessaire dans un petit sac chacun ; deux slips, deux tee shirts, une brosse à dents, pour que les quatre sacs et la guitare de Paco entrent dans le petit coffre. Partir avec quelques économies, les faire durer, et faire jouer Paco, sur les places et dans les rues. Faire tourner le chapeau. Geoffrey s'y mettrait aussi ; ayant fait l'école du cirque pendant les grandes vacances de son adolescence, il était un bon clown et pourrait faire des figures, des acrobaties. Ils sauraient bien se débrouiller, à eux tous.

Mais le lendemain, au petit déjeuner, alors que, le sourire aux lèvres, il allait annoncer son départ à sa mère, une enveloppe l'attendait sur la table, à côté de l'éternel duo de croissants des grands événements. Il remercia sa mère pour ces douceurs qu'elle ne lui offrait que pour lui annoncer quelque chose, se dit que, dans l'enveloppe, il devait y avoir un cadeau, de l'argent peut-être, pour le récompenser d'avoir eu son diplôme.

Sa mère, Josiane, debout dans la cuisine, ses mains jointes devant sa poitrine comme une petite fille, le prit par les épaules en le fixant de ses yeux ronds de myope, derrière ses épais verres de lunettes. Puis elle le félicita et lui conseilla :

- Prends bien des forces mon chéri ! En l'invitant à s'asseoir à la table de cuisine.

Et, s'asseyant elle-même face à lui, elle ajouta :

- J'ai une excellente nouvelle ! Ouvre ! Dit-elle en tapotant l'enveloppe.

Andy l'ouvrit et fit la moue. Pas de chèque, pas d'argent, mais un papier en trois feuillets. Un contrat de travail...

- Je t'ai trouvé un stage au centre commercial mon chéri ! Lui apprit-elle, tapant dans ses mains d'excitation. Ce n'est pas grandiose, mais il faut bien commencer par quelque chose ! Que tu mettes en pratique tout ce que tu sais maintenant. Tu remercieras ton oncle ! C'est grâce à lui que j'ai pu te trouver ce stage. Il connaît le recruteur et j'ai juste eu à me présenter de sa part ! Dit-elle fièrement.

Andy se trouva bête, le contrat posé devant lui, sur la table.

- Un stage de quoi ? Marmonna-t-il.

- Oh, je ne sais plus, c'est écrit là-haut, répondit-elle en tournant le contrat vers elle pour y chercher l'information.

- Un stage de *QUOI* ? Demanda de nouveau Andy, tapant du poing sur le papier, l'arrêtant dans sa course. Est-ce que je t'ai demandé de m'en chercher un ? *NON* !

Effrayée, sa mère le regarda en clignant des yeux, la bouche ouverte de stupeur.

- Mais... Mais... Mais c'est normal de faire un stage après le diplôme, non ?

- Et ça t'aurait fait mal de me *prévenir* ? Hurla Andy, se mettant à marcher de long en large dans la cuisine, sa chaise tombée au sol derrière lui. Je croyais qu'on en avait déjà assez parlé ; *plus de surprises de ce genre sans me demander* ! Tu m'as déjà fait le coup trop de fois ! Pour mon entrée au collège, où j'allais *enfin* apprendre l'anglais, moi qui en rêvais, et que tu m'as inscrit en allemand sans me le dire ! Et deux ans après, pour mon entrée en 4ème, alors que j'étais si heureux de commencer enfin l'anglais, tu as *recommencé*. Ce matin-là, tu m'as offert les mêmes croissants que maintenant, et tu m'as annoncé que l'anglais en seconde était obligatoire, que tu n'avais pas eu le choix, mais que je serai dans une classe de latin, pour être avec les meilleurs. Ça allait me donner bien plus de travail, tu le savais ! Et je t'ai répondu que je ne voulais pas de ça ! Je t'ai juré que, de ma vie, je ne parlerai pas un foutu mot d'allemand, ni de latin. Et je l'ai fait, non ? J'ai triché à tous les contrôles, j'ai fait du play-back quand il fallait réciter des phrases en classe, en latin. Et tu n'as rien compris ? *Tu continues* ? Lui dit Andy en se rapprochant d'elle, la dominant de toute sa taille. *Mais j'ai vingt-trois ans bordel !*

Et les croissants finirent par terre, dans un fracas de vaisselle brisée.

- Demain, je prends la route avec les potes, c'est *ma* grande nouvelle à moi ! Et oui, moi aussi je peux en avoir, tu vois ! Je reviendrai dans un mois. Si je reviens d'ailleurs... Marmonna-t-il en se dirigeant vers sa chambre.

- Mais, mon chéri, *j'ai dit que tu irais* ! Dit-elle en courant derrière lui, le contrat à la main. *Ce n'est pas possible ! De quoi ton oncle va avoir l'air ?*

De rage, Andy partit pleurer dans sa chambre, faire son sac. Il le posa bien en évidence dans l'entrée. Il n'adressa pas un mot à sa mère de la journée. Elle utilisa alors son arme habituelle ; le chantage affectif. Sanglotant assez fort pour qu'il l'entende toujours, peu importe où il se trouvait. Elle se mit même aux fourneaux, prépara ce qu'elle pensait être « son plat préféré », et lui répéta inlassablement :

- Mais je ne veux que ton bien mon chéri !

Puis, quand la soirée commença et qu'il ne lui eut toujours pas dit un mot, elle sortit le grand jeu :

- Je t'ai élevée *seule*, moi ! La vie a été dure, *je t'ai tout sacrifié* ! J'ai travaillé dur pour que tu ne manques de rien. *Et c'est comme ça que tu me traites ?*

Et, le corps à moitié penché en dehors de la fenêtre, elle dit :

- Ah, c'est injuste, *injuste* ! Tu me *regretteras*, va !

Et comme toujours, il dut l'empêcher de sauter et promettre, le regard froid et les dents serrées, qu'il se présenterait le lendemain au centre commercial.

Comme prévu, ses amis prirent la route, et, à leur retour, leur comportement changea. Ils échangeaient des blagues entre eux, qu'Andy ne comprenait pas. Au début, ils lui expliquèrent à quelle partie de leur voyage ils faisaient référence, mais rapidement ne prirent plus la peine de le faire. Puis Andy eut une prolongation de stage et continua à travailler pendant le deuxième mois des vacances, et le fossé se creusa, comme il ne put les suivre dans leurs petites expéditions quotidiennes, à draguer des filles ou à traîner en ville.

Andy ne vit pas l'été passer, enfermé au centre commercial, à tenir des stands éphémères de produits en promotion comme le saucisson ou des produits exotiques. Et à la fin du stage, son oncle, le frère de sa mère, lui fit une surprise. Il le prévint ainsi au dernier moment, habitude courante dans la famille, que sa banque le prenait dès septembre en contrat à durée déterminée ! Un contrat qui pourrait devenir un contrat à durée indéterminée s'il faisait l'affaire !

- Tu vas travailler à l'accueil. Tu en as de la chance de nous avoir, hein ? Lui dit-il, le tapotant paternellement dans le dos, l'air triomphant.

Effrayée, mais clairement complice de son frère, sa mère se tint muette dans un coin de la pièce, à lui sourire pour l'encourager, les yeux ronds et larmoyants.

Et tout s'enchaîna, enrobé par le chantage familial de ces deux proches incapables d'imaginer qu'il pourrait refuser une telle place...

Du haut de ses trente-neuf ans, Andy repensait à tout cela et se demandait ce qu'il se serait passé s'il n'avait pas essayé d'empêcher sa mère de sauter par la fenêtre...

L'aurait-elle fait ? Ou serait elle restée idiote, au bord de sa fenêtre, incapable de sauter ?

Il ne le saurait jamais.

Pourtant, ce moment décida des quinze années qui suivirent. L'année suivante, à ses vingt-quatre ans, il refusa le contrat à durée indéterminée que la banque de son oncle lui proposa, et quitta soudainement sa mère et sa région. Chercha avec désespoir un emploi à Paris, ayant mis de côté pour y tenir deux mois sans avoir à y travailler de suite. Mais il trouva finalement du travail rapidement, et quitta enfin sa mère et son oncle, pour ne revenir les voir qu'à Noël et aux anniversaires. Parfois, il répondait aux appels plaintifs de sa mère pour la laisser débiter ses plaintes et ses anecdotes sans importance, sans les écouter. Puis, pour être tranquille, il mit en place le système de l'appeler une fois par mois, le dimanche, et pendant qu'elle parlait et parlait et qu'Andy ponctuait par-ci, par-là, la conversation de :

- Ah oui ?

- Hé oui, hé oui...La vie est dure...

Un écouteur lui diffusait de la musique dans l'autre oreille et lui permettait de ne pas perdre son temps. Josiane ne s'en rendit jamais compte. Ne lui demanda jamais non plus comment il allait. Elle voulait juste savoir si ça allait au travail, ce qui était la seule chose qui comptait pour elle. Vérifiait qu'il était toujours bien dans le rang par ses appels. C'était tout ce qui l'intéressait.

De sa démission de ce matin, sa mère ne saurait rien. Ce serait son secret.

Andy sourit, soulagé. Un poids venait de le quitter. Il se sentit léger, enfin libre de ses faits et gestes.

Un peu plus tard dans la journée

Il est maintenant 14h.

Andy prend une longue douche chaude, et sent la fatigue s'évaporer par sa peau et retomber en gouttes le long de la paroi. Il prend le temps de laver chaque partie de son corps, et réalise que, d'ordinaire, il considère le passage sous la douche comme une tâche parmi les autres, à expédier au plus vite pour passer à la suivante. Ses journées n'ont été qu'une succession d'actions à accomplir, les premières entraînant les suivantes, sans fin...

Il prend ensuite le temps de se raser, de tailler ses épais favoris de brun. Il grimace face à la pâleur malade de son teint d'homme qui travaille dans un bureau, et termine trop tard pour profiter du soleil. Il observe ses yeux sombres, la maturité de son visage, et y retrouve des similitudes avec celui qu'il avait étant enfant. Mais ses traits sont devenus moins ronds, plus nets, tranchants. Secs. Son visage a plus de caractère et lui donne un air dur... Il se rappelle ce que lui dit un jour son ancien instituteur, M. Morel, un vieil homme alors courbé sur sa canne lorsqu'il le revit par hasard lors d'une brocante, l'année de ses vingt ans :

- Prends garde, mon garçon, à mener la vie que tu veux. Et à être juste ! Car tu ne pourras rien cacher aux autres, passée la quarantaine ; ton visage parlera pour toi. On verra si tu as des plis heureux ou amers, si le contour de tes yeux est dur ou rieur, et surtout, le pli de ta bouche parlera pour toi ! Il dira comment tu as perçu les choses, *goûté la vie* ! Une bouche qui part vers le bas, comme le sourire d'un masque grimaçant de tragédien grec, tu ne pourras pas la cacher, dit-il en secouant son index devant le visage d'Andy. Ceux qui te verront auront l'impression que tu gardes dans la bouche une chose amère que tu ne demandes qu'à recracher, et, instinctivement, ils te fuiront, car ils sauront que de cette bouche ne sortira que plaintes et gémissements. Alors, prends garde mon garçon !

Et il lui tapota l'épaule, en se redressant un peu pour l'atteindre, avant de s'éloigner courbé sur sa canne, parlant seul et déclamant des vers aux exposants de la brocante, tous d'anciens élèves qui l'adoraient.

Andy regarde les plis de ses yeux, de sa bouche. (*C'est moyen... Il était temps !*)

Dans le miroir, il imagine le visage de sa mère à la bouche fine et tragique, aux yeux toujours ronds, comme si une scène d'horreur se jouait perpétuellement devant elle. Toujours inquiète, elle n'a jamais su sourire. Ses grands yeux larmoyants implorant continuellement son fils de lui porter secours. Il se rappela le visage rond et confiant qu'il lui avait pourtant vu sur des photos de jeunesse, alors qu'elle n'était pas encore mariée et vivait chez ses parents. Elle avait de beaux cheveux longs et un sourire joyeux. De l'espoir dans les yeux. Andy se demanda quel chemin les êtres pouvaient bien choisir pour finir ainsi après soixante ans, avec des cheveux extrêmement courts, d'à peine trois centimètres, et un visage aussi dévasté par l'anxiété ?...

Comment en était-elle arrivée là ?

Car lui ne l'avait connue qu'inquiète. Il fallait, au quotidien, la sauver de tout ! Du téléphone qui sonne, par exemple, et apporte peut-être une mauvaise nouvelle :

- Décroche, toi ! Lui disait-elle en faisant non de la main et en s'éloignant.

Dès l'âge de cinq ans, Andy n'eut pas le choix et dut lui servir de filtre. Il échangea ainsi très tôt avec des personnes dont il ne vit jamais le visage, qui lui disaient des choses souvent incompréhensibles et qu'il écrivait de son mieux, comme il les entendait, sur le bloc-notes que sa mère laissait à son intention à côté du téléphone. Bloc-notes qu'il lui donnait ensuite et un bourdonnement sans fin commençait : tout en faisant ses tâches quotidiennes, elle se parlait à elle-même, réfléchissant à la réponse à donner, pour que celle-ci entraîne le moins de désagréments possibles. Pour être certaine que l'autre ne l'interprète pas mal. Pour ne pas vexer, et plaire aux autres. Il lui fallait parfois trois longues heures pour répondre à une simple demande de rendez-

vous, auquel elle se rendait, Andy à la main, alors qu'il aurait du être à l'école.

- Tu donnes du courage à ta petite maman en étant avec elle, mon chéri ! On dira que tu es malade, d'accord ?

Ses instituteurs la connaissaient bien et se prévenaient les uns les autres, lorsqu'Andy changeait de classe, en primaire. Lorsqu'il revenait le lendemain d'une journée d'absence pour « maladie », le mot de sa mère à la main, ils lui tapotaient l'épaule et le regardaient dans les yeux, comme un petit adulte :

- Pas de problème, Andy, ne t'inquiètes pas. Je t'ai tout photocopié. Tu n'auras qu'à les lire aux récréations et me poser des questions si tu ne comprends pas tout, d'accord ?

C'est ainsi qu'il manqua systématiquement les cours d'initiation à l'anglais, pour parfois ne faire que de simples courses avec sa mère ou passer à la banque, au guichet, pendant que ses camarades apprenaient leurs premiers mots d'anglais. Andy les entendait chanter entre-eux des chansons des Beatles, dans la cour de récréation. « Yellow Submarine ». Il aimait cette langue, d'instinct. Ne savait pas pourquoi. La veille du cours hebdomadaire d'initiation, il jubilait ! Mais le lendemain matin, sa mère l'occupait toute la matinée avant de l'amener à l'école en début d'après-midi seulement... Il n'assista à aucun des cours, et ne le lui pardonna jamais.

Sur toute cette période, seul l'un de ses instituteurs tenta de l'aider. Ce M. Morel qu'il avait beaucoup aimé.

Un jour, alors que sa mère l'attendait à la sortie, il demanda à Andy d'attendre dans la cour et prit avec autorité la main de sa mère pour la faire entrer dans la salle de classe. Comme une petite fille. Leur entretien dura un moment, et sa mère en ressortit honteuse, rougissante, les yeux injectés de sang, et un papier à la main.

- C'est un ami, appelez-le de ma part ! Il vous aidera à vous en sortir ! Tenta de la convaincre M. Morel, face à une Josiane pétrifiée de fureur, mais se retenant d'éclater.

Et il fit un clin d'œil à Andy. Confiant. Ça devrait marcher !

Mais à peine rentrés, elle le déchira rageusement :

- Mais je ne suis pas *folle* !

Et secouant Andy par les épaules, elle lui demanda :

- Mais qu'est ce que tu leur racontes, toi ? Hein ? *Tu veux ma mort ?!*

Et elle gémit toute la soirée, roulée en boule sur le canapé. Oubliant de faire à manger à Andy, une fois de plus. Habitué à ses moments de crises, il se fit un sandwich. Mais cette entrevue fut efficace ; elle ne lui fit plus manquer *que* les cours d'initiation à l'anglais. Ses instituteurs ne purent rien faire pour l'en empêcher, elle eut toujours de bonnes excuses...

Puis vint l'entrée au collège où, manquer une seule journée était trop compliqué en raison du nombre de cours qu'elle contenait. Dès lors, sa mère arrêta définitivement de lui faire manquer des cours ; et repoussa autant que possible, l'apprentissage de l'anglais à son fils. Sans raisons apparentes...

Il est maintenant 15h.

Andy est encore parti dans ses rêveries... Il soupire et passe sa main dans ses courts cheveux bruns. *Pourquoi part-il toujours ainsi dans ses pensées, sans s'en rendre compte ?* A revivre des scènes du passé, à réfléchir à quelque chose, sans réaliser que le temps continue à s'égrener. Pourquoi ?

De quel ancêtre, inconnu de lui, peut-il bien tenir cette manie ?

Sa tasse de café froid repose devant lui. Accoudé au balcon, il sent un regard insistant dans son dos et se retourne, en fronçant les sourcils. Quelqu'un serait-il entré sans qu'il s'en rende compte ?

Dans le salon, il se voit lui, petit garçon, avec son corps bien droit et son visage sérieux.

Tu me dois une enfance !

L'entend-il lui dire, par télépathie.

Et son cœur fond d'amour pour ce petit adulte qui se tient devant lui, au visage d'enfant mais au regard grave, les mains dans les poches. Avec émotion, Andy lui fait signe que, oui, il va faire de son mieux. Il peut compter sur lui.

Alors l'enfant hoche gravement la tête, comme pour remercier poliment le monsieur qui se tient devant lui, et s'éloigne vers la porte d'entrée. Lui fait un petit sourire complice avant de quitter l'appartement.

C'est pour toi que je vais faire tout ça !

Se dit Andy, s'appuyant de nouveau à la rambarde, le regard au loin.

IIEME PARTIE
ET MAINTENANT ?

I
Vendredi 13 avril 2012

Andy a décidé d'avoir confiance et attend les signes et les rencontres que le hasard va mettre sur son chemin. Il a décidé de prendre du bon temps, de se reposer un peu.

Ce n'est que le premier jour, après tout.

Il a consulté ses mails et reçu la confirmation de sa rupture de contrat, un mail type envoyé par la secrétaire du grand patron.

Et maintenant ?...

Son frigo est vide. Commençons par ça, se dit-il.

Deux heures plus tard, Andy rentre chez lui, ses courses à la main. C'est la fin d'après-midi, l'heure à laquelle il se dirige d'ordinaire vers le RER pour rentrer chez lui, après sa journée de travail. En revenant du grand magasin, il a assisté aux discussions vives entre les mères qui attendaient à la sortie de l'école. Il a échangé des regards complices avec leurs enfants tenus par la main et qui attendaient, exaspérés, le moment de rentrer prendre le goûter. Il a vu des personnes âgées se promener dans les rues, s'asseoir, et regarder la vie, leur cabas à la main. Il ne les voyait jamais avant. Il leur adressa un signe de la tête pour leur dire bonjour, ce qu'il n'osait plus faire depuis longtemps, par peur d'être ignoré de l'autre. Mais ils lui rendirent son salut, avec une certaine réserve cependant, comme s'il était un « monsieur ».

Et, en bas de son immeuble, il tomba sur son voisin, Rodrigue, assis sur un banc. Il était en train de lire. Andy hésita, puis suivit son envie, et lui proposa de passer chez lui pour le dîner. Surpris, celui-ci lui serra la main et accepta avec plaisir.

Rentré chez lui, il se regarda de nouveau dans le miroir et essaya de se voir avec un regard neuf, afin de comprendre la déférence des autres à son égard. Avec son long manteau cintré à col plat, parfaitement repassé par le pressing, il a l'air aussi sérieux qu'un militaire en civil. Son corps est mince, ses hanches sont fines. Son pantalon de chino d'un noir impeccable et bien droit, et ses chaussures cirées, donnent la même impression de rigueur. Quant à son visage... Tout y est impeccable, parfaitement taillé. Son air est grave, peut-être même trop sérieux. Un regard qu'Andy juge froid, lorsque le visage est au repos. Il tenta alors de sourire pour voir ce que cela changerait dans ses traits. *Pas grand chose...* Son visage resta de marbre ; la bouche sourit mais le regard ne suivit pas... *Ma peau est vraiment trop blanche. D'une pâleur malade... Je n'aime pas ça...*

Il est maintenant 19h.

Andy vient de mettre au four un gratin de poulet et de légumes au curry qu'il a acheté au magasin. Rodrigue tape à la porte. Andy lui ouvre, tout sourire. Il est heureux ; à force de travailler et de rentrer trop tard, trop fatigué, il avait oublié qu'on pouvait inviter les autres à passer un moment chez soi. Comme c'est agréable finalement !

Lui souriant de ses yeux clairs, Rodrigue lui présente une bouteille de vin blanc de la main gauche et un sachet de macarons de la main droite. Tous deux approuvent d'un hochement de tête.

Ce sera parfait !

Rodrigue entre et pose ses achats sur la table, tandis qu'Andy amène deux verres à vin. Et, assis face à face, Andy dans le canapé et Rodrigue dans un fauteuil, ils boivent tranquillement leur premier verre, pour s'ouvrir l'appétit. Se sourient comme des gamins dans une cour de récréation.

- Quelle bonne idée mon cher voisin, on aurait du faire ça depuis longtemps !

Andy acquiesce et trinque avec lui. Dans le studio, le four ronronne et fait lentement chauffer le plat. Le curry emplit lentement la pièce de son odeur chaude et piquante.

- Tu es souvent en bas de l'immeuble, Rodrigue ? Lui demande-t-il. Je ne suis jamais rentré d'habitude, à cette heure-là. Je me suis promené dans le quartier cet après-midi. Ça m'a plu. Je ne

savais pas qu'il y avait tellement de vie dans la journée ici. Andy but une gorgée de vin. C'est bête mais j'imaginai que c'était désert, que tout le monde partait travailler à Paris.

- Oh non ! Rodrigue se tape la cuisse en riant. Déjà, (Et il indique un « un » avec son pouce) tu dois prendre en compte les femmes au foyer du quartier ! Elles emmènent les grands à l'école ou au bus et font jouer les petits dans le square la journée. Elles forment un beau groupe soudé, très joyeux. Tu l'as vu ?

Andy secoue la tête.

- Avec mes horaires matinaux, je rentre à 16h et je passe toujours échanger quelques mots avec elles, lui apprend Rodrigue. C'est une petite habitude qui nous fait toujours rire. L'une d'entre-elles vient du Maroc, Souad, et elle chante d'une voix magnifique. Tu verrais ça ! Dit-il d'un air extasié. Des chants mélancoliques avec des couplets répétitifs, comme des mantras. Superbe ! Quand je l'entends chanter, je deviens nostalgique sans savoir pourquoi. As-tu déjà eu la nostalgie d'un monde où tu n'as jamais mis les pieds ?

Andy rit nerveusement, décontenancé.

- Je ne comprends pas ta question, lui répond-il en fronçant les sourcils.

- Ah... Attends ! Rodrigue se cale dans le fauteuil et croise les jambes, en regardant vers le plafond, cherchant ses mots. Vraiment, tu n'as jamais eu ça ? Dit-il en se penchant vers lui ? Tu vois, je suis un homme, je suis né en France, en Bourgogne. Rien d'exotique, quoi ! Mais quand j'entends ces chants orientaux, quand je sens ces parfums de cannelle ou de jasmin, je suis *si bien* ! C'est comme si je connaissais tout ça et que j'en avais été arraché, tu comprends ?

Andy devient pensif lui aussi. Boit une gorgée de vin. Tous deux fixent maintenant le plafond, la tête penchée, les sourcils froncés, comme pour y déchiffrer quelque chose.

- Attends, j'ai un souvenir, en effet ! Lui raconte soudain Andy. A seize ans, mon oncle m'a emmené avec sa femme en vacances, en Provence. On se promenait, on allait voir les lâchers de taureaux dans les rues. Et puis, on s'est rendus dans un village, les Baux de Provence je crois. Et dans une petite chapelle romane, aux murs blancs, indique-t-il de la main, comme s'il voulait lui montrer l'endroit, on a écouté un troubadour jouer. Il était venu seul mais faisait partie d'un ensemble qui reprenait des chansons médiévales. Et pendant une heure, il a joué de chacun des instruments anciens qu'il avait alignés devant lui... Des airs anciens, simples et beaux. Et ça m'a rendu tellement, mais *tellement* triste ! J'ai pleuré ! J'avais honte !...

Andy hoche la tête, penaud, à ce souvenir. Rodrigue rit et se penche vers lui, trinque à sa santé.

- Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, continue Andy. C'était comme si une partie de moi pleurait ces temps révolus, comme si je souffrais d'être là, à notre époque, loin de ces temps-là. Alors que je n'y connais rien du tout ! Je n'ai jamais étudié l'histoire du Moyen Age moi ! Je n'ai pas du tout fait de genre d'études... C'était étrange... J'écoute régulièrement cette musique depuis. Enfin, ça fait un moment que j'ai oublié de le faire mais j'ai acheté les albums du groupe de ce troubadour, et je les ai beaucoup écoutés. L'émotion s'est estompée mais le plaisir est toujours là.

Les bips aigus et répétés d'un minuteur retentissent soudain, les font sursauter.

- Le gratin est prêt ! Annonce Andy.

Et il rejoint le coin cuisine de son studio. Rodrigue se lève, cherche du regard une horloge, et lui demande finalement l'heure.

- 19h30 ? C'est parfait, car je ne pourrai pas trop tarder. À 22h je prends la route ! Je vais passer le week-end dans ma maison en Bourgogne, avec ma mère. J'adore la campagne. Pas toi ?

Andy dépose sur la table de cuisine le plat de gratin, aux bonnes odeurs de curry, et hausse les épaules. Il n'en sait rien, la connaît à peine...

- Mais au fait... Rodrigue commença sa phrase puis resta la main en l'air, fixant Andy, la bouche entr'ouverte. Le regard interrogateur.

Penché sur le plat, Andy qui était en train de lui servir une part, suspend son geste et le regarde, soudain mal à l'aise.

- Oui ? Demande-t-il d'un ton peu assuré.

- C'est vrai que je t'ai croisé tôt tout à l'heure, continue Rodrigue. Tu es en congé ?

Andy repose la cuillère dans le plat, se redresse, et le regarde dans les yeux avant de répondre :

- J'ai *démissionné* ce matin.

Le visage sans expression, il attend la réaction de Rodrigue.

- Mais c'est formidable ça ! Explode Rodrigue, qui se lève et lui serre la main. Tu as une idée de ce que tu vas faire de tout ce temps libre ?

Andy hausse les sourcils, gonfle un peu les joues.

- Aucune...

Plus détendu, rassuré par la réaction de Rodrigue, il recommence à respirer à pleins poumons. Il est vaguement honteux d'avoir démissionné et ne comprend pas pourquoi, lui qui en était si heureux le matin même ! Il connaît à peine Rodrigue mais réalise qu'il ne supporterait pas d'être jugé par lui, alors qu'il a déjà trente-neuf ans et n'est plus un enfant ! Il a encore du chemin à faire, beaucoup... Rodrigue est la première personne à qui il peut annoncer sa démission, et son premier sentiment, c'est la honte... *Pourquoi ?...*

Tout en se posant la question, il recommence à servir le gratin pour reprendre contenance, vaguement honteux d'avoir quitté un travail sans penser au prochain. Ça ne se fait pas dans sa famille, ni dans sa culture. Rodrigue se rend compte de son malaise et lui fait signe de s'asseoir. Assis l'un en face de l'autre de chaque côté de la table de cuisine, leurs assiettes fumant devant eux, ils se regardent un moment, un peu émus.

- C'est bien ! Lui dit Rodrigue, le visage sérieux. Démissionner, c'est ce que tu pouvais faire de mieux. Tu es jeune, prends le temps de chercher ce que tu veux faire. Vu la tête que tu as, ce travail ne t'allait pas. Tu n'as pas le visage de quelqu'un d'heureux mon gars...

Soucieux, Andy se mordille la lèvre inférieure.

- Tu fais ce que je n'ai jamais osé faire... Lui avoue soudain Rodrigue, penaud. J'ai l'âge d'être ton père et je te le dis : tu as bien fait ! La vie passe si vite... Il faut avoir le courage de ne pas la laisser filer continuellement, sinon on finit par courir, entraînés par elle, et on en perd le contrôle !...

Rodrigue s'emballe, penché vers Andy, les mains à plat sur la table, les yeux fous. Puis il se laisse retomber contre le dossier de sa chaise, et ferme les yeux. Ajoute d'une voix grave.

- On ne se rend plus compte de rien... A trente-cinq ans, j'ai eu envie de tout arrêter moi aussi, mais je n'ai pas osé...

Il secoue la tête, hausse les sourcils et se force à reprendre le sourire. Prend une grande respiration et fait le geste de laisser tout ça derrière lui.

- Non, vraiment, c'est bien. C'est bien ! Assène-t-il en le regardant dans les yeux, souriant et ému. Puis il semble découvrir l'existence de son assiette. Oh non, ça refroidit ! Dit-il d'un air enfantin et gourmand. Vite, mangeons !

Et il déplie sa serviette en papier, la pose sur ses genoux.

- Ne t'inquiètes de rien, ajoute-t-il, posant sa main sur celle d'Andy un instant. Tu as créé du vide et la vie va t'en féliciter en le remplissant de choses nouvelles. Ça fait peur, c'est sûr, mais c'est merveilleux ! Mer-vei-lleux ! Hum ! Excellent ! Dit-il en montrant son assiette avec sa fourchette.

Andy lui sourit et commence à manger lui aussi, détendu.

Ils passèrent un moment ensemble à discuter, puis, à 21h30, Rodrigue tint absolument à faire la vaisselle avec lui. Andy lui rappela qu'il partait dans trente minutes.

- Mais toi aussi, mon ami ! Lui répondit-il. On fait la vaisselle, puis tu as dix minutes pour prendre le nécessaire pour deux jours. Prendre l'air te fera du bien, tu es mon invité ce week-end ! Lui annonce-t-il en ouvrant grand les bras, les yeux rieurs.

- Mais je ne vais pas m'inviter comme ça chez ta mère, Rodrigue ! Je, je suis incapable de faire ça. Et je n'ai *rien* à lui offrir ! Répond-il, désespéré.

- Mais bien sûr que si ! Ta compagnie, Andy, ta *compagnie* ! Ne sous-estimes jamais les bienfaits de ta présence ! Et puis ce sera ma façon de te remercier de ce dîner impromptu. Ce soir, ma mère recevait à dîner le club de couture qu'elle dirige, elle ne sera pas couchée avant 23h. Je l'appellerai avant de partir. Ma mère *adore* avoir des invités ! Ajouta-t-il en riant de bonheur à la surprise qu'il allait lui faire.

Et il se remit à la vaisselle. Andy ne savait plus que dire, touché par son invitation. Tenté de l'accepter.

- Oublie les civilités, mon gars ! Et si tu as envie de partir avec moi dans un coin superbe où on va se faire *bichonner* par ma vieille et adorable mère, si ça te fait plaisir, alors tu dis « Oui » et voilà, c'est tout ! Il lui fit un clin d'œil. On ne t'en demande pas plus, Andy !

Et Andy acquiesça. C'était oui !

A 22h, ils se rejoignirent sur le parking de la résidence et, comme deux petits garçons jouant une bonne farce, ils prirent la route.

II

Le lendemain

Samedi 14 avril 2012, 8h

Il est 8h, et Andy ne sait pas où il se trouve...

Allongé sur un canapé, sous plusieurs épaisseurs de couvertures, il se réveille lentement au bruit du goutte à goutte d'une cafetière dans la pièce voisine et par sa bonne odeur de café frais. Quelqu'un s'y déplace en traînant ses pantoufles et en parlant aux chiens qui y piétinent également, faisant résonner leurs ongles sur un sol dur. Est-ce de la pierre au sol ?...

Puis Andy entend un petit ronflement et sent un poids chaud et agréable entre lui et le dossier du canapé.

Allongé sur le côté, il bascule lentement sur le dos et s'étire. Dehors, il fait jour. Le soleil se lève et fait entrer sa lumière en passant à travers les fentes d'un volet en bois. Le chien qui dormait à ses côtés s'est assis et baille longuement, lui sourit en gardant la gueule ouverte, la langue pendante.

La bouche sèche, Andy baille lui aussi, s'étire et caresse la tête du petit chien qui entreprend de finir de le réveiller en lui léchant le visage, ses pattes avant posées sur sa poitrine. Andy rit. Le corps du petit chien en frétille de joie.

Andy arriva dans cette maison par une nuit totalement noire... Les réverbères n'éclairaient plus les rues à cette heure-là. Il était 1h du matin. Rodrigue lui fit signe d'être silencieux et le guida avec sa lampe de poche jusqu'à la porte d'entrée d'une vieille maison, puis le fit entrer dans une cuisine où cinq chiens les accueillirent en baillant et s'étirant les pattes avant. En se collant de tout leur poids à leurs jambes pour avoir des caresses, les empêchant d'avancer. Puis, sans plus de cérémonies, ils repartirent à pas lourds se coucher dans différents coins de la cuisine, sur leurs couvertures respectives. Andy suivit Rodrigue, traversa la cuisine et se coucha de suite dans la pièce voisine, le salon visiblement. Sur le canapé, un tas de couvertures l'attendait et sentaient bon le linge séché au grand air.

- Pour demain soir, on te préparera un vrai lit ! Lui chuchota Rodrigue en s'excusant du regard, son sac à l'épaule. Mais tu vas voir, tu seras bien là ! Les chiens ne viendront pas t'embêter.

Et il monta à l'étage sur un discret « Bonne nuit ! » déformé par le bâillement.

Drôle de sensation pour Andy que de ne pas savoir à quoi ressemble le paysage dehors, ni à quoi ressemble l'intérieur de la maison dans laquelle il vient d'arriver... De dormir dans une pièce dont il n'a rien vu, trop fatigué pour en avoir fait le tour avec la lumière de son portable. Mais la fatigue prit le dessus : la curiosité attendrait demain...

Il dort dans un silence total qui le surprend et le met mal à l'aise...

Il avait toujours vécu en un appartement avec sa mère, aux abords d'une petite ville de province, d'où il entendait, la nuit, le bruit des passages des voitures, qui s'ajoutait aux bruits venant des appartements voisins... Puis il déménagea à Paris et retrouva ce même environnement, avec plus de bruits encore à l'extérieur. Il ne connaissait que ce fond sonore là... Alors se retrouver soudainement dans une maison, sans voisinage immédiat... Sans bruits de pas, de conversations, de télévision, ou de chasse d'eau nocturne... La maison devait être à l'écart de la route, car aucune voiture ne passa...

Cette nuit-là, il n'entendit que le ronronnement du frigo, la respiration forte et les jappements des chiens, en train de rêver. Leurs ronflements. Aussi bien entouré, Andy se sentit bien et dormit profondément. À quel moment le petit chien le rejoignit, il n'en avait aucune idée...

Ça sent maintenant le café et le pain grillé... Andy entend Rodrigue qui parle d'une voix grave et cassée à sa mère, Yvonne, dans la pièce voisine. Intimidé, il n'ose pas se lever. Rodrigue passe soudain la tête par la porte du salon entr'ouverte.

- Bien dormi mon gars ? Sa voix butte sur le dernier mot et fait dérailler sa question vers les aigus, ce qui les fait rire et tousser en chœur.

- J'ai le gosier sec du vin blanc, pas toi ? Viens boire un coup ! L'invite-t-il du geste.

Debout dans le salon, Andy remet en vitesse ses vêtements et ses chaussures. Vérifie que tout est bien à sa place, sans plis. Il entend des pas se rapprocher de la porte, et reconnaît les bruits de pantoufles qui glissaient sur le sol à petits pas, tout à l'heure. Il finit juste à temps de s'habiller correctement, passant un dernier coup de main sur sa chemise pour enlever le dernier pli, quand la porte finit de s'ouvrir, poussée de l'extérieur. Une petite femme ronde aux yeux clairs et au dos un peu courbé, apparaît. Entourée de ses chiens qui entrent en trombe pour dire bonjour à Andy.

- Bien dormi ?

Yvonne, âgée de quatre-vingt-cinq ans, roule les « r » comme dans les films qu'Andy va voir dans les vieux cinémas du quartier latin.

- Le café est prêt ! Viens-t'en en profiter tant qu' c'est chaud !

Andy lui sourit et la remercie pour son accueil, espère qu'il ne dérange pas trop.

- Ah non, hein, pas d'manières ici ! Elle s'avance vers lui et pose sa main sur le torse d'Andy, levant son regard vers lui. Comment c'est que tu t'appelles, toi ?

- Andy.

- On a tous faim et soif, alors viens donc mon grand ! Nous fais pas attendre ! Lui dit-elle gentiment, mais avec rudesse, tout en roulant les « r ».

Et elle lui prend la main, le guidant vers la cuisine, tout en se cramponnant à lui, le corps raidi par les années. Elle le guide ainsi à petits pas vers la table de cuisine. D'un pas si lent qu'Andy a le temps de regarder chaque objet de la pièce, essayant de faire les plus petites enjambées possibles pour ne pas la devancer, sous le regard moqueur de Rodrigue. Il arrive à une table de petit déjeuner comme il n'en a jamais vue... Il y a des pots de confiture et de gelée sur lesquels le contenu est écrit au feutre bleu, du pain grillé, de la brioche, des fruits, ..

Yvonne le place à côté d'un Rodrigue radieux et gentiment moqueur, ses cheveux gris en bataille.

Ils parlèrent un peu, mais mangèrent surtout.

La brioche est tendre, cuite la veille pour faire plaisir à son fils. La gelée de coings de l'automne dernier leur sucre la bouche avec délice. Le beurre fond sur le pain grillé, encore chaud, à l'abri dans un panier en osier, sous une serviette de table à carreaux. Andy regarde par moments Rodrigue et Yvonne se chamailler gentiment, et repense aux petits déjeuners de son enfance.

Il buvait du café au lait, réchauffé à la casserole, parce que sa mère en buvait déjà depuis 4h du matin. Celle-ci s'en préparait des cafetières entières, dont elle réchauffait ensuite le contenu à la casserole, au fur et à mesure de la journée. Il revoit la table de cuisine nue qui l'accueillait à son réveil. Peu accueillante... Le paquet de gâteaux négligemment jeté au milieu. Des Prince au chocolat. Et sa mère qui, assise face à lui, lui raconte sa nuit sans sommeil, pense déjà aux difficultés qui l'attendent par cette terrifiante nouvelle journée qui commence, fumant cigarette sur cigarette. Cette odeur de tabac froid dans leur maison et dans leur voiture le dégoûta pour toujours de la cigarette. Adulte, il fut incapable de fumer. Sa mère ne déjeunait pas, elle ne pensa donc jamais à acheter du pain ou une viennoiserie pour son fils... En dehors des matins où elle avait des choses importantes à lui annoncer, elle ne passait jamais à la boulangerie pour lui faire plaisir... Andy petit déjeuna ainsi toute son enfance et toute son adolescence, dans la lueur blafarde du petit matin, le goût des gâteaux au chocolat dans la bouche mélangé à l'odeur de la cigarette. Dans une cuisine sans odeurs de cuisine, parfaitement astiquée. Reluisante.

Ces souvenirs rendent la table d'Yvonne d'autant plus éclatante, et Andy mâche maintenant avec délice la brioche qu'elle a faite elle-même, et fait durer le plaisir. La laisse fondre dans sa bouche. Le petit chien, couché sur ses chaussures, lui réchauffe les pieds. Le poêle n'est pas encore allumé dans cette pièce que l'on chauffe uniquement au bois. Il y reste un peu de chaleur de la veille, mais pas tant que ça. Yvonne porte une épaisse robe de chambre sur son pyjama, et Rodrigue

a enfilé deux pulls et son écharpe.

Peu habitué par l'accueil qui lui est fait, lui, un parfait étranger, Andy doit prétexter une allergie quelconque pour cacher son émotion et les larmes qui lui viennent. Mais Yvonne comprend de suite et pose sa main sur la sienne. Et lui dit de sa voix de basse :

- Toi, t'es comme mes chiens ! T'as pas eu la vie facile hein ? On va s'occuper de toi, hein mon Rodrigue ? Rodrigue hoche la tête avec force, lui sourit. On a enfin le beau temps ! J'vous demanderais bien de me bêcher le jardin, aujourd'hui, pour que j'y plante enfin les pois et les haricots. Il a plu tout le mois de mars, on n'a rien pu faire encore, pas vrai Rodrigue ?

Andy s'empressa d'accepter, heureux de pouvoir leur être utile en échange de ce week-end de vacances à la campagne.

Et c'est dans la gaieté que la table fut débarrassée, la vaisselle faite par l'un pendant que l'autre passa dans la salle de bains.

Et à 9h30 tout fut prêt.

III

Un peu plus tard dans la journée

Il est 9h30.

Yvonne accrochée au bras de son fils, tous les trois traversent le petit village, entourés des chiens qui se courent après, reniflent chaque arbuste, chaque brin d'herbe. Mais qui, à la surprise d'Andy, se mettent immédiatement sur le trottoir à attendre, fièrement, la gueule béante, dès qu'Yvonne leur crie « Trottoir ! » lors du passage d'une voiture.

- C'est bien ! Les félicite-t-elle alors. Et, heureux d'avoir fait plaisir, ils repartent en courant.

- Rien de tel qu'un chien adopté, raconte-t-elle à Andy. Pas besoin de laisse, pas besoin de les dresser non plus. Le chien veut tellement bien faire, précise-t-elle en roulant les « r », il veut tellement qu'on soit content de lui, qu'on peut tout lui faire faire. Tiens, toi qu'as dormi avec eux, ils t'ont point embêté, si ? Tu les as entendu aboyer une seule fois, pour rien ? Demande-t-elle, fière d'avance de sa meute.

- Non, je les ai juste entendu ronfler, dit-il en se retournant. Hector, un gros chien noir, le dominant de la meute, vient de lui donner un coup de truffe à l'arrière du genou.

- Oh, il t'aime bien mon Hector ! Ça en dit des choses, ce coup de nez là !

Hector attend un instant pour rencontrer le regard d'Andy, puis s'en va en balançant la queue, et retourne en avant chercher la petite Mona, partie trop loin du groupe.

Ils arrivent ainsi à l'entrée d'une petite forêt.

- Elle est pas vieille cette forêt là, cinquante ans, pas plus. Mes parents l'ont à peine connue, leur dit Yvonne. Avant, ici, c'était le pré communal.

Andy fronce les sourcils, interrogateur. Il ne connaît pas ce terme là...

- C'était un lieu commun où les gens du village y mettaient leur vache, leur chèvre, leur mouton, leur bétail en général pour qu'ils s'y nourrissent à l'œil lui explique Yvonne. On avait peu de bêtes mais on en prenait grand soin, parce qu'elles donnaient le lait et la viande, pour toute l'année. Enfant, je mangeais de la viande qu'une fois par semaine !

Andy regarde autour de lui et n'y voit qu'une forêt qui semble sauvage, en broussailles. Abandonnée des hommes et de leurs outils. Lui ne connaît que les forêts de type « musées » que l'on trouve autour des villes, et tombe de suite amoureux de ce qu'il voit ici. Dans cette forêt, les animaux sauvages doivent être nombreux et se sentir chez eux.

- Si tu r'gardes bien, roule Yvonne, tu peux voir des pieds d'vignes par ci- par-là ! Dit-elle à Andy, qui prend un air surpris. Oui oui, t'as bien entendu, des pieds de vignes dans la forêt, mon garçon ! Dit-elle en riant. Les gens avaient tous un petit bout de terre autour du pré communal, et un peu de verger pour avoir des pommes, un coin de de vignes pour faire leur vin ou leur ratafia pour l'année, et pour faire pousser leurs herbes médicinales, et les herbes pour leurs animaux. Mais la guerre de 39 a tout changé...

Elle fait un geste de la main, comme pour la laisser derrière elle, cette saleté de guerre.

- J'ai un bon souvenir de la vache que mes parents avaient et qu'on leur a pris pour nourrir je sais pas trop qui, pendant qu'eux ils ont crevé d'faim. Elle regarde autour d'elle. Je sais même plus où sont leurs vignes dans toutes ces broussailles ! Après la guerre, ils y sont plus allés. Ils n'avaient plus le droit. Plus de pré communal non plus. Mais souvent, le soir, maman me racontait comment c'était avant, et j'avais du mal à croire qu'elle parlait des mêmes personnes que ceux que je connaissais dans le village. M'sieur Sautoi, qui faisait danser toutes les femmes aux bals de danse traditionnelle, et que j'ai jamais vu que se traîner dans les rues, la patte raide, à regarder le sol. Madame Irène, qu'on disait « un petit bonheur » mais qu' son mari est jamais rentré. « Porté disparu » qu'ils lui ont dit. Faut imaginer l'enfer que ça a du être ces batailles pour que les hommes ils y disparaissent comme ça, qu'on peut même plus savoir qui est qui dans tout ça. Moi, cette dame, je la connaissais qu'en colère, toujours en train de gueuler sur sa marmaille ! Je croyais qu'elle aimait pas ses gosses. Mais la vérité, c'est qu'elle a rien eu pour son mari disparu. Il leur fallait un

corps, aux officiels, pour lui accorder une pension d'veuve. Du coup, elle a jamais rien touché comme aide et elle a jamais réussi à faire bouillir la marmite correctement pour ses gosses. Je la voyais souvent avec son torchon à la main, sur le pas de sa porte, à regarder au loin, comme si elle l'attendait, son homme.

Yvonne a le regard perdu au loin.

- Qu'elle était belle Irène !

Le silence se fait et le regard d'Andy est attiré par de petites touches de vert autour de lui : ce sont des bourgeons sur les branches des arbres et arbustes. La vie qui sort timidement de ces branches qui paraissent peu vivantes pourtant, dans leur rigidité, le surprend vivement. Il s'approche et observe. De chacun de ces bourgeons, si petit et si précis dans ses lignes, une feuille, un fruit, une fleur, poussera le mois prochain, et l'arbre que voit maintenant Andy doublera bientôt de volume, cachant l'horizon de son feuillage. Alors que maintenant, dans cette forêt, il peut voir l'horizon, les branches des arbres étant encore nues. En juin, ce sera différent, avec toutes ces feuilles et ces branches ; il ne saura plus où est la sortie de la forêt, avec tout ce vert à perte de vue. Son cœur se serre à l'idée qu'il ne verra pas tout ça, lui qui devra retourner en Île de France...

- Andy ? Lui demande soudain Yvonne, en se rapprochant de lui.

Andy sursaute et lâche la branche de noisetier qu'il tenait dans la main.

- T'as un drôle de prénom, dis donc. D'où c'est que tu viens ?

- D'une petite ville d'Eure et Loir. On habitait en périphérie, avec ma mère, dans un immeuble.

- Mais ton prénom, il fait pas français, si ? T'as des parents qui viennent d'ailleurs ?

Andy reprend la branche dans sa main, et caresse l'une de ses feuilles, du bout du doigt, doucement. Elle se défroisse, puis se froisse de nouveau, lentement, formant un dessin digne de l'estampe d'un grand maître japonais.

- Je ne sais pas grand chose sur mon père, répond lentement Andy. Il entend alors Yvonne murmurer quelque chose à Rodrigue. Il se retourne et la voit bouche entr'ouverte, à attendre la suite, le menton dressé.

- T'as bien une mère, non ?

- Oui. Elle m'a élevé seule. Avec l'aide de son frère qui venait de temps en temps pour les petits travaux qu'elle ne savait pas faire.

Yvonne quitte alors le bras de Rodrigue pour s'accrocher à celui d'Andy.

- T'as bien une photo de ton père ?

Gêné, Andy se mord la lèvre inférieure.

- Je ne connais même pas son nom... J'ai fait des recherches mais toutes les informations sont censurées du côté de mon père, comme si j'étais un enfant de l'adoption... Je ne comprends pas... Quand j'en parle à ma mère, encore maintenant, elle devient hystérique et finit toujours par me reprocher d'avoir abordé le sujet. C'est elle qui a demandé à ce que mon père ne le soit plus officiellement, elle a été très claire là-dessus. Elle me dit que c'était un homme violent, c'est tout ce que j'en sais... À force, j'ai laissé tomber. Son frère ne veut rien me dire non plus.

- C'est bien triste ça, mon Andy, lui dit Yvonne en lui caressant le bras. Autour d'eux, les chiens se sont rassemblés et leur lèchent les mains. Un peu à l'écart, les siennes dans les poches, Rodrigue leur sourit.

- Attends voir ! Yvonne plaque sa main sur son bras. Dis donc, Rodrigue, elle pourrait pas l'aider la magnétiseuse ?

- Ah oui, peut-être répond Rodrigue en souriant d'un air tranquille, heureux d'être au grand air. On lui demandera si c'est dans ses cordes !

Et sur le chemin du retour, ils lui parlent de cette femme, arrivée il y a deux ans chez eux, qui soigne par le magnétisme.

- Elle soigne les douleurs, tout ça, mais elle est voyante aussi, lui raconte Yvonne. Elle le fait pas savoir mais, quand on y va, il s'y passe toujours de sacrés trucs ! Elle nous dit des choses sur nos ancêtres, sur des vies qu'on aurait eues avant... Elle voit des choses qui nous sont arrivées dans le

passé aussi. C'est spécial... Mais ça marche en tout cas, les gens d'ici en sont contents. Elle pourrait t'aider, à mon avis !

Intrigué, Andy essaie d'imaginer ce type de métier, le profil et le physique de cette femme. Il l' imagine âgée, marquée par la vie, portant des vêtements de couleurs vives et trop voyantes. Comme une cartomancienne.

Ils ne rentrèrent de promenade qu'à 11h passés, racontant à Andy d'autres histoires du pays ou de son passé, s'arrêtant à chaque fois pour le faire. Sans compter les habitants du village qu'ils croisèrent sur le chemin et avec lesquels il parlèrent de tout et de rien. Ils n'eurent pas le temps de bêcher ce matin là, mais juste celui d'éplucher les légumes pour le sauté de veau qu'Yvonne leur prépara pour le déjeuner.

Et maintenant, attablé avec eux, à boire du vin rouge du village voisin, Andy se sent bien.

IV A 14h30

Il est 14h30. Rodrigue et Yvonne sont partis faire les courses, et ont refusé qu'Andy les accompagne :

- Va te promener ! Profites !

Alors Andy décida de retourner dans la forêt, découverte ce matin même. Yvonne lui fit un plan simple pour s'y promener sans se perdre :

- C'est une forêt tout en long, mais pas large. Il y a peu de sentiers, qui se rejoignent tous, en boucles. Tu devrais t'en sortir avec ça !

Et Andy se trouve maintenant dans la forêt, à photographier avec son téléphone portable, les bourgeons qu'il a découverts ce matin.

Il est fasciné par leur diversité, leur précision, comme s'ils venaient d'être dessinés à l'aide d'un pinceau à la pointe extrêmement fine. Le drapé des feuilles, lorsqu'elles sont petites, est absolument superbe. Ces milliers de petites têtes qui sortent des branches, dans cette forêt encore nue de l'hiver, le troublent.

Andy sent, dans chacun de ces bourgeons, la force de vie contre laquelle on ne peut rien. L'homme peut construire des routes et des barrages. Raser des hectares de forêts pour y mettre des champs de culture, des lotissements ou de nouvelles villes. Il suffirait d'un temps sans entretien de l'homme pour que cette force de vie traverse le goudron, le déforme avec les années, et recouvre de ses branches et racines ce que l'homme aura vainement tenté de construire. Si l'être humain disparaissait du jour au lendemain, en cinquante ans à peine la nature recouvrerait tout ce qu'il avait mis des siècles à bâtir, dans sa quête folle de production.

Cela donne le sourire à Andy, qui continue à avancer dans la forêt, avec, sous ses semelles, cette force de vie qui bat lointainement, comme un cœur au loin.

Soudain, Andy entend un bruit qui le fait sursauter. Un déchaînement de coups de marteaux, réguliers et précis, mais extrêmement rapides. Une rafale de coups portés sur du bois...

Les coups reprennent et s'enchaînent, forment une pulsation, une musique, qui résonne dans la forêt. Intrigué, Andy accélère le pas dans la direction du bruit. Les sons se font de plus en plus précis tandis que la forêt s'éclaircit, et que s'offre à son regard une vaste clairière de terre sèche.

Une jeune femme s'y trouve. Elle lui tourne le dos, faisant face à l'immensité du champ qui se trouve devant elle et part rejoindre le village, en contrebas.

Les coups de marteau reprennent... Ils viennent des pas qu'elle fait avec des chaussures à talons, sur une planche de bois. En jeans, elle tient son pull à col roulé du bout des doigts à hauteur de ses côtes, à gauche, et regarde droit devant elle, le buste fièrement dressé, le dos droit, les jambes un peu fléchies.

Fasciné, Andy se rapproche. Mais un grognement sourd le force à s'arrêter. Un gros chien noir, couché à quelques mètres de la jeune femme, vient de se redresser et monte la garde vers la forêt. Il hume l'air en direction d'Andy et grogne de nouveau, plus fort.

- Callate Niña mía !(1) Lui dit la jeune femme par-dessus son épaule gauche, sans s'arrêter de taper des pieds.

Andy ne bouge plus. La chienne se couche de nouveau, les oreilles dressées, toute à sa tâche de veiller sur sa maîtresse.

La jeune femme fait une pause et s'accroupit. Manipule une petite enceinte portable posée à même le sol. Un tic-tac métronomique retentit dans l'air.

(1) Tais toi ma fille !

Saisissant son pull de nouveau, les coudes formant un angle sec, elle refait les mêmes exercices, mais en rythme avec le tic-tac. Rafales, mélodies et contretemps s'enchaînent, le tout venant juste des mouvements de ses pieds qui bougent à peine sur la planche de bois. Elle la martèle de façon très variée. Elle utilise toutes les parties de son pied : la plante, le talon, le plat du pied, mais aussi la pointe de la chaussure lancée en arrière, la jambe ouverte en un angle sec au genou.

Les minutes passent et Andy entre en transe. La joie et l'excitation s'emparent de lui. Lorsqu'elle répète une mélodie plusieurs fois de suite, Andy la chantonne avec elle, à sa façon. Selon la force qu'elle met dans sa frappe, elle donne des accents aux coups qu'elle donne à la planche, et toute une musique se crée.

C'est du flamenco ! Mais oui, ce doit être ça !

Andy retrouve enfin le mot qu'il cherchait. Il se rappelle avoir vu une danseuse à Paris, dans un restaurant spécialisé dans la paella. Elle tapait des pieds elle aussi. Mais ce qu'il voit là n'a rien à voir avec cette danseuse à robe à pois voyante, et aux chorégraphies simples et répétitives, basées sur des mouvements de bras et de mains, sur des roulements de hanches. Elle tapait des pieds elle aussi, mais peu, et pas avec cette force là. Ni cette concentration là. Elle souriait beaucoup.

La jeune femme s'arrête, essoufflée, boit un peu d'eau et se tourne vers sa chienne qui balance la queue. Andy la voit enfin de face.

- C'est bien, ma fille ! Lui dit-elle, en français, sans aucun accent.

Elle n'est donc pas espagnole ? Pourtant, ses longs cheveux bruns me l'ont fait croire. Elle a de beaux yeux clairs...

De petite taille, son corps est musclé et ferme. Son regard, malgré la douceur qu'elle y met pour sourire à son chien, témoigne d'une rigueur et d'une dureté aussi, d'un tempérament assuré. Peut-être même un peu fier. Mais lorsqu'elle cesse de boire et sourit franchement à sa chienne, tout en lui adressant un clin d'œil, Andy voit une femme qui rayonne de féminité et n'a pas peur de donner son sourire, la poitrine aussi fièrement dressée que lorsqu'elle tapait des pieds.

Elle se baisse de nouveau et, dans l'air, s'élève une chanson lente. Le fond sonore craque un peu, et la voix grave du chanteur espagnol semble surgir d'un lointain passé. Il est accompagné d'une simple guitare, et d'une voix de femme qui ponctue son chant par des interventions à son intention qu'Andy ne comprend pas.

La jeune femme a repris sa position et regarde au loin vers le champ, tournant le dos à Andy. De là où il se trouve, il sent la tension de son corps et la voit prendre plaisir aux phrases jetées avec force et émotion par le chanteur de l'enregistrement.

Ses mains prennent alors vie. Ses doigts se détachent lentement les uns des autres avant de se rejoindre de nouveau, inlassablement, semblant caresser l'air, y attraper des choses au vol. Elle tend les bras vers le ciel, les ramène vers ses hanches, leur donne un mouvement de rotation vers la gauche, puis vers la droite. Elle avance, recule, se déplace sur une courte diagonale, avec la ténacité d'un scorpion qui, cramponné au sol, mettant tout son poids sur ses pattes, ferait une danse d'intimidation disant, à travers elle : « Je ne bougerai pas de là ! » et envoûte son adversaire par l'intensité et la force qui se dégage de ses mouvements. Un vent fort d'orage pourrait souffler qu'elle ne bougerait pas d'un millimètre, les cheveux au vent.

Andy ne sait pas depuis combien de temps il reste là, à la regarder enchaîner les danses, tantôt lentes et tristes, combatives, tantôt rapides et joyeuses, toujours ponctuées de martèlements de pieds. Puis elle s'étire, boit encore un peu d'eau et range ses affaires, essoufflée et en sueur. Elle met sa planche sur un diable qu'elle va tirer derrière elle, en repartant.

Andy entend de nouveau sa chienne grogner et réalise qu'elles avancent maintenant toutes deux vers lui. Il fait demi-tour pour ne pas être vu et presse le pas.

- T'as l'air tout secoué mon Andy ! Lui dit Yvonne à son retour.

Et, de toute l'après-midi, Rodrigue et elle ne pourront avoir son attention, hypnotisé par ce qu'il a vu et qu'il revit, encore et encore, en souvenir. Il n'oublie pas la beauté de cette femme, et ne pense qu'à la revoir...

V
Le lendemain
Dimanche 15 avril

Il est 20h.

Tous les trois ont fini de dîner et discutent devant le poêle de la cuisine, où un bon feu les réchauffe. Il fait encore frais le soir, dans ces vieilles maisons de pierres aux murs épais.

Yvonne est ravie, car, aujourd'hui, Andy et Rodrigue ont pu bêcher son carré de potager. Et demain, elle pourra commencer à planter. Rien ne lui fait plus plaisir que de voir pousser les fleurs, les légumes, qu'elle plante chaque année, et aller voir chaque jour leur évolution pendant l'été. Dans l'après-midi, Paulette, une voisine, les rejoignit pour le goûter où la brioche faite par Yvonne finit d'être engloutie par ces quatre bouches gourmandes.

Un peu las, le visage rouge d'être resté au grand air depuis deux jours, Andy rayonne. Il ne s'est jamais senti aussi bien. La petite chienne, Mina, ne le quitte plus et monte sur ses genoux dès qu'il s'assoit, colle son corps au sien.

Dans une heure, Rodrigue et lui reprennent la route pour rentrer en évitant les bouchons. Andy perd toute sa bonne humeur à l'idée de retourner dans son appartement si froid, où personne, pas même une plante, ne l'attend. Il y a vécu quinze ans mais réalise que ce n'est pas chez lui. Comme un endroit sans âme qu'on lui aurait attribué. Il y aura mangé, dormi, des années durant. Mais rien de lui ne s'y est inscrit. N'importe qui pourrait s'y installer sans penser déranger qui que ce soit, le croyant inoccupé.

Un lieu neutre pour celui qu'il était alors, neutre.

- Andy ?

Il sursaute au contact de la main d'Yvonne sur son poignet. Penchée sur la table, elle le regarde d'un air inquiet.

- T'es parti où, mon Andy ? Tu nous entends plus depuis un moment, hein ?

Elle lui sourit par dessus la table, où se trouvent encore les assiettes du dîner.

- Rodrigue est là-haut et te pose des questions, et t'entends rien mon petit ! Ajoute-t-elle, ses yeux clairs plissés par l'envie de le taquiner.

Andy remarque avec surprise qu'il ne l'a pas vu quitter la table, en effet. Yvonne rapproche sa chaise de la sienne et plonge ses yeux dans les siens.

- T'as pas envie d'y retourner hein ?

Puis elle secoue la tête, les lèvres serrées, alors qu'il ouvre la bouche pour lui répondre.

- Tu m'auras pas, va ! Je connais trop bien c' regard là ! Dit-elle. Rodrigue a le même quand il doit retourner dans c' t'enfer. Elle se laisse retomber contre le dossier de sa chaise. Je lui ai dit de vivre ici, mais il veut mettre de côté pour partir plus tôt à la retraite et venir ici avant d'être trop vieux. Il a toujours eu peur de manquer d'argent... Elle fait une pause, soucieuse. Et puis, en vrai, c'est lui qui a raison... Je n'ai plus la retraite de mon mari, je n'ai que la mienne et, comme j'étais couturière, c'était pas toujours officiel... Les gens me payaient en troc ou en espèces, souvent... Du coup, j'ai que le minimum retraite, et avant ça, je n'ai jamais gagné assez pour mettre de côté...

Elle hausse les épaules, fataliste.

- Alors ça me serre le cœur qu'il parte cinq jours par semaine dans un endroit qu'il aime pas, mais on n'a pas trop le choix...

Rodrigue les rejoint justement, son sac à la main. Il prend la pose, se tient bien droit, tend la main devant lui comme pour faire une annonce importante :

- Mes amis, soyez fiers et n'ayez crainte ! Je pars affronter les vicissitudes de la vie, mais je reviendrai vendredi soir, couvert de gloire !

Andy se lève.

- Andy. Rodrigue lui pose une main sur l'épaule, arrêtant son geste. Je ressens la même chose que

toi, sauf que moi, je suis *obligé* d'y aller, je n'ai pas démissionné. Demain, faut que je pointe. Mais pas toi, mon frère, pas toi. Alors profite-en ! Si tu veux, reste une semaine de plus, prends des vacances ! Pas vrai, la mère ? Demande-t-il à Yvonne, par dessus l'épaule d'Andy.

Elle glisse sa main dans celle d'Andy et lui sourit de sa chaise. Ils ont clairement tout manigancé tous les deux, mais Andy ne les connaît pas encore assez pour s'en rendre compte. Bouche bée, son regard passe de l'un à l'autre.

- Tu m'ferais bien plaisir si tu prenais un peu de vacances ici, Andy. Tu me dérangerais pas, je suis pas beaucoup à la maison et quand j'y suis, je suis bien occupée, avec mon club, et les copines ou les voisines qui passent. Mes semaines sont bien remplies, on ne se gênera pas tous les deux. T'es le bienvenu ! Conclut Yvonne en lui tapotant la main. Les chiens t'ont adopté, et nous aussi. On t'aime beaucoup. Alors prends un peu de bon temps, ça t' fera du bien le grand air ! T'es encore un peu palot... Pas vrai Rodrigue ?

Rodrigue s'approche d'Andy, lui ausculte le fond de l'œil, tel un acteur de Vaudeville. Fait une moue dubitative.

- Mouais... Si j'étais toi, je me reposerai un peu ici, avec la Yvonne, lui dit-il. Enfin, si elle te laisse un moment de répit, ajoute-t-il. Je préfère te prévenir, ajoute-t-il d'un ton confidentiel, cachant sa bouche à Yvonne pour qu'elle ne l'entende pas, mais parlant fort malgré tout ; elle parle beaucoup, *beaucoup*, la mère !

Yvonne a tout entendu, comme le voulait Rodrigue, et lui tape la cuisse avec reproche. Andy est partagé, et les regarde l'un après l'autre, tout en réfléchissant. Il est bien ici, et aimerait revoir la jeune femme...

- Andy, si t'as besoin de te rendre utile pour accepter de rester ici, bah tu feras la vaisselle tiens ! Ça te va ? Et puis tu pourras m'aider à planter dans le potager cette semaine si tu veux. Ça m'aidera bien ! Lui propose Yvonne, tentant de le persuader de rester avec elle.

Andy ne réussit pas à leur répondre tout de suite. Il se rappelle ce que Rodrigue lui dit le vendredi, avant de venir ici pour le week-end :

Ne t'inquiètes de rien. Tu as créé du vide et la vie va t'en féliciter en le remplissant de choses nouvelles !

Il espérait, sans y croire, qu'un événement imprévu les empêcherait de repartir tous les deux. Que la voiture pourrait tomber en panne, par exemple. Il se rend compte à quel point c'était puéril de sa part. Abeille toujours dans son bocal, il attend que les événements extérieurs arrivent à lui, et n'assume encore rien dans sa vie. Il se laisse porter par elle et par les autres. Andy s'en rend compte et décide d'en finir avec ça. Maintenant !

Il a envie de rester, et on l'y invite. Alors il accepte, et ne s'en sent pas coupable, vit le moment et c'est tout. Il les remercie avec effusion.

- Je reste avec plaisir ! Merci beaucoup !

Et Rodrigue reprit la route, pendant qu'ils lui firent signe de la main. Puis Yvonne tricota devant le feu, ses chiens couchés autour d'elle, pendant qu'Andy rêvassa, le regard dans le vague, à la jeune femme qui danse le flamenco et qui habite près d'ici. Il se donnera les moyens de la revoir.

Avant d'aller se coucher à petits pas traînants, après avoir embrassé ses chiens un par un pour leur souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'Andy, Yvonne lui confia que remettre en ordre la chambre d'amis, dans laquelle il a dormi cette nuit, serait une bonne chose... Tant d'affaires s'y sont accumulées ces dernières années ! Elle servait de débarras pour des choses qui ne servent finalement à rien.

- On fera le tri ensemble cette semaine si tu veux bien. Toi, ça te fera plus de place, et moi ça me permettra de jeter des vieilleries.

Andy accepta de bon cœur, et monta se coucher lui aussi.

Une fois de plus, cette nuit là, il n'y eut aucun bruit dans la rue. Aucune voiture ne passa. Aucun cri, aucune sirène ne retentit... Au loin, juste le ronflement des chiens couchés au rez de

chaussée. Avant de s'endormir, il sentit la petite Mina grimper lentement sur son lit, discrètement. Elle venait de monter les escaliers en douce, essayant de ne pas faire claquer ses ongles sur les marches de bois. Et avait réussi son coup ! Yvonne n'entendit rien, et ne lui demanda pas de redescendre. Andy la laissa s'installer à ses côtés, posa sa main sur le dos soyeux de la petite Mina et la caressa. Et sombra doucement dans le sommeil, le sourire aux lèvres, son corps réchauffé par celui du petit chien.

VI

Cinq jours plus tard

Vendredi 20 avril

Il est 7h30 du matin.

Assis sur le perron de la maison d'Yvonne, Andy boit son premier café de la journée. Depuis sept jours, il dort d'un sommeil dense et réparateur et a déjà changé quelques unes de ses habitudes. Il boit moins de café et ne meurt plus de faim à 11h. Ici, il dort d'une traite, se couche sans mettre de réveil. Car, immanquablement, à 7h, il se réveille et ne peut plus dormir. Les paupières fermées, il sent que sa pupille est éveillée et que rien ne pourra le faire dormir plus longtemps, comme un enfant attendant d'ouvrir ses cadeaux le matin de Noël. Il ouvre alors les yeux et découvre que la clarté est là, à travers les rideaux fins et rouges de la chambre d'amis d'Yvonne. Le soleil est à peine levé et tout son corps répond à son appel d'être actif, de sortir du lit. Il descend alors à la cuisine et allume la cafetière. Car tous deux boivent du café le matin. Il est seul dans la cuisine. La meute a déjà rejoint Yvonne dans sa chambre, et elle leur parle. Il entend par-ci par-là leurs pattes résonner au-dessus de lui, sur le vieux plancher, ou leurs queues y battre la mesure, taper contre un mur ou le pied du lit.

Pendant que le café se fait, goutte à goutte, dans la cafetière qui crépite, Andy remonte se préparer dans la salle de bain. C'est ainsi que, la veille, il a compris qu'Yvonne ne parle pas uniquement à ses chiens, au petit matin, seule dans son grand lit deux places :

- Ah oui, la robe rose que tu m'avais faite à mes huit ans ! J'y étais belle comme un cœur, hein ? Je l'ai retrouvée dans un carton hier, tu sais ? Dans la chambre d'amis. Je ne pensais pas l'avoir gardée. (un silence) Ah pour sûr, je peux plus la mettre maintenant ! (Elle rit) C'est bien vrai ! Et Papy, il a toujours mal au dos là où vous êtes ?

Parfois, elle parle de ses ennuis ménagers, de ses douleurs, demande conseil à son mari comme s'il était encore là, avec elle.

Le mardi, Andy demanda à Yvonne si elle avait une boîte à outils, pour resserrer les vis des pieds de son lit qui bouge un peu. Elle n'en avait aucune idée. Mais, le lendemain matin, après son monologue habituel du réveil, c'est sans hésitation qu'au petit déjeuner, elle lui dit simplement :

- Oh, dis voir, tu trouveras une boîte à outils à la cave, au fond à droite, sous une bâche. Il y aura tout ce qu'il faut dedans.

Et il la trouva là, en effet...

Après quatre jours passés ensemble, Andy s'est attachée à Yvonne et aime préparer la table du petit déjeuner pour elle. Lorsqu'elle descend à 8h, après avoir parlé seule puis pris le temps de se mettre en route, à petits pas et à petits gestes, c'est avec bonheur qu'elle s'installe à table et commence à se servir.

- Ça fait drôle quand on l'a toujours fait pour les autres... Lui dit-elle, le mardi matin. C'est agréable comme tout, mais je te cache pas que ça m'enlève aussi le plaisir de faire la surprise aux autres. On alternera hein ? En tout cas, merci bien mon Andy ! Ajouta-t-elle après lui avoir donné le « bonjour du matin » en mettant sa main sur son épaule pour qu'il se baisse un peu et qu'elle puisse lui embrasser la joue.

Mais Andy se lève toujours le premier, et ne peut s'empêcher de lui faire la surprise... Depuis cinq jours, c'est lui qui prépare la table.

C'est maintenant vendredi, et il réalise qu'il est là depuis une semaine déjà ! Et n'a rien vu passer ! Ce matin, Andy mange à peine. A 10h, il a RDV avec la « petite magnétiseuse » qui habite à trois rues d'ici. Il est partagé entre curiosité et appréhension, lui qui n'a jamais fait ce genre de soin avant. Il regarde les aiguilles de l'horloge tourner lentement et, à 10h pile, il se présente chez Carla Fernandez.

Sa maison, comme toutes celles du village, paraît avoir été construite sans respect de lignes ni de tracés de routes, les unes à côté des autres, comme des champignons.

Pour accéder à certaines d'entre-elles, il faut passer par d'anciennes ruelles au dallage de pierres, entre deux vieilles maisons. Dans ce village fait de maisons de pierres, dont certaines datent du XVIème siècle, il n'y a ni barrières, ni clôtures. Les maisons, les puits et les jardins se succèdent, ainsi que des passages faits de vieilles portes qui mènent d'un endroit à un autre, sans que l'on puisse dire à quelle maison voisine chacune d'elles appartient. Ni à quelle maison chacun de ces jardins est rattaché.

Andy le fit remarquer à Yvonne, lors de la promenade quotidienne de la meute. Celle-ci lui expliqua, qu'en effet, dans l'ancien temps, beaucoup de maisons furent construites comme ça, selon les besoins de l'époque. Pour s'assurer qu'une autre maison ne soit pas construite contre la nôtre, avec un mur mitoyen, on achetait le terrain autour et on faisait dépasser des murs de pierres, de plus grosses pierres, qui ressortent du mur de façon bien visible et intriguent les promeneurs. Une ancienne façon de délimiter son territoire. Et puis, selon les besoins migratoires des populations qui venaient travailler dans le Morvan pour un type de culture, pour l'exploitation du bois ou de la vigne, ou pour faire partie d'une équipe de restauration d'un bâtiment classé historique par Violet le Duc, les maisons s'étaient ajoutées, dans les espaces laissés libres. Donnant l'impression qu'elles avaient poussé comme des champignons.

Certains villages furent ainsi créés au XIIème siècle, et se transformèrent avec le temps. En particulier au milieu du XIXème siècle où Napoléon défigura la France entière, comme Haussmann le fit au même moment avec Paris. Il traça pour chaque village de « grandes rues » qui le coupait en deux. Créa pour chaque commune une rue principale deux fois plus large, plus droite, et plus praticable que l'ancienne voie romaine qui serpentait alors dans le village. On n'y passait pas à deux voitures. Avec la création de ces artères, reliées les unes aux autres qui quadrillèrent la France entière, des tas de puits et de jardins furent détruits, ce qui rendit les villages encore plus complexes. Car certaines maisons perdirent ainsi leur puits ou furent séparées de leur jardin par cette nouvelle « grande rue ».

Ainsi, dans ce coin de France, pour l'achat d'une maison, on acquière des droits de passage. Ainsi, des portes et leur passage nous appartiennent, que l'on peut cadenasser et privatiser si on le veut. Ces droits donnent également l'autorisation de traverser la cour, la grange, ou le jardin du voisin, sans qu'il puisse s'en plaindre, et ce afin d'accéder à notre *propre* jardin ou notre *propre* grange. Etc... Certains de ces droits provoquaient, et provoquent toujours d'ailleurs, de belles querelles de voisinage, difficiles à résoudre. Certaines d'entre-elles durent parfois pendant des générations entre deux familles.

Andy arrive enfin chez Carla Fernandez en suivant des panneaux de bois indiquant MAGNETISEUR, depuis la grande rue. La maison est en pierre, comme toutes celles du village, avec un perron qui donne accès au premier étage où se trouve la porte d'entrée. Au rez de chaussée, une vieille porte en bois qui doit donner sur une cave. Ce village est un ancien village de vignerons, les caves furent construites au niveau du sol, de grandes lieux où stocker le vin.

Andy trouve un autre panneau ENTREE accroché au bas du perron, ainsi qu'un second qui annonce au visiteur :

Bienvenue !

Nous avons rendez-vous à « 10h » Merci de patienter si vous êtes en avance. Accès réservé aux patients et à leurs accompagnateurs !

Ne pas déranger pendant les soins !

Merci de m'appeler au (numéro de portable) si vous souhaitez un rendez-vous. Merci !

Carla Fernandez

L'heure est indiquée par une roue en bois avec une dizaine d'horaires différents, que l'on tourne selon l'heure à indiquer.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvre et un gros chien noir le rejoint en aboyant gravement, tout en balançant la queue pour lui souhaiter la bienvenue :

- Dis bonjour ma puce ! Entend Andy de la porte d'entrée restée ouverte. Puis une petite femme brune aux yeux verts en sort et l'invite à monter les marches. La chienne remonte vers elle et colle son corps contre le sien, fait barrière entre elle et Andy.

- Tout va bien Niña, va sur ta couverture ! Dit-elle en la caressant. La chienne entre dans la maison en balançant la queue.

Andy a tout de suite reconnu la jeune femme de la forêt qui dansait le flamenco, et reste bloqué de stupeur en bas des marches. Sous le choc.

- Vous êtes bien Andy ? Lui demande-t-elle en riant. Alors c'est bien *vous* que j'attends. Venez ! Et elle lui fait signe de la suivre à l'intérieur.

Au rez de chaussée, comme chez Yvonne, il y a d'abord une grande cuisine suivie d'un petit salon, tous deux hauts de plafond. Carla referme la porte d'entrée derrière lui et l'invite d'un geste à monter à l'étage. La chienne les suit et se couche bruyamment, de tout son poids, dans la chambre voisine de la pièce où Carla le fait entrer.

L'atmosphère y est douce, avec des bougies blanches allumées. Une lampe colorée y diffuse de la lumière bleu marine. Ça sent la myrrhe et l'encens. Au mur, des citations manuscrites, des croquis du corps humain, des plumes. Il se sent tout de suite à l'aise dans cette ambiance tamisée, intime, et s'assoit sur la chaise qu'elle lui désigne de la main. Puis elle s'assoit face à lui, à côté d'un bureau sur lequel se trouve des verres et une bouteille d'eau, des classeurs, une bougie allumée, des pierres et des bracelets. Un calepin ouvert et un crayon bic noir. Carla lui sourit, prend le stylo et lui dit :

- Vous ne vous attendiez pas à quelqu'un de mon âge, c'est ça ? J'ai l'habitude, dit-elle en haussant les épaules. Tout le monde me dit que j'ai commencé tôt ce métier. La plupart des « rebouteux », comme on les appelle ici, ont déjà la cinquantaine et font ça en plus d'un autre travail, comme agriculteur par exemple, ou bûcheron. Un métier dans la nature en tout cas. Elle fait une pause. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Et elle attend, en le regardant dans les yeux. Andy retrouve le visage grave et concentré qu'elle a en dansant, et sent qu'il a toute son attention.

- Je suis en vacances ici, un ami et sa mère m'hébergent. Je viens d'Île de France, et sur un coup de tête, je viens de tout quitter. Mon appartement m'attend mais je ne veux plus y retourner. J'ai démissionné d'un travail qui, dans le fond, ne me plaisait pas. En général, je suis plutôt perdu. J'ai l'impression d'avoir passé ma vie à m'excuser d'être là, à avoir pris un chemin sans l'avoir choisi. Et ce chemin, je ne l'aime pas... Je ne sais pas si je l'ai aimé d'ailleurs. Mes amis m'ont dit que vous pourriez m'aider.

Pendant qu'il parle, Carla le regarde avec attention, le corps immobile. Seuls ses yeux bougent et regardent parfois autour de lui, derrière lui. Elle semble écouter ce qu'il dit, mais pas seulement. Une sensation qui le déstabilise un peu, puisqu'il n'y a qu'eux dans la pièce.

Après un temps de silence où Carla continue à sembler écouter quelque chose au loin, elle acquiesce d'un bruit de gorge et prend une grande inspiration.

- Ne soyez pas étonné, je commence toujours par étudier la première impression que vous donnez. Si vous me la donnez à *moi*, vous la donnez à *tous les autres*, et ça va les influencer dans vos rapports. Et j'observe votre aura aussi, ajoute-t-elle. Et la vôtre est triste, froide. Elle est timide, et froide, presque poisseuse, précise-t-elle en faisant la moue. Puis elle rit, face à la réaction d'Andy qui fronce les sourcils, prêt à se défendre.

- Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas votre faute, s'excuse-t-elle d'un geste. On va aller voir pourquoi elle est comme ça. Mais je vous dis tout ça pour vous permettre de comprendre des choses sur votre passé. Avec une telle aura, par exemple, d'instinct, les autres ne vont pas rester avec vous. Ils vont avoir l'impression que vous avez trop besoin d'eux et que vous allez leur en demander trop. Ce dont la plupart d'entre nous est incapable, il faut le savoir. Il faut déjà se porter dans la vie, ce n'est pas

toujours facile, alors porter quelqu'un en plus, peu d'entre-nous peuvent le faire ! Elle lève les yeux au ciel. Ce sont des âmes de martyrs, de saints, prêts à se sacrifier pour les autres, qui sauront faire ça. Ceux-là on les retrouve d'ailleurs dans le bénévolat, dans les métiers d'aide sociale.

Carla parle en faisant de grands gestes avec les mains, pour être bien comprise, tout en le regardant dans les yeux. Elle ne sourit pas, sérieuse, toute à son explication.

- Mais attention, ceux-là ne sont pas bien équilibrés non plus ; vouloir trop donner comme ça, c'est ne pas vouloir penser à soi. C'est se fuir. Chez ces patients, je découvre la volonté inconsciente de vouloir se racheter d'une vie antérieure où ils ont fait des erreurs. Enfin bref... Dit-elle en coupant net, laissant tout ça d'un geste de la main, derrière elle. Donc, votre aura à *vous* me dit que, dans votre vie, vous devez avoir peu de monde autour de vous. Vous avez quel âge ?

- Trente-neuf ans cette année, lui répond Andy, un peu tendu.

- Et aucune relation amoureuse fixe, n'est-ce-pas ? Les femmes ont fui ? Lui demande-t-elle crûment.

- Oui...

Andy cligne des yeux, ébahi. Personne ne lui a jamais parlé comme ça...

- Hé bien, c'est normal !

Elle rit en le voyant sursauter de surprise.

- Excusez-moi, je suis peut-être un peu brutale dans ma façon de le dire, mais je ne sais pas faire autrement. Excusez-moi. Mais je pense que c'est important de comprendre les choses pour ne pas devenir une victime ; ce n'est pas votre faute, ce n'est pas celle des autres non plus. Pour moi, seule une femme au tempérament sacrificiel serait restée avec vous, mais elle aurait fini par vous étouffer. Parce que, dans le fond, vous n'auriez pas supporté d'avoir quelqu'un sur le dos. Si ?

Elle l'interroge du regard. Andy ne sait quoi répondre à une question aussi intime, il la connaît à peine...

- Vous semblez avoir subi un choc émotionnel dans l'enfance... On sent l'abandon autour de vous, ajoute-t-elle d'un geste vague de la main qui le désigne lui et ce qui l'entoure. Votre âme lance un appel pour qu'on lui réponde, mais personne n'y répond...

Carla continue à sembler écouter quelque chose au loin. Sidéré par ce qu'il vient d'entendre, Andy reste silencieux et attend, les mains jointes sur ses cuisses.

- Enlevez vos chaussures, votre montre, vos bijoux, vos clefs, tout ce qui est en ferraille, et posez les sur le bureau s'il vous plaît ! Lui dit-elle en se mettant debout.

Puis elle l'attend de l'autre côté de la table de massage bleu turquoise qui se trouve au centre de la pièce. Andy la rejoint et s'y allonge. Pose sa tête sur l'oreiller.

Il entend Carla mettre un CD dans le lecteur qui se trouve à côté de la lumière bleue. Voit son profil baigné de lumière. Relève les yeux au plafond, troublé. Des chants graves, des voix d'hommes s'élèvent dans la pièce.

- Ce sont des chants tibétains traditionnels. C'est cette vibration là qu'il vous faut.

Puis elle s'assoit derrière lui sur un tabouret et lui dit de fermer les yeux. D'écouter la musique un instant. Andy l'entend respirer de plus en plus lentement derrière lui. Puis elle pose ses mains de chaque côté de sa tête. Des frissons parcourent son corps, qui sursaute, surpris.

- Ne vous inquiétez pas, je ne verrai *que* ce que je dois soigner, lui précise Carla. Vous êtes venu ici entouré d'un nuage qui contient des milliers d'informations, mais je ne les verrai *pas* toutes. Vous garderez votre jardin secret, lui dit-elle en lui tapotant amicalement la tempe droite.

Andy se sent à la fois bien et mal, comme si un raz de marée monte en lui et menace de le submerger.

- Tout va bien, respirez bien, le rassure-t-elle. Tout est normal. Laissez faire, je suis là... Vos réactions sont amplifiées ici, c'est l'atmosphère du cabinet qui veut ça. C'est fait exprès pour pouvoir vous débarrasser de ce dont vous n'avez plus besoin. De ce qui vous pollue. Il n'y a pas de danger, lui dit-elle en lui caressant un instant l'épaule du bout des doigts, rassurante, presque maternelle.

Andy se détend un peu. Laisse le raz de marée monter lentement en lui, et se concentre sur

sa respiration, comme Carla le lui demande alors.

- Votre corps énergétique, celui qui se superpose à votre corps physique sans que vous puissiez le voir, est sous emprise... Lui apprend-elle. Il n'est pas libre de ses mouvements. Vous avez des cordes partout autour de vous qui vous empêchent et vous retiennent. Votre gorge est fermée, vos poings crispés, comme quelqu'un qui voudrait tout démolir autour de lui, lui dit Carla d'une voix calme.

Andy ouvre les yeux et voit qu'elle a les yeux fermés, un peu penchée au-dessus de lui. Puis elle se lève et pose ses mains sur lui à différents endroits, semble faire le geste de lui enlever ces cordes.

Le visage de Carla est grave, et sa respiration lente. Elle donne l'impression de voir clairement, se déplace aisément, alors que ses paupières sont closes...

Malgré ses yeux fermés, Andy sent la force de son regard, sous ses paupières. Elle semble étudier son corps à travers elles. Il referme les yeux. En lui, la vague monte toujours et menace de l'étouffer. Son corps se crispe.

Carla pose alors ses mains sur sa gorge et son ventre, sûre d'elle.

- Prenez de grandes respirations ; ventilez à fond, buvez l'air ! Laissez monter sans peur, je suis là ! Respirez fort, grand ! Lui dit-elle avec le ton d'un capitaine de navire tentant de diriger son équipage face à une mer déchaînée.

Sa voix est plus forte, et l'encourage. Bien qu'il soit plus âgé qu'elle, il la sent soudain très âgée, impressionnante. Il respire, respire autant qu'il peut. Les larmes commencent à couler sans qu'il s'en rende compte, et mouillent l'oreiller.

- Et maintenant, continuez à inspirer grand par la bouche et sur l'expiration, utilisez vos cordes vocales. Gueulez comme un chien qui a mal, lui dit-elle, de sa voix amplifiée qui remplit la pièce. Comme un enfant qui a peur ! N'ayez pas de pudeur ! Plus vous crierez, plus je serai contente !

Sur sa gorge prête à éclater, Andy sent sa main droite qui le caresse tendrement avec le pouce, alors que sa voix est toujours autoritaire et forte, et le pousse à toutes les audaces.

Andy sent sa tête partir en arrière et le premier cri sort, telle une bombe qui explose, d'une voix fêlée mais puissante. Carla lâche sa gorge et lui frotte énergiquement le torse pour l'aider :

- Parfait ! Superbe ! Encore ! Lui crie-t-elle. Inspirez et criez aussi fort que vous voulez. C'est *votre* moment.

Et Andy perd le contrôle. Son corps est pris de soubresauts sur la table, retenu par la main ferme de Carla, tandis qu'il hurle comme un chien cherchant son maître. Comme un loup hurlant à la lune, comme un enfant perdu dans le noir. Les cris s'enchaînent, ne semblent pas vouloir s'arrêter.

- Tapez du poing, tapez du pied sur la table. *Allez !* L'invite-t-elle en bon capitaine.

Et Andy, sans réfléchir, le fait. La table bouge mais Carla la retient de tout son corps plaqué contre elle au niveau des hanches, tout en caressant le front d'Andy avec son pouce, l'autre main toujours sur sa poitrine.

- C'est ça ! Encore ! *Encore !* Ce n'est pas juste ce qui vous est arrivé, alors *gueulez-le !* Libérez vous de cette colère qui vous étouffe ! *Allez !* Je suis là, tout va bien, lui dit-elle d'une voix toujours forte, avec un toucher doux de la main.

Ce mélange d'amour et d'autorité permet à Andy de se sentir soutenu, écouté, et le barrage cède en lui. Des sanglots arrivent et durent de longues minutes. Carla se baisse et pose sa joue gauche contre son front, lui caresse doucement les cheveux.

- Voilà, c'est bien. Je suis là, tout va bien, dit-elle doucement, en un murmure. Laissez bien sortir.

Andy ne peut s'empêcher de se cramponner à elle. Et tous deux restent de longues minutes ainsi avant que ses sanglots ne s'apaisent.

Le silence revient.

Le visage d'Andy est trempé de larmes. Il a chaud. Carla l'essuie doucement avec un mouchoir, en place un deuxième dans le creux de sa main.

- Mouchez-vous un bon coup et laissez tomber le mouchoir par terre, lui demande-t-elle.

Il le fait et sent que cela libère sa respiration. Il n'ose ouvrir les yeux. Il a honte soudain.

Mais il se sent aussi léger, si léger... Carla s'assoit derrière lui et pose de nouveau ses mains de chaque côté de sa tête. Elle ne semble absolument pas gênée ou peinée pour lui.

- C'est parfait, bravo. Beau travail ! Dit-elle d'une voix calme et posée.

Andy ne reconnaît plus celle qui lui demandait d'une voix forte de crier, de tout lâcher.

- Laissez votre respiration se calmer et reprendre un rythme moins saccadé. Laissez-la faire. Vous allez être fatigué quelques instants, mais ce n'est rien. Vous allez rester allongé encore un moment, alors reposez-vous. Gardez les yeux fermés et laissez les images et les sensations venir à vous.

Des mains de Carla, Andy sent un fluide descendre dans son corps. De temps en temps, elle fait un bruit de gorge comme pour acquiescer à quelqu'un d'autre... Andy sent les limites de son corps s'estomper, comme si le sommeil allait l'emporter. Pourtant, la conscience d'être dans la pièce avec Carla, avec ces chants tibétains, ne le quitte jamais.

Il est dans un entre-deux où des images lui viennent en tête.

Au début, tout est flou...

Mais à force de tenter d'y voir plus net, il reconnaît la cuisine de sa mère. Un homme grand et carré d'épaules, aux cheveux courts et aux sourcils épais, la secoue en la tenant par les épaules :

- Mais tais-toi, bon sang ! Lui hurle-t-il au visage. Je n'en peux plus de t'entendre gémir. Tu m'emmerdes !

Et il la pousse, la fait tomber sur une chaise. D'une voix plaintive, elle pleure.

- C'est fini ! Je te quitte ! C'est fini de ton chantage permanent, *je ne suis pas ta chose*, bordel !

Il prend son visage entre ses mains.

- Le monde n'a pas été créé pour toi, et moi non plus. *Ras le bol* de tout ça, de tes crises, de tes conneries ! J'en ai marre d'être tout le temps enfermé avec toi, pendant que tu te lamentes. Je n'en peux plus !

Andy voit le visage de l'homme, qui se tient maintenant au-dessus de lui, tournant le dos à sa mère. Il paraît très grand. Andy voudrait parler mais n'y arrive pas. Il ne sait pas encore parler, il est trop jeune encore, il le sent bien dans toute l'impuissance que lui fait ressentir son corps. L'homme prend sa main, qu'Andy découvre toute petite, et la caresse maintenant d'une très grande douceur. Avec beaucoup d'amour. Ils échangent un long regard. Soudain, la voix hystérique de sa mère retentit et elle se glisse entre-eux. De son torse, elle enserme le landau dans lequel Andy se trouve.

- Recule de là ! *Lâche-le* ! Crie de nouveau l'homme, menaçant.

Mais elle s'y cramponne et, de peur de faire tomber le landau et Andy avec, l'homme abandonne. Andy ne voit plus que la poitrine de sa mère, et son visage qui lui sourit.

- Maman chérie est là bébé ! Tout va bien, tout va bien... Tu vas rester avec ta maman...

- Je ne te le laisserai pas. *Tu es folle* ! Tu auras de mes nouvelles !

Et Andy l'entend quitter la pièce. Il voit alors sa mère le regarder longuement, passant sa langue sur ses lèvres. Elle lâche enfin le landau et recule, commence à se gifler, à déchirer son chemisier, à s'ébouriffer les cheveux. Puis elle sort de l'appartement en hurlant :

- A l'aide ! Au secours ! *Aidez-moi* !

Andy reprend conscience et avale l'air goulûment, comme s'il était en apnée. Carla se tient debout à côté de lui, et a les yeux ouverts.

- J'ai eu l'intuition que votre père n'a jamais été autorisé à vous revoir, lui dit-elle.

Andy fronce les sourcils. A-t-elle, elle aussi, assisté à la scène ? Ce n'est pas possible...

Carla comprend son étonnement, et hoche la tête, lui sourit. Oui, elle l'a vue elle aussi.

- Votre mère a du porter plainte ou quelque chose comme ça. Il faudrait vérifier ça par vous même auprès de l'administration.

Suffoqué, Andy veut intervenir. Carla l'interrompt d'un geste.

- C'est mon métier de voir les choses. Ce qu'on a vu ensemble était en attente dans votre esprit, dans votre inconscient, et attendait d'être libéré. Vous n'avez plus que votre mère, c'est bien ça ? Et jamais connu votre père ?

- Oui, c'est ça, dit Andy, essayant de se relever.

Carla met sa main sur sa poitrine.

- Attendez, allez-y doucement. Vous venez de faire ce qu'on appelle un *voyage astral* et c'est fatiguant quand on n'en a pas l'habitude. C'est comme un muscle que vous avez mais que vous n'utilisez jamais. Ça peut tirailler ces prochains jours, vous serez peut-être très fatigué.

Elle lui sourit et se penche pour éteindre le CD de chants tibétains.

- Prenez le temps de vous asseoir, et restez comme ça un moment.

Elle lui amène un verre d'eau, puis sort de la pièce. Andy l'entend faire couler de l'eau dans une pièce voisine et parler à sa chienne, qui donne de joyeux coups de queue dans les murs. Andy retourne s'asseoir à côté du bureau, et boit le verre d'eau qu'elle lui a versé. La chienne pousse la porte entr'ouverte et vient se coucher sur ses pieds, lourdement. Carla entre et lui sourit, s'assoit face à lui.

- Vous avez eu une grosse séance, mais tout est normal, c'est comme ça que ça devait se passer. Reposez-vous ce week-end, profitez d'être en vacances, et ne cogitez pas trop par rapport à ce que vous avez vu. Allez-y doucement. Le travail va se faire *de lui-même*. Donnez-vous ce temps de récupération, comme après une grosse grippe ou un truc de ce genre. Soyez gentil avec vous-même.

Et quinze minutes plus tard, Andy se retrouve de nouveau en bas du perron. Il a l'impression d'avoir trop bu, avec une sensation en plus de légèreté dans le corps et dans la tête. Carla et sa chienne lui font un dernier geste de la main du haut des marches et retournent dans la maison. Carla a les traits tirés elle aussi. Elle va certainement se reposer. Comme il aimerait se poser dans un canapé, avec elle. Pour se reposer ensemble, tout en la tenant contre lui, en lui caressant doucement les cheveux...

En retournant chez Yvonne, il se perd dans le village, ce qui le fait rire. Yvonne et sa meute l'accueillent avec joie et ils déjeunèrent gaiement.

Puis la sieste s'imposa, Andy étant épuisé par le soin... Mais heureux...

VII
A 11h40
Chez Carla

Assise dans sa cuisine, Carla tient une tasse dans une main et de l'autre, joue avec le cordon du sachet d'infusion. Le fait remonter et redescendre dans l'eau bouillante, lentement.

Son regard est perdu dans le lointain. Ses traits sont tirés, fatiguée par le soin qu'elle vient de faire à Andy. Elle se régénère doucement, par l'immobilité et la respiration. Elle a peu de temps devant elle ; elle attend de la visite. Elle se mordille la lèvre inférieure, replace mécaniquement derrière son oreille ses longs cheveux bruns, qu'elle vient de détacher. Elle ne perçoit pas le regard inquiet que fixe sur elle sa chienne, couchée à plat ventre, les pattes tendues vers l'avant, sa tête posée entre-elles.

Carla n'est pas seulement perturbée par la fatigue naturelle qu'elle ressent après chaque soin. Non... Elle a aussi une sensation nouvelle qui la dérange, et l'écoute pour tenter de la comprendre.

Au début de chaque soin, elle prend toujours quelques instants pour se connecter au patient, pour se mettre à son diapason, comme deux instruments qui s'accordent avant de jouer ensemble. Cette connexion lui permet d'utiliser sa médiumnité pour ressentir ce qui se dégage de lui, ce qu'il ressent, et ce qu'il transporte avec lui. Ses bons comme ses mauvais bagages.

Un souvenir du soin lui revient soudain, une sensation :

Le soin a commencé depuis peu ; Andy est alors allongé sur la table de massage, les yeux fermés, et attend en écoutant la musique. Carla se sent bien, ressent de la décontraction, ce qui lui arrive peu souvent. Puis, elle se connecte à lui, en respirant de plus en plus lentement, laissant ses pensées s'embrumer puis s'effacer. Son esprit se calme. Elle a enfin en elle le vide nécessaire pour percevoir les choses. Elle s'assoit alors derrière lui et pose ses mains sur sa tête. Une drôle de sensation se produit alors : un frisson lui traverse le corps de haut en bas, et lui laisse des fourmillements dans le bas du dos. Elle mit du temps à passer.

Carla réfléchit, assise à sa table de cuisine. Ce frisson ressemble à ce qu'elle ressent lorsqu'en séance, son intuition veut lui dire :

Oui ! Ce que tu viens de penser ou de voir est important ! Engage-toi sur cette voie là !

Durant tout le soin, elle s'est sentie bien, proche de cet homme qu'elle ne connaît pas. Familière. Comme si elle retrouvait un être cher...

Pourquoi ?...

Toute son âme et son corps se réjouissaient et pétillaient de retrouver cet ancien compagnon, avec lequel dans d'autres vies, elle semblait avoir déjà vécu des choses fortes. Intimes.

Avec certains de ses amis, elle a déjà vécu cette reconnaissance : dès le premier regard, elle sut d'instinct qu'elle les appréciait déjà, qu'ils allaient bien s'entendre. C'était typiquement le signe de vies antérieures communes.

Mais là, c'est différent...

Ce frisson, cet appel la troublent.

Son eau est presque froide et sa tasse intacte devant elle, quand les deux coups de klaxons rituels retentissent devant son perron, dans sa cour. Carla sursaute, sourit, et remet d'un geste vif, derrière ses épaules, ses cheveux qui ont glissé vers l'avant et entouraient sa tasse. Puis elle les attache de nouveau.

La chienne grogne à la porte, le poil dressé.

- C'est papy Guy ma puce ! Lui dit-elle en la caressant.

Mais la chienne continue de grogner.

- Callâte Niña, va dire bonjour ! (1)

Et elle ouvre la porte, la laissant sortir en trombe, en aboyant.

(1) Tais toi ma fille, va dire bonjour !

Sur le pas de la porte, Carla prend une grande inspiration et sort sur le perron. Papy Guy a déjà monté la moitié des marches, malgré son corps frêle de vieillard qui fut mince et petit toute sa vie et l'est devenu encore plus en vieillissant. Ses grands sacs de course à la main, il interrompt son ascension à trois marches de Carla, bloqué par la chienne qui s'est couchée de tout son long, lui barrant le passage d'un air peu commode.

- Debout Niña, allez ! Lui dit Carla, agacée.

Carla ne comprend pas l'accueil que sa chienne fait toujours à celui qu'elle appelle depuis un an « Papy Guy ». Un vieil homme de soixante-dix-huit ans au grand cœur qui vint la voir pour de gros problèmes de dos. Elle les résolut, lui permettant d'éviter l'opération qu'il craignait tant, et il revint tous les mois, en entretien.

Très vite, il amena avec lui des boîtes de gâteaux MISTRAL. De petites merveilles fabriquées à côté de chez lui, en Côte d'Or. Des madeleines au chocolat et à la fleur d'oranger, des quatre quarts aux fruits rouges, et autres délices qu'ils s'empressaient d'entamer ensemble autour d'une boisson chaude, après le soin.

Guy lui raconta sa vie de solitaire en tant que camionneur, toujours sur les routes. Il hésita à se marier, à quarante ans, et « loupa le coche » comme il disait. Depuis, il regrettait vivement de ne pas avoir eu d'enfant et s'occupait de ceux des autres, dans son petit immeuble de logements sociaux. Il lui parlait souvent d'une adolescente qu'il aidait financièrement pour l'achat de vêtements, de livres. Il faudrait qu'elle vienne le voir un jour ! Il lui présenterait la petite Céline, celle qu'il considérerait comme sa petite fille.

- Ha, ma petite Carla, ma petite fille !... Lui dit-il, ayant enfin réussi à monter les trois dernières marches, serrant Carla dans ses bras.

Ses yeux clairs sont larmoyants comme toujours, à cause de l'émotion. Il lui prend la main, et lui répète :

- Je suis tellement, tellement content de te voir ma petite chérie !

Et il la regarde dans les yeux un long moment. Carla n'aime pas quand il la regarde ainsi, éperdu de reconnaissance.

- Je suis contente de te voir Papy Guy, lui dit-elle en lui tapotant cavalièrement l'épaule. Allez ! Viens à l'intérieur.

Et elle lui prend des mains les deux sacs de course remplis à ras bord, qu'il ne peut pas s'empêcher de ramener à chaque fois avec lui.

Elle les pose sur l'une des chaises de la table de cuisine, un peu en hauteur pour qu'il n'ait pas à se baisser, et le laisse, à gestes lents, sortir leur contenu.

- Je t'ai trouvé les madeleines au chocolat, je sais que tu les aimes !

Et il pose trois énormes boîtes en carton de gâteaux MISTRAL, de vingt gâteaux chacune.

- Et ils avaient aussi les gâteaux à la framboise que tu aimes ! Regarde, regarde ! Ajoute-t-il, tout heureux.

Et il en sort trois autres boîtes. Carla soupire... Elle n'a pas encore fini celles de la dernière fois... C'est beaucoup trop...

- Oh, et regarde ! S'exclame-t-il. Je t'ai trouvée du fil pour ta couture ! Je les ai eus en promotion en grande surface, tu en auras d'avance !

Carla secoue la tête comme pour le gronder, mais sourit. Elle est touchée par son attention, elle qui vient de commencer à faire elle-même ses vêtements. Elle attendait d'avoir un peu d'argent de côté pour s'acheter le matériel et, une fois de plus, Papy Guy la sauve... Elle qui a à peine connu son grand père est heureuse d'être chouchoutée ainsi.

- Oh, et regarde ! Dit-il, lui offrant une loupe au manche en plastique. Ça peut te servir pour la couture ça, non ? Demande-t-il en la regardant à travers la loupe, son œil bleu pâle dilué derrière. Et ça, c'est pour que tu penses à Papy Guy quand tu es seule, ajoute-t-il en exhibant un cochon en peluche au pull « J'aime la cochonnaille » qu'il dut avoir grâce à ses points fidélité chez le boucher.

Carla met sa main devant sa bouche, et fait de son mieux pour ne pas rire. Le remercie

chaudement.

- Magnifique, Papy Guy, magnifique ! Merci beaucoup !

Puis il sort du fond des sacs une dizaine de bocaux de pâté fait maison.

- Mais, Guy, j'en ai encore du mois dernier ! Le gronde Carla. C'est beaucoup trop !

Heureux, il les aligne avec attention sur la table, et prend la main de Carla, les yeux de nouveau larmoyants.

- Je veux te faire plaisir ma petite fille, ma petite chérie... ça me fait du bien de te voir. Je suis tellement heureux de te connaître...

Et de nouveau il lui presse la main, en la regardant longuement dans les yeux. Carla coupe court, elle déteste ça.

- Allez ! On va faire à manger. J'ai faim moi ! Dit-elle d'un air autoritaire, en parlant fort. Merci pour tout ça Papy Guy, c'est trop, comme toujours. Tu n'as pas besoin de me faire tous ces cadeaux hein, je te l'ai déjà dit.

Mais Guy ne lui lâche pas la main, comme un homme qui se noie et qui a peur. Il s'accroche à elle. Carla ressent une douleur dans l'estomac, et enlève sa main, s'active à poser plus loin les boîtes de gâteaux et les cadeaux qui recouvrent entièrement sa petite table de cuisine. Puis elle allume une plaque de cuisson de la cuisinière électrique, et prépare une omelette aux pommes de terre. Toujours debout au milieu de la cuisine, papy Guy ne la quitte pas des yeux. Carla soupire.

- Bon, assieds-toi et coupe nous des rondelles de baguettes, d'accord ? On va faire honneur à ton pâté !

La chienne Niña, pourtant si gourmande, n'a toujours pas approché Guy et regarde la scène, assise fièrement. Carla la caresse en passant, la sent tendue, comme à chaque fois que Guy vient déjeuner avec elle.

Je ne comprends vraiment pas...

Se dit-elle en regardant la chienne, toujours sur ses gardes. Et tout en écoutant Guy lui raconter ses histoires, préparant le repas, elle échange des regards interrogateurs avec sa chienne qui insiste, le regard dur et le corps tendu.

Puis elle hausse les épaules, s'assoit à table avec Papy Guy, et commence à déjeuner.

VIII
Le lendemain
Samedi 21 avril, 10h

Il est 10h.

Yvonne accrochée à son bras, Andy marche lentement, pour aller à sa vitesse. Il remarque en riant qu'il a ainsi le temps de détailler le contenu de chacun des stands à côté desquels ils passent.

Ils se trouvent sur un petit marché, dans une ville ancienne, à quinze minutes de voiture de chez eux. Une ville au nom qui semble tout droit sorti des légendes de Merlin et de la Table Ronde : « Avallon ». Seules les rues du centre ville y sont plates, situées au sommet de la colline sur laquelle celle-ci a été construite il y a des siècles. Autour du centre ville, ce ne sont que des rues qui plongent, qui grimpent, sillonnées de restes de remparts et de vieilles maisons. On y trouve aussi une église du XIIème siècle, au portail sculpté digne d'une cathédrale.

Avallon est une petite ville qui, à travers les siècles, a vu des maisons se construire, puis disparaître. Des quartiers se former, comme celui des merciers et ses vieilles maisons à deux étages, déformées par les siècles, collées les unes aux autres, comme pour ne pas tomber.

En sortant d'un côté de la ville, on voit des pans de la colline et ses roches. Ses jardins en terrasses entourés de petits murets de pierre à demi écroulés. Puis un court d'eau apparaît sans qu'on s'y attende ; « le Cousin ». Drôle de nom, se dit Andy en passant à côté ce matin, sur le chemin. Le Cousin est une large rivière, au lit de cailloux, qui serpente entre deux hauteurs qui se font face. La première est un pan de colline recouvert d'arbres qui semblent accrochés de toutes leurs racines au sol en pente. L'autre hauteur est un mont rocailleux : une petite montagne recouverte de forêts, avec, si l'on regarde bien, d'anciennes fortifications moyenâgeuses, et de vieux pans de murs. De ce côté, se trouve un ancien chemin de pèlerinage, via lequel les Templiers guidaient les pèlerins.

Le marché d'Avallon est atypique, avec un marché en intérieur et un autre en extérieur. Andy n'en revient pas du nombre d'artisans locaux : potiers, boulangers, fabricants d'huiles, de miels, de pommes, de fromages de vaches, de fromages de chèvres, éleveurs de poulets, fabricants de terrines et de charcuteries faites maisons, etc.. Il y a plusieurs maraîchers également, et quelques primeurs. Tout ce petit monde se connaît bien à force de se retrouver chaque semaine. Chaque stand a sa place fixe, et les blagues et les plaisanteries fusent entre les vendeurs, au premier moment de libre. Une joyeuse ambiance qu'Andy découvre, lui qui n'a jamais fait le marché de sa vie. Il découvre que les prix y sont bas. Que n'importe qui peut manger à sa faim, avec de bons produits, pour pas cher, s'il se donne la peine de cuisiner. Après une semaine passée à manger les bons petits plats simples d'Yvonne, Andy ressent l'envie de s'y mettre lorsqu'il rentrera chez lui lundi.

Rentrer...

A l'idée de retourner dans son appartement, Andy se sent puni, chassé du Jardin d'Éden. Il préfère ne pas y penser...

Rodrigue les suit avec un chariot roulant, mais s'arrête tous les dix pas. Et lorsqu' Yvonne achète quelque chose à un stand et se retourne pour lui donner les sacs, ils le trouvent rarement derrière-eux. Rodrigue a grandi ici, et connaît tout le monde. Et à chaque fois, Yvonne pousse un cri de joie et part le rejoindre, à petits pas. En les attendant, Andy flâne devant les stands.

Il tombe alors sur celui d'un maraîcher, et sur sa pancarte, écrite à la main :

Cherche maraîcher pour compléter l'équipe. CDD de 20H/semaine.

Derrière le stand se trouve un homme aux épaules larges et au sourire franc. Son exploitation s'appelle : « Les jardins du Morvan ».

Andy ne peut avancer, hypnotisé par la pancarte...

Et pourquoi pas ?... Ce ne serait pas une si mauvaise idée...

Mais, très vite, il abandonne. Il a déjà suffisamment abusé de la gentillesse d'Yvonne ! C'est décidé, il repartira demain soir.

- Salut André, la forme ? Entend-il soudain derrière lui.

Andy sursaute. Rodrigue vient d'arriver et salue le maraîcher, dont le client vient de partir. Puis il rejoint Andy.

- On te cherchait ! Tu ne t'ennuies pas trop ? Lui demande-t-il, la main sur son épaule droite. On ne vient que toutes les deux semaines, sinon c'est trop éprouvant pour maman de parler à tant de gens d'un coup. On connaît tout le monde ici, c'est normal ! Ajoute-t-il d'un sourire, les mains grandes ouvertes pour désigner tout ce petit monde qui circule autour d'eux. Tu verras, les gens d'ici sont curieux et vont à la rencontre de ceux qui s'y installent. Mais tu t'en es déjà rendu compte ! Tu connais déjà pas mal des gens du village, ajoute Rodrigue en haussant les épaules, et en faisant signe de la main à quelqu'un derrière Andy.

Andy acquiesce.

- Bah, c'est comme ça partout ici. Il y a bien quelques villages un peu durs, mais c'est plus bas, vers la Nièvre. Ici, avec Vézelay qui est très touristique, les gens ont l'habitude des mouvements de population, lui explique-t-il, en mettant son caddie sur le côté, s'inclinant comiquement devant une femme pour s'excuser de l'avoir mis dans le passage. Elle s'éloigne en riant.

- Oui, ça m'a presque mis mal à l'aise au début, lui répond Andy. Quand votre voisin m'a offert un pot de son miel pour me souhaiter la bienvenue, j'ai trouvé ça louche.

Rodrigue éclate de rire et lui tapote l'épaule.

- Et puis j'ai remarqué que, dans le village, c'est courant de se donner des choses, de faire des échanges. Je le vois en me promenant. C'est bête, mais je suis habitué à ce que l'autre ait un but commercial ou une idée derrière la tête pour chacun de ses gestes. Je dois être traumatisé par ces années à Paris, je ne sais pas... Lui raconte Andy en haussant les sourcils.

Tous deux en rient. Puis, à l'idée de retourner *là-bas*, dès demain soir, Andy redevient sérieux. Rodrigue fronce les sourcils, et l'entraîne alors sur le côté de l'allée, lui fait face :

- Tu te plais ici ? Lui demande-t-il de façon un peu brusque.

- Beaucoup. Oui, beaucoup... Bégaye Andy, pris de court, en rectifiant les manches de sa chemise qui sortent de sa veste de façon inégale.

- Tu aimerais rester encore un peu ? Lui demande Rodrigue de la même façon.

- Bien sûr ! Mais ce n'est pas possible. Il va falloir que je rentre, répond Andy en se défendant.

Tous deux se regardent, sérieux.

- Et pourquoi tu dois retourner là-bas ? Lui demande Rodrigue. Quelqu'un t'y attend ? T'as un chat à nourrir ?

Son ton monte.

- T'as quelqu'un en charge, qui a besoin de toi là-bas ? Hein ? Continue-t-il à énumérer.

Il lui empoigne le bras, le secoue presque, en parlant bas, avec colère.

- Pour *quoi*, pour *qui* tu as besoin d'être dans les clous, de toujours être correct comme ça ? Hein ? Arrête d'être poli bon sang ! *Personne* te le demande ! Rodrigue s'emporte. Sérieusement, si t'es bien ici, pour quoi (Rodrigue lui crie presque ces deux mots) tu retournerais là-bas, hein ?

- Mais j'ai pas d'endroit ici ! Se défend Andy en parlant aussi fort que lui. Je vais pas habiter chez vous encore des semaines !

Autour d'eux, les gens les regardent en fronçant les sourcils.

Pourquoi ces deux hommes se crient-ils dessus comme ça ?

- Et pourquoi pas ? Tu nous as demandé notre avis ? Non ! Ajoute Rodrigue dans la foulée, le doigt en l'air, sans lui laisser le temps de répondre. Parce que, officiellement, chacun doit se démerder dans ce monde ? Chacun pour sa pomme, c'est comme ça que tu penses ?

Andy reste bouche bée, surpris par cette attaque de Rodrigue.

- Tu pars du principe que tu abuses en étant chez nous. Mais regarde de l'autre côté ! Oublie ces règles à la con ! Lui intime Rodrigue, en baissant un peu la voix, s'excusant d'un geste de s'être emporté. Yvonne vit seule, dit-il en comptant « un » avec son pouce. Et la maison est grande, dit-il en comptant « deux » avec son index. Et on s'entend bien ! Ajoute-t-il en ouvrant grand les bras, un grand sourire aux lèvres. Alors quoi ?! Tu as rendu des tas de services à Yvonne, en plus de

l'enchanter de ta présence.

Andy hoche la tête, peine à y croire.

- Si si ! Rodrigue met ses deux mains sur ses épaules et plante son regard dans le sien. Elle m'a dit qu'elle t'adore. Alors quoi ?

Il se radoucit, parle moins fort.

- Tu peux pas simplement profiter de l'occasion qui t'est donnée d'essayer quelque chose de nouveau ? Je te parle pas de mois ou d'années, mais de *semaines*. C'est *rien* ça, dans une vie. Reste chez nous aussi longtemps que tu as besoin. Tu es en quête, tu te cherches. Cherche toi ici, avec nous. Qu'est-ce que tu irais faire seul et sans boulot dans ton appartement ? Sérieusement ? Personne te le demande, Andy. *Personne* ! A part *toi*, dit-il en pointant son doigt contre sa poitrine. Toi et ta *putain* de conscience, dit-il en appuyant de nouveau son index, mais sur la tempe d'Andy cette fois.

Impressionné, Andy a l'impression d'avoir trouvé un frère. Mais pourquoi Yvonne et lui s'intéressent-ils à lui ? Pourquoi l'aident-ils comme ça ?... Il ne comprend pas... C'est la première fois qu'on lui parle comme ça, aussi crûment. Qu'on lui reproche d'être trop correct... Il ne savait pas qu'il donnait cette impression là... Après le soin pris la veille chez Carla Fernandez, le discours enflammé et plein d'amour de Rodrigue lui met les nerfs à vif. Rodrigue s'en rend compte et lui dit, solennellement.

- Sois libre, vieux frère !

A quelques mètres de là, Yvonne les attend, accrochée au chariot. Leur fait un peu signe de la main, et leur sourit.

La glace qui protégeait depuis toujours le cœur d'Andy finit alors de fondre. Et bat. Lentement, au loin, puis de plus en plus fort, comme un tambour indiquant la direction à celui qui est perdu dans le désert. Andy lui sourit, par dessus l'épaule de Rodrigue qui lui fait toujours face.

- Ne passe à côté d'aucune occasion, Andy ! Lui dit-il d'un air extrêmement sérieux. Ne gâche aucune des chances que la vie te donnera. Moi, ma vie est un désert... J'ai toujours tout remis au lendemain. Je n'ai pas voulu prendre de décisions, ni ce qu'on appelle des « risques ». En vérité, je n'ai jamais rien vraiment tenté... Rodrigue baisse les yeux au sol. Ajoute : Et c'est comme ça que j'ai perdu l'amour, le grand. Le vrai...

Il pose de nouveau sa main sur l'épaule d'Andy.

- Tente toujours le tout pour le tout, c'est le mieux à faire dans la vie. C'est depuis peu que je l'ai compris... Tu sais, il n'y a pas pire que de se dire qu'on n'a pas essayé, et d'imaginer comment ça aurait pu être. Parce qu'on ne saura jamais, *jamais* ! Et ça, c'est douloureux... Il vaut mieux avoir manqué quelque chose, mais avoir essayé, que de se demander comment cela aurait pu être.

Rodrigue hoche lentement la tête, ses pensées tournées vers son passé, plein de regrets.

- Alors, fais tes erreurs ! Tombe, prends-toi des murs ! Puis relève-toi et continue ! C'est le mieux qui puisse t'arriver. Au moins, tu quitteras ce monde sans regrets. Tu auras essayé !

Ils échangent un regard lourd de sens, et se serrent la main. Andy découvre un Rodrigue qu'il n'aurait jamais imaginé, lui qui le croyait heureux.

- Rodrigue, je rêve de rester, oui, mais je dois vivre aussi. J'ai démissionné... Je vais avoir besoin de gagner de l'argent pour vivre. J'ai quitté ce travail là, parce que je n'avais plus envie d'y retourner. Sans plan précis dans ma tête. Mais je me doutais bien que je devrais en reprendre un autre prochainement... Je n'ai pas tant que ça de côté, à cause de l'emprunt que j'ai pour l'achat de l'appartement. Je rembourse un maximum chaque mois pour qu'il se termine au plus vite.

Rodrigue acquiesce, lentement.

- J'ai vu une annonce sur le marché tout à l'heure. J'y réfléchissais quand tu m'as rejoint. Celui des « Jardins du Morvan », à qui je t'ai vu dire bonjour, cherche un maraîcher. Tu crois que je peux tenter ma chance ? Lui demande Andy.

Dubitatif, il lui montre son corps de citoyen qui n'a jamais travaillé dehors... Son torse plat et mince, ses mains à la peau fine et blanche.

- Ce serait de la folie, non? Je n'y connais rien de rien... Lui avoue-t-il, honteux.
- Et c'est la spécialité du coin de faire des folies, vieux frère ! S'exclame Rodrigue en souriant, retrouvant en une seconde sa bonne humeur coutumière. Tu es bien tombé en venant ici, lui apprend Rodrigue. On a l'habitude. Beaucoup de gens se lancent ici dans de nouvelles activités, et prennent des risques. Ça doit être dans l'air du coin. Je connais bien le gérant, oui, et je sais qu'il te donnera ta chance. Viens, suis moi ! On va le voir !

Il fit signe à Yvonne qu'ils reviennent de suite, mais elle ne le vit pas, en grande discussion avec une de ses amies. Rodrigue et Andy font demi-tour et retournent au stand du maraîcher. Il présente Andy à André, lui explique sa situation et lui demande s'il peut l'engager.

- Tu dis qu'il habite chez toi depuis une semaine ? Et Yvonne ne l'a pas mis dehors ? Demande l'homme aux larges épaules et au sourire franc.

Tous deux éclatent de rire, devant Andy, confus.

- C'est que t'es un bon alors, pour avoir été adopté par Yvonne ! Elle a du flair. Elle a un grand cœur, elle aide beaucoup, lui explique André, et depuis toujours. Y en a eu du passage chez vous Rodrigue, hein ? Rodrigue acquiesce. Mais faut pas croire, à la moindre entourloupe elle les met dehors ! Tu as déjà travaillé la terre Andy ?

- Jamais... J'ai découvert ça cette semaine, avec le potager d'Yvonne... Répond-il, soudain honteux de son profil de citadin.

- Alors t'apprendra ! Lui dit simplement André. Y a rien de compliqué. Par contre, c'est fatiguant, je te préviens ! Ton corps va pas aimer ça du tout au début. Il griffonne au dos d'une de ses cartes de visites et la lui tend. Sois là lundi à cette adresse à 7h45. Je t'ai écrit le salaire net derrière pour faire 20h par semaine. Ça te va ?

Andy regarde la carte et lui tend la main.

- Je serai là lundi. Merci beaucoup ! Lui dit-il, le cœur sur le point d'éclater de joie.

Puis Rodrigue et Andy rejoignent Yvonne et lui apprennent la bonne nouvelle. Heureuse, elle tend les mains vers Andy pour qu'il se penche, et lui embrasse bruyamment les joues. Tend les mains vers Rodrigue pour le féliciter de ce qu'il vient de faire pour Andy, et lui tapote fortement les joues. Puis, comme une enfant, elle tape des mains et sautille sur place, autant que son corps le lui permet.

Et le trio reprend le chemin du retour, après avoir passé deux heures sur le marché.

IX

Un peu plus tard dans la journée

Il est 15h.

Depuis qu'Andy sait qu'il va rester, tous trois sont joyeux comme des enfants et parlent fort, se taquinent, se chamaillent. Yvonne s'est mise aux fourneaux et Andy est parti se promener alors qu'un gâteau vient d'être mis au four.

- Reviens à 17h30, on goûtera ensemble ! Lui proposent-ils avant son départ.

Andy leur promet d'être de retour à l'heure. Mais avant, il veut juste vérifier quelque chose, dans la forêt...

De toute la semaine, l'image de Carla Fernandez en train de danser sur son plancher l'a hanté. Il espère, sans trop y croire, la retrouver dans la forêt de nouveau : peut-être y répète-t-elle chaque samedi à la même heure ?...

Les bourgeons de noisetiers ont grandi, et leurs fins plis sont moins précis, plus distendus, perdant leur beauté d'orfèvrerie. Mais Andy ne les voit pas. Le regard au loin, le torse en avant, il sort du village et entre dans la forêt. S'y enfonce à grandes enjambées. Le cœur battant, il n'entend que les oiseaux... Personne n'y danse... Mais il continue à espérer et avance à grands pas.

Faites qu'elle soit là, faites qu'elle soit là...

La séance chez elle, hier, l'a transformé. Il sent encore en lui la fatigue d'avoir crié et pleuré aussi fort, lui qui ne pleure jamais. Son corps était épuisé en sortant du soin. Mais son esprit est désormais clair, et des pensées gênantes et obsédantes se sont enfin tuées en lui. Il a l'impression de respirer librement, enfin. D'être libéré d'un poids. Et, pour la première fois de sa vie, il n'a plus aucune pensée négative au réveil, et ne se réveille plus en sursaut, avec l'impression de manquer d'air.

Faites qu'elle soit là...

Un martèlement lui répond.

Andy reconnaît le bruit des talons de Carla qui martèle le plancher en continu. C'est ainsi qu'elle avait commencé la dernière fois.

Il se met à courir, puis se force à marcher. Il ne faut pas qu'elle le voit arriver comme ça... Car aujourd'hui, il ira lui parler. Il ne pourra pas faire autrement. Les mots de Rodrigue se sont gravés en lui et il ne veut plus de regrets dans sa vie... Alors, aujourd'hui, il lui parlera.

Andy se force à ralentir et la voit apparaître centimètre par centimètre, au même endroit que la semaine dernière. Dos à la forêt et tapant des pieds, Carla lève et descend les bras, ensemble ou l'un après l'autre. Il fait exceptionnellement chaud en cette journée de mi avril, et Carla porte un tee shirt sans manches vert foncé et un pantalon noir moulant qui s'arrête à mi mollets. Cette tenue prêt du corps révèle les courbes de son corps musclé et sportif. Andy regarde ses bras nus et leurs fins muscles qui se dessinent en dansant, tandis que ses mains semblent attraper des choses invisibles dans l'air, puis les relâchent. La ligne de ses épaules finement musclées le touche. Elle a attaché à la va vite ses longs cheveux bruns en un chignon d'où s'échappent de grosses mèches.

Les mélodies de pieds s'enchaînent. Andy en reconnaît une, composée de coups retentissants et rapides, réguliers, suivis de silences syncopés et de phrases mélodiques, plus douces et frappées plus légèrement. Ravi, Andy l'entend rire et parler alors qu'elle se baisse pour prendre une bouteille d'eau et faire une pause. L'effort lui a déjà coloré les joues et fait briller ses yeux clairs. Elle regarde au sol, là où doit se trouver sa chienne, et lui adresse quelques mots, lui sourit. Ses lèvres brillent après chaque gorgée d'eau. Puis elle retourne sur son plancher, et se remet en position.

Une guitare retentit alors dans l'air, tandis que Carla se tient le corps fier, en tension, le visage un peu tendu. Comme si elle scrutait quelque chose au loin, dans le champ devant elle. Ses bras se trouvent de chaque côté de son corps, mais sont en tension et aux aguets, eux aussi. Les notes de guitare s'enchaînent en un roulement d'introduction, et les mains de Carla s'animent lentement. Leurs doigts se séparent puis se rejoignent, inlassablement, traçant des arabesques dans

l'air. Puis ses bras se mettent en mouvement, tandis que son corps reste en tension, la poitrine vers l'avant. Ses bras se figent soudain au-dessus de sa tête, un angle sec aux coudes, et Carla tape lentement des pieds tout en faisant claquer ses doigts.

Tout en elle est musique... S'émerveille Andy. Même les regards qu'elle lance au loin en changeant sa tête de position. Dans son cou, Andy voit la tension de ses muscles et de fines gouttes de sueur tomber de la racine de ses cheveux, à la naissance de sa nuque.

Andy sursaute.

Il entend soudain une voix qui chante, une voix d'homme. Pas assez juste pour qu'il s'agisse d'un morceau enregistré que serait en train de diffuser Carla...

La voix chantonne, en rythme avec la musique, mais sans effets ni intention. Sans émotions. Comme une esquisse de chant. Carla danse sur ce chant puis tape des pieds de façon intense lorsque celle-ci s'arrête. Puis, Carla reprend une posture calme et fière, regarde au loin vers le champ, et la voix reprend, sans entrain, mais parfaitement en rythme avec la guitare.

La gorge serrée, Andy s'avance sur le chemin pour voir qui se trouve au sol, à la gauche de Carla. Une partie du paysage que les buissons de la clairière lui cachait...

Il y voit bien sa chienne, mais elle n'est pas seule, en effet...

Assis sur un rondin de bois, un homme d'une petite trentaine d'années se tient là, la guitare posée sur ses cuisses, sans sangle. Il ne regarde pas ses doigts en jouant, mais Carla. La chienne est couchée aux pieds de l'homme, confiante, ne monte même pas la garde aujourd'hui.

Il ne semble pas grand, et a les cheveux foncés, courts. Il porte un jean délavé, est torse nu, les pieds nus à même le sol. Il a des tatouages sur les bras. Quelques mètres plus loin, ses chaussures sont là, qu'il a jetées négligemment. Et celles de Carla se trouvent juste à côté des siennes, bien posées l'une à côté de l'autre. De simples baskets blanches, fines, qu'elle remettra lorsqu'elle aura fini de danser.

Les bras ballants, Andy les regarde répéter. Une grande complicité les lie. Parfois, en pleine danse, le visage de Carla perd de sa concentration et elle éclate de rire. Reproche à l'homme sa façon de chanter :

- Que feo, Manuel ! Cantàme, por Diòs ! Al lio, tio ! Cantàme ! (1)

Deux enfants qui jouent à un jeu sérieux, voilà ce que voit Andy. A un moment, Carla délace l'une de ses chaussures et la lance au visage du jeune homme. Sérieux, celui-ci bouge à peine le buste pour l'éviter et se redresse lentement. Hausse les sourcils d'un air moqueur comme pour lui signifier : *Loupé !*

Parfois, Manuel pose sa guitare et se lève, tape des mains de façon précise et claquante pour aider Carla à revoir un solo de pieds. Celle-ci l'interrompt parfois :

- Je me suis trompée, on recommence ! Lui dit-elle alors sans le regarder, fâchée contre elle-même, la mine sombre. Sa nuque, ses épaules et son tee shirt sont maintenant trempés.

Après plus d'une heure de répétition, elle détache ses cheveux en jetant l'élastique près de ses chaussures, et étire son corps en insistant sur les jambes, le dos et les bras. Manuel est assis face à elle, et la regarde faire. Andy le regarde en détails. Il constate avec amertume, sans surprise, qu'il a un beau visage plein de caractère. Des yeux verts clairs pleins de vie et de coquetterie. Sa peau un peu tannée fait ressortir la blancheur de ses dents. Il a le sourire d'un homme sûr de lui, gourmand. Et clairement enjôleur.

Il lance la bouteille d'eau, dans laquelle il vient de boire, aux pieds de Carla et lui ouvre les bras. Fatiguée, en sueur, elle arrête ses étirements et s'assoit à ses côtés, colle son dos à son flanc. Manuel referme son bras entouré de ses épaules, déplaçant sa masse de cheveux pour lui libérer la nuque. Et enlève un à un les cheveux qui y sont plaqués.

Et pourtant...

1) Quelle horreur, Manuel ! Chante, bon dieu ! Allez ! Chante pour moi !

Et pourtant, pas un baiser n'est échangé. Une grande complicité existe, ça oui. Incontestablement.

Mais Andy doute sur le fait qu'ils soient amants.

Peut-être vit-il avec elle, et s'absente la journée, quand elle donne ses soins ?

Non.

Andy n'avait pas pu s'empêcher de regarder la boîte aux lettres en repartant de chez elle. Un seul nom y est écrit, le sien : « Carla Fernandez ».

Et pourtant...

La proximité de leurs corps qui se détendent après l'effort le gêne. Manuel qui pose sa tête contre celle de Carla, naturellement. Carla qui se laisse faire... Elle n'est plus essoufflée maintenant et tous deux se parlent, calmement. Andy ne comprend pas ce qu'ils se disent. Il ne parle pas espagnol...

En transe, l'esprit ailleurs, Andy se traîne sur le chemin du retour. C'est un homme abattu qui s'assoit à table avec Yvonne et Rodrigue, avec une heure de retard au rendez-vous qu'ils avaient fixés. Il ne s'en rend pas compte, oublie de s'excuser, le regard flou, lui qui fait toujours tout pour être correct d'ordinaire...

Il leur raconte ce qu'il vient de voir. Alors chacun y va de sa bonne volonté :

- Tu ne les as pas vus s'embrasser ? Alors il y a encore une chance ! Lui dit Yvonne, en lui servant une part du gâteau. Mange, ça te fera du bien ! J'ai jamais entendu dire que la petite magnétiseuse avait quelqu'un, mon Andy, et pourtant, *tout* se sait ici. Peut-être qu'ils montent un spectacle ? Qu'ils travaillent juste ensemble ? Ajoute-t-elle en lançant un regard interrogateur à Rodrigue.

- C'est possible, oui, répond Andy, en jouant avec son gâteau du bout de sa cuillère. Il chantait pour l'accompagner à la guitare, mais ce n'était vraiment pas terrible...

- Et bien, tu vois ? Tu te fais des idées mon vieux ! Peut-être qu'ils étaient simplement en train de travailler !

Rodrigue lui tapote l'épaule en versant dans leurs tasses du chocolat chaud à la cannelle.

- C'est peut-être un ami ou un collègue !

Andy les regarde tour à tour, se laisse gagner par leur enthousiasme. Eux qui n'ont pas assisté à la scène réussissent à le faire douter. Petit à petit, il ne sait plus ce qu'il a vu.

Oui, finalement, c'est peut-être un ami ou un collègue !

Et tous trois purent enfin faire honneur au gâteau d'Yvonne.

A 23h, Andy monte se coucher. De nouveau seul, il redevient inquiet. Il a à nouveau des doutes sur la relation entre Carla et Manuel. Jusque tard dans la nuit, il se rejoue la scène, revoit chaque geste.

L'un d'eux le gêne en particulier. Celui de Manuel enlevant délicatement les cheveux plaqués sur la nuque de Carla.

Il faut être proche pour faire un geste aussi intime, non ?...

Il s'endormit très tard...

X
Quatre jours plus tard
Jeudi 26 avril

Andy passa les quatre jours qui suivirent comme dans un rêve.

Levé à 6h30, il petit-déjeune seul pendant que la meute ronfle encore autour de lui. Puis, à 7h30, il emprunte la voiture d'Yvonne qui commence à peine à se lever, et se rend aux « Jardins du Morvan », à dix kilomètres de là.

Chaque matin, André accueille l'équipe devant sa maison en pierre, toute en longueur. Une longère typique du coin. Dans sa cour, il y a une autre maison plus petite, avec une échelle qui part du rez de chaussée, très bas, et permet d'aller aux étages supérieurs où des planchers se succèdent les uns aux autres, sous un toit de paille de seigle. Des pommes de l'automne dernier finissent d'y mûrir.

Chaque jour, à 12h30, c'est le rôle d'Andy d'aller retourner ces pommes et d'enlever celles qui s'abîment et pourraient contaminer toutes les autres rapidement. Andy apprend ainsi l'ancienne façon de traiter les pommes. Les Anciens, depuis des siècles, les cueillaient puis les laissaient d'abord se flétrir dans les greniers, pour que leur sucre ressorte.

Le premier jour, André lui expliqua pourquoi c'était nécessaire :

- La pomme pousse la nuit, quand la rosée est en pleine puissance, ce qui la rend facile à digérer. Par contre, elle est indigeste pour les malades qui ne doivent les manger que cuites, ou quand elles ont vieilli. C'est pourquoi j'ai ce grenier : j'en ai fait une spécialité, et je les vends à ceux qui ont l'estomac ou la santé fragiles mais veulent quand même manger des pommes crues. As tu déjà entendu parler d'Hildegarde de Bingen ?

Andy lui répondit que non.

- C'était une bénédictine allemande du XIIème siècle. Elle a étudié la nature de chaque chose. Les plantes, les fleurs, les fruits et légumes, les animaux, les poissons, les oiseaux,... Elle a étudié leurs façons de pousser et en a déduit des remèdes. C'est ainsi que dans son ouvrage « Physica », elle déconseille certains aliments, ou indique comment les consommer pour qu'ils ne soient pas nocifs à l'homme, ou qu'ils le soignent. C'est très intéressant !

André lui fit signe de s'asseoir en face de lui :

- Prends la poire, par exemple ! Tout le monde en mange l'hiver, c'est le fruit de saison des français. Et bien sache qu'elle est nocive et âpre. Elle se nourrit de la rosée mais de celle du petit matin, quand celle-ci s'en va et diminue, et n'a aucune puissance. Si on mange des poires crues régulièrement, on aura le rhume et la migraine, et à la longue, le foie et le poumon peuvent en prendre un sérieux coup.

Andy secoua la tête, surpris. Pour lui, manger ne voulait rien dire. Il n'imaginait pas tout ça...

- Si on veut manger des poires et qu'elles soient bonnes pour l'homme, lui expliqua André, il faut enlever leur âpreté en les faisant cuire à l'eau. Puis jeter l'eau de cuisson. Et là, elles deviennent excellentes pour la santé : elles nettoient l'organisme en emportant avec elle ce qu'Hildegarde appelait « la pourriture de l'organisme ». Mais tu en fais une tête ! Dit soudain André, en éclatant de rire. C'est important de savoir ce qu'on mange, non ? Manger c'est avant tout une question d'alchimie ! Une rencontre entre ton organisme qui est vivant, et l'aliment, vivant lui aussi. D'où l'importance de ce que tu consommes : les aliments vendus en grandes surfaces ont été produits dans des conditions qui les ont rendus vides, ils ne procurent absolument rien à l'homme, quand ils ne lui causent pas de tort d'ailleurs... C'est pour ça que je fais ce métier difficile. On travaille tous les jours, toute l'année, et on dépend des conditions climatiques. Mais au moins, j'ai la satisfaction de nourrir ma famille correctement et de proposer à mes clients de bons produits, pour des prix à peine plus élevés qu'en grande surface.

Chez André, Andy travaille en équipe. Il pensait en avoir l'habitude, lui qui avait toujours travaillé dans des espaces partagés avec ses autres collègues de bureau. Mais travailler au grand air, c'est autre chose... Il en retrouve son ancienne timidité face à cette équipe de cinq, qui a l'habitude de travailler ensemble chaque année. Beaucoup d'entre-eux habitent dans les villages voisins, mais deux d'entre-eux, deux frères, vivent dans leur camionnette et travaillent comme saisonniers, en France et en Espagne. Intenables, ils passent la journée à se lancer des défis. À celui qui ira le plus vite. À celui qui sera le plus fort, etc...

Andy se sent mal à l'aise avec eux, comme dans la cour de récréation, à l'école primaire. Il se sent jugé par eux à cause de son teint pâle, de sa poitrine plate et de ses bras maigres par rapport aux leurs, qui sont tout en muscles. Mais il s'est trouvé une alliée dans l'équipe. Une jeune femme qui se fait appeler Cassandra, et a décidé, dès le premier jour de former un duo avec lui :

- Nous, nous sommes des poètes, messieurs ! Leur annonça-t-elle avec hauteur. Quand vous abîmerez les légumes à vouloir aller trop vite, nous on les cueillera avec soin, et ceux qui les mangeront les apprécieront. Vos muscles ne servent à rien, faites marcher vos têtes ! Quand tout s'effondrera, votre force ne vous servira à rien ! Il vous faudra de l'intelligence pour vous en sortir !

Elle prit alors une fière allure de pythie, le doigt pointé vers eux. Ses fins cheveux blonds sont en partie retenus par un bandana pour protéger sa tête du soleil, mais une grande partie d'entre-eux s'en échappe, volant autour de ses épaules au rythme du vent.

- Gare à la fin du monde ! Leur cria-t-elle, fatidique, pointant le ciel du doigt, ne les quittant pas de son regard fixe.

Et ces deux grands gaillards sursautèrent, toute la matinée, au moindre roulement de tonnerre des vieilles brouettes avec lesquelles chacun faisait des allers-retours. Cassandra éclatait alors de rire et leur jetait des poignées de mauvaises herbes dans le cou, en passant.

- Ha, c'est trop facile avec vous ! Ça joue les gros durs et regardez comme ils sont impressionnables !

Elle prit alors l'aîné par le menton, paraissant toute menue face à lui, et, enjôleuse, le fit rougir jusqu'aux oreilles en lui disant avec douceur :

- Petit garçon, va !

Tout le monde en avait bien ri.

Chaque jour, les scènes jouées par Cassandra permettent à l'équipe de calmer les frères, ce qui leur permet de bien travailler pendant quelques heures. Par les rôles qu'elle s'invente chaque jour, elle réussit à les canaliser, intrigués qu'ils sont par ses personnages rocambolesques.

Dans l'équipe, il y a également un homme de petite taille, au visage fermé, qui ne parle à personne mais ne semble pas hostile pour autant. Âgé d'une bonne cinquantaine d'années, il ne parle pas, mais ramène toujours, pour la pause de 10h, un pain qu'il a fait lui-même. Il cale alors la miche contre sa hanche et, avec un grand couteau, en tranche de belles parts qu'il tend ensuite à chacun de la pointe de son couteau. Chaque jour, le pain est différent : aux noix, aux noisettes, aux pistaches, aux figues, avec toujours un filet de miel.

Il est une énigme pour chacun. Andy ne sait pas comment il s'appelle. Lorsqu'il posa la question aux autres, le deuxième jour, chacun d'eux lui donna un prénom différent. Ils se regardèrent, alors, surpris, avant d'en rire :

- En même temps, c'est normal, on ne l'appelle jamais ! Remarqua judicieusement Cassandra. Il fait toujours son travail dans son coin. L'an dernier, c'était pareil. J'aurais pourtant juré qu'il s'appelle Yves ! Faudra qu'on demande au père André ! Conclut-elle en se penchant de nouveau sur sa ligne de carottes à démarier. Dix mètres plus loin, l'homme en question travaillait seul, dans son coin.

- Je suis sûre qu'il s'appelle Edmond, répliqua Réjane, la cinquième de l'équipe. S'occupant de la ligne voisine de celle de Cassandra, dont elle ne s'éloigne presque jamais.

Réjane est une petite femme maigre, aux cheveux courts et gris. Elle cumule des postes saisonniers toute l'année, d'après Cassandra. Le soir, elle est également serveuse dans un restaurant.

Elle dort à peine entre ces deux boulots, mais ne fait ça que six mois par an, et passe l'autre partie de l'année à peindre. Cassandre, originaire d'Ardèche, loge chez elle depuis sa deuxième année dans l'équipe. Elle travaille pour André depuis cinq ans.

- Tu parles qu'elle peint ! Raconta-t-elle à Andy, pendant une pause qu'ils prirent tous les deux. Y a pas de peintures aux murs, chez elle. Chez Réjane, c'est un drôle d'endroit tu sais, comme si personne n'y habite vraiment. Réjane est agréable comme tout, mais elle n'a *aucun* objet à elle. Pas de télé, pas de radio, rien ! Ajouta-t-elle d'un geste désespéré. Elle a des meubles, de quoi dormir, cuisiner, se laver. Et basta ! Y a aucune photo ! (Et pourtant j'ai bien cherché !) Je ne m'y fais pas, ça me fait bizarre... Alors, quand j'arrive chez elle en février pour commencer la saison, je lui amène toujours des jolies babioles colorées. Elle les laisse le temps que je reste là, mais, l'année suivante, pouf, ils ont disparus ! Hein, ma Réjane ? Lui demanda-t-elle en la prenant par le cou, alors qu'elle venait de les rejoindre, après être allée parler à André. Hein c'est vrai que chez toi, c'est comme dans un couvent ? Y a que des murs nus et des meubles ?

- C'est pas bon pour tout le monde d'avoir de la mémoire, les enfants, leur répondit-elle en regardant le sol, énigmatique, mais avec un petit sourire aux lèvres. C'est pas bon pour tout le monde...

Chaque jour, Andy finit à 13h et rentre chez Yvonne pour déjeuner avec elle. Puis elle monte s'allonger une bonne heure après le repas et il ne la revoit que pour partager le café du début d'après-midi.

En quinze jours, par ce beau mois d'avril ensoleillé, Andy a déjà pris de belles couleurs, et la nourriture riche d'Yvonne lui a donné quelques kilos bienvenus. De nature nerveuse, il a tendance à avoir un physique sec et la poitrine creuse. Passer la matinée au grand air le fatigua énormément les deux premiers jours, mais d'une bonne fatigue physique dont il se remit rapidement, grâce à un peu de repos. Rien à voir avec la fatigue mentale, dont il est difficile de se remettre.

Depuis quatre jours, il a donc pris l'habitude de sommeiller une partie de l'après-midi, dans le jardin, au soleil. Yvonne comprend et le laisse tranquille, lui qui a toujours travaillé dans les bureaux et vécu en appartement... Elle le laisse s'adapter à ses nouvelles conditions de vie.

Yvonne est très occupée malgré son âge : chaque jour, elle reçoit ses amies et voisines ou va les voir. Mais il y a une chose à laquelle Andy ne peut échapper ; c'est la promenade de la meute à 17h. Pendant cette promenade, elle en profite pour s'accrocher à son bras et lui raconter de nouvelles anecdotes de sa vie. Andy la vit partir chez une voisine, le mardi après-midi, sans canne, et comprit qu'elle s'accrochait à lui et à Rodrigue plutôt par plaisir et affection que par nécessité.

Andy adore les histoires d'Yvonne, qui a une mémoire bien remplie.

Aujourd'hui, ils vont se promener comme chaque jour, à 17h. Et Yvonne lui dit :

- Je suis contente que tu sois là, et que tu te plaises ici.

Elle vient juste de se moquer de lui, dont les courbatures l'empêchent de marcher tranquillement et lui font pousser des gémissements, par instants.

- Ça passera, lui dit-elle. Le corps se fait à tout, tu sais. Enfin, à tout ce qu'on *accepte*, oui. Mais pas à ce qu'on fait sous la contrainte, ça non ! Précise-t-elle le doigt en l'air, les yeux au ciel. Ça, ça t'abîme un homme. Et je te parle pas de boulots de forçats, non. Y a des tas de métiers qui n'ont l'air de rien comme ça, mais que l'on subit et qui nous abîment la santé, quand on n'a pas du tout envie de les faire... Comme travailler dans un bureau, tiens ! Mais bon, « faut bien faire bouillir la marmite », comme on dit, pas vrai ?

Andy repense au travail qu'il a fait pendant quinze ans. Un « travail de bureau », justement. À être assis neuf heures par jour, devant un écran. Et comprend parfaitement ce qu'elle veut dire... Si sa poitrine est creuse, il sait que ça vient de cette position néfaste pour le corps...

- Alors que si tu aimes ton travail, reprend-t-elle, et que tu le fais dans la joie, tu le vivras bien et il ne te fera aucun mal ! Et peu importe le nombre d'heures que tu y passes par jour, peu importe qu'il soit difficile ! Mais si tu fais un boulot que tu subis, qu'au réveil tu souffres déjà, rien que de penser

que tu vas devoir y aller, mais que t'es obligé de le faire, un peu comme pour l'école quoi... Ah ça, le corps et la tête s'y font jamais, c'est moi qui te le dis ! Et tout se dégingue, petit à petit.

Andy se rappelle avoir connu des gens de son immeuble qui travaillaient pour la fonction publique. Ces personnes badgeaient leurs horaires quatre fois par jour : le moment d'arriver et de repartir, mais également leur pause déjeuner, à l'aller et au retour... Ils devaient être présents huit heures par jour à leur poste, pour à peine trois heures de vrai travail dans la journée parfois. Certains jours, il n'y avait rien à faire. Mais pour autant, ils devaient faire semblant de travailler, en pianotant sur leur clavier. Andy leur trouvait le visage particulièrement marqué par l'ennui et les soucis...

- Mon métier de couturière était difficile, lui explique Yvonne. Mais comme j'avais du plaisir à le faire, il m'a pas trop abîmé. A part la main et mon dos qu'est resté penché sur l'ouvrage.

Elle lui montre sa main droite aux articulations enflées, en haussant les épaules.

- Mais mes yeux, ils sont encore bien bons ! Annonce-t-elle fièrement en les montrant du doigt. Ça, c'est grâce au paysage d'ici ! De regarder au loin tous les jours, de pas avoir un paysage bouché comme en ville, ça te fortifie la vue !

Yvonne fait une pause, caresse la petite chienne jaune venue la voir, avant de repartir droit devant.

- A mon âge, j'ai plus toutes mes forces mais je vis d'une autre façon, et ça me va bien aussi. Je profite de chaque journée, et c'est bien comme ça, dit-elle en un sourire. Le matin, je me réveille contente d'avoir une journée de plus à vivre. Il me faut du temps pour faire les choses, je suis lente, mais je réussis à les faire *toute seule*. J'ai pas de douleurs, juste un corps qui répond plus aussi vite. Mais là-dedans, (Et Yvonne montre sa tempe gauche) tout est clair ! J'ai rien oublié et je sais tout ce que je fais. Parfois je me regarde dans la glace et je me dis : « Quoi ! C'est à moi ce corps là ? »

Andy éclate de rire devant Yvonne qui lui mime la scène en grimaçant.

- Et puis je m'y fais, et je l'aime bien quand même mon corps. À nous deux on se fait la journée, tranquillement. Et elle ajoute, d'un air coquin : et puis j'ai plus d'homme à qui le montrer, alors c'est pas grave.

Elle regarde soudain Andy dans les yeux.

- Mon corps m'a aussi permis de tenir jusqu'à maintenant, et de faire ta connaissance ! Et ça, c'est bien ! Conclut-elle en souriant, lui tapotant le bras.

Tous deux prennent le chemin du retour. Andy ne peut s'empêcher de grimacer en recommençant à marcher, les jambes douloureuses d'être accroupi ou à quatre pattes toute la matinée.

- On va s'offrir une bonne bière en rentrant ! Ça t'enlèvera les courbatures ! C'est bête, j'avais oublié... Mon mari faisait ça et ça marchait bien ! Lui annonce Yvonne d'un air gourmand. Moi je t'en prendrai qu'une petite gorgée, montre-t-elle entre son pouce et son index.

Il est maintenant 18h et ils sont assis à la table de jardin, le verre de bière déjà bien entamé entre-eux. Yvonne sort soudain une enveloppe de sa poche de gilet à grosses mailles et la pose devant lui.

- Tiens ! De la part de mon Rodrigue ! Il l'a laissée dimanche et je devais te la donner que maintenant.

Surpris, Andy y trouve une feuille manuscrite, pliée en deux :

Cher Andy,

Bravo pour ces quatre jours à trimer dans la nature comme un brave ! J'ai hâte de pouvoir t'asticoter, tu dois avoir de sacrées courbatures vieux frère ! Quand j'ai fait mes premières vendanges, auxquelles on ne peut pas échapper ici quand on est ados, car il faut aider les amis des parents à cueillir le raisin, j'ai souffert du dos sans arrêt. C'est les reins, rien de bien grave. Alors bois beaucoup et repose-toi pas mal au début, ils s'habitueront

*et se plaindront moins avec le temps.
Et puis j'ai travaillé avec André quand il a monté son affaire ; on avait tous les deux une vingtaine d'années et moi je cumulais les petits boulots. Ce que tu fais là, c'est un travail qui est beau, mais qui est dur. Sache que tu ne pourras pas le faire dans de meilleures conditions que maintenant, avec André , alors profite-en ! (rire)
On ne se verra que samedi matin, car tu seras certainement bien enfoncé dans le sommeil demain soir quand j'arriverai.
Alors, voilà le pourquoi de cette lettre surprise !
J'AI UNE SURPRISE POUR TOI ! (Sonneries de trompette)
Demain, cher monsieur, vous êtes attendu à 10h chez notre chère Carla Fernandez pour un massage d'une heure. (Hé oui, surprise, elle fait ça aussi!)
Tu n'auras qu'à t'y rendre les mains dans les poches. C'est mon cadeau !
J'ai déposé le règlement dimanche soir dans sa boîte aux lettres et je l'ai eue au téléphone lundi ; tout est réglé ! J'ai eu de la chance, le créneau que je voulais pour toi était libre ! Elle a pour consigne de te dénouer le corps après ces quatre jours de tension, en ton vendredi chômé.
Ne me remercies pas trop hein, ça me fait plaisir ! Et surtout, n'oublies pas de profiter de chaque instant.
N'aies pas de regrets ! (Clin d'œil)
A samedi vieux frère !
Amitiés,
R. x*

Andy en lit le contenu à Yvonne, peu surprise :

- Ha, c'est mon Rodrigue tout craché ça. Petit, il me faisait des surprises tout le temps. C'est un cœur tendre, ajoute-t-elle en un sourire. J'comprends pas pourquoi il s'est pas marié... Il était avec une femme depuis des années, et du jour au lendemain, paf, ça s'est arrêté ! Dit-elle en plaquant sa main sur la table de jardin. Il n'a jamais voulu en parler... Ça fait un moment maintenant...

Dit-elle, plongée dans ses souvenirs, le regard vague.

- Je pense qu'il n'a pas réussi à l'oublier celle-là... Reprend-t-elle. Il n'a plus rien eu de sérieux après elle. Il a déjà passé les cinquante ans... C'est bien dommage tout de même... Conclut-elle, dans un soupir.

Andy la quitte un instant pour appeler Rodrigue, en train de lire sur son banc, en bas de son immeuble francilien. Andy peut entendre les enfants jouer dans le petit square derrière lui :

- Je t'avais dit de ne pas me remercier ! Lui dit-il en riant. De rien, vieux frère ! Ça me fait plaisir ! A samedi !

Et, accoudé au perron, Andy réalise que, demain, à 10h, il reverra Carla...

XI
Le lendemain
Vendredi 27 avril

Il est 6h30.

Carla s'est réveillée l'esprit calme. Ce sera une bonne journée. C'est écrit dans l'air.

Elle boit son thé tout en regardant le soleil finir de se lever. Lit quelques pages du *Dit du Genji*, chef-œuvre du classicisme japonais. Elle aime finir de se réveiller avec le rythme doux et la beauté de la littérature japonaise. En esthète.

Puis elle fait ses étirements, ses exercices de respirations et sa méditation bouddhiste, qui lui permettront d'être au maximum de son potentiel toute la journée et d'avoir l'esprit calme. Sans cela, elle ne pourrait pas faire son travail.

A 8h30, le moment du petit déjeuner est enfin arrivé. Sa tartine grillée piquée au bout d'un couteau, elle se dirige vers la table de cuisine, et passe à côté de son agenda. S'arrête pour vérifier qu'elle commence bien à 10h. C'est bien ça. Elle y a écrit :

Andy. Courbatures ! Payé par enveloppe dans BAL lundi ! 06...

Elle fronce les sourcils et tourne la page pour revenir à la semaine précédente. Oui, le nom et le numéro coïncident. Elle ne voit pas nettement ses traits, mais se souvient qu'il est grand et que sa veste était belle, bien coupée. Un léger parfum d'homme à la myrrhe, classe et discret. Elle se rappelle aussi le bien-être qu'elle a ressenti en étant avec lui.

- Une journée qui commence bien ! Se dit-elle à haute voix.

Elle s'étire d'aise, et fait tomber sa tartine, qu'elle avait oubliée. Niña, sagement assise face à elle, attend en balançant la queue, d'un air complice.

- Mais oui, tu peux la prendre ! Lui dit-elle tout en retournant s'en préparer une autre, en chantonnant du flamenco.

Andy se réveille léger. Surpris, il entend Yvonne claquer la vaisselle et les couverts au rez de chaussée, en mettant la table. La cafetière fait son goutte à goutte en fulminant.

Il regarde sa montre : 7h30 !

Tiens ! C'est étonnant... Il passe dans la salle de bains puis descend rejoindre Yvonne, intrigué.

Elle a déjà fait sa pâte à brioche et la laisse monter doucement, dans un moule à cake. Elle n'ira au four que dans quatre heures, lorsqu'elle sera sur le point d'en déborder.

- Bien le bonjour, toi ! Lui dit-elle en déposant sur la table une assiette avec une pomme de chez André, fraîchement lavée.

Andy remarque que son pas est plus rapide que d'habitude, son dos plus droit.

- Aujourd'hui, ce sera une bonne journée ! Lui annonce-t-elle alors qu'ils mangent leur pain beurré strié de miel. Je le sens ! Tu sens ? L'air est léger ! C'est bon signe, ça !

Et elle mord dans sa tartine, curieuse de voir ce que la journée lui réserve.

Sur le chemin qui le mène chez Carla, Andy croise Niña qui se promène seule, comme chaque matin. Elle l'accueille la gueule ouverte comme pour lui sourire, en balançant la queue. Puis elle le devance gaiement vers la maison dont la porte d'entrée est ouverte. Carla est au téléphone et règle les derniers détails d'une prise de rendez-vous. Puis elle les rejoint en bas du perron et lui serre amicalement la main.

- Salut Andy ! Ça va depuis la semaine dernière ?

Andy hoche la tête, en souriant. Il ne parle que lorsque les gestes ne peuvent pas tout exprimer. Par peur de dire des choses qui pourraient déplaire...

- On se tutoie, t'es d'accord ? Lui demande Carla. On a à peu près le même âge, ce sera plus simple !

Puis elle le fait s'installer sur la table de massage recouverte de serviettes de bain. Comme la

dernière fois, l'ambiance est chaude et tamisée. Les lumières sont peu nombreuses, et discrètes. L'une d'elle diffuse une belle lumière vert foncé apaisante.

- Garde juste tes sous vêtements. Ah non, pardon, enlève aussi tes chaussettes et installe-toi. Il fait assez chaud, ça ira ? Lui demande-t-elle sur le pas de la porte, se préparant à le laisser seul un instant.

- Oui, c'est bien comme ça, lui répond-il simplement.

- Installe-toi sur le ventre alors, la tête dans l'appui-tête, ici, lui montre-t-elle de la main. Je reviens ! Dit-elle en fermant la porte derrière elle.

Il l'entend se laver les mains dans la cuisine et y faire bouillir de l'eau. A son retour, elle met une épaisse couverture polaire sur tout son corps. Il ne la voit plus mais l'entend chanter. Elle met la musique en marche. De la musique médiévale cette fois. Des chants en latin, en judéo-espagnol, ou de simples morceaux musicaux faits de mélodies simples mais touchantes, répétitives. Andy remarque un fond musical commun à toutes, joué par le bourdon d'une vièle à roue, qui joue une note grave en continu, à laquelle les autres instruments s'ajoutent. Des flûtes, des cornemuses, des instruments à cordes jouent les mélodies, que Carla chante avec elles.

Carla pose sa main sur la nuque découverte d'Andy.

- C'est déjà ce que je t'avais mis la dernière fois, non ? Lui demande-t-elle, penchée vers lui.

Andy se relève un instant de l'appui-tête.

- Non, c'était des voix graves. Des chants tibétains je crois, dit-il en hésitant.

- Ah oui ! On a du faire une séance costaud alors ! Dit elle d'une voix claire et enjouée. Quand les *Guides* du patient me demandent de mettre cette vibration là, c'est quelque chose ! Ça a été éprouvant pour toi, non ?

Il remonte ses bras et les appuie sur la table, regarde Carla qui s'est assise à quelques centimètres de lui, sur son tabouret.

- Oui, plutôt... Tu ne te souviens pas ? Demande-t-il en fronçant les sourcils.

- Euh, non...

Carla rassemble ses cheveux de la main gauche, et les jette en arrière sur ses épaules, gênée. Pose ses mains sur ses genoux.

- Je ne me rappelle d'aucune séance en fait... Dans l'heure qui suit, j'oublie tout, volontairement, pour pouvoir être neutre pour le patient d'après. J'appelle ça « l'oubli actif ». Dit-elle en traçant des guillemets dans l'air. Mais c'est aussi parce que, quand je soigne, je suis dans un état de méditation profonde qui me permet de percevoir les choses. Pour bien ressentir et tout voir, il me faut descendre à une fréquence aussi basse que celle de la nuit, quand je dors. Là, tu vois, on est en fréquence douze, indique-t-elle de la main, à la mettant à la hauteur de son épaule. Et je passe de cette fréquence à une fréquence proche de quatre, explique-t-elle en baissant sa main au niveau de son ventre. Celle que l'on a quand on dort et que l'on rêve profondément.

Andy hausse les sourcils, surpris. Carla éclate de rire :

- Oh non, c'est pas si compliqué que ça, tu sais ! C'est juste une question d'habitude. C'est comme tout ! C'est un muscle comme un autre, ça demande juste un peu d'entraînement au début. Avec le temps, je peux passer à cette fréquence tout en étant éveillée, marcher, parler...

Elle fait une pause, pose son menton dans le creux de sa main, son visage proche de celui d'Andy.

- En fait, dans ce métier, le plus fatiguant c'est de rester dans cette fréquence *volontairement*, et aussi longtemps que le soin le demande. Tu vois, (Dit-elle en montrant sa paume de main droite, soucieuse de bien se faire comprendre) c'est comme faire de la plongée. Sur une heure de soin, si je parle, pleure ou ris avec le patient, je reste à la surface, à douze, indique-t-elle de la main au niveau de son épaule. Puis, je plonge à quatre, dit-elle tout en descendant la main à sa hanche, comme en apnée. Et à ce niveau là, je vais chercher les informations, les ondes dont le patient a besoin. Je vais aussi chercher dans les lignes du temps s'il faut se rendre dans un moment de sa vie actuel ou de ses vies antérieures, et je l'emmène avec moi là-bas si on doit y résoudre quelque chose. Ça, c'est le plus

compliqué, car je dois parler pour expliquer au patient la scène que je vois se dérouler dans ma tête, pour qu'il la vive avec moi. Mais en même temps je dois *rester* en fréquence quatre pour continuer à voir tout ça, explique-t-elle en un yo-yo continu de la main, entre sa hanche et son épaule.

Elle gonfle les joues, lève les yeux au ciel et fait rire Andy, dont les yeux noirs sont posés sur elle avec douceur.

- Ça m'a demandé beaucoup d'entraînement... Au début c'est épuisant ! Dit-elle en balayant l'air de la main. Bon, tout ça pour te dire que, quand je suis en basse fréquence, ça ne me permet pas d'avoir une mémoire active. Voilà !

Dit-elle en riant, espérant avoir été compréhensible, se sentant un peu coupable de tout oublier à chaque fois, alors que c'est si important pour ses patients...

- D'ailleurs, si on ne se souvient pas de ses rêves le matin, à mon avis, c'est pour la même raison !

Elle hausse les épaules, les mains en corbeille devant elles comme pour lui dire *Je ne sais pas* et lui sourit.

- Enfin, tout ça, c'est ma théorie, hein ! Un autre thérapeute te dira sûrement autre chose ! C'est ma façon de travailler, je l'ai apprise toute seule, avec l'expérience. Je ne sais pas comment travaillent les autres... Je ne sais pas comment les scientifiques expliquent tout ça non plus.

Elle tapote l'appuie tête devant elle.

- Allez plonge ! Tu es là pour que je te remette les muscles en état apparemment ! Alors on y va !

Andy la regarde une dernière fois de ses yeux sombres et doux, dans cette atmosphère intime aux lumières discrètes, et lui sourit. Carla lui rend son sourire, un peu déstabilisée, et remet une fois de plus ses cheveux en arrière, par réflexe. Puis il se remet en position. La musique médiévale égrène ses phrases répétitives, et Andy sent un grand calme s'installer en lui. Le souffle ralenti, il laisse Carla faire.

Dans son dos, elle parcourt sa peau en de fortes pressions des pouces et des doigts. En de lents allers-retours. Ses mains glissent sur l'huile chaude qui sent le sésame. Elle libère ainsi son dos, ses bras et ses jambes, des tensions. Puis elle masse sa nuque et son visage, alors qu'Andy s'est retourné et est maintenant sur le dos. Carla alterne force et caresses avec ses mains, comme si celles-ci ont leur propre ressenti et communiquent directement avec son corps à lui. Qui lui dit ce dont il a besoin, et où il a mal.

Andy sent parfois le corps de Carla se balancer au rythme de la musique. Elle chantonne certains airs ou lui traduit les paroles. Notamment celui d'une femme chantant seule, sans musique :

- Oh ! Écoute bien celle-là ! Lui dit-elle en laissant ses mains sur ses épaules, suspendant le geste de remonter le long de sa nuque avec les pouces.

Tous deux, attentifs, écoutent cette voix puissante dont les notes montent et descendent, en cascade. Une mélodie triste et touchante, en judéo-espagnol. Andy ne comprend pas les mots mais entend que les couplets et les refrains se succèdent, avec leurs mélodies propres :

*Galeas (1), las mis galeas, no la puedo sonportar
Aman ! Aman de mi, no la puedo sonportar
Poco pan y mucho trabajo, kon palos i non durmir
Aman ! Aman de mi, kon palos i non durmir
Palos yevi, setesientos, ke los lados ne me siento
Aman ! Aman de mi, ke los lados ne me siento
Ke me venden kavayo blanko, k'unaves lo deshi,
Aman ! Aman de mi, k'unaves lo deshi,
Ke me bezen al behoriko, ke kriando lo deshi
Aman ! Aman de mi, ke me rezgaten d'aki*

(1) Galeas : bateau byzantin monté à plusieurs mâts, pouvant transporter plusieurs centaines de personnes sur la moitié du bateau et de la marchandise sur l'autre moitié. Bateau de voyage et de commerce.

- C'est un chant du XII^{ème} siècle, lui apprend Carla, lorsque celui-ci se termine, laissant un grand silence derrière lui, comme après un appel au secours venant de la nuit. Malgré son ancienneté, je peux presque tout en comprendre, comme je parle espagnol. C'est fou non ? Ça dit :

Les galions, je ne peux plus les supporter.

Peu de pain et beaucoup de travail.

J'ai supporté sept cents coups et ne sent plus mes côtés.

- Et elle répète toujours : *Aman, mon Aman*. C'est celui à qui elle s'adresse. Celui à qui on a du l'arracher pour en faire une esclave. C'était courant à l'époque de capturer et de vendre des peuples étrangers, que ce soit après une conquête ou juste en passant par-là.... On allait se servir au besoin chez les peuples qu'on considérait « barbares » ou moins évolués. Mais, écoute, la fin est belle ! Elle dit :

Qu'ils me vendent un cheval blanc, que je puisse monter une fois.

Qu'ils me le vendent, pitié !

Qu'en pleurant de joie je puisse monter encore une fois.

Andy sent que Carla est partie loin dans ses pensées.

- Tu n'as jamais ressenti ça, toi, cette envie d'avoir un cheval ou quelque chose de ce genre, qui t'emmène loin de tout ? Quand je suis découragée, c'est cette envie là que j'ai. La même que cette personne du XII^{ème} siècle, malgré les siècles qui nous séparent. Le monde a beau évoluer, se moderniser, nous avons les mêmes aspirations qu'eux...

Un silence s'installe. La musique continue doucement à les entourer, chacun plongé dans ses pensées. Andy regarde le plafond et Carla devant lui, survolant le visage d'Andy. Lentement, ses mains se remettent en mouvement sur le corps d'Andy et elle fredonne, la bouche fermée, les chants qui suivent.

Jamais, jamais, je ne me suis senti aussi bien. Respirer est facile quand elle est là. Mon corps n'a plus peur, se détend. Ma tête devient légère. J'ai envie de sourire. De tout lui confier. De l'écouter en lui tenant la main. De la prendre contre moi si elle est triste.

Je ne veux pas que ça s'arrête... Je ne veux pas qu'elle enlève ses mains de mon corps.

Je ne veux pas quitter cette pièce où l'on respire ensemble depuis une heure. C'est si facile d'être bien avec elle...

Je suis foutu... Elle doit certainement être avec ce guitariste... Il faudrait que je lui demande...

La musique s'arrête soudain et le silence s'installe de nouveau dans la pièce. Carla lui sourit et enlève la couverture polaire. Elle revient vers lui, sa chemise à la main. Il s'assoit et elle l'aide à la remettre, après lui avoir enlevé l'excès d'huile avec une serviette, lentement. Puis elle va chercher son jeans parfaitement plié, et le pose sur la table, à côté de lui, et sort se laver les mains. Très naturellement, leurs respirations et leurs corps cohabitaient dans ce petit espace. Ils ne se disaient plus rien, mais évoluaient naturellement dans la pièce, comme si l'autre était son propre prolongement.

Au moment du départ d'Andy, Carla reste quelques instants sur le perron, sa main posée sur la tête de sa chienne assise à ses côtés. Elle le regarde s'éloigner.

Chacun s'éloigne de l'autre à regret, sans chercher à parler pour dissiper le trouble qu'ils ressentent tous les deux, et vivent dans un mélange de délice et de souffrance.

Quelques mètres plus loin, il s'arrête et se retourne. Elle est toujours là et lui sourit. De la main, elle lui fait un geste pour lui dire au revoir de nouveau, les épaules haussées, puis retombées, comme si elle ne savait pas quoi dire. Une lueur dans le regard...

Un appel.

Andy hésite, sent son corps faire un premier mouvement pour la rejoindre de nouveau. Puis il revoit Manuel lui enlever un à un les mèches de cheveux qu'elle avait sur la nuque après avoir dansé... Avec amour. Alors il stoppe l'élan de son corps, soupire, et lui fait un simple signe de la main.

Fait demi-tour, et, lentement, rentre chez Yvonne.

XII

Un peu plus tard dans la journée

Carla suffoque, assise par terre dans sa cuisine. Sa porte de cuisine est grande ouverte.

Les genoux serrés contre sa poitrine, elle crie de colère et de douleur, dans un mélange de français et d'espagnol, entre deux sanglots. Son visage est trempé de larmes, tantôt pressé contre ses genoux, tantôt dirigé vers le plafond lorsqu'elle crie :

- Salaud ! *Joder* !

Puis elle éclate en sanglots.

- Putain! *Mais c'est pas vrai* ! Comment j'ai pu être aussi conne !

Sa chienne gémit et lui lèche la main frénétiquement. De rage, Carla la repousse. Niña reste couchée au sol, comme elle est tombée. Ne bouge plus, les oreilles basses, et gémit.

- Espèce *d'enfoiré* ! Hurle soudain Carla.

Elle se lève et se dirige vers la table de cuisine. Prend les boîtes de gâteaux MISTRAL que Papy Guy lui a amenées il y a deux heures, et les jette une à une sur le perron. Ainsi que tout ce qu'il lui a ramené. Les pots de pâté explosent à même le sol et contre le mur de pierre du perron.

- Non mais je suis vraiment trop *conne* ! Trop conne ! Hurle-t-elle en les lançant les uns après les autres. C'est fini, *fini* ! On ne m'aura plus ! Tous des pervers ! Y en marre !

Elle reste les bras ballants, n'ayant plus rien à lancer. Regarde Niña qui tremble de peur au sol, toujours dans la même position.

- Pourquoi je suis née femme moi, hein ? Tu peux me le dire ? Lui demande-t-elle, désespérée. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Et elle retombe au sol, en sanglots.

Le cœur léger, Andy se promène. Il espère. Il a décidé de demander à Carla qui est Manuel pour elle. Après le moment qu'ils ont vécu ensemble, autour de son massage, il se sent autorisé à le faire. Ce ne sera pas déplacé.

J'ai pu mal interpréter leurs gestes dans la forêt... Je l'appellerai pour un autre massage... Oui, je l'appellerai !

Soudain, il entend des gémissements au loin. Interrompu dans ses pensées, il s'arrête et écoute. Et d'un pas plus rapide, va dans la direction du chien qu'il entend gémir et hurler à la mort.

C'est Niña, couchée en bas du perron de Carla. Il court la rejoindre, s'agenouille devant elle et la caresse. Sur le perron, des boîtes de gâteaux, des morceaux de verre...

Que s'est-il passé ici ?...

La chienne lui lèche les mains, colle son corps contre le sien. Elle est apeurée.

- Reste-là ma belle, je vais voir... Lui dit-il en se dirigeant d'un pas vif vers la cuisine.

En évitant les morceaux de verre épais, il monte les marches et voit Carla de dos. Assise par terre, le visage caché entre ses genoux. Elle se balance doucement d'avant en arrière.

Agenouillé devant elle, Andy hurle son nom, encore et encore. Prend son visage entre ses mains. Son regard cherche à rencontrer le sien. Le regard fou, le visage défait, Carla tient des propos incohérents.

Sans hésiter, il la prend dans ses bras, délicatement. Claque la porte derrière lui, et l'emporte chez Yvonne, suivi de Niña.

Allongée dans le canapé, Yvonne lui caresse la main tout en la rassurant, lui chante des chansons de son enfance. Celles qui apaisent le cœur.

Andy n'ose plus l'approcher ni la toucher. Il sent que son contact d'homme n'est plus voulu.

- Mon Andy, lui dit Yvonne dans la cuisine alors que Carla est emmitouflée dans une couverture, enfin endormie. C'est une histoire de femme qu'elle vient de vivre. Je connais bien cette réaction du corps, replié sur lui-même, comme un enfant qui veut se faire tout petit. Tu as bien fait de l'amener

ici, lui dit-elle en lui tapotant tristement le bras, les lèvres serrées.

Ce n'est qu'après une longue sieste et un bon repas chaud, servi à même le canapé qu'Yvonne ne la laissait plus quitter, que Carla eut la force de leur raconter... Elle en profita également pour leur confier son passé :

Tout commença à vers l'heure du déjeuner.

Encore touchée par la grâce du moment vécu avec Andy, elle accueillit son cher Papy Guy, en acceptant qu'il la prenne dans ses bras, sans en être gênée, pour la première fois depuis qu'elle le connaît. Heureuse, elle réalisa qu'elle avait maintenant moins peur des hommes grâce à la grande confiance qu'elle ressentait envers Andy. Lui qui ne rien tenta ce matin, après le massage. Qui ne revint pas en arrière pour la rejoindre sur le perron après le soin, mais respecta la douceur, le côté sacré de ce moment de grâce qu'ils vivaient ensemble.

Le déjeuner fut joyeux avec Papy Guy. Sa chienne s'approcha même de lui.

C'était bien ma façon d'être, mon manque de confiance, qui faisait qu'elle ne l'approchait pas avant... C'était bien ça !

Se dit Carla. Et soulagée, elle fut heureuse d'avance de cette journée qui marquerait un tournant dans sa vie. Elle le sentait... Une journée à partir de laquelle elle pourrait oublier les agressions et les abus que les hommes s'étaient permis sur son corps, dès l'adolescence.

Personne ne la croyait jamais, lorsqu'elle avait besoin de se confier :

- Tu as du faire quelque chose pour qu'il croit qu'il pouvait te toucher, non ? Réfléchis-bien !

Personne à qui en parler... Sa mère aurait peut-être compris, mais elle n'aurait certainement pas supporté de savoir que ces choses arrivaient et rendaient sa fille malheureuse. Dans cette ville qu'elle aimait et ne voulait pas quitter.

Un soir, dans l'obscurité d'un parc parisien, alors qu'elle rentrait de soirée, un homme la violenta. Elle ne vit pas son visage. Au commissariat, on lui conseilla de laisser tomber, la regardant comme une fêtarde, une allumeuse. Lui disant d'avance, d'un ton désabusé, que ça n'aboutirait pas, et que ça lui coûterait cher en frais de justice. Elle se renseigna et découvrit le parcours du combattant de toute femme qui réclame justice pour viol... Alors elle laissa tomber, essaya d'oublier...

Mais ça recommença chez un homme qui se disait son *ami*, et qui se jeta sur elle. On lui dit qu'elle l'avait cherché en allant seule chez un homme célibataire...

Alors, elle décida de fuir cette ville où personne ne savait écouter l'autre. Ses parents ne comprirent pas pourquoi elle quitta Paris, elle qui y était née. Ils habitaient alors dans le XXème arrondissement, dans le quartier proche du métro AVRON, avec d'autres familles de réfugiés espagnols ayant tous fui la guerre civile des années 30. Ses parents ne comprirent pas non plus pourquoi elle ne leur présentait jamais personne.

Pourquoi elle était seule, elle qui était une si belle fille !...

Pourquoi elle s'habillait en garçonne avec ses cheveux attachés, ses jeans, ses pulls et ses tee-shirts trop larges. Car elle faisait tout pour ne pas attirer l'attention des hommes dans les rues de Paris. Mais rien n'y faisait... Et chaque jour, des propos salaces lui étaient adressés, des invitations à coucher avec eux, comme si elle était une putain...

Alors, suite à ces deux agressions, elle décida de partir. Au hasard... Pour tenter sa chance ailleurs, sans y croire vraiment... Au hasard des vacances en famille, elle découvrit ce vieux village de Bourgogne. Peu de monde y vivait, deux cents personnes à peine. Des gens paisibles et simples dans leur façon de vivre, au cœur généreux. Les hommes d'ici lui parlaient normalement. Leur regard ne se baladait jamais sur son corps. Alors, elle qui y venait parfois pour quelques jours, elle prit la décision de s'y installer, même si c'était à plus de trois heures de voiture de ses proches. Elle décida d'en profiter pour tenter le tout pour le tout, et d'exercer le métier qu'elle rêvait de faire : le métier de thérapeute. Ici, on disait « Magnétiseur », alors elle adopta ce terme qu'elle n'avait jamais entendu, et ouvrit son cabinet. C'était il y a deux ans...

La Providence mit sur son chemin celle qu'elle baptisa « Niña », qui veut dire « Ma fille »,

en espagnol. Il s'agissait d'une grosse chienne noire et maigre qui rôdait dans le village, abandonnée, nourrie par-ci par-là d'une carcasse de poulet ou de restes de repas par quelques habitants qui l'avaient prise en affection. Sa vieille maîtresse était décédée depuis un an et la chienne ne se posait nulle part. Elle dormait chez l'un, chez l'autre, dans une grange. Elle jouait avec les enfants derrière l'église le week-end. Ils l'adoraient.

Mais elle repartait toujours vagabonder .

Cela se passa différemment avec Carla. Elle se coucha de suite à ses pieds, et ne la quitta plus. Arrivée brisée, seule, Carla la vit comme un cadeau du ciel, et toutes deux pansèrent leurs plaies et retrouvèrent courage et émerveillement pour la vie. Quand l'une d'elles n'avait pas le sourire, l'autre le lui redonnait. Et elles vivaient chaque journée, se protégeant l'une l'autre.

Puis, un an plus tard, « papy Guy » arriva dans sa vie et son amour pour elle, ses cadeaux, la reconfortèrent... La vie lui offrait le grand père dont elle avait tant rêvé.

Mais ce jour où Andy repartit après son massage, Carla chuta de nouveau...

Aucun endroit n'est donc sûr sur cette Terre. Elle pourra fuir, les hommes l'agresseront encore et toujours...

Après deux ans passés à reconstruire son bonheur morceau par morceau, dans ce village si accueillant, à vivre de belles expériences sans danger avec ses patients, le choc en fut d'autant plus dur.

Yvonne et Andy sont assis à ses côtés et l'écoutent, sans dire un mot. Le visage sombre. Carla les regarde et, après cette longue digression sur son passé, reprend son récit, pour qu'ils comprennent ce qui l'a mise dans cet état là...

Après le repas, à 13h, elle dit à Papy Guy de se préparer à monter pour le soin qu'il prend chaque mois. Celui-ci lui soulage si bien le dos qu'il s'était abîmé après tant d'années de travail en tant que camionneur. En le rejoignant dix minutes plus tard, et le retrouva allongé sur la table de massage ; il était prêt.

Carla flottait encore de bonheur dans cette journée marquée par la douceur et l'affection. Mais soudain, Papy Guy se mit à lui caresser la main :

- Ma petite fille, ma petite chérie... Lui dit-il d'une petite voix pitoyable. J'ai quelque chose à te demander.

Ses yeux étaient larmoyants, sa mine implorante. Inquiète, Carla se pencha vers lui et lui demanda :

- Qu'est-ce qui ne va pas, Papy Guy ?

Il plongea alors la main dans sa poche de pantalon, en sortit un papier épais plié en quatre qu'il glissa dans la main de Carla.

Quatre billets de cinquante euros... Quatre fois plus que le prix normal d'une séance. Qu'est-ce-qu'il veut ?...

- Couche avec moi, ma petite chérie, lui demanda-t-il, tout en lui caressant la main.

Sous le choc, Carla ne réagit pas tout de suite, fixant les deux cents euros sans comprendre, espérant avoir mal compris.

- Quoi ? Lui demanda-t-elle d'une voix faible.

- Couche avec moi, lui demanda-t-il de nouveau, sans hésitation cette fois. J'attends depuis si longtemps ! Fais-moi plaisir... Je te paierai ce que tu voudras. Tu veux plus ?

Affolé de l'avoir peut-être injuriée, il se redressa et sortit quatre autres billets de cinquante euros de sa poche. Et les lui tendit, rassuré.

- Mais tu plaisantes, non ?

Carla le regarda et vit un homme au regard dur, quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Qu'était devenu son cher Papy Guy ?...

- Mais je ne te demande pas grand chose ! Dit-il d'un ton dur, sans comprendre la réaction de Carla.

Si tu veux, tu n'as qu'à t'allonger et je me débrouillerai tout seul. Je ferai vite !

- Attends... Tu me prends pour une pute, c'est ça ? Lui hurla Carla.

- Mais quoi ? Où est le problème ? Je ne te demande pas grand chose, dit-il d'un air de reproche, assis sur la table de soin, Carla debout à ses côtés, les poings serrés. Après tout ce que j'ai fait pour toi ! Tout ce que je t'ai offert !

Son visage était dur, fermé. Plein de reproches.

- Tu n'auras qu'à te laisser faire ! Répéta-t-il, sûr de la convaincre. J'ai fait ça toute ma vie avec les autres femmes, pourquoi tu ne voudrais pas toi ? Ajouta-t-il, les sourcils froncés.

Hurlant de rage, elle le mit dehors et se retrouva à sangloter dans sa cuisine. Sous le choc...

C'est ainsi qu'Andy la trouva, une heure plus tard.

XIII
Le lendemain
Samedi 28 avril

Le soleil vient de se lever sur la maison d'Yvonne. La nuit et son calme ont permis à Carla de ne plus être en état de choc.

La veille, après le dîner, Yvonne a rajouté un amas de couvertures chaudes et épaisses, réconfortantes. Puis elle la borda, les lui mettant au raz du menton. Andy, sur le seuil du salon, resta silencieux et attentif. Discret. Il veilla à ne pas la toucher, ni à trop l'approcher. Mais elle sentait son regard doux et rassurant sur elle. Aucune pitié dans son regard. Juste de la tristesse et l'envie de prendre soin d'elle. Yvonne non plus n'eut pas de pitié malsaine pour elle, et pour ça, Carla sent qu'elle leur en sera reconnaissante éternellement. Après leur avoir raconté ce qui se passa avec Papy Guy, ils ne la plainquirent pas, ne lui dirent pas :

- Oh, ma pauvre !...

Non. Simplement, Yvonne la prit dans ses bras, la cajola et, en lui caressant doucement les cheveux, lui dit :

- Ce n'est pas normal qui est arrivé, et personne ne pourra te permettre de le comprendre ou de mettre des mots là-dessus, ma fille. La vie est parfois comme ça aussi... Elle a ses raisons qu'on ignore. Lui expliqua-t-elle en roulant ses R.

- Ce que tu as vécu, d'autres femmes le vivront et l'ont déjà vécu, et peut-être qu'un jour, ça t'arrivera encore. Même si j'en doute fort, dit-elle en lui caressant les cheveux. Car maintenant, tu percevras les signes et les gestes qui annoncent le prédateur. Ils devaient être là, mais tu ne les as pas perçus... Ma fille, cette expérience te changera en un être plus fort et plus beau. Laisse-toi le temps de digérer tout ça, d'accord ? Ça va aller...

Carla hocha la tête, lovée contre Yvonne.

- Prends du repos et du temps pour toi ma chérie. C'est tout ce que tu as à faire. Et si tu as besoin, on est là.

Andy acquiesça en silence du seuil de la porte. Carla lui répondit en souriant.

- Et si tu ne veux pas rester seule, toi et ta chienne pouvez rester avec nous aussi longtemps que tu voudras. Dans ton corps, la guérison a déjà commencé, et tu en verras bientôt les effets. En attendant, sois patiente. Mais surtout, n'aies pas peur de vivre et de rester confiante. La vie te fera de beaux cadeaux pour compenser ce que tu viens de vivre.

Yvonne fit une pause, redressa le visage de Carla pour la regarder dans les yeux, et ajouta :

- Mais toutes ces belles choses n'arriveront *pas* si tu te fermes, si tu as peur de revivre ce genre d'expérience. D'autres Guy existent dans ce monde, et on n'y peut rien, dit-elle en haussant les épaules. Combats-les par ta gaieté, ton espoir, et ta foi en la vie. C'est la meilleure façon de leur nuire. Et surtout, ajouta-t-elle en tapotant le nez de Carla avec son index, ne les laisse pas décider de la suite de ton histoire en leur donnant trop d'emprise sur la tienne. D'accord ? Oublies-les, et continues de vivre. Et tu verras arriver une quantité de bonnes choses.

Elle lâcha le menton de Carla et la laissa se nicher dans son cou, de nouveau.

- Sois confiante, ma petite, sois confiante... Lui dit-elle doucement, le regard au loin. N'oublies pas que le soleil brille toujours derrière les nuages. Et dors maintenant ! Tu en as besoin ! Conclut-elle en lui embrassant le front.

La nuit tomba et, dehors, l'obscurité s'installa. Le ciel alluma son plafond d'étoiles.

Sa chienne Niña couchée à ses pieds, Carla sentit la présence rassurante d'Yvonne et d'Andy dans la cuisine, dans la pièce voisine. Elle les entendit se parler bas, tout en buvant des boissons chaudes, une bonne partie de la soirée. Puis Yvonne monta se coucher, après un long échange à voix basses, dans lequel Andy finit par avoir le dernier mot. Et, dans un demi-sommeil, Carla vit Yvonne sur le seuil du salon, qui la couvrait du regard une dernière fois avant d'accepter d'aller se coucher.

Qui écoutait son souffle. Carla lui sourit et lui fit un petit signe de sa main posée sur le dos de Niña, à ses pieds. Rassurée, elle accepta alors d'aller se coucher et monta à l'étage à petits pas.

Peu de temps après, Andy vint avec un verre d'eau et, accroupi à ses côtés, sa tête à hauteur de la sienne, il lui sourit. Lui montra le verre d'un regard interrogateur. Et l'aida à se redresser un peu, empaquetée qu'elle était par les couvertures. Puis il posa le verre au sol et, prenant soin de ne pas la toucher directement, la borda avec attention.

Un instant, Carla posa sa main sur son poignet, pour le remercier. Et ils échangèrent un long regard.

- Bonne nuit. A demain, chuchota-t-il. On est là...

Et il lui sourit, doucement. Sans pitié. Puis, après avoir caressé la petite Mina couchée sur elle et Niña couchée à ses pieds, il retourna dans la cuisine. Ne garda que le faible éclairage de la lampe de poche de son téléphone portable.

Carla le vit de dos, assis sur une chaise, à veiller en lisant. Et elle s'endormit.

Andy attendit le retour tardif de Rodrigue. Pour le prévenir de ne pas aller dans le salon, lui qui aime se poser un moment dans le canapé avant de monter se coucher, pour se remettre des trois heures de voiture.

Et la nuit fut douce et calme, rythmée par les respirations et les faibles grognements de la meute d'Yvonne, en train de rêver dans la cuisine.

Au petit matin, toujours aucune pitié pour elle. Tous trois prirent soin d'elle comme quelqu'un s'étant simplement trouvé sous une grosse averse et pour lequel on craignait un mauvais rhume. Ils ne firent aucune allusion à Guy, et Andy fit croire à Rodrigue que la porte de Carla ne fermant plus, elle avait dormi là en attendant le passage du serrurier aujourd'hui, samedi.

Le petit déjeuner fut jovial, chacun ayant de petites attentions pour l'autre.

Carla eut encore, par moments, de petits frissons qui la parcouraient, mais ils finirent par passer grâce au bain chaud qu'elle n'eut pas le choix de prendre, Yvonne assise à ses côtés. A lui parler, en tant que femme, des choses qu'elle avait vécues. Pas toujours drôles... Ah ça non...

- Mais tu vois, on oublie et on se transforme. Et on apprend le goût de la vie ; que chaque jour est une revanche de prise, un cadeau de fait. On ne vit plus sans savoir. On apprend à aimer ce monde qui peut parfois nous surprendre ou nous décevoir. Même à mon âge ! Je suis plus proche de la fin que du début, mais regarde ; la vie m'a amené Andy ! Un deuxième fils !... Et *toi* maintenant, lui dit-elle en lui embrassant le front. Si tu le veux, on sera ta famille ! Viens-ici quand tu veux ma fille !

Carla tenta de lui répondre mais eut un peu de mal à parler, sa voix cassée par ses hurlements de la veille. Après le bain, en milieu de matinée, Yvonne lui répéta que c'était juste une proposition qui ne l'engageait en rien.

- Tu feras comme tu voudras ! Ma porte est grande ouverte, voilà, ne l'oublies pas et n'hésites pas à passer !

Il est maintenant 11h30.

De retour chez elle, Carla eut la surprise de trouver la cuisine et le perron rangés. Les boîtes de gâteaux et les morceaux de verre furent ramassés.

Sur la table, il y a un mot d'Andy :

N'hésites pas surtout. Andy

Il y a indiqué son numéro de téléphone.

Le corps las, la tête lourde, Carla s'improvise un déjeuner léger et s'allonge dans son propre canapé, avec moins de couvertures que chez Yvonne. Elle s'y repose, les yeux au plafond, sa chienne couchée à ses pieds.

Elle se rappelle soudain que Manuel doit venir à 14h30 pour leur répétition, et grimace... Incapable de parler à cause de sa gorge douloureuse et sa voix cassée, elle lui envoie un simple message écrit depuis son téléphone portable :

Ne viens pas, je suis HS. On annule la répét'. Je ne peux pas danser là...

Je t'appelle demain ! Un abrazo fuerte fuerte ! Carla (1)

Et l'après-midi passe lentement, sans que Carla ait idée de l'heure qu'il est. Elle ne se lève que par nécessité ; pour boire, manger, passer aux cabinets. Le sommeil l'emporte plusieurs fois en de courtes siestes profondes qui lui redonnent l'appétit, et dissipent son mal de tête.

Niña ne la quitte pas du regard, attentive aux moindres bruits extérieurs. Les oreilles dressées, le regard inquiet, elle monte la garde.

- Je me fierai à ton instinct ma chérie, la prochaine fois, lui dit Carla. Tu avais vu qui était Guy, toi, hein ? On devrait tous avoir votre flair... On se fie trop à un sourire, nous les êtres humains... Ma première impression n'avait pas été bonne et je l'ai oubliée, tu vois, à cause de ses sourires et de ses cadeaux. Je ne me ferai plus avoir, c'est promis ma belle ! Lui dit-elle en lui embrassant la truffe.

L'heure du dîner arrive et, l'appétit déjà apaisé par le goûter qu'elle a eu envie de prendre à 18h, Carla ne mange que des fruits. Écoute de la musique flamenco, qui lui permet de verser les dernières larmes de colère et de dépit, de s'en libérer. Debout dans sa cuisine, elle danse doucement. Son corps recommence à vivre. Carla sent son ventre se dénouer, ses muscles se détendre. Un pétilllement revient dans son corps, qui était à l'arrêt depuis l'agression. Aussi silencieux qu'une maison sans habitants. Un doux pétilllement réinvestit chaque partie de son corps. Elle sent l'énergie qui revient.

Arrive 21h, et la nuit commence à tomber. Accoudée au perron, Carla regarde le ciel noircir et les étoiles apparaître.

Adieu Papy Guy. Adieu. Et bon vent !

Manuel répond alors seulement au message envoyé à 13h :

OK ! Besos guapa mia ! (2)

Elle sourit. Manuel et sa légèreté...

Membre d'une troupe de cirque du coin, il a du trouver de quoi s'occuper cet après-midi.

Son portable sonne soudain. Un nouveau message de Manuel :

Te veo mañana ? (3)

Non. Il ne faut pas qu'il la voit comme ça, les traits tirés, la voix cassée, le corps douloureux. Non. Il faudrait tout lui raconter, et elle ne veut plus le faire. Cette épisode est derrière elle maintenant. Le raconter, ce serait le revivre, et elle ne le veut pas. De plus, elle sait que Manuel vit sur le fil du rasoir, sans pauses pour ne pas penser, lui, l'inquiet qui se la joue homme décontracté, « je m'en foutiste ». Carla sait d'instinct qu'ayant déjà eu trop d'aléas dans sa vie malgré sa petite trentaine, il ne supporte pas ceux des autres. Et elle ne lui en veut pas. C'est aussi ce qui lui plaît chez lui. Cette façon de vivre à la légère, comme un adolescent.

Elle lui répond alors, après un long regard vers le ciel étoilé, les sourcils froncés :

Besoin de repos, cariño. Te veo pronto, pero mañana, no.

Hago nada y veo nadie. Te dije, vale ? Besos cariño ! (4)

Manuel...

Un instant, Carla revoit Andy accroupi à ses côtés, le verre d'eau à la main. Puis debout à contre-jour dans l'encadrement du salon, à veiller sur elle. Son regard calme et confiant, reposant. Son grand corps d'homme veillant sur elle, semblant petite sous ces couvertures. La protégeant de l'extérieur.

(1) Je t'embrasse fort !

(2) Bisous, ma belle

(3) On se voit demain ?

(4) On se voit bientôt, mais pas demain. Je ne ferai rien, ne verrai personne. Je te tiens au courant, d'accord ? Bisous, mon chéri.

Elle n'a eu aucun message de sa part depuis son départ à 11h. Elle réalise qu'elle ne l'a pas remercié d'avoir effacé les traces de l'incident, certainement pendant le bain qu'Yvonne l'obligea à prendre !

Elle sourit à la nuit, devant elle, accoudée au perron, le grand corps de Niña qui monte la garde à ses côtés, appuyé contre le sien.

Puis elle retourne dans la cuisine, prend le mot d'Andy resté sur la table et lui envoie un message :

C'est Carla. Pardon de te répondre si tard... Merci beaucoup pour le ménage, vous avez été géniaux. Je me sens déjà mieux, j'ai dormi toute l'après-midi. Merci encore pour votre gentillesse ! Embrasse Yvonne de ma part, stp. Et merci d'avoir veillé sur mon sommeil hier soir... Tu peux me considérer comme ta sœur, ton amie. Je serai là aussi si tu as besoin, un jour. Belle nuit à toi, Carla.

Il s'agissait bien de discrétion de la part d'Andy, qui lui répondit immédiatement, comme s'il avait gardé son téléphone à portée de main :

Dors bien ! Et de rien. N'hésites pas à m'appeler. Si, demain, tu veux marcher un peu pour finir de te dérouiller le corps, pense à nous, on t'accompagnera ! À l'heure que tu veux. Ou si tu veux passer nous voir, viens ! C'est comme tu le sens. Vas-y doucement surtout ! (c'est Yvonne qui me demande de t'ajouter cette phrase... Elle t'embrasse!) Andy

Carla sent une onde de douce chaleur la parcourir. Elle sourit et leur répond :

Merci les amis. Avec plaisir pour demain ! Je passerai dans l'après-midi, on pourra aller dans un bel endroit que j'aimerais vous montrer ! Un très vieux pont perdu dans la forêt. On l'appelle « Le pont du seigneur » !

Andy lui répond qu'ils seront heureux de la voir demain. *Qu'elle passe une bonne nuit !*

Rêveuse, le portable à la main, Carla regarde les étoiles devenues plus brillantes maintenant que la nuit est noire en diable. Sa chienne Niña lui donne un coup de truffe dans le genou, et lui sourit, la gueule ouverte, la queue se balançant mollement :

- Tu as raison, ma puce. Au lit ! Viens ! Lui répond-elle en retournant dans la cuisine, sa main sur la tête de la chienne.

Il est maintenant 23h. Le village est totalement silencieux, plus aucune voiture ne passe. Dans une demi-heure, les réverbères s'éteindront pour laisser place à la nuit et n'éclaireront plus les petits jardins sans clôture du village, ni les maisons silencieuses.

Allongée dans son lit, lumières éteintes, Carla rêve à ses nouveaux amis, qui pensent à elle et prennent soin d'elle. Qui ont eu la délicatesse de la laisser seule, de ne pas s'imposer en une compagnie joyeuse et bruyante, comme si rien ne s'était passé.

Son téléphone sonne.

C'est Manuel... Por Dios, elle l'avait oublié !

Il lui dit :

Vale ! Como quieras. A Dios ! (5)

Un message plein de reproches sous-entendus, ceux d'un homme vexé.

- Tu m'ennuies Manuel ! Répond Carla à voix haute à l'écran de son téléphone. Qu'elle éteint et jette sur son chevet avec rage.

Les yeux au plafond, elle respire fortement. La colère a réveillé son corps, encore mal remis. Son cœur bat vite. Puis se calme, petit à petit.

*5 Bon... comme tu veux. Allez, **adieu** !

Un sourire commence à se dessiner sur ses lèvres. Une bouffée d'amour attendri monte en elle pour Manuel, cet enfant... Ce grand gosse qui ne supporte pas de perdre l'occasion d'une joie, d'une fête, d'un bon moment passé ensemble. Manuel qui déteste la solitude et se sent rejeté quand elle veut passer la journée seule. Du « temps de perdu » pour lui qui prend à la vie tout ce qu'il peut prendre, et la dévore.

Manuel...

Une bouffée d'amour passe et la fait s'endormir, le sourire aux lèvres.

Et revivre en rêve sa rencontre avec lui, deux ans plus tôt.

XIV
Deux ans plus tôt
Semaine du 15 juin 2010. Le dimanche

Il est 19h.

Carla entend les spectateurs s'installer sur les gradins de bois qui entourent la piste du cirque. De là où elle est, elle pourrait les voir si elle regardait derrière le gradin qui délimite les coulisses. Mais elle ne préfère pas le faire...

Concentrée, elle révise une dernière fois la chorégraphie qu'ils ont appris en six jours. Ce sera sa première fois sur scène, à danser le flamenco. Elle a peur d'être ridicule et compte sur le groupe des dix-huit filles autour d'elle pour passer inaperçue.

Elle fait partie des plus jeunes. Plusieurs femmes du groupe ont passé la quarantaine, dansent le flamenco depuis des dizaines d'années, et sont très à l'aise. Magdalena, leur professeur, est justement avec ce groupe de femmes qui la suit depuis toutes ces années :

- Vous et moi, on a grandi ensemble ! Vous étiez déjà là quand j'ai donné mes premiers stages ! Leur a-t-elle justement dit hier, en les remerciant d'être revenues, cette année encore.

Majestueuse avec ses cheveux bruns foncés, presque noirs, et ses yeux noirs étincelants, Magdalena s'avance vers Carla. Sa jupe noire à franges vole autour d'elle à chacun de ses pas et son châle de roses rouges sur fond noir lui couvre les épaules.

- Me encanta ! (1) Lui dit-elle en lui serrant l'avant-bras, la regardant de ses yeux rieurs. Tu vas faire des merveilles ! Lui assure-t-elle de son bel accent espagnol, tout en rondour. Tu as bien travaillé, n'aies pas peur ! Écoute-bien le chant et fais toi plaisir ! Ajoute-t-elle en faisant siffler le « s » du mot plaisir, prononçant à peine le « r » final.

Elle lui serre une dernière fois le bras de sa main aux ongles parfaitement peints en rouge, et continue à faire le tour, à encourager chacune de ses filles.

Rassurée, Carla ose alors entr'ouvrir le rideau et jeter un œil à la piste sur laquelle un plancher a été aménagé pour elles. Pour que les filles puissent danser leur chorégraphie en première partie du spectacle officiel de la troupe. C'est un cirque traditionnel gitan, basé sur l'agilité, la force et la beauté des corps. Il y a des acrobates qui grimpent à une corde ou à une barre d'acier plantée dans le sol. Basé sur la sensualité des danses dans les airs, les longs cheveux des femmes dansant dans l'air, sous elle, lorsqu'elles sont dans les hauteurs. Mais également basé sur un humour simple digne des premiers cirques, il y a des scènes amusantes dans lesquelles ils font intervenir de petits chiens, des chevaux, des poules et des lapins aussi drôles que surprenants.

Carla regarde le public s'installer, accueilli par Paco, le gérant du cirque. Il écrit des poèmes et a déjà préparé son stand pour vendre son livre à la fin du spectacle. Paco s'adresse au public puis rejoint Magdalena et ses filles, laissant le lourd rideau retomber derrière lui.

- C'est à vous les filles ! Dans cinq minutes ! Dit-il en montrant sa main droite grande ouverte, pour que celles qui n'ont pas entendu le comprennent malgré tout.

Le rideau à la main, Carla regarde de nouveau sur la piste. Elle y voit Aurelio, le chanteur, et Manuel, le guitariste, s'installer sur le côté gauche de la piste. La chaise de Magdalena est libre et le restera, car Magdalena se tiendra debout à côté de ses filles pour leur donner le tempo en tapant dans ses mains. Tapant si fort et si clairement à elle toute seule que tout le groupe en sera parfaitement guidé. Elle arrive justement à côté de Carla et lui sert de nouveau le bras, tendrement.

- Carla, Inès, Anna, Julie ! Annonce-t-elle d'une voix forte en désignant chacune d'elles du doigt. Vous formez la ligne de devant, dans l'ordre que vous voudrez. Les filles, si vous avez des doutes sur la chorégraphie, vous les regardez elles ! Dit-elle au reste du groupe. Mais *seulement* si vous avez des doutes, hein ? *Je compte sur vous !*

(1) Je suis tellement contente !

Ses yeux flamboient et adressent à chacune un regard qui dit clairement qu'elle attend de chacune le meilleur, pas moins ! Le visage grave, impressionnante, elle les regarde ainsi quelques instants, puis leur dit d'une voix forte et pleine d'enthousiasme :

- Al lio, chicas ! (2) Je veux voir de la beauté ! Ne me décevez pas !

Puis elle détend son visage en un clin d'œil et, de tyrannique, son bel œil noir devient chaleureux, plein d'amour. Son sourire éclate et ravive le cœur des filles. Le sang maintenant fouetté, Magdalena ayant soufflé sur la braise qui sommeillait en chacune d'elles, les filles lui sourient en redressant le buste. Se chauffent une dernière fois les chevilles et les poignets.

- Al lio ! Vamonos ! (3) Annonce Magdalena.

Et majestueuse, elle jette le rideau sur le côté et fait son entrée, suivie des quatre filles qui se mettront devant, et des quatorze autres.

Elle fait une entrée superbe et charismatique, les bras ouverts, un grand sourire aux lèvres. Le public est de suite conquis. Les filles s'installent sur le plancher, et Magdalena se place debout, sur leur gauche, près des musiciens.

Aurelio est magnifique avec sa crinière argentée et son teint bronzé, ses yeux noirs, sa boucle d'oreille en argent qui brille à son oreille gauche. Il tousse pour s'éclaircir la gorge et commence lentement, les yeux fermés.

Le silence règne, le public retient son souffle et l'écoute. C'est l'un des plus grands chanteurs de sa génération. Ils ont entendu parler de lui récemment : il a eu un prix d'excellence en Espagne en mars dernier. Issu d'une lignée de gitans de Jerez de la Frontera, en Andalousie, où tous les hommes de sa famille sont chanteurs de père en fils et possèdent une maîtrise de cet art et un vaste répertoire de chants très anciens, traditionnels. Un savoir familial riche et varié dans lequel Aurelio pioche à son gré, selon ses envies. Et c'est un régal pour celui qu'il accompagne, car il change régulièrement de letra, (4) ajoutant à la difficulté de danser mais aussi au plaisir de danser *pour de vrai*, jamais dans la répétition.

Carla, est au premier rang avec les trois autres filles désignées par Magdalena. Comme les autres, elle regarde devant elle, au loin, dans le vague, les bras le long du corps, prête à danser. Attentive au chant et à la guitare.

On sent la tension qui les habite toutes. Leur concentration forte. Leur poitrines sont hautes, fières. Leurs mains sont tendues, prêtent à danser.

Pendant sept minutes, chacune donnera le meilleur d'elle-même, sur ce chant profond et triste, d'une incroyable beauté et d'une grande vérité grâce à l'interprétation d'Aurelio. Leurs bras, leurs mains et leurs corps continuellement en tension suivront ses mélodies déchirantes. Celles d'un homme éprouvé par le malheur mais qui se débat pour s'en sortir.

Leurs corps évoluent avec force et volonté, semblent se battre contre un destin plus grand qu'eux, avec majesté et courage. Les regards brillent de force et de tristesse, tout à l'écoute qu'elles sont des paroles chantées par Aurelio.

Puis, par moments, entre les couplets de chants, leurs pieds martèlent le plancher et créent eux aussi une mélodie. C'est un véritable combat personnel que chacune semble mener avec grâce et agilité, avec force et sensualité. La rondeur des mains et des bras, des hanches, s'alliant à la dureté des pieds qui martèlent le sol pour dire « Non ! », et à leurs corps durs et cambrés qui semblent se débattre pour se libérer d'un filet avant de faire des déplacements. Des mouvements sur lesquels les filles bougent à peine sur un mètre carré, mais semblent en parcourir une dizaine, tant leurs corps sont tendus vers le ciel, leurs bras dressés, grands ouverts.

(2) Du nerf les filles !

(3) En piste ! Allons-y !

(4) Une « letra » est un couplet de chant. Un chant flamenco se compose de plusieurs letra qui se suivent mais ne racontent pas la même chose

Leurs mains telles des fleurs au maximum de leurs floraisons, au-dessus d'elles. Leur regard est expressif. Elles ont l'air sûres d'elles. Chacune pense en ce moment aux difficultés qu'elles vivent au quotidien ou ont pu vivre dans le passé, et les extériorisent par la danse. S'en libèrent par la force et la grâce.

Puis le tempo s'accélère.

- Olé ! Que arte ! Vamonos ! Leur hurle Magdalena, fière de ses filles. (5)

Et le groupe se détend. Les corps se relâchent et deviennent joyeux, joueurs, extrêmement féminins. Le combat est gagné, il s'agit maintenant de célébrer la vie sur cette deuxième partie de la danse. Sur les chants joyeux d'Aurelio, une série de bulerias(6), les mains volent, tapent les épaules, se plaquent contre les hanches, les cuisses, claquent des doigts, tandis que les mouvements du corps deviennent sensuels et provocants, revendiquent la volonté d'être eux-mêmes. La chorégraphie finit dans un délire de joie du public, debout, qui tape des mains, inspiré par la victoire de chaque danseuse dans ce combat auquel ils viennent d'assister. Ce combat contre les difficultés de la vie, la mort inévitable des siens et de soi. La victoire de la vie et de l'envie de sourire et de se battre, encore et encore ! Malgré tout !

Carla est en transe. Elle a l'impression que ses jambes vont la lâcher... Elles tremblent sous l'effort des tirades de pieds et la tension corporelle qui ne l'a pas quittée un instant. Sous le coup de cette émotion vive qu'elle vient de ressentir, à danser sur le chant d'Aurelio. D'avoir vécu sa danse, réellement. Car elle n'a pas dansé mais a exprimé une partie d'elle-même qu'elle ne connaissait pas. Et en est toute émue.

Épuisées, en sueur, radieuses, les danseuses saluent une dernière fois le public, et suivent Magdalena dans les coulisses.

Magdalena retournera sur scène plus tard, pour clore le spectacle. Dans la grâce et la beauté, pour y danser en solo et en symbiose avec ses musiciens.

Carla, en coulisse, se laisse tomber sur une caisse retournée vers le sol et se repose. Aucune d'entre-elles ne parle. Elles reprennent leur souffle, se passent une bouteille d'eau en souriant, encore trop à l'intérieur d'elles-mêmes pour réussir à parler. De l'autre côté du rideau, le gérant du cirque annonce au public que le cirque va maintenant commencer son spectacle dans quelques minutes. Carla ira se chercher une place dans un coin pour y assister. Pour enfin voir Manuel, le jeune homme qui les a accompagnées à la guitare toute la semaine et pendant cette représentation. Il fait partie de la troupe du cirque et fera son numéro de force sur la barre d'acier ce soir...

Le voilà justement qui passe entre les filles, assises ça et là dans les coulisses. Il dit un mot ou sourit à chacune, comme toujours. Il est charmeur, comme toujours...

Nombreuses sont celles qui essaient de le retenir un instant, mais Manuel ne reste jamais longtemps, et elles le regardent s'éloigner en le suivant à regret du regard. Le dévorant des yeux en échangeant des regards éloquents entre-elles.

Il s'arrête soudain devant Carla. Et ne dit rien, ne sourit pas. S'agenouille devant elle, à la grande surprise des filles. Il lui prend la main, la retourne doucement et la porte à sa bouche. Lui embrasse longuement la paume, à la naissance du poignet. Le visage grave, il la regarde dans les yeux et lui dit :

- Soy tio ahora, comò Aurelio para Magdalena. Tù y yo, vamos a trabajar juntos. Si tu le veux, je suis ton guitariste maintenant, ajoute-t-il dans un français sans accent. Me encanta tu baile ! C'est à la vie à la mort entre-nous maintenant. Te siguo ! (7)

(5) Olé ! Ça s'est de l'art ! Allez !

(6) Le flamenco est composé de différents « palo » ou styles, tous de tempo et de mélodies de guitare, de mélodies de chants différents, et qui viennent de différentes régions d'Espagne. Chaque palo a son histoire, son origine, ses accents (exemples : bulerias, alegrias, siguiryas, solea, tangos, tientos, Farruca, ...)

(7) Je suis à toi maintenant, comme Aurelio pour Magdalena. Toi et moi, on va travailler ensemble. J'aime ta façon de danser. Je te suivrai partout, à partir de maintenant.

Et il embrasse une seconde fois le poignet de Carla, bouche bée, les joues en feu, les yeux ronds.

- A l'art et à la beauté, mesdames ! Dit-il à la cantonade, en se relevant et en les regardant une à une. Merci à toutes pour ce soir ! C'était beau !

Puis il s'éloigne et retourne vers la piste du cirque où l'attend la troupe.

Un silence consterné règne... Les filles sont hébétées et fixent Carla, dévorées par la jalousie.

Encore sous l'effet de l'adrénaline de la danse, la déception n'en est que plus insupportable pour chacune d'elles, à qui Manuel a laissé croire qu'il pouvait être intéressé... Elles n'ont rien vu naître entre lui et Carla pendant ces six jours, et en restent consternées.

Puis, bonne perdante, une première éclate de rire et rejoint Carla. Et nombreuses sont celles qui suivent son exemple et viennent faire cercle autour d'elle, la titiller, lui poser des questions pendant que d'autres, vexées, tentent vainement d'oublier le beau Manuel...

XV Un peu plus tard dans la soirée

Assise au pied d'un gradin, dans le sable, Carla regarde le spectacle de cirque. Les numéros s'enchaînent.

Perdue dans ses pensées, elle réalise que cela ne fait que trois mois qu'elle habite ce coin de Bourgogne, et remercie le destin de lui avoir permis d'apprendre à temps que ce stage de flamenco avait lieu. C'est son premier.

Avant ça, elle ne l'a dansé qu'avec sa grand-mère, Pilar, depuis son jeune âge. Pilar qui, ayant du fuir sa chère Espagne natale à l'âge de quatorze ans, s'installa dans un quartier espagnol du XXème arrondissement de Paris avec sa propre mère, Paula. Jamais elle ne parla à Carla de sa souffrance d'être l'orpheline non reconnue d'un homme qu'elle avait tant aimé, Galan. Un instituteur, bon et humain. Simple, athée, il prônait la liberté d'expression et de pensée et faisait maintenant partie de la trop longue liste du million d'hommes que Franco assassina sous son régime dans les années 30.

Jamais elle ne parla d'elle-même de la nuit où les phalangistes, au service de Franco, vinrent chercher son père sans lui laisser le temps d'embrasser sa femme et sa fille une dernière fois. Jamais elle ne lui dit qu'elle fit partie des cinq cents mille personnes qui fuirent l'Espagne et arrivèrent en France en 1939. Jamais elle ne parla du camp de réfugiés, à Barcarès. Ce camp à ciel ouvert où elle survécut plusieurs mois avec sa mère. Un camp entouré de barbelés avec, pour seule ouverture sur cette plage, celle de l'immensité de la mer qui leur donnait une seule liberté ; celle de choisir d'en finir... Chacun vivait dans le trou qu'il creusait à même le sable, grelottant. Cette même plage où les touristes se dorent la pilule aujourd'hui, en mangeant des glaces... Sans le savoir..

Puis, en janvier 1940, quand la France autorisa les femmes, les enfants et les vieillards à être officiellement sur leur territoire, ils furent tous mis dans des baraquements répartis sur toute la France. Paula et Pilar, elles, passèrent ainsi des mois à celui de Rivesaltes, dans des baraquements construits pour aguerrir les armées coloniales à leur arrivée en France. Car ce camp était constamment balayé par le vent, insupportable, et était connu pour être glacial l'hiver et brûlant l'été. Toutes deux, parmi les vingt et un mille réfugiés, ne mangèrent pas à leur faim à cause de la petite ration de pain du midi et de la soupe claire du soir pour lesquels les moins bien lotis devaient faire deux kilomètres afin d'aller les chercher, tant le camp était grand. Le vent eut raison des plus faibles, et certains jours, c'était dix personnes qui perdaient la vie, allongées sans force sur leurs couches de châlit. (1)

Paula et Pilar tinrent bon, et réussirent à aller à Paris, avec un groupe d'espagnols. L'union fait la force.

Et Carla eut la chance de pouvoir naître. Car Pilar eut une petite fille, Anita, et Anita donna naissance à Carla.

Carla sut tout cela par Anita, bien plus tard, quand elle eu « l'âge de pouvoir l'entendre ». Pilar, elle, ne parlait que d'avenir, de vie, de joie. Elle n'arrêtait jamais, toujours en train de s'occuper, et ne voulait plus se souvenir du passé. De l'Espagne, elle ne garda que ses goûts culinaires et son amour pour le flamenco, qu'elle aimait à la folie et enseigna à Carla dès son plus jeune âge.

Toute petite, Carla la vit danser et chanter sur les disques de Manuel Torres, Aurelio Mairena, de Fosforito. Elle aimait particulièrement les chants de la Niña de los Peines à qui l'ancienneté des enregistrements donnait une voix aiguë et déchirante. Mais elle aimait aussi la légendaire Carmen Amaya. Ou encore El Terremoto. L'imposante Paquera de Jerez.

(1) Lit à étages, typique des camps de travail, de concentration

Carla apprit à danser avec sa grand-mère, jusqu'à ce que celle-ci décède l'année de ses vingt-deux ans. Puis elle imita les danseuses qu'elle vit danser à la peña que les espagnols créèrent à Paris, dans son quartier, par nostalgie de leur pays.

Et ce stage avec Magdalena et Aurelio, renommés dans le monde flamenco andalou, eut lieu pas loin de chez elle, dans sa nouvelle région d'adoption. C'était une chance ! Organisé par une troupe de circassiens qui les firent venir de Jerez de la Frontera, près de Cadix.

Ces circassiens vivaient là toute l'année, avec leur chapiteau, leurs chevaux, leurs caravanes et leurs chiens. Sans hésiter, Carla s'inscrivit au stage et, pendant six jours, du lundi au samedi, Magdalena leur apprit une chorégraphie « por siguiryas ». Un type de flamenco bien de chez eux, à Jerez. Pensant qu'elle passerait pour une débutante, elle qui dansait sans compter les temps, ni pouvoir nommer les différentes structures de la danse, Carla se mit au fond, au dernier rang. Mais, dès le deuxième cours, Magdalena la plaça devant, au premier rang. Et, toute la semaine, Carla ne pensa plus qu'au flamenco, attendant impatiemment l'heure d'aller au cours quotidien, en fin d'après-midi, répétant la chorégraphie toute l'après-midi, dans sa cuisine.

Les cours furent accompagnés par un chanteur et un guitariste. Lorsqu' Aurelio chanta pour la première fois, pour leur permettre d'essayer de placer un début de chorégraphie sur son chant, Carla eut un choc. Ses larmes se mirent à couler, de joie et de douleur. D'être dans son élément, *enfin* ! Elle regarda alors Aurelio, les yeux brillants, qui lui envoya un baiser de la main, heureux qu'elle ait ressenti son chant. Et la semaine passa, si vite ! La chorégraphie de sept minutes fut montée dans la joie et la souffrance. Dans la concentration du travail acharné fourni par chacune. Par Magdalena qui essaya de leur transmettre l'essence même de son art, et par les filles qui s'accrochèrent et firent de leur mieux. Qui regardèrent chaque geste de Magdalena avec avidité pour tenter de le reproduire au mieux et de danser comme elle. Chaque cours de deux heures les laissèrent la tête vide de retenir chaque pas, le corps exténué et en sueur de passer des demi-heures entières à taper des pieds. Mais elles repartaient toujours heureuses et parlant fort à la fin de chaque cours : taper des pieds libéraient en elles la molécule du bonheur, l'endorphine. Et à la sortie, marchant vers leurs voitures, elles chahutaient et riaient comme des écolières en vacances, peu importait leur âge.

Le guitariste, Manuel, faisait partie de la troupe et vivait sur place. De tempérament franc, vif, souriant, avec son corps musclé et fin de circassien et ses traits bien dessinés, ses yeux verts taquins, il fut de suite le chouchou de ces dames et en jouait. Carla, peu attirée par ce genre de tempérament de « séducteur de masse », l'ignora et ne répondit à ses sourires que par politesse.

Si tu as besoin de plaire à ce point, c'est ton problème, pas le mien, ne comptes pas sur moi ! Moi, je suis venue faire du flamenco !

Lui disait-elle du regard. Lui qui avait l'habitude d'être adulé en fut d'abord vexé, et chercha alors d'autant plus à plaire aux autres femmes du groupe. Pour la titiller.

Il laissa les filles dessiner du bout des doigts ses tatouages tribal, le long de son cou et de ses bras finement musclés. Tout en regardant Carla fièrement. Elle lui répondit à chaque fois en secouant tristement la tête, comme pour lui signifier :

Mon pauvre...

Et puis, le jeudi soir, il provoqua l'inquiétude du groupe. Il fut silencieux, le visage fermé. Ça ne lui ressemblait pas... Pendant tout le cours, Carla sentit son regard sur elle. Et elle dut faire un effort pour le prendre correctement et faire ce que demandait Magdalena. Elle se vit, surprise, tenter de se surpasser. Parce qu'il la regardait.

Tu ne vauds pas mieux que les autres femelles... Tu n'es qu'une poule, comme les autres !

Se critiqua-t-elle. Mais elle refusa de répondre à cet appel intérieur, refusa de faire la belle, de rouler des hanches et de rire haut et fort. Et garda son habituel air dur et concentré avec effort.

Ce soir-là, Magdalena la retint un instant pour lui demander où elle avait appris le flamenco. Et, assise face à Magdalena et Aurelio, Carla leur parla de Pilar et de son histoire. Elle finit par dîner avec eux, avant qu'ils ne rejoignent les caravanes que leur prêtait la troupe.

Dans un grand terrain vague, en bordure de forêt, il y en avait une quinzaine, installées ci et là, ne respectant qu'une règle : celle de laisser au moins trois mètres entre chacune pour un minimum d'intimité dans le campement. Carla accompagna Magdalena à la sienne, et lui souhaite bonne nuit. La nuit était déjà tombée mais la lune éclairait suffisamment le paysage pour que l'on s'y déplace sans lumière.

Carla sentit alors, d'un coin d'ombre, un regard se poser sur elle. Avec force. Puis, de doux accords de guitare se firent entendre. Des notes en cascades, en panique, en quête de quelque chose, qui se transformèrent ensuite en une douce mélodie, plus lente, plus calme. Très belle... Sous le charme, Carla marcha en toute confiance vers ce coin d'ombre, à côté d'une caravane entr'ouverte.

Assis sur un tabouret, Manuel jouait. Il s'arrêta quand elle arriva à quelques mètres de lui. Leva la tête et la regarda, comme un oiseau blessé...

Jamais elle n'aurait pensé le voir ainsi, lui, le fanfaron. Le « séducteur à deux balles ». Le clown de la bande qui n'en manquait pas une. Un instant, elle douta et se dit, qu'une fois de plus, il jouait un rôle : celui de l'homme malheureux, pour éveiller sa pitié. Mais il lui suffit de croiser son regard de nouveau pour que sa colère retombe. Elle soupira, et haussa les épaules, pour lui montrer qu'elle ne savait pas quoi lui dire.

- Tu me prends pour un coq, hein ? Lui demanda-il alors.

- Oui. Je me trompe ? Lui répondit-elle d'un mouvement fier du menton.

Manuel se leva, énervé :

- Où est le mal de les faire redevenir des adolescentes amoureuses, hein ? Se défendit-il. Elles adorent ! Elles ne demandent que ça !

- Alors tant mieux si tout le monde y trouve son compte ! Rétorqua-t-elle, cinglante, avant de faire demi-tour pour s'éloigner.

Manuel se leva et posa sa guitare au sol. L'attrapa par le bras.

- J'aime pas que tu me regardes comme tu le fais, ça me fait honte... J'ai jamais ressenti ça avant... Dit-il à voix basse, comme une confidence. Elles jouent le rôle chaque année, c'est comme un rituel. C'est un jeu tout ça ! Dit-il en montrant les caravanes autour de lui et le chapiteau plus loin. Pourquoi tu joues pas le jeu, *toi* ? Pourquoi ?

Surprise, Carla ne sut quoi lui répondre. Elle se demanda si Magdalena et Aurelio jouaient un jeu eux-aussi. Son cœur lui dit que *non*.

- Non mais, c'est vrai quoi ! Reprit Manuel, ne comprenant pas pourquoi Carla restait silencieuse. T'es toujours là, droite comme un I, sérieuse comme pas deux. Pourquoi tu fais ça ?

- Mais j'en sais rien moi ! S'énerva Carla. J'ai aucune envie d'être ridicule ! Et je *refuse* qu'on se moque de moi, qu'on *joue* avec moi ! Ajouta-t-elle, posant fortement son index sur la poitrine de Manuel à chaque mot affirmé, prête à le pousser en arrière d'une pression forte. Et toi, tu *joues* avec ces femmes, et j'aime pas ça du tout !

Manuel lui sourit. Son visage s'illumina, comme celui d'un enfant.

- Mais tu m'aimes bien en fait ! *Ça alors !* S'exclama-t-il, en passant sa main dans ses cheveux bruns en bataille. J'aurais vraiment pas pu le deviner !

Prise de court, Carla se défendit en faisant barrage avec ses mains devant elle :

- Non non !

- Moi aussi je t'aime bien, l'interrompit-il en l'attrapant par les poignets.

Tous deux restèrent ainsi face à face, surpris par ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Eux qui se trouvaient insupportables depuis le début du stage... Manuel lui prit la main, et la garda entre les siennes :

- *Viens !* Lui dit-il, montrant d'un geste sa caravane entr'ouverte. Viens...

Et il chercha à l'entraîner à sa suite. Carla paniqua, seule avec Manuel, entourée de ces caravanes muettes, aux fenêtres sombres. Ces caravanes étrangement silencieuses où chacun devait les écouter depuis le début. Magdalena y compris !... Depuis ses deux agressions à Paris, elle était restée célibataire. Elle n'avait plus confiance...

Elle reprit sa main d'un mouvement sec, et s'éloigna d'un pas vif.

- Non, non ! J'ai à faire. Allez, à demain !

Manuel la laissa repartir, sans rien dire, mais longtemps, elle sentit son regard brûlant sur elle. Ressentit sa peine... Sans comprendre pourquoi, elle fut émue par ce qu'elle vit de lui ce soir-là. Ce côté solitaire qu'elle n'avait pas imaginé lui plaisait, l'appelait...

Et ce dimanche, en ce dernier jour du stage, alors qu'ils s'étaient tournés autour depuis le jeudi soir, sans oser s'approcher, Manuel vint s'agenouiller devant elle et lui fit sa déclaration. *Enfin...*

Assise dans le sable, au pied d'un gradin, Carla a le sourire aux lèvres.

Elle réalise que c'est maintenant lui qui est sur la piste. Il porte un jeans et un tee-shirt sans manches, est pieds nus, les mains et les pieds blanchis par le talc. Il a mis des bandelettes autour des poignets. Elle le voit monter par sa seule force musculaire le long de la grande barre d'acier plantée dans le sol. S'y pendre, s'y accrocher. La redescendre en glissant, le corps enroulé autour d'elle pour arrêter sa chute à à peine un mètre du sol. De peur, Carla sursaute et crie son nom : « Manuel ! »

Le public éclate de rire et la laisse honteuse et rougissante. Puis elle éclate de rire et se moque elle aussi d'elle-même. Manuel salue, sous une salve d'applaudissements, et envoie un baiser à Carla avant de repartir vers les coulisses en courant.

Ce soir-là, après avoir dit au revoir aux filles, à Magdalena et à Aurelio, elle trouva Manuel l'attendant, dos au mur, à la sortie du campement. Et quand, cette fois, il lui dit :

- Viens..

En lui tendant la main pour aller marcher ensemble dans les rues désertes, par cette nuit dorée, elle le suivit, et mit sa main dans la sienne.

- Soy tío también ahora, lui dit-elle en un souffle. (2)

Et leurs silhouettes s'éloignèrent lentement, dans les rues éclairées par la lune, main dans la main.

(2) Moi aussi je suis à toi, maintenant

XVI

Retour au moment présent, deux ans plus tard Dimanche 29 avril 2012

Comme chaque matin, malgré les rideaux tirés et le volet fermé, Carla est réveillée par le lever du soleil.

Mais ce matin, c'est différent... Carla se met doucement sur le dos, toujours sous la couette, et les yeux fermés, peinant à les ouvrir, elle fait une grimace de souffrance. Elle a l'impression que son corps a été maltraité, battu... Cette douleur lui rappelle les premières répétitions de flamenco, quand son corps n'en avait pas encore l'habitude. Yvonne l'avait pourtant prévenue qu'il y aurait un contrecoup à cet histoire avec Papy Guy, qui ne datait que de vendredi ; mais elle ne s'attendait pas à un tel choc corporel...

Un instant, elle se revoit hurlante dans la cuisine, à lancer les objets dehors, et réalise la tension énorme que son corps a du endurer à ce moment-là. Et qu'il lui fait payer durement maintenant.

Carla réalise que si Papy Guy avait réellement été dangereux, ou trop insistant, grâce à la puissance instinctive de son corps, elle aurait eu une chance de s'en sortir, car elle aurait réussi à décupler ses forces et à le faire s'éloigner d'elle, par la violence. Fini le côté social où elle aurait veillé à ne pas faire tomber ce corps fragile de vieillard. Elle se serait simplement défendue, muscles bandés et ongles sortis, sans tenir compte de son âge ni de sa condition physique. A coups de dents, à coups de pieds et de poings, s'il l'avait fallu. De rage, son instinct l'aurait transformée en une bête sauvage qui lutte pour sa survie, même si l'homme en face d'elle avait été plus jeune, plus fort.

Allongée dans son lit, elle sourit et se tapote la cuisse, gaillardement.

- Bien joué mon petit corps, mais il va te falloir du repos maintenant. On va y aller doucement, tous les deux, promis ! Lui annonce-t-elle, avant de s'étirer de tout son long, en faisant la grimace.

A ses côtés, Niña lui a déjà donné des dizaines de coups de langue dans le cou et sur le bras pour lui dire bonjour, et attend, assise, la queue qui se balance en balayant le sol. Impatiente de commencer la journée. Carla se redresse et s'assoit. Se masse les reins, les épaules, et gémit à chaque mouvement qu'elle tente de faire. Puis décide d'en rire, surprise d'être courbaturée à ce point, complice avec son pauvre corps.

- Allez, je vais prendre un bain ! Annonce-t-elle à Niña qui balance la queue.

Le bain chaud au gros sel de mer lui enlève une bonne partie des courbatures et à 14h, Carla arrive chez Yvonne. Niña la devance, va à droite à gauche en reniflant partout.

Yvonne, Rodrigue et Andy sont dehors, au grand soleil, dans le jardin qui se trouve à l'entrée du sentier qui mène à leur maison une dizaine de mètres plus loin.

Yvonne est assise sur une chaise de jardin. Ses chiens jouent ou dorment autour d'elle. Rodrigue et Andy sont à genoux dans le potager, et posent des questions à Yvonne, qui leur répond en montrant du doigt ce qu'ils doivent faire.

Un pied d'estragon à la main, les mains et les joues couvertes de terre sèche, Andy la voit et lui fait un grand signe :

- Bonjour Carla ! On a pris un peu de retard... Yvonne n'est pas claire dans ses explications !

Lui dit-il en se passant le poignet sur le front, y laissant une traînée supplémentaire de terre, et riant aux vociférations d'Yvonne qui se défend. Les cheveux en bataille, le col ouvert, il porte un vieux pantalon et un tee-shirt d'ouvrier avec de grosses chaussures de randonnées. Il est méconnaissable. Touchant, dans les vêtements du mari d'Yvonne. Rodrigue s'est redressé lui aussi et lui sourit. Il a bonne mine et irradie de bonheur, un plant de basilic dans chaque main. Lui n'a de terre sèche nulle part, habitué à faire le potager et à surveiller ses gestes. Andy s'est remis à genoux :

- Ici Yvonne? L'entend-elle demander d'une voix volontairement forte.

- Mais non, Andy ! Vocifère Yvonne, exaspérée. C'est trop prêt du persil, ça va l'étouffer ! Décale

encore un peu. Encore un peu Andy, bon sang ! Ton plant est tout petit mais il va doubler de volume, essaie de comprendre, bon sang ! S'énerve-t-elle, claquant ses mains sur ses cuisses d'incompréhension.

Andy éclate de rire.

- Pardon Yvonne, je ne connais pas l'estragon. Je n'en ai jamais goûté !

Il regarde Carla, l'air de lui demander :

Et toi ? Tu connais ?

Elle lui répond que oui, par un long hochement de tête, les sourcils levés, l'air désolé. Vaincu, il hausse les épaules en souriant et met le plant en terre. Carla rejoint Yvonne, qui lui fait des signes de la main, l'invitant à s'asseoir tout prêt d'elle. Assise bien droite sur sa chaise, elle dégage une forte impression d'autorité. Son regard est attentif aux gestes des deux hommes, à quelques mètres d'elle. Carla la rejoint et Yvonne lui attrape le poignet, la regarde enfin, tout en vérifiant de temps en temps ce que fait Andy.

- Bonjour ma belle ! Bien dormi ? Elle la regarde un long instant dans les yeux, inquiète, puis sourit. C'est bien, t'es une costaude ! Lui dit-elle en lui tapotant la joue. Je m'en doutais ! Bientôt, on n'y verra plus que du feu. Y aura plus que là que ça sera marqué. Et d'un geste, elle lui tapote le cœur. Mais ça aussi, ça cicatrise, t'en fais pas, lui dit-elle d'un geste de la main qui balaye l'obstacle. L'humain a trop de racines pour être emporté par les p'tites tempêtes. C'est bien pour ça qu'on est encore-là, pas vrai ? Lui dit-elle en plongeant son regard dans le sien. Pas vrai les garçons ? Lance-t-elle aux hommes agenouillés, les mains dans la terre.

- *Oui Yvonne !* Lui répondent ils en chœur, avant de pouffer de rire.

- Ah non, hein ! S'exclame-t-elle, prenant Carla à témoin. Depuis ce matin, ils sont comme ça ! J'sais pas si c'est le printemps qui leur fait ça, mais ils sont intenable ! Ils me tisonnent depuis ce matin, ils me cherchent. *Et ils vont me trouver !* Leur crie-t-elle de sa chaise en leur montrant son poing.

- *Oui Yvonne !* Lui répondent-ils de nouveau, en chœur. Rodrigue tombe de rire à la renverse.

- Mais, fais attention, bêta ! Ma camomille ! Lui crie Yvonne en se levant.

Andy se relève et, voulant mettre en arrière une mèche de sa frange, se remet de la terre sur le front et dans les cheveux. Tous trois se moquent de lui, mais lui ne comprend pas en quoi ce qu'il vient de faire est si drôle... Ce n'est qu'en revenant de la maison, quinze minutes plus tard, habillé avec ses propres vêtements de citadin, qu'il leur montre qu'il a compris. Se désignant le visage du doigt, il demande à Carla :

- C'est mieux comme ça, non ? J'en avais vraiment partout !

Il rit. Yvonne est de nouveau assise, et râle par plaisir. Rodrigue a toujours les mains dans la terre. Aucun d'entre-eux n'a le courage d'aller se promener. Ils sont trop bien là. Yvonne parce « qu'elle n'a pas les jambes » pour une longue marche aujourd'hui, et Rodrigue parce qu'une fois les mains plongées dans la terre, plus moyen de le faire bouger de là, tout à son plaisir.

Carla conseille à Andy de remettre ses chaussures de randonnée, et ils partent chercher sa voiture pour se rendre dans un village voisin.

Vingt minutes plus tard, ils se garent sur un parking au bord de la route, aux pieds d'une grande croix de pierre au socle carré et aux contours rongés par le temps.

- Avant, cette croix délimitait l'entrée du village, lui apprend Carla. C'est l'ancêtre de nos panneaux indicateurs. Par contre, comme tu le vois, il n'y a pas de nom dessus. Juste une formule latine. Je ne sais pas comment les voyageurs faisaient pour savoir dans quel village ils venaient d'arriver, lui dit Carla en haussant les épaules. J'imagine qu'ils ne venaient pas ici par hasard, et connaissaient le coin. Je ne sais pas...

Elle fait la moue et se tourne vers lui.

- Tu te rends compte ? Toi et moi, là aujourd'hui, si on croisait un villageois de 1800, ou même de 1900, on ne saurait pas quoi lui dire tellement on est différents d'eux, dit-elle les yeux grands

ouverts, en parlant plus rapidement. Il nous parlerait du temps, des nuages, des signes qu'il voit autour de lui, et nous on n'y comprendrait rien, aveugles à tout ça. Du ciel, explique-t-elle en le désignant, on ne voit que le bleu ou le gris, on ne le comprend plus. On vit en dessous, c'est tout...

Elle balaie du regard le paysage, regarde Andy, hoche la tête lentement, puis regarde au sol, en pleine réflexion.

- Comme l'homme a changé en peu de siècles... Dit-elle en fronçant les sourcils, soucieuse. Alors que le style de vie à la campagne a été le même pendant des centaines d'années, à vivre en harmonie avec la nature ! Les méthodes de travail, la façon d'être, de cuisiner, de manger, tout a changé ! Cette ancienne façon de vivre à la force de ses mains, au rythme du soleil, de la nature et des saisons... Une personne de 1800 pouvait comprendre et sympathiser avec quelqu'un de 1400, ou de 1200, dit-elle en regardant Andy dans les yeux. Mais nous, là, ajoute-t-elle en désignant son corps de la main avec pitié, on ne connaît pas le monde dans lequel on vit. Ni les cycles de la lune. On est entourés de machines qui font tout pour nous ; lavent le linge, font le repas. Font même notre café ! Te rends-tu compte qu'avant, il fallait le mériter ? Prendre le temps de moudre le grain et de se réveiller lentement à son odeur, en tournant la manivelle du moulin, puis prendre le temps de l'attendre, goutte à goutte, de le laisser embaumer la pièce. Aujourd'hui, tout va trop vite ! S'emballe-t-elle, recommençant à parler vite. Le café est fait en une minute, avec ces capsules que la machine perfore. Et on boit notre café qui a tout sauf le goût d'un café, à la va vite. Les machines étaient censées nous faire gagner du temps, mais nous ne nous posons pas plus que les gens d'avant, au contraire. Le stress est apparu, et est devenu la première cause de maladie. C'est dingue, non ?

Elle regarde le ciel.

- On est démunis face à ce qui nous entoure... Dit-elle d'une petite voix, les sourcils froncés. Les scientifiques nous ont expliqué de quoi notre environnement est fait, et lui ont fait perdre son mystère. Et malgré leurs définitions de tout ça, on ne le connaît pas... On n'a aucune idée de cette planète qu'on habite. On voit un nuage dans le ciel et on se retrouve penauds sous une averse, incapables de l'avoir senti arriver. On ne sait plus à quelle saison pousse chaque fruit et légume, ni à quoi servent les herbes ou les plantes. Nos grands-parents avaient encore des notions de ça, mais nos parents ont tout perdu, en *une seule* génération. Tu te rends compte ?

Andy l'admire. L'indignation la rend plus belle encore. Il hoche la tête et répond :

- Récemment, j'ai vu un documentaire sur l'après guerre.

Carla hoche la tête, intéressée. L'écoute avec attention.

- La France était détruite : quatre mille communes furent rayées de la carte à cause des bombardements. Les Allemands brûlèrent tout en quittant le pays, vaincus. Ils coupèrent même tous les arbres fruitiers, eux qui étaient aussi des paysans ! Ils décidèrent de faire ce geste absurde et inacceptable. Il faut tellement d'années à un arbre pour donner des fruits... Ils condamnaient les français à la famine en faisant ça... Le président américain, Wilson, est alors venu en France, lui qui envoya ses « boys » aider la France dans cette guerre. C'était la première fois que l'Amérique rendait visite à un autre pays, ça a été le début de la mondialisation.

Carla croise les bras et s'adosse à la croix en pierre, l'écoute avec attention.

- Et Wilson a annoncé au peuple français : « Nous allons construire un monde pour vous ».

Carla ferme les yeux, secoue la tête de dépit.

- C'est celui dans lequel on vit maintenant : plus américain que français dans son style. Mais la modernisation par l'industrialisation dès 1750 avait préparé le terrain. En philosophie, on définit deux périodes : un « Temps de Virgile » où la charrue prédominait, avec son rythme plus lent et une harmonie avec l'univers et la nature, et un « Temps d'Einstein » où le temps s'est accéléré, avec la prédominance de la science, la création de la rapidité de mouvement et de déplacement. (1)

Carla hoche la tête à plusieurs reprises, intéressée.

(1) Voir les ouvrages de Michel Onfray

- En tout cas, s'offense-t-elle en décollant son dos de la croix et en recommençant à parler fort. Moi je ne suis *pas* d'accord avec tout ça ! On n'a pas le droit d'imposer un seul mode de vie à des générations entières ! On doit avoir le choix ! Non mais, *c'est vrai quoi* ! Pourquoi ils nous ont fait perdre le contact avec la terre, avec le ciel ? Alors qu'on l'avait depuis des millénaires ? Ajoute-t-elle en les désignant de la main tout en regardant Andy dans les yeux. On est des manchots, on ne sait *plus rien* faire ! Certains d'entre nous ont même besoin d'acheter leur nourriture en barquettes toute faites par des machines, s'ils ne veulent pas mourir de faim ! Ou passer au fast-food ou au restaurant se chercher des frites et un burger, ou une pizza...

Elle se calme un peu, se rappelant l'une de ses lectures :

- J'ai lu dans un livre irlandais, que les fast-food ont été inventés suite aux mouvements migratoires des populations d'Europe, dus aux guerres et au développement de l'industrialisation. On a exploité cette main d'œuvre sur de grands chantiers, et pour la nourrir, on a créé ces imitations de pizzas pour les italiens, ces imitations de hamburgers pour les allemands.

Andy, s'assoit sur le capot de la voiture, se sent ému lui aussi.

- Oh, j'ai trop honte pour nous, trop de peine ! Explode Carla, faisant de courts allers-retours devant lui d'un pas vif. Comment on a pu se laisser déposséder de tout ça ? On était autonomes, *bordel* ! Et bam, ils ont profité de la perte d'espoir qui a frappé le français après ces deux affreuses guerres, pour lui imposer les appareils électroménagers, qui *font* tout pour lui. La télé qui *pense* pour lui et sera son « meilleur ami » !... « On va tout faire pour vous ! Travaillez, produisez, et reposez-vous une fois rentrés chez vous ! » Voilà comment on nous traite !

Énonce-t-elle d'une voix patriarcale, condescendante.

- Dans les usines, on a fragmenté le travail pour que chaque ouvrier ne sache faire qu'un seul des gestes nécessaires à la fabrication d'un objet. Avant lui, l'artisan savait le faire *seul*, de A à Z ! A partir de là, on a rendu l'ouvrier manchot. C'est un crime ! Ces ouvriers étaient pour la plupart d'anciens artisans qui ont du entrer à l'usine à cause de la concurrence. C'est affreux !

Elle fait une pause, se laisse retomber contre la croix, dépitée.

- On n'est plus que des manchots... Bons qu'à prendre la becquée que l'État nous donne, et dont il fixe lui-même les tarifs et les taxes, et les fait augmenter au besoin. Chaque jour, on prend la becquée de la télé dont une poignée de personnes choisit les programmes devant lesquels on sera bouche bée, la tête vidée par notre journée de travail. Toi qui viens de la ville, ça fait quoi, deux semaines que tu es là ? Lui demande-t-elle soudain, le menton en avant, la voix dure.

- Oui, à peu près, lui répond-il, l'impression d'être coupable de quelque chose.

- Et t'as pas l'impression de *revivre* ici, s'adoucit elle, le faisant sourire. Rien que de voir les choses, de les sentir, de retrouver l'usage de tes mains et de tes yeux ? T'as pas l'impression d'avoir été pris pour un empoté là-bas ? Lui demande-t-elle, en avançant son buste vers lui.

Andy réfléchit. Oui, c'est vrai. C'est un peu ce qu'il ressent, mais en moins fort qu'elle. Mais il n'en est qu'à ses débuts. Il sort à peine de sa coquille...

Carla le regarde fixement, le sourire aux lèvres.

- Je suis contente que tu sois avec nous maintenant. C'était du gâchis un mec comme toi en ville. Allez, *viens* : Je vais te montrer un coin très ancien !

Elle le prend par la main et traverse la route où aucune voiture ne passe, l'entraîne en riant vers l'entrée d'un petit bois. Niña les suit en jappant pour participer à leur jeu.

Les sentiers s'enchaînent, entourés d'arbres tous semblables pour Andy. Carla, elle, les reconnaît et les lui présente : Le charme, le chêne, le noisetier. Puis elle remarque un petit noyer.

- Tiens, il n'était pas là l'an dernier ! S'étonne-t-elle en se mettant à genoux devant lui. Il donnera des noix dans trois ans au moins, pas avant, dit-elle en se relevant. Elle lui pose soudain la main sur le torse, et le regarde en relevant le menton, plus petite que lui.

- Ne t'inquiètes pas, on apprend vite ici ! J'étais comme toi il y a deux ans, quand je suis arrivée. J'étais née à Paris même, *la* ville par excellence ! Mais je te raconterai ça un autre jour, dit-elle en secouant la tête. Là, j'ai une pièce de musée à te montrer, et dans son décor naturel ! Annonce-t-elle

fièrement.

L'index en l'air, elle repart en avant. Niña furète partout autour d'eux, nerveuse, ne sait plus où donner de la truffe. Devant eux, le sentier commence à descendre.

- Regarde, au sol, l'eau de pluie qui a creusé un sillon, montre-t-elle du doigt. On arrive à une ancienne rivière, lui dit-elle en souriant.

Une dizaine de mètres plus loin, Andy ne voit d'abord rien de la rivière, puis voit Carla enlever des branches et dégager un tas de pierres. Parfaitement empilées, sans mortier. Enchâssées les unes dans les autres pour former un pont en pierre, de trois mètres de long, qui enjambe un très mince filet d'eau.

- Regarde les pierres dans l'eau, comme elles sont polies par le passage du courant depuis des siècles ! Lui dit Carla. Il devait y avoir une belle petite rivière ici ! Tu sais comment on appelle cet endroit ?

Andy secoue la tête.

- Le « Pont du Seigneur » !

Accroupie sur le pont, elle lui montre le sentier qui monte à présent.

- Là-haut, à vingt mètres, il y a un château. On devait sûrement payer un péage pour passer ce petit pont, dit-elle en tapotant les vieilles pierres du plat de la main. Pour moi il était surtout symbolique et annonçait : « Vous entrez dans le domaine du Seigneur du coin. Payez, ou faites demi-tour ! » dit-elle d'une voix qu'elle tente de faire plus grave.

Puis elle pointe du doigt le court d'eau, à quelques mètres.

- Regarde ce vieux muret là-bas. Il était là pour dompter la rivière à mon avis, qu'elle ne déborde pas. Approche et assieds toi à côté du pont, ou sous lui, près de son arche, dit-elle en caressant le vieux pont de son pouce, comme un vieil ami. Il doit être là depuis mille ans au moins...

Andy s'assoit sur un rocher dans le mince filet d'eau qui passe sous le pont et le touche. Il est parfaitement conservé. Dans cet endroit désormais oublié de tous, où plus personne ne passe.

- Regarde le sentier qu'on vient de prendre. Il y a des pavés de pierre à droite à gauche si tu regardes bien, montre Carla du doigt. Tu te rends compte comme c'est vieux tout ça ? Moi, ça me fascine ! Dit-elle d'une voix enjouée qui fait rire Andy. Je suis assise sur une ancienne route où sont passés des paysans avec leurs bœufs ou leurs paniers, des gens aisés avec leurs calèches !

Andy l'écoute tout en regardant la beauté de ce pont tout simple, mais qui n'a pas bougé en mille ans, ses pierres parfaitement imbriquées les unes dans les autres par un artisan de talent. Et la végétation qui pousse sur lui, et pourrait le rendre invisible un jour. Il sent qu'il a vécu des tas d'histoires, et les porte en lui. Carla et lui échangent un regard complice.

Il se relève. Elle lui prend la main et l'entraîne vers le sentier qui monte maintenant.

- Regarde le muret à droite, il délimitait la chaussée, lui dit-elle d'une voix plus calme. Regarde, un pavé ! Dit-elle en enlevant du pied une feuille morte. Et là aussi, regarde !

Pris au jeu, Andy la suit et décrypte avec elle le passé de ce paysage, par les indices de pierre qui restent ça et là.

- Regarde cette merveille ! Dit-elle soudain, d'une voix forte et émerveillée.

Une vieille croix de pierre se tient devant lui, au milieu du chemin. Tellement vieille que ses contours en sont presque ronds, comme une croix celte. Rongés par le temps.

- Et voilà l'entrée officielle du domaine ! Lui annonce Carla, dos à la croix, bras grands ouverts. C'est beau, hein ?

Reconnaissant, Andy réalise les merveilles à côté desquelles il serait passé, sans le savoir. Il aurait pu se promener dans cette forêt, et ne rien regarder.

- Il ne reste rien de l'ancien château, lui apprend Carla. Ils ont du le raser et construire le nouveau, très récent, sur son ancien emplacement.

Et après lui avoir montré le haut du sentier, elle ajoute :

- Par-là, on rejoint la route et notre voiture. Je voulais te faire passer par la forêt pour que tu fasses le même chemin que les gens du Moyen Âge, lui dit-elle en clignant de l'œil.

Ravis, ils retournent à la voiture. Niña saute lourdement dans le coffre et s'endort rapidement, épuisée par toutes ces bonnes odeurs. Andy part en rêverie et regarde le paysage défiler tandis que Carla chantonne en conduisant.

Ému, il se dit que tout ça, toutes ces beautés, c'est peut-être chez lui maintenant...

Il est 17h30 lorsqu'ils rentrent et Carla l'invite à boire un verre chez elle avant de retourner chez Yvonne et Rodrigue. Épuisée, Niña ronfle déjà sous la table de cuisine, couchée sur leurs pieds.

- J'ai beaucoup aimé ce qu'on vient de faire, lui avoue Andy, cherchant comment expliquer à Carla son émerveillement. Jamais personne ne m'a proposé ce genre d'expérience ; d'aller dans un endroit où restent des ruines et de chercher des indices pour tenter de reconstituer son histoire. C'était fascinant ! Même enfant, je ne me suis jamais autant amusé je crois, dit-il en souriant, portant son verre d'eau à ses lèvres.

Carla hoche la tête, aussi enthousiaste que lui.

- C'est génial, hein ? Sache qu'en faisant ça, on utilise cette partie-là de nous. Et Carla pose son index sur son nez. Le flair, l'instinct, annonce-t-elle. Utiliser ton imagination. Car, c'est quoi l'imagination, sinon ressentir ce qui est présent autour de nous ? On laisse l'esprit et le corps se détendre, et on *capte*, notamment avec le « pif » comme on dit en France. Car tout est là, autour de nous, à attendre qu'on le regarde et qu'on l'écoute. Les petites voix du passé attendent qu'on les écoute pour nous raconter leurs histoires, lui dit-elle comme une confidence. Elles sont partout, dans chaque pierre, dans chaque arbre. *Tout* est vivant ! J'ai découvert ça en soignant les maisons, ajoute Carla.

-Tu quoi ? La coupe Andy.

Carla éclate de rire.

- Je *soigne* les maisons, répète-t-elle en riant. Et oui ! Elle hausse les épaules. Elles en ont autant besoin que nous ! C'est simple : chaque maison ou terrain, garde ses histoires. C'est ce qu'on appelle « la mémoire des murs » et celle-ci peut rendre la vie impossible à ceux qui y emménagent. Ça peut leur donner des maladies, provoquer un mal-être ou des séparations dans un couple. Alors j'y vais avec mon charbon ardent, mes pierres, et mon pif. Je me mets dans chaque pièce et je capte ce qu'elle a à raconter.

Andy pose son verre sur la table, écoute avec attention.

- Ça commence par un frisson, une émotion, lui explique-t-elle. Ça peut-être de la tristesse, ou un mal-être, une envie de vomir ou l'impression d'être enfermée dans une boîte. Ce sont des exemples, dit-elle en balayant l'air de la main, il n'y a pas de schémas généraux. Chaque maison est unique, comme les personnes. Chaque cas est particulier. On ne peut pas appliquer à un lieu ou une personne des formules toutes prêtes de guérison ou de soulagement. C'est du charlatanisme ça, du théâtre. Crois-moi ! S'emballe-t-elle soudain, parlant plus vite. Bref, excuse-moi, ça m'agace tellement ces nouveaux thérapeutes qui travaillent avec leurs fiches et leurs formules toutes prêtes bien apprises par cœur... C'est à peine s'ils regardent le patient pendant la séance. Mal au dos ? C'est bon, j'ai la formule ! Et hop ! Mais le mal de dos, par exemple, peut avoir vingt origines différentes, au moins, ce n'est jamais la même chose. Carla soupire, se laisse tomber contre le dossier de sa chaise. Ces thérapeutes donnent des résultats si pauvres, le patient ne verra aucune différence après le soin. Et après ça, il ne croira plus en l'énergétique, la vraie, celle des anciens guérisseurs, des rebouteux, de celles qu'on appelait des « sorcières ». Elle est *instinctive*, celle-là, et s'adapte à *leurs* besoins, à *leur* profil unique.

Andy la regarde, sous le charme. Carla s'en rend compte, et le regarde un instant dans les yeux. Puis retourne à son sujet, rougissante, cherchant à reprendre contenance :

- Bon, c'est certain, on a besoin de quelques cours au début, oui, pour apprendre à se protéger, à connaître le mécanisme du corps, le rôle des organes et des méridiens. Mais c'est tout ! Dans mon cabinet, je découvre des gens qui ont le don eux-aussi : selon leur histoire, leur sensibilité, et surtout

ce qu'ils ont appris dans leurs vies antérieures, ils sauront soigner mais tous à leur manière, de façon unique. Par les mains, par la parole, par la création d'objets ou d'œuvres d'art, par le chant, énumère-t-elle en comptant avec ses doigts. Du coup je les aide à se lancer et ça donne de bons thérapeutes, efficaces et empathiques surtout.

Carla prend une bouteille d'eau et leur sert un verre chacun.

- En fait, j'adore mon métier ! Conclut-elle en gloussant de plaisir comme une petite fille. On ne sait jamais ce qu'il y aura à faire ! Moi qui ne supporte pas les habitudes, c'est le métier qu'il me fallait ! Dit-elle en riant.

- Pourras-tu m'aider à ce sujet ? L'interrompt Andy, intéressé. Je me cherche... Je sais que je suis à un tournant de ma vie, mais c'est très flou là-dedans, lui demande-t-il en montrant son front du doigt.

- Oui, bien sûr ! S'exclame Carla. On verra ça, t'inquiètes pas. Elle lui tapote le bras du bout de la main. On a tous un domaine dans lequel on est bon, où on se sentira particulièrement à l'aise. On regardera pour toi ce qui viendra. Mais on fera ça, en séance, hein ! Précise-t-elle en dressant son index devant elle. Je coupe en dehors du travail, sinon je n'ai aucune énergie pour ma vie à *moi*. Et je me suis incarnée pour travailler des choses moi aussi, il ne faut pas que je mette ça de côté... Dit-elle en souriant.

Elle fait une pause, boit elle aussi un peu d'eau avant de reposer son verre.

- Tu sais, je n'ai su qu'il y a cinq ans que je pouvais choisir de capter ou pas. Toute mon adolescence est un brouillard. Mon enfance n'en parlons même pas... Ajoute-t-elle en faisant la grimace. J'ai des souvenirs mais lesquels sont réels, lesquels sont rêvés ? Aucune idée ! J'étais en rêverie les trois quarts du temps, à imaginer des scénarios à la moindre personne croisée, à rêver la nuit entière, à partir loin. Parce que je ne savais pas couper avec ma médiumnité et vivre simplement ma vie à moi, vivre simplement le moment présent comme n'importe qui d'autre. Je captais en continu... Mais maintenant, j'y arrive mieux, lui dit-elle fièrement, pendant qu'Andy fait mine de l'applaudir silencieusement.

Carla salue, en riant, et continue :

- Mais je ne peux pas m'empêcher de vivre chaque soin à fond et de partager avec le patient sa joie ou sa peine. Je n'arrive pas à me calmer là-dessus... On partage beaucoup et c'est fort. C'est beau ! S'emballe-t-elle de nouveau. Mais en fin de journée, je suis *épuisée* par l'émotion. Ma vie est à l'image des montagnes russes, comme on dit. Je vis les choses trop fort, la joie me désatomise, la peine me fait exploser de l'intérieur.

Andy hoche la tête, compatit.

- C'est beau car je fais tout à fond, mais mon corps, le pauvre, il déguste ! Il prend un maximum et je dois ensuite lui consacrer un temps rituel tous les jours pour le préparer le matin, puis le remettre en état le soir. Mais, malgré ça, parfois, le week-end, je ne peux pas me lever du canapé. Le temps de récupérer. Pour mieux replonger dès le lundi dans ce bain de sensations et prendre le risque d'en sortir rincée de nouveau, à rester amorphe sur le bas-côté de ma vie, vidée.

Elle fait une pause, regarde Andy d'un air soudain sérieux.

- En fait, je me demande parfois dans quel état je vais finir, à vivre de cette façon là... Lui avoue-t-elle d'une voix étrangement calme qui le surprend. Folle ? Propose-t-elle, en faisant la moue. Épuisée ? Elle fait une pause, pose son menton dans sa main, le coude sur la table. Ça me fait peur parfois. Mais je ne peux pas aller contre ma nature. J'ai toujours été comme ça...

Ironique, elle lève son verre et trinque avec lui.

- Qui vivra verra ! Lui dit-elle alors, de nouveau gaie.

Andy rit de tous ses changements d'humeurs.

- Tu viens d'où au fait ? Lui demande-t-elle soudain en fronçant les sourcils.

- D'Île de France, de Seine-et-Marne. J'y ai un appartement mais plus de boulot. Depuis lundi, je suis maraîcher dans le coin. Je vais voir ce que ça donne. J'essaie !

Elle lève son verre d'eau et trinque avec lui.

- Aux hasards de la vie !
- En tout cas, ça me plaît, lui raconte Andy. C'est le premier travail manuel que je fais, au grand air en plus ! Et mon corps à l'air de tenir et d'aimer ça.
- Et ton appartement ? Tu le loues ? Il ne te manque pas ? Lui demande-t-elle en se penchant vers lui. T'as un animal ?

- Rien. Même pas une plante ! Lui avoue Andy, en mimant la honte. C'est en venant ici que je m'en suis rendu compte. Je vivais dans un désert depuis quinze ans. Et je ne comprends pas pourquoi...

Son regard devient flou un instant. Il part en rêverie.

- J'adore Yvonne et Rodrigue, c'est comme une nouvelle famille pour moi...

Puis il plonge ses yeux dans ceux de Carla.

- Et je suis heureux de t'avoir rencontré, toi aussi...

Tous deux restent silencieux, à se sourire. Andy avance timidement sa main et touche celle de Carla, du bout des doigts.

Niña se réveille sous la table, et aboie. Tous deux sursautent. Leurs mains se séparent. Gênés, n'osant plus se regarder, ils portent toute leur attention sur Niña, le corps plongé sous la table. La gueule encore chiffonnée de sommeil, à moitié réveillée, elle continue à grogner. Puis elle se lève et sort en courant, aboie sur le perron. On entend quelqu'un marcher dans l'allée, sur le gravier.

- Je n'attends personne... Lui dit Carla, les sourcils froncés. Agacée. Je reviens ! Ajoute-t-elle en lui faisant signe de rester assis.

Elle n'a pas le temps d'arriver à la porte que Manuel, son guitariste, s'y poste, la main contre le mur. Ses sourcils se lèvent, il hoche la tête lentement.

- Ah ouais, je vois. « Hago nada, veo nadie ». Dit-il en mimant une voix de fille maniérée, la main en l'air. (2)

Carla, énervée et surprise, prise de court, ne lui répond pas. Se tient debout entre Andy et lui. La poussant gentiment sur le côté, Manuel s'avance vers Andy qui s'est levé et attend, debout, à la table de cuisine. Le tee-shirt sans manches de Manuel découvre de minces bras musclés aux fins tatouages tribal. Andy remarque la finesse des traits du beau visage de Manuel, la forte masculinité qui se dégage de lui, de son corps musclé et sûr de lui. Il regarde Andy de haut en bas et lui tend la main.

- C'est toi « Nadie » j'imagine ? (3) Lui demande-t-il, le visage boudeur.

- Oh, fais pas le malin, Manuel ! Enrage Carla. *Tu nous ennuies !* Le coupe-t-elle en le mettant dehors.

Tous deux restent sur le perron, à parler vivement, avec beaucoup de gestes.

- C'est quoi cette comédie ? C'est comme ça qu'on t'a appris à dire bonjour aux gens, toi ? Le sermonne-t-elle. Et puis merde, je t'avais dit de ne pas venir, et tu sais que je ne supporte pas qu'on passe sans prévenir. Lo sabes no ? (4)

Insiste-t-elle, lui frappant la poitrine du plat de la main à plusieurs reprises.

Sous le coup de l'émotion et de la surprise, Carla retrouve sa voix cassée de la veille. Manuel perd de sa prestance, et la prend par les épaules.

- Je me suis inquiété, lui dit-il les sourcils froncés. C'est pas dans tes habitudes de m'envoyer bouler comme ça. Ce matin je me suis dit que quelque chose allait pas, alors je suis passé. Voilà !

- Et depuis quand tu t'inquiètes pour *moi* ? Lui demande Carla, la voix brisée.

Elle tousse, la main sur sa gorge.

- T'aurais grandi pendant la nuit ? Lui reproche-t-elle entre deux quintes de toux.

(2) Je ne fais rien et je ne vois personne

(3) Personne

(4) Tu le sais pourtant, non ?

Manuel hausse les épaules, vexé.

- Allez, c'est pas le moment, va...

Elle pousse un soupir, prend la main de Manuel et l'entraîne vers Andy.

- On parlera de ça plus tard, lui dit-elle. Manuel, voici Andy, un nouveau voisin. Andy, voici Manuel.

Les deux hommes se serrent la main.

- Je suis son mec aussi, précise Manuel.

Carla lève les yeux au ciel.

- J'avais bien compris, lui répond Andy. Il n'y a que quand on pense posséder une femme qu'on se comporte comme tu l'as fait, comme un babouin. Tu as aussi prévu de marquer ton territoire dans la cuisine ? Préviens-nous surtout !

Andy se retient de trembler. Les mots sont sortis sans qu'il s'en aperçoive. Et maintenant, c'est trop tard... Il n'a pas l'habitude de répondre de cette façon-là, s'étonne lui-même.

Manuel accuse le coup. Éclate d'un rire sec qui arrive comme une détonation au visage d'Andy et le fait reculer un peu.

- Non, mais, tu l'as trouvé où celui-là ? Demande-t-il à Carla en montrant Andy du pouce. Fait chier, il a pas tord... Ajoute-t-il en regardant le sol, en soupirant. Désolé, je suis un *artiste*, j'aime faire des entrées remarquées, ajoute-t-il en le regardant dans les yeux, soulevant son sourcil gauche, le visage un peu penché vers la droite.

Carla secoue la tête, souffle fortement par la bouche.

Non mais n'importe quoi !

Manuel serre la main d'Andy, embrasse Carla dans la nuque.

- Je t'appelle plus tard, guapa. Repose-toi bien.

Et il sort. Son corps dit clairement qu'il est vexé.

Carla, encore sous le choc de la surprise, s'est assise et ressent de nouveau la grande fatigue de son corps qui n'a pas encore récupéré totalement de l'agression de Guy vendredi. L'adrénaline de cet après-midi n'était que passagère. La fatigue lui retombe dessus, au centuple.

Inquiet, Andy s'agenouille devant elle et lui tend son verre d'eau. Carla le regarde, un instant ironique. Semble lui dire :

On a déjà vécu cette scène, non ? Mon sauveur au verre d'eau...

- Bon, lui c'est Manuel... Dit-elle en tenant son verre, sans le porter à ses lèvres. Elle ne sait que dire de plus, et le tourne dans ses mains. Je fais du flamenco et c'est mon guitariste.

Elle n'a pas le courage d'en dire plus. Son cœur bat fort. Andy va partir maintenant, c'est sûr, et elle n'en a pas envie.

Non... Qu'il reste encore un peu...

- Pas de problème, lui répond Andy, accroupi devant elle. Je suis heureux de te connaître quand même. Ça ne change rien...

Sa main se tend vers la cheville nue de Carla. Mais il suspend son geste et laisse sa main retomber au sol, inerte. Le regard au sol, il ne sait pas non plus quoi dire.

Ce n'est donc pas un ami, ou un frère. Je suis enfin fixé...

Tous deux restent là à regarder le sol, vidés de leur force, coupés en plein élan.

Puis Andy se lève et d'un geste qui se voudrait celui d'un grand-frère, lui frotte doucement le bras, pose le bout de ses doigts sur sa tête inclinée.

- Tu as mon numéro. Appelle-moi si tu as besoin ou si tu as juste envie de passer. Ça ne change rien que tu aies quelqu'un. Je veillerai sur toi, si tu le veux bien. Lui dit-il d'une voix douce.

Il s'interrompt. S'éclaircit la gorge.

- Je t'aime beaucoup...

Et sur un dernier geste pour lui dire au revoir, il sort.

Hébétée, Carla se lève et se jette sur le canapé, les bras ballants, sa main touchant le sol.

Je vais pas vivre vieille moi... Mais qu'est-ce que j'ai fait pour être dans un tel pétrin tout le temps ?

Les larmes coulent, mais rapidement le sommeil la sauve, l'emporte loin, en rêves.
Où tout est plus simple.

XVII
Cinq jours plus tard
Vendredi 04 mai 2012

Andy a travaillé ces quatre derniers jours comme dans un rêve...

Il passa le lundi premier mai les mains dans la terre, à planter les légumes d'Yvonne.

Il fallait qu'il s'occupe, pour ne pas penser...

Puis, à partir du mardi, son travail de maraîcher lui permit d'oublier pendant quelques heures salvatrices, le poids qu'il a dans la poitrine depuis dimanche. Dans la gorge...

Sa main, occupée à désherber et à planter aux « Jardins du Morvan » d'André, oublie pendant quelques heures qu'elle a tenu celle de Carla. Mais ne la tiendra certainement plus. Ses bras, qui ne veulent que la tenir contre lui, la protéger, oublient tout pendant quelques heures, grâce aux cageots à porter et au maniement de la brouette. La tension dans ses jambes et son dos provoquée par le travail, permet à sa tête de ne plus lui passer en boucle la scène dans la cuisine de Carla, dimanche... De ne plus voir et revoir le baiser triomphant et possessif de Manuel sur la nuque de Carla. L'image d'elle, brisée, assise sur sa chaise, sans forces. Son dernier regard vers lui...

Cette femme n'est pas libre, mais elle me hante...

Il n'a jamais ressenti ça de sa vie et se demande parfois si ce n'est pas ce que Carla fait ressentir à chaque homme. À Manuel. À Guy, qui, passé soixante-dix-huit ans, était fou d'elle lui aussi... Il sait que certaines femmes portent en elles la capacité de rendre les hommes amoureux en un regard, et de provoquer leur perte... Malgré elles parfois...

Car lui aussi se sent dépossédé de lui-même, ne pense qu'à elle, à un avenir avec elle.

À « l'avoir pour moi »... Rien que pour moi !

Ces mots terribles, ce besoin de possession est là, il n'y peut rien. Il veut fusionner avec elle, connaître chacune de ses manies, ce qu'elle aime manger, sa façon de faire les choses. Il veut connaître chaque centimètre de son corps, ses lubies, comment elle vit.

Tout !

Dimanche soir, le cœur brisé, il décida de laisser le temps passer et d'essayer de l'apaiser. C'est ce qu'Yvonne lui aurait recommandé de faire. Mais après quatre jours de tentative, il ne vit aucun changement...

Heureusement, travailler en équipe le fait rire et lui donne une distraction. Aucun d'entre-eux ne le laisse partir dans ses pensées. André, le patron, est aux anges :

- C'est une bonne équipe cette année, bien dynamique ! Je ne sais pas si c'est ta présence qui leur fait ça, mon garçon, mais ils sont plus gais, plus énergiques !

Le lundi premier mai, à 12h, avec son autorisation, ils se sont tous donnés RDV chez André, non pas pour travailler cette fois : les deux frères organisèrent un barbecue sur le terrain. À chacun de ramener de quoi créer un repas commun, eux ramèneront et feront cuire la viande ! Ce fut un déjeuner où ces deux-là montrèrent aux autres qu'ils étaient finalement de bonne compagnie. L'un d'eux les fit rire aux éclats à marcher sur les mains, visiblement sans effort. Sous les applaudissements de la belle Cassandre dont les longs cheveux clairs, accrochés à la diable, ruisselaient autour d'elle et faisaient ressortir la beauté de son visage.

Même la salopette la met en valeur... Se dit Andy. *Il y a des femmes comme ça...*

Réjane, les yeux rieurs mais la parole rare, se dévoila un peu, cette après-midi là, lorsqu'Andy lui demanda si elle était d'ici.

- Oh non... Lui dit-elle simplement, en secouant doucement la tête. Je suis née ici, mais j'ai vécu ailleurs, longtemps...

Avec ses cheveux courts et gris de quinquagénaire, son cou mince, ses fins yeux en amande, gris eux aussi, elle troublait encore les hommes autour d'elle. Par moments, sur son visage passait comme un éclat, et on l'imaginait trente ans plus jeune, sublime, avec des cheveux bien plus longs, un peu épais. Elle avait été heureuse, ça se voyait. Pourquoi vivait-elle seule dans cette maison

vide ? Sans souvenirs, ni décorations, ni couleurs ?...

- J'ai longtemps vécu à l'étranger... Commença à raconter Réjane.

Intrigués, les autres se rapprochèrent, formant un cercle autour d'elle, leur assiette à la main.

- J'aime l'Inde avec passion. J'y ai vécu quinze ans avec un homme qui y avait créé un dispensaire de premiers soins. Chacun pouvait y venir gratuitement, à tout moment, leur dit-elle, un mince sourire aux lèvres. Nous avons appris leur langue, leur façon de vivre. J'ai rarement eu besoin de cuisiner ; un petit groupe de femmes venait chaque soir, au moment de la fermeture, avec leurs sacs de tissus colorés. Elles entraient dans la cuisine, en me poussant gentiment, et cuisinaient en chantant, en riant, pendant que mon mari finissait sa journée. Mon mari soignait chaque semaine leurs familles des maladies courantes mais parfois mortelles que l'on attrape là-bas, à cause de l'eau qu'on y boit. C'était leur façon de nous remercier. On mangeait tous ensemble. On était heureux...

Elle se tut, touchant du bout de sa fourchette le contenu de son assiette.

- Et puis il y a eu une épidémie. Beaucoup de morts. Beaucoup... C'était affreux. Mon mari a attrapée cette affreuse maladie lui aussi, et personne n'était là pour le soigner, lui... Je ne sais pas par quel hasard je ne l'ai pas attrapée moi aussi. Quand ça s'est calmé, le groupe de femmes avait diminué de moitié. J'ai dû fermer le dispensaire, je ne pouvais rien faire seul, c'était lui le médecin. Alors, quand ma famille m'a dit de revenir ici, je suis revenue vivre avec ma mère qui avait besoin de moi. Aujourd'hui, j'habite dans sa maison. Celle qu'elle m'a laissée en partant elle aussi. Je pense souvent à l'Inde, oui, j'y pense souvent...

Le groupe fut ému de sa confession. Cassandra la prit dans ses bras, mais Réjane la repoussa, gentiment, les yeux secs. Cette femme dut être si rayonnante par le passé, et choisit à un moment de sa vie de tout éteindre en elle. De laisser le vent la sécher de l'intérieur, pour ne plus rien sentir.

Que chaque minute passe, et ne laisse aucune trace. Aucune !

Pensif, Andy la regarda et eut une pensée pour Yvonne, toujours réjouie. Yvonne qui a cinq chiens à l'âge auquel d'autres hésitent à n'en prendre qu'un seul. Yvonne qui a vécu des moments difficiles, mais a décidé de vivre. Que chacune minute lui apporte son lot de surprises, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, c'est tout ce qu'elle demande à la vie.

Cela fait maintenant trois semaines qu'il vit avec elle et, en échange, Andy paie les courses, fait la vaisselle et rend de petits services. La meute l'a adopté. Chaque matin, le petit chien jaune, Mina, l'accueille en bas de l'escalier en jappant et en se mettant sur le dos, sa queue se balançant entre ses pattes arrière dressées vers le ciel.

Il est 16h. En ce printanier vendredi 4 mai, Andy se repose maintenant dans le jardin d'Yvonne, un cahier sur les genoux. Depuis quatre jours, il écrit. Des notes, des souvenirs. Il ne sait pas ce qu'il en fera mais ne peut s'empêcher de le faire. Yvonne, assise à ses côtés, joue aux mots mêlés et lui demande parfois de l'aide. Yvonne et Andy échangent quelques mots, de temps en temps, paisiblement. Étant naturellement bien ensemble, le silence ne les gêne pas et s'installe parfois longuement entre-eux. Car Yvonne sait aussi se taire, comme l'a découvert Andy. Elle sait voir quand l'autre a besoin de silence. Régulièrement, le petit chien leur amène une balle que chacun lui lance à tour de rôle, quand ils y pensent.

Et le temps passe doucement, sous ce doux soleil. Autour d'eux, les fleurs commencent à égayer les parterres d'Yvonne, mettant de belles couleurs ici et là.

Le téléphone d'Andy sonne soudain. Yvonne, à ses côtés, lance la balle au petit chien.

Deux messages de Carla... Surpris, Andy hésite un instant... Puis se hâte de les lire :

Bonjour Andy, c'est Carla. Comment vas-tu ? Le patient de 17h a un empêchement. Je passerais bien vous voir... Vous êtes là ?

Le second message, dit :

Dis-moi si je dérange ou si tu n'as pas envie de me voir. Je comprendrai... Encore désolée pour dimanche, pour le comportement de Manuel. C'est un gosse... Ça me ferait

plaisir de vous voir. J'ai pensé à vous toute la semaine.

Andy comprend avec plaisir que Carla, par « vous », veut lui dire qu'elle a pensé à *lui* aussi. Il lui répond alors, le sourire aux lèvres :

Avec plaisir ! On est dans le jardin, on t'attend !

Et il prévient Yvonne de son arrivée. De joie, elle tape dans ses mains et s'engage dans le sentier. Part vers la cuisine chercher la brioche dont la cuisson a embaumée la cuisine ce midi.

Andy la regarde partir en souriant. Il est heureux qu'elle soit là, ce sera moins gênant pour eux deux de se revoir simplement, comme ça. Comme de simples voisins...

Quinze minutes plus tard, la meute part en courant rejoindre Carla et Niña dans le sentier. Depuis sa nuit passée chez Yvonne, la meute a adopté Niña, grosse chienne noire à pattes blanches, au grand corps, et qui fait peur au premier abord tant elle est impressionnante par sa carrure et son regard humain. Elle est considérée comme « asociale » par ceux du village qui l'ont surtout connue pendant l'année qu'elle passa à traîner dans les rues, suite à la mort de sa maîtresse. Plusieurs d'entre-eux la nourrissaient d'une assiette posée devant leur maison, dans laquelle ils lui mettaient les fonds de casserole ou les carcasses de poulet. Ils la voyaient manger, mais jamais ils ne purent l'approcher ou la caresser. Elle se sauvait à chaque fois, et recommençait à errer.

Carla arrive soudain, précédée de Niña. Andy et elle se disent bonjour oralement, simplement, gênés. De loin... Yvonne joue à celle qui ne remarque et ne sait rien, et tapote la tête de Niña qui vient de la rejoindre et a posé sa tête sur ses genoux, assise à sa droite. Carla rejoint Yvonne et s'accroupit face à elle, les mains posées sur les genoux. Elle lui caresse les cheveux en lui disant bonjour. Avec Carla et Niña qui l'entourent, et Andy assis face à elle, Yvonne rayonne :

- Que je suis contente de vous connaître tous les trois ! Leur dit-elle, en se penchant vers eux et en leur touchant la main chacun leur tour. Vous m'apportez un beau soleil qui réchauffe mes dernières années. Allez, allez, dit-elle en les arrêtant d'un geste de la main, ne faites pas comme si j'allais encore vivre éternellement hein ! Je ne suis pas une enfant ! Ils rient tous les trois. Tiens, je boirais bien quelque chose ! Pas vous ? Andy, peux-tu aller nous chercher de l'eau et du jus de pomme s'il te plaît ? Et une chaise, Andy ! lui crie-t-elle alors qu'il marche déjà vers la maison.

Le cœur léger, il entre dans la cuisine et rassemble les verres et les bouteilles. Sort une chaise pour revenir la chercher lorsqu'il aura posé le plateau sur la table de jardin.

Carla s'est assise sur la chaise qu'il a libérée, face à Yvonne. Celle-ci lui tient les mains et lui parle. Carla l'écoute intensément, et hoche la tête de temps en temps. Parfois, pour appuyer ce qu'elle lui raconte, Yvonne lui tapote la main ou la joue.

Andy les regarde de loin et attend. Il sait que leur conversation s'arrêtera dès qu'il les rejoindra avec le plateau. Yvonne tend les mains vers le cou de Carla, qui tient ses cheveux rassemblés en un chignon improvisé et lui dégage la nuque. Elle y accroche sa chaîne en argent avec ses médailles de Saint Michel, de Sainte Rita et de la vierge Marie. Carla se lève et l'embrasse, laisse ses cheveux retomber lourdement sur ses épaules, en rideaux. Andy sent qu'il peut alors les rejoindre et marche vers elles, portant le plateau.

- Ha mes enfants, reprend Yvonne, il faut accepter de quitter de monde en étant en paix, c'est important ! Leur dit-elle en secouant son index vers eux, comme pour leur faire la leçon. J'ai fait des erreurs dans ma vie, j'ai pas toujours eu du courage non plus, et je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu faire. Mais tout ça, c'est rien ! Conclut-elle en les balayant d'un grand geste de la main. Ce qui compte, c'est que je l'ai toujours écouté, lui, dit-elle en tapotant sa poitrine, à l'endroit où bat son cœur. J'ai aimé, *ah ça oui* ! Et j'aurai aimé jusqu'au dernier moment. Et c'est *ça* qui compte !

Elle s'arrête un instant, et les regarde chacun leur tour, en hochant la tête.

- J'ai donné de l'amour à des gens qui s'en sont servi pour me faire du tort. J'en ai aussi donné à d'autres qui ne m'ont jamais rien donné en retour. Et je ne regrette rien ! Affirme-t-elle d'un grand hochement de tête. Parce que malgré les déceptions, ajoute-t-elle en levant l'index de nouveau,

malgré les grandes tristesses que j'ai eues à cause de certains, le temps que je me remette, et *hop* !, je trouvais d'autres gens à aimer et qui, *eux*, me l'ont rendu. Que j'ai vécu de belles choses ! Jubile-t-elle, les yeux au ciel, le sourire aux lèvres. L'amitié c'est ça : on se côtoie un temps, des années parfois, à se faire du bien, à s'apprendre des choses les uns aux autres, et puis les chemins se séparent. Et c'est très bien comme ça ! Dit-elle en claquant sa main sur sa cuisse. Mes enfants, vivez ! Conclut-elle en tapant du plat de la main la table qui se trouve devant elle. Aimez le plus de gens possible, prenez des risques ! Et ayez mal parfois. Ça vous fera devenir plus grand à chaque fois. Il faut vivre sans avoir peur de perdre des choses ou de souffrir, sinon, on ne vit pas ! On se terre et on laisse les jours passer. On ne construit rien, dit-elle d'un ton désapprouvateur. J'ai quatre-vingt-cinq ans, et je connais encore beaucoup de gens malgré tous ceux qui sont déjà partis. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Yvonne prend le temps de les regarder chacun leur tour, pour insister. Les regarde dans les yeux longuement. Puis continue :

- A soixante ans, je connaissais tellement de monde ! Ah vraiment ! Ne devenez pas comme ceux qui font le vide autour d'eux et qui finissent seuls quand arrive le moment de la retraite. Demandez-leur et vous verrez que c'est parce qu'ils ont *trop* demandé aux autres qu'il n'y a plus personne autour d'eux. Ils se sont sentis déçus et amers de ne pas recevoir autant qu'ils le voulaient, et ils ont fermé leur porte. Et ce n'est pas juste de demander ça aux autres, non ! S'insurge Yvonne, en tapant de nouveau la table, le regard dur. Chacun fait de son mieux, avec sa petite vie ! On ne peut pas demander aux autres de nous porter, c'est injuste !

Yvonne leur sourit, s'excuse de s'être énervée.

Ce n'est pas contre vous, mes amours !

- En tout cas, il n'y a rien de plus triste que de finir comme ça, je vous le dis. Ne devenez pas amers, et donnez toujours une chance aux autres. Car vous ne les comprendrez *jamais* de toute façon. Vous n'aurez jamais tout vu, vous n'aurez jamais fait le tour des choses, même à mon grand âge ! Conclut-elle en les faisant exploser de rire, tant son discours semble un monologue de théâtre.

Puis elle lève son verre et trinque avec Carla et avec Andy, qui s'est assis par terre et en a oublié d'aller chercher la troisième chaise. Niña couchée à ses pieds, Carla est penchée sur elle et joue avec du bout des doigts. En extase, la gueule entr'ouverte en un sourire qui lui découvre les dents, couchée sur le dos, elle tient la main de Carla légèrement serrée entre ses puissantes mâchoires et joue avec. Yvonne sourit.

- Les miens ne m'ont jamais fait ça, dis donc. C'est beau comme elle a confiance en toi ! Ça me fait penser aux bébés qui serrent les doigts de leurs mères entre leurs mâchoires toutes lisses. Elle te fait ça souvent ?

Carla hoche la tête.

- Oui. Surtout le soir !

Répond elle, penchée vers sa chienne, qui lui mordille toujours les doigts avec délectation, puis les retient de nouveau entre ses dents, sans bouger, balançant la queue.

- Le soir, j'aime bien lire ou écouter de la musique dans mon canapé, et elle se couche juste à côté de moi. Je finis toujours par lui donner ma main, qu'elle vient chercher à un moment ou un autre de toute façon, et elle fait ça, dit-elle en la désignant du menton. Ça me touche qu'elle m'ait choisie, leur confie-t-elle. Je ne comprends toujours pas pourquoi... Quand je suis arrivée dans le village, elle aurait pu aller chez n'importe qui ! Elle était connue et appréciée de beaucoup. Je ne comprends pas pourquoi c'est à mes pieds qu'elle s'est couchée, leur dit Carla en fronçant les sourcils, regardant sa chienne avec amour. Je ne comprends pas pourquoi c'est chez moi qu'elle est venue dormir entre deux promenades dans le village, qu'elle considérait comme son territoire. Petit à petit, elle a passé les nuits devant ma porte à monter la garde. Avec ces mêmes mâchoires, je l'ai vu menacer des gens, prête à mordre, effrayante ! Leur dit-elle en secouant les épaules, comme prise d'un frisson. Et regardez comme elle tient ma main dans sa gueule ! Elle pourrait la broyer en quelques secondes. C'est énorme d'avoir un chien à son service... C'est énorme mais dérangeant aussi... Elle ne pense

qu'à moi, toute la journée, toute la nuit ! Elle ne pense qu'à me protéger, à me faire rire. Je ne comprends pas... Et ça me touche...

Carla s'arrête un instant, émue.

- Au début, je ne l'ai pas prise au sérieux, reprend-elle en les regardant. J'étais sûre qu'elle choisirait un autre maître un jour. Quelqu'un qui s'installerait dans le village, et qu'elle me préférerait. Alors souvent, je partais seule et je la laissais plusieurs heures, la gueule déformée par l'inquiétude qu'il m'arrive quelque chose. Je l'ai à chaque fois retrouvée haletante, à me coller ensuite où que j'aïlle, pendant des jours ! Leur explique-t-elle en levant les yeux au ciel, exaspérée. Elle a tellement peur de me perdre ! Elle a beau être massive, elle n'aboie que pour prévenir d'un danger, elle est très discrète, comme si elle comprenait que je n'aime pas le bruit... Je ne sais pas comment elle fait pour se déplacer aussi légèrement malgré son gabarit de gros labrador. Elle doit sentir que j'ai besoin de silence et de solitude en général, je ne sais pas...

Carla se penche de nouveau vers Niña qui s'est couchée sur le ventre et la regarde avec connivence, comme si elle comprenait que Carla raconte leur histoire.

- Alors j'ai fini par l'emmener avec moi partout, et elle s'adapte à tout ! Pas vrai, ma belle ?

La chienne éternue sèchement tout en la regardant, comme pour confirmer que oui, c'est bien comme ça que ça se passe.

- Elle se couche dans un coin et ne me quitte pas des yeux. Elle cohabite avec les autres animaux s'il y en a, les ignore, simplement. Parfois, je sens son regard sur moi alors qu'on se repose toutes les deux, et ça me trouble... Comme celui d'un humain reconnaissant, et plein d'amour. On dirait qu'elle me dit combien elle est contente d'être là. Ça me chamboule à chaque fois, moi qui évitais de trop m'attacher avant elle... Elle m'apprend beaucoup, dit-elle en lui grattant le dessus de la tête, lui faisant fermer les yeux de plaisir.

Elle porte ensuite son verre à ses lèvres et croise le regard d'Andy. Qui lui sourit et détourne rapidement le sien, se levant pour aller chercher la troisième chaise. Mais Carla se lève :

- Te déranges pas, je dois filer... J'avais envie de vous voir avant de partir en week-end. Je vais aider une troupe de cirque du coin. Les Zingaros. Vous les connaissez ?

- Ah ça, oui ! Répond Yvonne. Ils s'y connaissent bien en chevaux ! On va voir leur spectacle avec Rodrigue tous les ans.

- Et bien ce week-end ils commencent leur saison avec leurs premiers spectacles, demain soir et dimanche après-midi. Ils m'ont proposé de danser demain soir, samedi, mais je verrai demain si les répétitions se passent bien avec leur chanteuse. Si son chant ne me plaît pas, je ne pourrai pas danser ! Dit-elle d'un geste catégorique de la main. Ça ne marchera pas !

Elle croise le regard d'Andy et son sourire se fige. Il n'a pas l'air de comprendre qu'en allant là-bas, elle rejoint Manuel...

Carla pousse un soupir. Depuis qu'elle connaît Andy, elle ne se reconnaît plus, n'a pas de repères.

Elle ne comprend pas pourquoi elle a absolument eu besoin de passer le voir, avant de passer ce week-end avec Manuel... Elle ne sait plus rien...

- Vous pensez y aller demain soir ? Leur demande-t-elle soudain en regardant Yvonne.

- Je pense que oui, ma douce, lui répond-elle. On demandera à Rodrigue demain matin. Mais oui, on ira sûrement. J'ai envie de te voir danser ! Dit-elle en hochant vivement la tête.

Carla l'embrasse, caresse les chiens une dernière fois. Se retrouve face à Andy et finit par lui faire la bise, avec hésitation. Tous deux sont gênés, une fois de plus, leurs gestes et leurs mots sont maladroits. En elle, quelque chose s'affole soudain à son contact, et lui hurle de s'enfuir au plus vite.

- Allez ! Bisous, bisous ! Leur crie-t-elle en leur tournant le dos et en s'éloignant d'un pas vif, leur faisant signe d'une main levée au-dessus d'elle.

Andy court la rejoindre :

- Carla ! Attends !

Elle se retourne et fronce les sourcils, visiblement ennuyée d'être retenue alors qu'elle est

pressée.

- Excuse-moi mais, avant de partir là-bas, pourrais-tu me dire si tu as encore un créneau lundi après-midi, ou l'après-midi que tu voudras cette semaine ? Quelque chose cherche à remonter à la surface en moi et je n'y arrive pas seul. Je vais avoir besoin de ton aide.

- Ah ! Oui, bien sûr ! Dit-elle avec un soupir de soulagement, se détendant. Je te dis ça avant de partir ! Lui lance-t-elle en se remettant à marcher d'un bon pas.

Andy s'assoit de nouveau à côté d'Yvonne. Qui ne dit rien mais dont le regard moqueur en dit long. Elle lui tapote le bras avant d'y laisser sa main posée. Tous deux échangent un long regard. Andy hausse longuement les épaules en geste d'impuissance. Il a raconté à Yvonne l'épisode avec Manuel, elle sait maintenant que Carla a déjà quelqu'un dans sa vie.

- Patiente... Patiente, mon Andy... Lui dit-elle avec mystère, en regardant loin devant elle. Vis ! Tu ne sais pas ce que la vie te réserve vraiment...

Andy lui embrasse la main, longuement, une étincelle dans les yeux. Garde sa main dans la sienne. Le petit chien, Mina, profitant du calme enfin revenu, dépose avec triomphe la balle à leurs pieds et se trémousse pour les encourager. Tous deux rient et reprennent leurs occupations, dont celle de jouer avec elle.

Peu de temps après, Andy reçoit un message de Carla ; il a rendez-vous lundi, à 14h30...

XVIII

Plus tard dans la journée

Allongée à même le sol, Carla prend une bouffée sur sa cigarette, en souffle la fumée vers le ciel. Puis la rend à Manuel, juste au-dessus d'elle. Sa tête posée sur ses genoux, elle voit le visage de Manuel éclairé par le feu de camp autour duquel toute la troupe a dîné à 21h, après une belle journée de travail. Ils ont répété, vérifié l'état du chapiteau, de ses gradins, du matériel, avant de commencer la saison. Le premier spectacle aura lieu demain soir, samedi. Les braseros ont été installés ; il ne fait pas encore bien chaud le soir, en ce mois de mai.

Carla réajuste la couverture rouge et noire qui lui couvre le haut du corps, et glisse son bras en dessous, bien au chaud. Manuel tient la cigarette entre deux doigts et la lui présente de nouveau, en fronçant les sourcils. Carla secoue la tête et montre qu'elle n'en veut plus.

Merci, c'est bien comme ça.

Manuel en tire une dernière longue bouffée en plissant les yeux, et jette le mégot dans le feu, en soufflant lentement la fumée, la bouche en rond. Regarde Carla, et ferme un œil, joueur. Carla rit et réajuste sa tête sur ses genoux.

Autour d'eux, les circassiens forment de petits groupes autour du feu. Le gérant, Paco, est assis à l'écart. Il a de beaux cheveux frisés grisonnants qui entourent son visage mince et finement marqué par la vie. Il a toujours le sourire, malgré son métier difficile. Il est l'âme de la troupe. Un peu en retrait, il chantonne une mélodie à l'un des musiciens qui tente de la reproduire à la trompette. A côté d'eux, le percussionniste attend, son tambour et ses deux baguettes posés sur ses genoux. Le second guitariste attend lui aussi. Manuel et lui se partagent les morceaux à jouer à la guitare pendant le spectacle. Dans la troupe, chacun joue au moins deux rôles, sans compter celui d'accessoiriste, et va au moins une fois sur scène faire un numéro, même les musiciens. Tout le monde est polyvalent, c'est toute la difficulté de leur métier. Quand Manuel est sur scène, c'est l'autre guitariste qui l'accompagne. Par contre, pour accompagner Carla au flamenco, il n'y a que Manuel qui jouera.

Anna est là, discrète, au coin du feu.

Anna est l'exception. Elle ne fait que chanter, mais cela suffit tant elle y met d'art et de grâce. Ses longs cheveux noirs en bandeaux encadrent son visage d'un blanc nacré. Elle a de longs cils noirs et sa paupière est maquillée de bleu pâle. Ses yeux marrons foncés, couleur cannelle, vous réchauffent le cœur lorsqu'ils se posent sur vous. Anna accompagne tous les numéros du spectacle. Elle sait chanter de tout : des chants berbères, orientaux, des chants des Balkans, ... Et toujours avec le même talent. Anna fait à chaque fois pleurer le public lorsque, seule sur scène, elle va chanter un chant d'amour ou de liberté dans une langue étrangère que personne ne comprend, mais dont chacun ressent la sincérité. Anna c'est le joyau de la troupe.

Elle parle peu, toujours seule. Porte de longues jupes de tziganes et de grands châles qui entourent ses épaules ou ses reins, qu'elle a superbes. Lorsqu'elle découvre ses épaules, et dévoile son corsage noir qui met en valeur ses magnifiques épaules rondes, chacun retient son souffle. Et l'admire. Et elle, se laisse admirer, un sourire au coin des lèvres.

Elle est chouchoutée par tout le monde ; avant elle, la troupe n'avait pas de chanteur. Elle arriva dans cette région l'été dernier. Elle vivait dans un camp de gens du voyage depuis peu avec sa famille, dans une ville voisine, et entendit parler d'eux et de l'authenticité de leur cirque. Elle se rendit à l'un de leurs spectacles et alla voir Paco, le gérant, dès l'entracte. Lui demanda de la laisser faire une chanson, seule, avant la fin du spectacle. Fasciné par son aplomb et par sa beauté, Paco accepta de suite et lui indiqua d'aller voir Manuel, le guitariste aux tatouages tribal. Anna indiqua à celui-ci, intrigué, ce qu'il devrait jouer pour l'accompagner. Il n'aurait qu'à la suivre, les accords étaient simples avec juste un changement à faire à la fin. Qu'elle lui indiquerait d'un geste de la main.

Cela fut un vrai triomphe ! Seule, telle une reine frappée de malédiction, celle de porter sa

voix à travers le monde sans pouvoir s'y fixer, elle les fascina tous. Pendant le morceau, personne ne se rendit compte de la présence de Manuel, assis à côté d'elle. On ne voyait plus qu'elle.

Et dès le lendemain, elle intégra la troupe et prit sa place dans le petit orchestre dès le spectacle suivant, en improvisant avec brio sur chaque morceau. Puis, avec le temps, ils créèrent un répertoire. Et le bouche à oreille fonctionna, les spectacles affichant complets chaque soir.

Anna sillonnait l'Europe avec ses parents depuis toute petite. Elle ne voulut jamais dire son âge à la troupe, mais elle n'avait pas plus de trente ans d'après eux. Malgré la grande sagesse de son regard, qui en avait déjà vu beaucoup. Très femme, elle allait librement d'un homme à l'autre dans la troupe. Après le repas commun du soir, il suffisait qu'elle enlève son châle à franges, dénudant ses épaules, pour que chacun comprenne qu'elle avait besoin de caresses, d'une nuit d'amour. Assise, elle regardait alors chacun des hommes et cherchait celui qui la regarderait avec le plus de désir. Alors, très simplement, elle marchait vers lui, lentement, en roulant des hanches de façon naturelle, sa longue jupe frôlant le sol, et donnait son châle à l'élu. L'homme se levait et la prenait par la main ou par les hanches, la menait dans sa caravane à lui. Et toute la troupe les regardait partir lentement, au rythme du lent balancement des hanches d'Anna. Silencieuse, elle ne dirait pas un mot et ne se retournerait pas une seule fois.

Et chacun la chouchoutait. Tous avaient peur qu'elle les quitte pendant la nuit. Mais elle était avec eux depuis un an et donnait l'impression d'être l'un d'entre-eux. D'être bien, là, avec eux.

Carla l'aimait, comme les autres. L'adorait. Mais la détestait aussi, d'instinct. Elle savait qu'Anna ne comprenait pas que Manuel soit avec elle depuis deux ans. Elle ne concevait pas l'amour ainsi. Pour elle, deux personnes ne pouvaient pas s'apporter ce qu'il fallait, le cercle était trop restreint. Elle voulait découvrir ce que *chacun* avait à lui offrir, à lui apprendre. Vivre avec tous des moments de partage et d'intimité, où chacun donnait le *meilleur* de lui-même.

Un soir, allongée contre Manuel, sa tête sur son épaule, Carla lui demanda si Anna l'avait déjà suivi dans sa caravane.

- Bien sûr que non, guapa ! ⁽¹⁾ Lui répondit-il, un peu trop rapidement à son goût.

Elle ne le crut pas... Eut-elle été un homme, elle n'aurait pas résisté au charme d'Anna. Alors Manuel... Elle l'avait rencontré dans ce stage de flamenco où il jouait le rôle du séducteur auprès de chacune des filles du groupe. Et elle savait qu'il était beau, qu'il plaisait beaucoup. Alors, non, elle ne le crut pas...

Manuel lui pianote le front du bout des doigts pour la tirer de ses rêveries et désigne du menton Anna, debout au milieu du cercle, le châle sur les épaules.

Qui les regarde tous deux, et attend.

Carla se redresse et s'assoit, pendant que Manuel attrape sa guitare posée à côté de lui. Et l'accorde à l'oreille, la tête un peu penchée. Anna le regarde en souriant. Puis il lui fait un signe de tête ostentatoire :

À vous ma reine !

Et il entame l'introduction. Fait rouler les notes en cascade. Anna leur apprit qu'elle savait aussi chanter le flamenco, et c'est ce soir qu'elle va le leur prouver. Carla décidera alors si elle dansera demain soir, oui ou non.

Assise au chaud sous sa couverture, Carla écoute. Droite, fière, lointaine, Anna regarde vers les étoiles. Écoute Manuel, la bouche entr'ouverte, la main en suspens dans l'air comme pour dire :

Écoutez !

Puis Manuel prend un rythme régulier. Le compas commence, avec ses temps forts, ses mélodies. Carla l'accompagne discrètement aux palmas. Les fait « sourdes », ses mains en corbeille, pour ne pas gêner Anna.

(1) Bien sûr que non, ma belle !

Celle-ci chante la plainte d'introduction, typique du flamenco, par laquelle le chanteur se met à la bonne tonalité et s'y installe, avant de se lancer dans le chant pur, à gorge déployée. Une plainte que l'on retrouve également dans l'univers du blues. Puis son chant éclate, bouleversant. Superbe. Sans peur, elle chante fort. Y met toute son âme. Carla en oublie de faire les palmas, les mains en suspens dans l'air. Autour du feu de camp, chacun est sous le charme, comme elle.

L'attraction d'Anna est une fois de plus irrésistible, son charme trop fort. Les bouches deviennent sèches... Les regards des hommes comme des femmes brillent de désir, fixés sur Anna qui, seule avec elle-même, les yeux fermés, ne semble pas se rendre compte de leur présence. Elle est toute à son chant. Ce qui la rend belle, c'est cette capacité qu'elle a de se laisser aller sans penser aux autres. De se donner toute entière, sans orgueil ni fausse humilité. Elle sait qui elle est, ce qu'elle sait faire, et elle le fait, simplement. Sans se poser de questions. Un jour, elle expliqua à Carla qu'elle ne voyait pas pourquoi il faudrait s'empêcher de briller dans la vie :

- Si les autres ne brillent pas, s'ils n'osent pas le faire, c'est leur problème ! Si je les gêne, si je les rends mal dans leur peau, itou ! Je ne vais pas faire moins bien pour leur faire plaisir. C'est très français ça, de cacher ses talents pour plaire aux autres. J'ai toujours chanté. Je suis née pour ça, et je le sais. Je ne vais pas m'en empêcher !

Debout à côté du feu de camp, elle chante maintenant longuement. Joue avec les temps, allongeant ou raccourcissant les phrases avec brio. Des murmures d'approbation s'élèvent autour d'elle. Dans un état de grande excitation, les yeux un peu fous, Carla se lève. Laisse tomber l'épaisse couverture à ses pieds. Manuel a le visage grave et la regarde un instant, approuve d'un signe de tête, avant de regarder Anna de nouveau, concentré sur son chant.

Carla se plante devant elle. Détache ses longs cheveux bruns. Met son élastique dans sa poche de jeans et laisse ses cheveux se répandre sur ses épaules. Anna ouvre les yeux. Son regard s'assombrit sous les longs cils noirs. Toutes deux se font face. Malgré son jeans et sa tenue décontractée et peu féminine, Carla en impose par sa beauté naturelle.

- C'est ça ! Dit Paco en se frottant les mains. Ça me plaît !

Et la troupe rit sous cape autour de lui, attend que le duel commence.

Les mains de Carla commencent à danser, tandis que son corps reste en tension, fixe, ses yeux plantés dans ceux d'Anna. Qui attend avant de commencer un nouveau couplet, et laisse Carla danser sur la mélodie de la guitare de Manuel, la coletia (2). Manuel voit avec surprise Carla danser avec plus de féminité que d'habitude, inspirée par le chant et la concurrence d'Anna. D'instinct, elle devient sa rivale par la danse. Et le duel dure une bonne dizaine de minutes où Anna brille pendant ses morceaux de chants, accompagnée par la danse de Carla, qui se veut alors visuelle, pour ne pas concurrencer Anna au niveau sonore. Puis elle danse avec plus d'éclat, de force, et martèle le sol de terre sèche avec ses bottines à talons larges lorsque le chant s'arrête. Régulièrement, toutes deux se font face, semblant s'inviter du regard à faire encore mieux. En sueur, en transe, tous assistent à ce grand moment d'art pur et simple, par ces deux femmes qui n'ont aucune honte d'être féminines, et livrent toute leur grâce. Utilisent la rondeur de leur corps.

Puis, sur un solo de pieds de Carla, dans lequel elle semble se battre et tout donner pour survivre, accompagnée de longues plaintes à gorge déployée par Anna, le tout s'arrête sur une dernière tirade à la guitare, par Manuel.

La troupe se met debout et applaudit à grands cris les deux femmes qui, essouffées, décoiffées, et en sueur, se font face. Le châle a glissé des épaules d'Anna et montre son épaule gauche. Toutes deux restent ainsi un moment, face à face, les yeux dans les yeux, à reprendre leur souffle. Leurs épaules se relèvent et redescendent. Elles sont essouffées. Personne ne sait si elles vont s'écorcher vive ou se sauter au cou. La tension monte...

(2) La coletia est une partie de la chorégraphie flamenca durant laquelle le danseur danse sur la guitare uniquement, qui a le premier rôle et fait des mélodies recherchées.

Alors Paco s'approche d'elles et endosse son rôle de M. Loyal :

- Bravo chicas ⁽³⁾! Sublime ! Demain vous allez faire un tabac !

Et il embrasse l'épaule nue d'Anna et la joue de Carla. Leur ébouriffe les cheveux, jouant au grand-frère.

Alors Anna, lentement, se détend. Un sourire naît sur ses lèvres et s'étire petit à petit. Puis elle sourit franchement à Carla, toujours aussi farouchement plantée devant elle, le visage dur. Elle prend son visage entre ses mains et lentement, approche le sien. L'embrasse légèrement sur les lèvres.

- Toi, je t'aime ! Lui dit-elle de sa voix grave, l'enveloppant de son discret parfum au jasmin.

Ses yeux cannelle la dévorent de désir.

- Demain, je chante pour toi !

Puis elle réajuste son châle, envoie un baiser de la main à tous, sans regarder personne en particulier, et marche lentement vers sa caravane, ses hanches se balançant lascivement. Au passage, elle prend par la main Nico, le second guitariste. La troupe l'acclame tandis qu'Anna l'entraîne à sa suite, superbe. Lui n'en mène pas large, surpris, le rouge aux joues. Tous sont euphoriques.

Le groupe se dissout rapidement, chacun retourne dans sa caravane pour se remettre de ce moment qui fut à la limite du supportable et leur a tendu les nerfs. Qui aurait pu les rendre fous, leur faire perdre toute pudeur... Ça s'était arrêté à temps...

Carla se retrouve seule, face au feu de camp, en nage. Ces cheveux bruns sont collés à son cou, trempés. Elle sent le bras de Manuel glisser sur son ventre, tandis qu'il se colle à elle de tout son corps, derrière elle. Lui embrasse longuement le cou, tenant sa guitare de l'autre main.

- Viens... Lui murmure-t-il.

Carla se retourne et colle son corps au sien, colle sa bouche à la sienne. Entoure son cou de ses bras et l'embrasse à pleine bouche. Manuel lui donne l'impulsion dans les reins et Carla saute, met ses jambes autour de ses hanches et s'accroche à lui. Manuel la porte ainsi jusqu'à sa caravane. Y pose sa guitare dans un coin, ferme la porte d'un coup de pied, et se laisse tomber sur le lit, Carla toujours accrochée à ses hanches.

Il lui enlève ses chaussures sans les regarder et les jette au sol. Dénude ses pieds, lui caresse les chevilles tandis qu'il plonge sa tête dans son cou et la dévore de baisers. Lui enlève son pull, son tee-shirt. Son jeans. Quitte le sien et le jette loin au sol, sans un regard. S'assoit face à elle, et la regarde, le souffle ralentit. Carla glisse lentement ses jambes nues autour de ses hanches, se retrouve contre lui, poitrine contre poitrine. Manuel enlève lentement son soutien-gorge, en ne la quittant pas du regard. Lui caresse longuement la poitrine et l'embrasse.

Carla gémit, le regarde désespérée. Manuel enlève lentement son dernier vêtement, et quitte les siens. Nus l'un en face de l'autre, ils se regardent avec envie. Carla parcourt son torse du plat de la main. Manuel joue à la faire attendre tout en la caressant lentement... Elle en rugit d'impatience. Alors il entre lentement en elle, qui l'accueille, chaude et satinée. Lèvres contre lèvres, collés l'un à l'autre, Manuel bouge lentement, en de lents allers-retours, fait monter leur désir jusqu'à l'explosion commune qui ne tarde pas à venir.

Tous deux se laissent aller au plaisir, à grands cris, oubliant pendant quelques minutes le campement dans lequel ils se trouvent. Ils ont également oublié que le temps passe et égrène ses secondes. Leurs corps sont, pendant un instant sans limites, pulvérisés par le plaisir qui les a emmenés loin, très loin. Hors du temps.

Extasiés, ils se regardent et éclatent de rire, s'embrassent.

- J'ai une surprise pour toi demain, guapa. Te va gustar... ⁽⁴⁾

Lui glisse Manuel à l'oreille, tandis que Carla se laisse emporter par le sommeil infiniment doux qui suit de près un plaisir trop grand.

(3) Bravo les filles !

(4) J'ai une surprise pour toi demain, ma belle. Ça va te plaire...

XIX
Le lendemain
Samedi 6 mai, à 21h30

Le cirque semblait afficher complet.

Yvonne, Rodrigue et Andy eurent peur de ne pas trouver de places libres en arrivant à 20h, à l'ouverture des portes. Trente minutes avant le début du spectacle pourtant... Il y avait la queue, beaucoup de monde... Mais heureusement, ils purent entrer et assister à la première partie du spectacle.

Il est maintenant 21h30. Yvonne est assise entre-eux, ses mains sur le bras d'Andy et sur celui de Rodrigue. Elle a mis une couverture sur ses jambes pour ne pas avoir froid, à cause du vent qui balaie la campagne depuis ce matin et fait encore se balancer les arbres à l'extérieur du chapiteau, malgré l'arrivée de la nuit. On l'entend gémir, dehors, dans les petits moments de silence qui précèdent chaque numéro. Yvonne a donc prévu une couverture, et a bien fait... Les braseros flambent et mettent de belles touches de chaleur rouge flamboyante aux quatre coins du chapiteau, au pied des gradins, et réchauffent le public.

Andy a décidé de tenter sa chance avec Carla.

Lundi, il la verra à 14h30, dans son cabinet. Et ce soir, il est là, pour elle. Et elle verra qu'il est venu la soutenir !

Il sent bien qu'il ne lui est pas indifférent. La veille, lorsqu'elle les a quittés pour se rendre au cirque, Yvonne lui confia une partie de son passé, que Rodrigue ignorait et qui l'aida à comprendre certaines choses de la vie des femmes...

- D'abord, promets-moi que tu ne diras rien à Rodrigue ! Dit-elle en guise d'introduction, s'installant confortablement sur sa chaise de jardin.

- Bien sûr, je le garderai pour moi Yvonne.

- Alors, écoute. J'ai eu deux grands amours, et j'ai eu la chance d'épouser l'un d'entre-eux et de vivre quarante années avec lui. Mais j'ai eu de la chance... J'avais treize ans en 1939 quand la guerre a commencé. Elle m'a volé mon adolescence. L'occupation allemande a été terrible tu sais. On n'en dit rien dans les livres, mais on a vu des choses vraiment moches... À une heure d'ici, à Auxerre, il y avait une « Kommandantur », dit-elle en roulant les « R ». Les Allemands étaient bien installés chez nous depuis juin 40... Et il y a eu la Gestapo aussi, dit-elle en ayant un frisson à ce souvenir. Ici même, dans notre petit pays, on n'avait pas d'allemands de vraiment installés. Ils ne faisaient que passer. Par contre, à Avallon, à quinze minutes d'ici, ils étaient nombreux... Ma mère me disait de ne pas sortir seule, que c'était risqué avec les troupes qui s'installaient à droite à gauche, avant de repartir vers un autre endroit. Moi, j'étais jeune et je refusais d'être enfermée, dit-elle le menton fièrement levé. On m'a appris à pouvoir marcher vingt kilomètres, sans être fatiguée, et à me débrouiller seule ! Et d'un coup, il aurait fallu que je m'enferme entre quatre murs ? Ah, ça non ! Dit-elle en claquant sa main sur sa cuisse. Alors je partais marcher, comme toujours. J'ai pris le risque. Mais je ne me faisais pas engueuler, parce que je ramenaient toujours quelque chose à nous mettre sous la dent, et ça, on en avait bien besoin ! On a eu faim... J'espère pour toi que tu ne connaîtras jamais ça, mon petit... Ça rend fou...

Elle fit une pause, prit un morceau de brioche sur la table et mordit dedans avec délice. Fit rire Andy.

- Au village d'à côté, j'avais un amoureux, Louis. Ajoute-t-elle d'un air coquin. Il avait deux ans de plus que moi et on nous avait dit qu'on nous marierait quand on serait adultes. Je le voyais souvent, on était bien ensemble. Mais en 44 j'ai eu mon moment de folie. J'avais dix-sept ans... Dit-elle d'un air rêveur. Tu m'aurais vue à c't'âge là, mon Andy ! Lui dit-elle en clignant de l'œil. Une beauté !

Andy lui sourit. Puis elle devint sérieuse, la main posée sur son bras.

- Encore aujourd'hui, je ne peux pas te dire pourquoi j'ai trompé Louis avec c'te homme là, Bertrand. C'était un maquisard. Je l'ai rencontré dans mes promenades en 44. En juin de cette année

là, avec le débarquement des alliés qui avait eu lieu, les résistants étaient enfin soutenus et sont devenus des « unités combattantes de la résistance ». Je peux pas oublier ces mots, Bertrand les disait à chaque fois, fier comme un paon ! Il s'était même fait une insigne en bois qu'il portait sous son manteau. La police allemande les pourchassait et nous demandait de les dénoncer... A Avallon, ils ont même fait des attentats contre la gendarmerie. Ils volaient du pain, de la nourriture, des voitures et de l'essence. Des armes et des explosifs. Il ne se passait pas un jour sans qu'on entende ce qu'ils avaient osé faire. Ils avaient peur de rien ! Ça c'était fin mai 44, dit-elle en réfléchissant. Et jusqu'en juillet, ils n'ont pas arrêtés ! J'ai à peine vu Louis cet été-là, c'était de la folie. Avec mes amis on suivait tout ce qui se passait, et Louis ne voulait pas nous suivre. On croyait tous que les alliés allaient venir et faire partir les Allemands. On pensait plus qu'à ça, nous, les jeunes ! On ne parlait que de ça entre-nous ! J'ai connu des gens de mon âge qui sont même devenus résistants. Cet été-là, quatre d'entre eux ont été attrapés et amenés à Auxerre au siège de la Gestapo. On les a jamais revus... Pour ça, mes parents et Louis m'ont bien protégée en m'empêchant de m'y engager, moi aussi. J'étais bien avec lui... Il me donnait l'impression de me protéger. D'être belle... Mais dès que Bertrand débarquait dans ma vie, une partie de moi prenait le dessus et je parlais des heures avec lui.

Yvonne fit une pause, regarda au loin.

- En juin, on a eu les bombardements et en août ils ont réussi à libérer Sens, Auxerre, et puis Tonnerre. Bertrand prenait des risques et s'en vantait. Il voulait qu'on le prenne pour un brave. Je pensais toujours que je le reverrai plus. Alors j'ai couché avec lui une après-midi... Puis il a été intégré à l'armée régulière avec les autres résistants, et il est parti. Je l'ai jamais revu. Et c'est terrible à dire, mais il ne m'a pas manqué. Ce que j'aimais chez lui, c'était ce qu'il amenait avec lui. Ce danger que je sentais autour de lui. Ça me rendait toute chose...

Elle regarda Andy, fronça les sourcils pour lui demander de nouveau de garder le secret. Andy hocha la tête. Rassurée, elle continua, les yeux au sol.

- En octobre 44, j'ai découvert que j'étais enceinte. Je n'ai rien dit à personne... Sauf à Louis. Il a été exceptionnel et m'a pardonné. M'a soutenue quand j'ai perdu l'enfant au bout de quatre mois. Je mangeais pas comme il fallait pour qu'il reste... On a été nombreuses à perdre nos bébés pendant la guerre, c'est comme ça... En juin 45, un mois après la fin de la guerre, on s'est mariés. Je n'ai pas réussi à avoir Rodrigue avant 53, on a eu bien peur que je puisse plus en avoir tu sais... Et je n'en ai eu qu'un seul. Rodrigue n'est pas au courant de tout ça. Il aimait tellement son père... Je ne sais pas comment il me regarderait s'il savait qu'il y a eu quelqu'un d'autre...

Elle fit face à Andy, très sérieuse.

- Tu seras *le seul* à savoir. Je te dis tout ça parce que je veux que tu saches une chose ! Comme j'ai été une jeune femme moi aussi, aussi belle et aussi vivante que Carla, je peux t'aider à la comprendre...

Elle haussa les épaules, semblant dire qu'elle ne comprend pas comment elle a fini par ressembler à ce qu'elle est maintenant...

Ah, la vieillesse...

- Les sentiments d'une femme sont compliqués à ses débuts. Elle se cherche beaucoup. Elle a beaucoup d'occasions de se tromper... Alors c'est pas parce qu'elle est avec Manuel maintenant que c'est pour la vie. Voilà ce que je veux te dire ! Conclut Yvonne et lui tapotant la joue. Attends, et sois là pour elle. Tu ne sais pas qui il est dans la vraie vie, ce Manuel ! J'ai bien vu, moi, qu'elle est presque timide quand t'es là. Tu lui plais, mais différemment de l'autre. En tout cas, tu lui plais ! Répète-t-elle en lui tapotant le bras pour l'encourager. Et ça c'est pas rien ! Alors soit patient ! En amour, rien n'est facile au début. Quand on se donne la confiance, comme je l'ai fait avec Louis, alors là, ça devient quelque chose qui peut durer. Mais, avant ça...

Yvonne fit un geste évasif de la main dans l'air, la mine dubitative.

- Il faut apprendre à se connaître avant d'accepter de se donner à l'autre...

Andy sursaute.

Il est de nouveau sous le chapiteau, Yvonne lui tapote le bras et lui montre la piste. Dans sa tête, les images et les mots s'effacent, et Andy voit la piste du chapiteau devant lui.

C'est au tour de Manuel. Yvonne lui serre la main. Lui fait un clin d'œil pour lui rappeler de ne pas se laisser impressionner.

Manuel fait son numéro, bras nus. Ses tatouages ressortent sur ses muscles en tension. Il est superbe et Andy entend des filles glousser derrière lui, fantasmer à voix haute. Manuel monte sur la barre d'acier, y enchaîne les tours de force. Avant de faire le poirier sur des tiges plantées au sol, et rester les bras et le corps tendu dans l'air. Les acclamations fusent. Manuel quitte la scène, fier de lui, envoie des baisers au public.

Yvonne fait signe à Andy de se pencher vers lui, et lui dit à l'oreille :

- C'est du rêve ça, N'oublies pas. Tu sais pas comment il est après, derrière le rideau ! C'est peut-être pas si glorieux que ça, tu sais !

Rodrigue lui demande de lui répéter ce qu'elle vient de dire à Andy. Elle le fait, lui parlant à son tour à l'oreille. Rodrigue éclate de rire et s'exclame:

- Sacré maman va ! Et se penchant vers Andy, il ajoute : T'es aussi beau gosse que lui, vieux frère ! T'inquiètes !

La musique s'est arrêtée. Une chanteuse aux longs cheveux noirs s'avance à pas lents vers le centre de la piste. Les lumières s'éteignent. Il ne reste plus qu'un seul projecteur qui l'éclaire, elle seule, au centre de la piste. Le regard au sol, ses longs cheveux noirs tombent en fins rideaux de chaque côté de son visage. Elle tient un châle de lignes rouges, bleues et jaunes serré contre elle, comme si elle avait froid. Puis lentement, elle l'entrouvre et le laisse retomber de chacune de ses épaules jusque dans le creux de ses coudes, découvrant sa poitrine aux formes généreuses. Elle relève lentement la tête et leur offre un visage aux traits fins. Un petit visage comme on en trouve chez les peuples de Russie et des pays de l'Est. Ses sourcils sont fins et noirs, ses cils longs et recourbés. D'un gracieux mouvement de la main droite, elle met ses cheveux en arrière et garde la main en l'air, comme si elle cherchait ses mots. Puis elle regarde droit devant elle, dans le lointain. La couleur chaude de ses yeux ressort avec la lumière,.

Puis lentement, a cappella, elle chante un long chant d'exil et de fatigue, en hébreu, comme elle l'expliquera à la fin du morceau de son accent chantant. Le public retient son souffle, ébloui par l'aplomb de cette femme qui se livre à leurs regards. Se sait regardée, dévorée du regard, et l'accepte. Leur fait cadeau de sa beauté. Elle met toute son âme dans son chant, donne tout, sans fausse pudeur. Sans y penser vraiment. Elle chante avec tout son cœur et toute son âme, et tire des larmes du public. Chante par moments de longues notes plaintives qui partent vers les aigus, comme pour s'arracher à la souffrance.

Andy voyage. Imagine un peuple aux corps fatigués, et cette femme qui s'est mise à l'écart pour exprimer sa peine, avant de rejoindre le groupe, souffrant de son exode. Ils partent sans savoir comment ils seront accueillis dans les pays voisins, le ventre affamé et le cœur triste.

Yvonne se mouche bruyamment. Andy la regarde. Elle ouvre la bouche mais ne trouve pas les mots. Fait un geste de la main pour dire que ce n'est pas grave. Rodrigue, s'essuie les yeux lui aussi, plaisante avec Andy pour reprendre bonne figure :

- Très forte ! Elle fait même taire maman !

Yvonne lui tape la cuisse, mais ne trouve toujours pas les mots. Tous trois rient et pleurent, finissent le paquet de mouchoirs d'Yvonne.

Le gérant du cirque, habillé en Monsieur Loyal, annonce alors une pause de quinze minutes *bien méritée !*

- Des boissons sont en vente, n'hésitez pas ! Rejoignez-nous sur la piste !

Rodrigue se lève et leur fait signe qu'il va en chercher.

- Une bière? Andy et Yvonne lui répondent en hochant la tête affirmativement. Je reviens !

Andy chuchote un mot à Yvonne et se lève, sort du chapiteau à la recherche des sanitaires. Aperçoit soudain, vers le camp de caravanes, Carla éclairée par la pleine lune. Le vent souffle fort

et a dégagé le ciel de ses nuages. La lune et ses étoiles brillent. Elle porte une longue jupe de flamenco et une veste en jean dont elle a fermé les boutons. Elle a détaché ses cheveux et les maintient sur son cou, malgré les rafales de vent, pour se réchauffer. Andy voit qu'elle bouge discrètement les pieds, chantonne une mélodie. Elle répète. Se prépare, grave, semblant demander conseil à la lune qui la regarde, hilare. Le camp est silencieux malgré les circassiens qui font des allers-retours entre le chapiteau et leur campement, sans bruit, affairés. Et qui tapotent l'épaule de Carla en passant, pour lui souhaiter bonne chance.

Manuel sort de sa caravane. Il porte une chemise noire boutonnée jusqu'au col et un jeans. Il a tenté de discipliner ses cheveux. En passant, il prend Carla par les épaules et lui embrasse les cheveux. Concentrée, elle continue à répéter et lui adresse un vague signe de tête. Il hausse les épaules et la laisse seule, se dirige vers le chapiteau d'un pas nonchalant et félin. Il aperçoit alors Andy, et s'arrête. Tous deux s'affrontent du regard.

Manuel semble lui reprocher d'avoir regardé Carla en douce. Puis, soudain triomphant, il lui fait un grand sourire et hausse les sourcils en donnant un agressif coup de menton vers l'avant, semblant se moquer de lui. Désarçonné, Andy se demande ce qui le rend si sûr de lui. Il hausse les épaules et le fixe, secouant la tête pour lui montrer qu'il n'y croit pas.

Il fanfaronne, comme toujours.

Manuel lui montre ses paumes de mains, beau joueur, hausse de nouveau les sourcils et mime celui qui l'aura prévenu. Tant pis pour lui.

Si tu as du temps à perdre...

Et il se dirige vers le chapiteau, fièrement, sans le quitter du regard, le dos fier.

Andy en oublie pourquoi il est sorti du chapiteau. Il voit Carla si petite sous ce ciel immense, cette lune... Si seule dans le fond... Il repense à la promesse qu'il lui a faite de veiller sur elle, et retourne dans le chapiteau lui aussi.

Rodrigue et Yvonne ont déjà bien entamé leur bière. La sienne l'attend sur le banc de bois, à sa place. Andy se rappelle pourquoi il était sorti. Tant pis... Et il trinque avec eux. Yvonne a retrouvé toute sa gouaille et commente la première partie du spectacle :

- Encore meilleur que l'année dernière ! Un bijou cette chanteuse, un bijou !

Autour d'eux, le public finit de s'installer. Monsieur loyal taquine les derniers rentrés qui fuient vers leur place en riant, le dos rond, jouant le jeu de paraître honteux.

Puis il devient sérieux, en une seconde. Il nimbe son visage de mystère. Regarde longuement le public de droite à gauche, le balayant du regard. Étonné, celui-ci attend ce qu'il va lui annoncer. Le suspense dure. Alors, fixant toujours le public, il tend sa main gauche dans l'air, et Anna, la chanteuse, le rejoint. Elle met sa main dans la sienne, comme s'il souhaitait la mettre en valeur. Les murmures parcourent les gradins. Yvonne prend la main de ses garçons, le corps penché en avant, ne perdant pas une miette de ce qui se passe sur la piste. Des circassiens entrent avec un plancher de bois de cinq mètres sur cinq, et l'installent derrière eux deux.

Manuel les rejoint et installe une chaise. S'y assoit, la guitare à la main. Monsieur Loyal ouvre la bouche, et ne dit finalement rien. Montre à tour de rôle Anna, Manuel, et le plancher, et d'un geste, signifie :

Tout est là, vous verrez !

Solennel, en connivence avec son public pour cette petite pépète qu'il va maintenant lui offrir en exclusivité, ce soir, dans son cirque !

Et il sort de la piste ; laissant le public le souffle coupé, silencieux.

La lumière devient moins vive et n'éclaire plus que ce petit espace. Carla fait alors son entrée depuis le fond de la piste, et passe lentement de l'obscurité à la lumière. Elle adresse un signe de tête à Anna et Manuel, qui le lui rendent, et prend place au centre du plancher. Sa longue jupe de flamenco noire et blanche flotte dans l'espace, plus large à sa base. Elle semble faite de plusieurs kilos de tissus qui se balancent mollement autour d'elle. Ses cheveux sont maintenant attachés en

une simple tresse qui retombe sur son épaule droite, une fleur rouge en tissu rigide en guise de fermeture. Son maquillage est sobre, composé d'un seul trait de crayon noir, épais, sur ses paupières, et d'un peu de rouge à lèvres rouge. Son haut noir à col rond est parfaitement ajusté à son buste et met en valeur son cou nu. Ses poignets sont cachés par des vagues de tissu d'où sortent ses mains fines.

Elle porte aux doigts de fines bagues en argent, notamment aux index et aux pouces. Les bras le long du corps, elle se place face au public et attend.

Ce qui suivra, on en parlera longtemps dans la région. De ce trio qui pendant quinze minutes tiendra le public en haleine en interprétant du flamenco : une solea suivi d'une buleria. De ces jeunes gens d'à peine trente ans et de leur sérieux. De la façon dont ils jouèrent, chantèrent, dansèrent, comme si leur vie était en jeu. Ce public, peu habitué au flamenco, ressentit la beauté et la vérité de cette danse pure, sans concession. Ce qui resta longtemps dans les mémoires, ce fut notamment la grâce et la force de cette jeune danseuse que Monsieur Loyal appela simplement « Carla ». De sa beauté.

Ce qui resta longtemps dans les mémoires, ce fut cette magnifique chanteuse qui ne perdit pas de sa superbe malgré les torsions de douleur de son visage que provoquèrent l'intensité de son chant. Extrêmement sérieux, tendu, Manuel donna aux deux femmes, par son jeu de guitare, un support à l'expression de leur beauté. Et elles purent s'y épanouir, soutenues par la parfaite régularité et la clarté de son jeu brute et simple, mélodieux. Le chant invita à la danse, la danse lui répondit, pour l'appeler à continuer avec lui.

Tout commença pourtant lentement, à tâtons. Les bras et les mains de Carla dansèrent seuls. Encadrèrent son visage grave et concentré tandis qu'Anna lui chanta un couplet de chant espagnol ancien. Puis l'intensité monta, invitée par la force des pieds de Carla sur le plancher. Chacun se mit alors à jouer, chanter ou danser plus fort et plus grand.

Un chant triste et profond sortit d'Anna, proclamant sa volonté de trouver une issue, de s'en sortir. Auquel Carla mit fin par un long solo de pieds où la fleur rigide tomba de sa tresse, et ses longs cheveux fins se dénouèrent, sa tresse se défaisant lentement, et finirent par encadrer son visage. La bouche entr'ouverte, en transe, elle donna tout.

Yvonne serra la main d'Andy, affolée par l'inquiétude que Carla lui donna, le visage déformé par la concentration et l'effort physique intense d'un corps qui tire de tous ses muscles. Accompagnée par les claquements de mains d'Anna, Carla finit par un pas d'accélération qui les fit passer à la deuxième partie de la danse, une buleria rapide et festive. Le public put enfin se détendre, happé jusque-là par l'intensité et la beauté du moment, et se trémousser sur son banc. Pousser des cris et des sifflements d'encouragement au trio.

Souriantes, les deux femmes se regardèrent, en sueur, les traits tirés. Heureuses. Et le jeu commença entre le chant et la danse qui se répondirent, jouèrent sur des effets de surprise. Le public rit de bonheur et eut du mal à rester assis, bougea les épaules. Certains tentèrent de taper dans leurs mains pour accompagner le tempo et partager ce moment avec les artistes. Et, menés par Clara en tête à la danse, tous les trois quittèrent finalement la piste. Le public se leva, les appela encore et encore, jamais lassé de les applaudir.

La danse terminée, tous trois saluent maintenant le public. Carla semble à peine pouvoir tenir debout. Anna a perdu de sa superbe et semble plus humaine, lessivée par l'effort.

C'est leur première fois, et ils semblent y être allés un peu trop fort... Chacun d'eux le ressent maintenant. Manuel également, donc la chemise est trempée de sueur.

Monsieur Loyal vient les sauver en mettant fin aux applaudissements :

- Messieurs dames, vous venez d'assister à une création ! Rendue possible grâce à Carla qui habite dans notre région depuis peu et que certains d'entre-vous ont dû reconnaître.

Une voix de femme retentit dans le public :

- C'est la magnétiseuse !

Et le public s'interroge, murmure.

Qui ça ?...

- C'est bien elle ! Lui répond-il en hochant la tête. Vous avez vu ce soir quel a bien d'autres talents !

Il fait une pause, se tourne vers eux et leur sourit. S'arrête sur Manuel qui lui fait un signe de tête après avoir lui-même regardé Anna.

- C'est avec joie pour eux, et *regret* pour nous, que je vous annonce leur prochain départ en Espagne pour trois semaines, où ils vont illuminer les scènes des tablao ⁽¹⁾ de Madrid ! Annonce-t-il, sa main grande ouverte. Nous devons nous passer d'eux, pour mieux les retrouver ensuite à chacun de nos spectacles ! Mais, cher public, ne vous inquiétez pas ! Anna nous a trouvé une digne remplaçante que vous pourrez découvrir dès le prochain numéro ! Ça doit être sa petite sœur, on n'y voit que du feu, vous verrez ! Et maintenant, laissons notre trio aller se reposer un peu avant de le retrouver pour le final du spectacle ! Et nous accueillons de suite Angela qui va danser pour vous, suspendue dans les airs à ses cordons de soie. Cher public, je vous laisse avec la grâce ! Conclut-il avec charme, en s'inclinant.

Manuel prend alors Carla par la main pour la faire sortir de scène, elle qui y reste plantée, sidérée. Dans les coulisses, il la prend dans ses bras et lui chuchote à l'oreille :

- Que penses-tu de ma surprise?

À la fois épuisée et excitée par la danse, Carla explose :

- Mais...

Manuel lui plaque alors une main sur la bouche, l'entraîne de force dehors, pour ne pas déranger le numéro en cours d'Angela, accompagné d'une douce mélodie de guitare, de violon, et de chant slave.

Il la fait entrer dans sa caravane et ferme la porte. Assise sur son lit, Carla explose :

- Mais c'est quoi cette histoire? Qu'est-ce qu'il raconte Paco?

- J'ai monté une tournée pour nous trois grâce à mon oncle de Madrid. On a des contrats pour trois semaines dans des tablao de là-bas, avec quelques soirées de relâche ! Je voulais te faire la surprise, je sais que c'est ton rêve, dit-il en lui prenant les mains.

Partagée entre la colère et l'envie de se jeter à son cou, Carla éclate en sanglots.

Elle se laisse tomber sur le lit, et se calme peu à peu. Manuel ne prend aucun risque et reste debout entre elle et la porte de la caravane, prêt à partir en courant. Il attend, les bras croisés. Peu sûr de lui... Carla regarde le plafond. Son visage est décomposé.

Soudain, elle éclate de rire. Manuel recule d'un pas, prêt à s'enfuir. Tente de l'amadouer par de douces paroles d'amour. Carla se redresse sur les coudes, ses cheveux humides plaqués sur son cou. Elle regarde Manuel en secouant la tête, essoufflée. Le sourire aux lèvres.

- Madrid? Trois semaines?

- Oui ! Il lui sourit d'un air gourmand.

- Quand?

- On part vendredi.

- Et mes patients?

- Tu n'as des rendez-vous que deux jours à l'avance. T'auras rien à annuler ! Se défend-il en haussant les épaules.

- Et les patients qui m'appelleront?

- Tu leur diras de rappeler début juin !

Et il se met en position de danseur de flamenco.

- Mademoiselle Carla ! Vous êtes attendue à Madrid ! Tu vas danser ma belle ! Lui annonce-t-il.

Carla tend vers lui sa main gauche. Il se met à genoux aux pieds du lit, la lui embrasse.

Elle l'attrape alors par les cheveux, le forçant à la rejoindre sur le lit, corps contre corps.

(1) Un tablao est un lieu de spectacle réservé au flamenco, dont la scène est en bois pour que le danseur puisse y frapper de ses chaussures cloutées.

- Pourquoi tu ne m'as pas demandée avant?

- T'aurais dit non ! Dit-il en lui embrassant le cou.

Carla fixe le plafond. Il a raison... Elle ne s'en serait pas cru capable. N'aurait pas osé.

- Je vais aller en Espagne... Je vais aller dans la ville de Pilar, ma grand mère... Confie-t-elle au plafond de la caravane, tout en passant sa main dans les cheveux de Manuel.

Manuel se met au-dessus d'elle, se tenant par la force de ses bras tendus de chaque côté du cou de Carla.

- Alors, j'ai bien fait?

- Oh ! Tu m'agaces ! Hurlle-t-elle en éclatant de rire, se jetant à son cou.

Tous deux retombent sur le lit, s'embrassent longuement.

Quelqu'un frappe à la porte. Anna entre, reste dans l'embrasure de la porte, l'épaule légèrement appuyée contre le mur.

- C'est bon pour toi, Carla? On va à Madrid? T'es vraiment trop con Manuel d'avoir pris le risque de lui annoncer comme ça ! Dit-elle de son accent chantant. Je suis engagée moi aussi dans cette tournée ! On aurait fait quoi si elle avait dit non?

Manuel et Carla s'assoient au bord du lit.

- *C'est oui*, Anna ! Lui clame Carla.

Anna soupire, soulagée, et lève les mains au ciel en le prenant pour témoin du moment difficile qu'elle vient de vivre. Son parfum de jasmin flotte jusqu'à eux.

- Et il a eu raison de le faire comme ça. J'aurais pas lâché mon boulot trois semaines sinon. Mais j'ai besoin de vacances ! Proclame-t-elle en s'étirant avec volupté. Ça fait deux ans que je bosse sans m'arrêter pour installer mon cabinet. C'est fait maintenant, j'ai réussi. Je vais me donner cette petite pause et aller à Madrid avec vous ! Dit-elle en se jetant au cou d'Anna, qui sursaute et se tend, surprise.

Elle ne se laisse toucher que lorsqu'elle l'a décidé et n'a pas vu Carla venir. Toutes deux se regardent, gênées, puis en rient. Reprennent contenance.

Manuel les rejoint et les entraîne dehors, traverse fièrement le camp de caravanes avec ses deux femmes, entourant la taille de chacune de ses bras.

Il est 23h lorsque le final du spectacle commence et chacun va au milieu de la piste, salue une dernière fois. Quand le tour de Carla arrive, et qu'elle se relève après avoir salué le public, son regard rencontre celui d'Yvonne, debout, qui applaudit à tout rompre. Et sur celui d'Andy. Le teint pâle, resté assis, il semble incapable d'applaudir. Sous le choc de sa défaite.

Andy...

Son cœur se serre.

Manuel prend la relève, lui touche l'épaule pour qu'elle lui laisse la place, et salue profondément. Il se relève et voit Andy lui aussi. Lui adresse alors un sourire de triomphe.

Je t'avais pourtant prévenu !

Puis, il court rejoindre la troupe au grand complet sur la piste, qui tape dans ses mains au rythme de la musique.

Sauf Carla, qui fixe un point dans le public. Et porte les mains à son cœur.

XX
Le lendemain
Dimanche 7 mai 2012, 11h

Yvonne tape à la porte de la chambre d'Andy.

- Andy ! Lui crie-t-elle de l'autre côté de la porte. Il fait beau ! On va faire un barbecue ! Viens !

Andy est allongé sur son lit, dans la chambre d'amis d'Yvonne. Il n'a pas encore réussi à se lever. Il a entendu l'église sonner 7h pourtant. A entendu Yvonne se lever et les voitures commencer à passer dans la rue. A entendu la cafetière, le grille-pain...

Mais en lui, c'est le grand vide. Il ne pense rien, n'a plus de muscles, plus de bras, plus de jambes. Il est incapable de se lever.

Yvonne tape de nouveau à la porte. Et finit par ouvrir.

- Tant pis hein ! J'entre si tu réponds pas ! Lui dit-elle en entrant dans la chambre.

Elle s'assoit au bord du lit et le regarde. Le visage d'Andy et sans expression, son regard est vide. La bouche close, il est incapable de lui répondre. Cligne des yeux, le visage inexpressif.

- Oh là là !... s'exclame Yvonne, en mettant les mains sur ses joues. Rodrigue ! Crie-t-elle vers l'escalier. Rodrigue ! Viens vite !

Et celui-ci monte les marches quatre à quatre. Voit Andy et en reste stoppé dans sa course, les bras ballants...

- Ça te rappelle rien, mon fils? Lui demande Yvonne. Tu connais ça toi, tu sauras mieux faire que moi, hein ! Ajoute-t-elle en se levant et en lui tapotant le bas du dos. Je vous laisse tous les deux, les garçons !

Et, à petits pas, elle redescend vers la cuisine. Impuissante, le dos rond.

Rodrigue s'assoit au bord du lit, passe sa langue sur ses lèvres lentement. Hoche la tête.

- Ça fait mal, hein ?... Lui demande-t-il en posant sa main sur la poitrine d'Andy.

Il baisse longuement les paupières, les ré-ouvre aussi longuement, pour lui répondre. Puis il les ferme de nouveau, et reste les yeux clos. Soupire.

- Ça passera vieux frère... Ça passera... Je te promets... Prends le temps... Lui dit-il d'une voix grave, ému. Je vais te monter un café, ça te fera du bien, ajoute-t-il en lui tapotant la joue. Et puis, tranquillement, je t'aiderai à mettre ta grande carcasse en mouvement. D'accord?

Il tente de faire de l'humour, essaie une voix enjouée, mais n'y arrive pas.

- Et on mangera tous les trois au soleil. En *famille*. D'accord ?...

Il lui embrasse le front, lentement.

- On est là pour toi, hein !

Les larmes d'Andy commencent enfin à couler.

- Voilà, c'est bien ! L'encourage-t-il. C'est la première étape ! Tu vas commencer à te sentir mieux !

Et Andy pleure longuement, dans les bras de Rodrigue.

Il est maintenant assis dans le lit, seul, la tasse à café qui est maintenant désigné comme la sienne à la main. Dessus, une mosaïque romaine. Un portrait de femme aux tons pastels et ocres. Il boit à petites gorgées et recommence enfin à respirer. A penser.

Je suis un gamin ! Je plaque tout, j'arrive ici où je me trouve une famille, et je crois que je vais aussi avoir Carla ? Un vrai gamin... Je me suis trop mis à rêver... J'ai totalement perdu les pédales, là ! J'ai quoi à lui offrir, moi? je sais même pas ce que je sais faire !... J'ai jamais rien fait de ma vie et je pense qu'elle va me tomber dans les bras... Elle est trop bien pour moi...

Lentement Andy sent monter en lui une force. L'obscurité en lui se disperse peu à peu. Il y voit plus clair.

Je n'ai encore rien tenté... J'ai attendu qu'on me dise quoi faire, ou qu'on fasse les choses pour moi. Toute ma vie... J'ai trop suivi le mouvement... Je vais prendre du temps, là. Et puis il y a cet appartement qui me gêne... Je vais demander à Yvonne si elle veut bien que je reste ici quelques

mois, le temps de le vendre et d'acheter autre chose, ici. Les maisons ne coûtent rien dans le coin, il me resterait de quoi vivre au moins cinq ans sans avoir besoin de salaire.

Il s'étire, se frotte énergiquement le visage.

Oui ! Je vais tenter quelque chose !

En bas, il entend Yvonne et Rodrigue qui font cuire la viande sur le barbecue, dans le sentier. Il prend une longue douche et descend les rejoindre. Radieux, transformé. Le visage un peu pâle, mais les yeux brillants. Le corps vigoureux. Rodrigue en laisse tomber sa fourchette.

- Ça alors ! T'as de la ressource toi ! Lui dit-il un grand sourire aux lèvres, s'avançant vers lui et le prenant dans ses bras.

- Des ressources, je ne sais pas. Lui répond Andy en le tapotant dans le dos lui aussi. Mais, en tout cas, j'ai des *projets* ! Leur annonce-t-il, en les regardant l'un après l'autre. Je me sens mieux !

Puis il marche vers Yvonne et la prend dans ses bras. Soulève son corps de petite femme ronde avec son grand corps à lui. Elle pousse un cri de surprise et de joie dans les airs, accrochée à son cou.

Léger, il vient de perdre sa deuxième peau. Il est enfin sorti du cocon.

Et il meurt de faim !

Le déjeuner se passe dans la joie, avec deux bouteilles de bon vin du coin...

Il est maintenant 15h.

Rodrigue est allongé dans l'herbe et chante des romances. Les chante faux. Andy, allongé dans l'herbe lui aussi, en arrache et lui en jette par poignées pour tenter de le faire taire. Difficile de savoir s'il sait qu'il chante faux ou s'il le fait exprès. Il n'en laisse rien paraître. Tous trois rient pour un rien. Tous se sentent grisés par le soleil, le vin, le bon repas. L'amitié entre-eux.

La meute d'Yvonne part soudain en courant accueillir un visiteur. C'est Carla, devancée par Niña qui monte la garde devant elle.

Carla marche vers eux, timidement. Grisé par l'alcool, Rodrigue lui fait de grands signes et l'appelle :

- Hou hou ! Viens ! On est là !

Elle accélère le pas, rassurée, et les rejoint en riant. Les regarde, les poings sur les hanches, à côté d'Yvonne qui est assise sur une chaise, à côté de la table de jardin.

Rodrigue entame une romance désuète en son honneur. Incapable de se redresser, il la lui chante allongé sur l'herbe, les bras ouverts, en regardant le ciel. Yvonne hausse les épaules, semblant dire qu'il leur faudra être patients et attendre que ça passe. Toutes deux rient en silence, penchées l'une vers l'autre. Puis elle tapote la chaise à côté d'elle du plat de la main.

- Tarte aux pommes? Lui propose-t-elle. On allait passer au dessert !

Rodrigue pousse un long cri de joie, proche de celui d'un chien ou d'un loup.

Il avait oublié le dessert. Quelle bonne surprise !

Carla regarde les bouteilles de vin vides et sourit. Comprend mieux l'état dans lequel elle trouve les deux hommes.

Assis dans l'herbe, Andy lui sourit, joue avec un long brin d'herbe.

- Pas trop lessivée par hier? Lui demande-t-il. Sacrée performance !

Rodrigue et Yvonne s'exclament :

- Ah oui ! Ça c'est bien vrai ! C'était formidable !

Carla se lève et salue, ironique. Mais eux, l'applaudissent pour de vrai.

- Tu m'as émue, ma belle ! Lui avoue Yvonne. C'est beau c'te danse ! Je connaissais pas ! Ça m'a rajeunie ! Regarde comme je me tiens plus droite depuis hier ! Dit-elle le dos toujours aussi voûté, la regardant un peu par en-dessous.

Carla lui prend la main, l'embrasse avec amour, et regarde Andy avec surprise.

Il est assis dans l'herbe, appuyé sur sa main gauche posée en arrière, et semble profiter du soleil en les regardant, les yeux mi-clos et le sourire aux lèvres. Sa chemise est ouverte, ses

manches retroussées. Carla l'a toujours vu avec la chemise boutonnée jusqu'au cou, impeccable dans sa tenue et dans son attitude.

Qu'il est beau ainsi.... On a envie de se lover contre lui...

Elle ne reconnaît pas celui qu'elle a quitté à la fin du spectacle hier soir, celui au teint pâle. Andy voit qu'elle le regarde avec insistance.

- Tu pars en tournée alors? On ne s'y attendait pas... Lui dit-il pour briser la glace.

Un grand silence règne, même Rodrigue ne chante plus. Il les regarde, les mains sous la tête.

- Moi non plus, en fait... Lui répond Carla, embarrassée. Manuel a tout planifié sans me prévenir, avec l'aide de la chanteuse. Il savait que je n'aurais pas osé le faire, même si ça fait longtemps que j'en rêve... Mais vous savez ce que c'est, on se dit que les autres peuvent le faire, et pas nous, dit-elle en les regardant un à un.

Tous hochent la tête.

C'est bien vrai ça !

- Et puis j'ai vu comme ça a marché hier soir, ce qu'on a fait. Et depuis je suis confiante, ajoute-t-elle en souriant. Pour monter un spectacle entier, il me faut quatre danses en tout. Je les aies déjà. J'ai juste à les travailler tous les jours, pour bien les avoir en mémoire, et pour avoir plus d'endurance d'ici notre départ. Un vrai spectacle de flamenco ne dure qu'une bonne heure, pas plus. C'est la règle. Le reste, ce sont des solos de guitare ou des duos guitare-chant. Manuel et Anna vont bosser ça ensemble cette semaine, de leur côté. On sera prêts !

Elle semble hésiter. Regarde à ses pieds, jouant avec l'herbe du bout de sa chaussure droite.

- D'ailleurs, je suis venue vous demander un service. Un *grand* service, précise-t-elle en levant la tête, regardant Yvonne dans les yeux. Niña ne va pas pouvoir me suivre là-bas... On va dormir dans un hôtel. Tout petit. Et puis elle ne connaît pas la ville et je ne sais pas si j'aurai le temps de m'occuper d'elle.

Yvonne hoche la tête, attend.

- Est-ce que je peux la mettre en pension chez vous ?... Demande enfin Carla, après avoir pris une grande inspiration.

Elle se mord la lèvre, attend leur réponse avec inquiétude. Elle ne sait pas ce qu'elle fera s'ils refusent... Yvonne tape des mains sur ses cuisses et appelle Niña, qui s'assoit à côté d'elle et met tout son poids contre ses jambes. Elle lui caresse la tête.

- Elle sera bien avec nous, tu t'inquiètes pas ! Lui répond Yvonne. Elle aura pas de répit avec la meute ; elle sera jamais seule et puis on la câlinera beaucoup. Hein ma grande ? Dit-elle à Niña en se penchant vers elle. Tu nous laisseras un de tes pull avec ton odeur dessus, qu'elle sache que tu vas revenir. C'est important ça ! Dit-elle en levant l'index devant elle, pour insister. Qu'elle reste pas sans ton odeur pendant trois semaines, la pauvre ! Et nous, on s'occupera d'elle. Pas vrai les garçons ?

Rodrigue ne répond pas. Il s'est endormi, les mains toujours sous la tête. Andy, lui, joue toujours avec son brin d'herbe. Il hoche la tête, simplement. Puis se lève et part vers la cuisine. Un silence gêné s'installe. Carla se demande si elle n'est pas venue trop tôt... Peut-être lui en veut-il encore de la cette scène désagréable avec Manuel, dimanche ?... Ils n'ont pas pu en parler... Mais elle n'a pas le choix... Elle part dans quatre jours seulement, il fallait qu'elle s'occupe de placer Niña au plus tôt.

Andy revient avec un verre pour Carla et quatre assiettes à dessert blanches aux délicats motifs floraux bleus. Puis lui tend le verre en lui caressant distraitement l'épaule de l'autre main, et lui montre du menton les bouteilles sur la table. Elle voit dans son regard qu'il ne lui en veut pas. Elle est soulagée mais ne comprend pas comment il peut-être aussi détendu. Elle le revoit le teint pâle, assis alors que tous sont debout. Les mains posées sur les cuisses alors que tous applaudissent...

- Eau ? Limonade ? Je te laisse choisir. Lui dit-il d'un ton désinvolte, un sourire dans le regard.

Il se penche sur la tarte aux pommes et commence à en couper des parts. Regarde Rodrigue.

Regarde Yvonne et Carla, et hausse les sourcils. N'en coupe finalement que trois parts et s'assoit à la grande table de jardin avec les deux femmes. Les cuillères tintent dans les assiettes, chacun apprécie la tarte en silence.

Niña les regarde du coin de l'œil, fait celle qui ne réclame pas... La petite Mina fait le beau, attend, en ne cachant pas son envie folle d'en avoir, même un tout petit peu.

Andy rompt le silence.

- Tu gardes tes rendez-vous de la semaine? Je peux toujours venir demain, à 14h30? Demande-t-il soudain à Carla.

- Oui oui, répond Carla avalant sa gorgée de limonade, prise de court. Je fermerai jeudi midi. Je passerai déposer Niña jeudi après-midi avant de partir, si ça vous va.

Yvonne lui tapote la cuisse et hoche la tête. Ça ira.

- On va prendre la route juste après, explique Carla d'une voix qui semble s'excuser. On y va en voiture, ça nous coûtera moins cher. On va conduire chacun notre tour. A nous trois, en une nuit, ça devrait le faire.

Le silence s'installe de nouveau. Rodrigue dort toujours, ronfle un peu. Tous trois rient. L'atmosphère se détend.

- Dis, t'es espagnole toi, non? Lui demande soudain Yvonne en lui caressant les cheveux, heureuse d'avoir trouvé un sujet simple de conversation.

- Oui...

- Alors t'es contente d'y retourner, non ?

Carla ne répond pas tout de suite, regarde au loin.

- Ma famille ne sait pas que j'y vais. Je ne leur dirai pas... Surtout que je vais à *Madrid* même !... Ajoute-t-elle d'un geste de la main comme pour écarter un danger de son épaule. Je ne sais pas s'ils seraient d'accord...

- Mais pourquoi ils seraient pas d'accord ? C'est ton pays, non ? S'exclame Yvonne, les sourcils froncés, en se penchant vers elle. Intriguée.

- Ma grand-mère y a perdu son père avant de devoir venir vivre en France, leur explique Carla. Et n'a jamais voulu y retourner... Son père fait partie des disparus de la guerre civile espagnole de 1936.

Yvonne hoche la tête, comprend mieux, effectivement... Andy, lui, fronce les sourcils. D'une autre génération que celle d'Yvonne, qui a connu cette époque-là, il n'a jamais entendu parler de cette guerre dans laquelle la France aida les fascistes. Et évite de le rappeler.

- On parle espagnol à la maison, continue Carla, en resservant de la limonade à chacun. Mais on ne parle jamais du pays entre nous. On n'y fait jamais référence.

Elle pose la bouteille, boit une gorgée de son verre.

- Mais je pense que c'est important pour moi d'y aller, ajoute-t-elle en hochant la tête. J'y ai une partie de mes racines aussi après tout ! Semble-t-elle se défendre.

Elle lève son verre et se dirige vers eux :

- À mes premières vacances depuis deux ans !

Ils trinquent avec elle. Puis, sans sourire cette fois, elle ajoute, en regardant au loin :

- A mes retrouvailles avec l'Espagne...

XXI
Le lendemain
Lundi 7 mai 2012, 14h30

Après sa matinée de maraîchage, Andy a tout juste le temps de manger avec Yvonne et de prendre une douche. Puis il se dirige d'un pas vif vers la maison de Carla. Ses cheveux sont humides et il tient une pomme à la main. Finit de la manger sur le chemin. Il se surprend à accepter de se présenter à elle ainsi, lui qui ne serait jamais sorti les cheveux mouillés avant. Et ce n'est pas tout. Aujourd'hui, chez André, il eut la bonne surprise de ne pas se faire taquiner par les deux frères... Et, ce qui l'a d'autant plus intrigué, c'est que Cassandre ne l'a pas quitté un instant, prenant toujours la route à côté de la sienne...

Est-ce que j'ai changé ? Pourquoi est-ce que les autres se comportent différemment avec moi ?...

Assise sur les marches du perron, une tasse à la main, Carla le voit arriver. Niña court le rejoindre en aboyant et en remuant la queue. Il s'agenouille et lui donne le trognon de pomme qu'elle revient croquer aux pieds de Carla, après l'avoir déposé à ses pieds, attendant son accord.

En bas des marches, Andy s'étire et lui dit bonjour. Il a l'air fatigué de sa matinée de travail. Carla remarque un changement en lui. Celui qu'elle a déjà ressenti hier, en prenant le dessert avec eux. Il semble moins timide mais aussi moins attaché à elle. Plus détaché de tout. Il met plus de distance entre eux, ne semble plus être intéressé par elle.

Carla ne peut s'empêcher d'être déçue... Cet homme plus sûr de lui lui plaît davantage... C'est maintenant elle qui semble intimidée à son contact, ce qui lui arrive rarement...

Il monte les marches et elle se relève, l'accueille. Lui fait la bise. Se sent redevenir une adolescente sous son regard et s'empresse alors d'entrer dans la cuisine et de s'engouffrer dans l'escalier, vers le cabinet, pour lui cacher son trouble.

- Ferme la porte derrière toi, s'il te plaît ! Lui dit-elle familièrement en montant rapidement les escaliers.

Andy ferme la porte et la suit, suivi de Niña qui part se coucher dans la chambre voisine en balançant la queue. Carla est déjà assise sur son tabouret, à côté du bureau. Elle boit un verre d'eau. Celui qu'elle prévoit d'ordinaire *après* la séance. Andy s'assoit sur la chaise face à elle, prévue pour le patient.

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Lui demande-t-elle, les mains maintenant bien à plat sur ses cuisses.

- La dernière fois tu as enlevé un blocage en moi, et depuis, c'est un peu chaotique. Lui dit-il d'une voix calme et douce, lui souriant de ses yeux noirs.

Carla en oublie de respirer, se laisse happer.

- Je ne peux plus laisser la vie couler comme avant, j'ai une impatience en moi. Des idées nouvelles, ajoute-t-il.

Puis il se penche un peu vers elle, la regardant toujours dans les yeux.

- J'aimerais que tu regardes ce que tu vois pour moi. Que tu m'aides à y voir plus clair.

Carla a une sueur froide comme à chaque fois qu'un patient lui demande de voir l'avenir. Elle n'utilise sa médiumnité de façon régulière que depuis deux ans, et laisse faire. Fait tout à l'instinct. Elle ne sait jamais si elle va voir une vie antérieure du patient, une vie qu'un de ses ancêtres a vécu, ou encore un souvenir de cette vie. Et parfois, elle voit une possibilité d'avenir.

Le temps n'existe pas. C'est ce qu'elle a découvert par son métier. Il n'y a pas vraiment de limites, pas d'importance dans le temps qui passe. La physique quantique lui a confirmé que passé, présent et futur sont une seule et même chose. Sans pouvoir l'expliquer, elle le comprend maintenant ; c'est ce qu'elle ressent elle aussi. Les jours passent, les minutes passent, le corps vieillit, mais l'âme évolue dans un autre espace temps.

Si seulement je pouvais mettre des mots sur ce que je ressens ! Pense-t-elle en regardant

Andy qui lui sourit doucement et attend sa réponse. *Un jour, peut-être...*

- Je ne te promets rien, je ne contrôle pas ce que je vois, lui répond-elle. Installe-toi, lui dit-elle en lui montrant la table de massage, et ferme les yeux. Respire tranquillement. Comme la dernière fois.

Elle s'accroupit et met un CD dans le lecteur. Une note continue jouée par un violoncelle amplifié s'installe dans la pièce.

- « Le chant à la déesse », ce sera parfait. Lui annonce-t-elle à voix basse.

Elle se lève et pose ses doigts sur le bord de la table, à coté du bras d'Andy, qui finit de s'y allonger, se met à l'aise.

- C'est un duo de néerlandais que j'ai vu jouer par hasard à la collégiale de Vézelay, un dimanche après-midi, lui explique-t-elle. Leur concert n'était pas prévu, c'était improvisé, et j'étais là au bon moment. On n'était que quatre à y assister. Quatre thérapeutes en plus... C'est étrange... Tu vas voir, c'est très puissant !

Elle lui ferme les yeux en passant ses doigts doucement sur ses paupières. Se surprend d'avoir fait ce geste et enlève sa main subitement, la maintient dans l'air au-dessus de lui, comme si son contact la brûlait. En elle, une envie monte. Elle réalise qu'elle aimerait juste s'allonger à ses côtés et poser sa tête sur son épaule.

Ressaisis-toi! Entend-elle soudain dans sa tête.

Elle prend alors une grande respiration et s'assoit derrière la tête d'Andy, sur son tabouret. Sa tête est trouble, son cœur bat trop vite. Elle doit se calmer si elle veut réussir à voir des choses pour lui, et pouvoir faire le soin. La panique monte, comme à ses débuts, il y a deux ans.

Elle ferme les yeux et prend quelques minutes pendant qu'Andy écoute la musique, et respire calmement, les yeux fermés. Carla applique en urgence une méditation bouddhiste pour calmer l'esprit singe qui lui remplit la tête de pensées rapides et inutiles. Pour que le calme de sa conscience reprenne le dessus. Et ça marche.

Les yeux fermés, sa vision intérieure s'éclaircit. Le brouillard présent dans son front se dissipe enfin. Son corps se calme, ne compte plus. Elle n'est plus qu'un capteur. Elle peut commencer.

Andy a maintenant un souffle léger et semble endormi. Ses cils noirs papillonnent un peu.

- Tu m'entends toujours? Lui demande Carla d'une petite voix.

- Hm, hm, lui répond Andy, luttant pour ne pas s'assoupir.

Carla pose ses mains de chaque coté de la tête d'Andy, et commence à scruter au loin, les yeux toujours fermés, la première image qui se présentera à elle.

C'est celle d'un homme en habit de voyageur qui est assis sur un rocher, au bord d'une rivière. Il décortique de son petit couteau un morceau de viande sèche. En mâche une partie et en jette une autre dans l'eau, à ses pieds. Le morceau de viande a l'air vieux et difficile à manger, de couleur trop foncée. Un sac en peau repose par terre, aux pieds de l'homme. Un manche de mandoline en sort. Carla voit son histoire se dérouler, lui être racontée...

Il est conteur public et va de village en village, s'accompagnant de sa mandoline. Il raconte les guerres et les batailles légendaires. La vie des grands rois, les terribles épidémies, les découvertes médicales. Une sorte de journaliste ambulancier qui apprend, à ceux qui ne peuvent quitter leur village, les événements importants qu'il est bon de connaître. Puis il chante les nouvelles chansons à la mode, sort de son sac les gravures de mode autour desquelles les femmes se rassemblent pour voir comment s'habillent les riches, les peuples des autres pays, les belles dames, et ce qui est à la mode cette année.

Le public le paie en le nourrissant, en le logeant. En lui achetant la reproduction des gravures de mode, des chants et des poèmes qu'il a chantés. Puis, il finit toujours par ses poèmes à lui, par les contes qu'il a écrits. Il les vend parfois aux hommes lettrés, rarement présents dans le public. Il met toujours cette partie-là, personnelle, à la fin, car il sait qu'il perd alors l'attention des « bonnes gens » qui préfèrent les actualités et les choses à la mode. Que seule une poignée d'entre-eux écouteront ses créations à lui ; le petit colporteur de nouvelles aux vêtements usés.

Carla comprend que ses créations sont de qualité mais qu'il ne sera jamais reconnu. Il ne fera jamais la rencontre qui aurait pu le faire connaître. Il n'osera pas et se tiendra en retrait des Cours où il n'aura jamais le courage d'aller se faire entendre. Il aura trop peur d'être raillé, que l'on rit de ses créations. Ce qu'il n'aurait pas supporté... Il finira frustré et en colère, amer. C'est ainsi qu'elle le voit, alors qu'il mange sa viande de mauvaise qualité, au bord de la rivière.

Carla observe les vêtements qu'il porte et le paysage autour de lui. Demande à ses Guides dans quel pays et à quelle époque elle se trouve.

On est en France, au 17^{ème} siècle.

Carla raconte cette vie antérieure à Andy, en même temps qu'elle la vit et la voit défiler devant ses yeux fermés. Elle lui en donne tous les détails, et assiste en spectatrice à la correction qui se déroule soudain ; l'homme amer jette dans l'eau le reste de viande sèche, prend son sac et sa mandoline. Il part vers la ville la plus proche et demande au château de l'accueillir pour la nuit. Fait demander au seigneur du lieu l'accord de lui jouer ses créations, ce soir. La nuit tombe dans la grande salle commune. La famille du seigneur et ses nombreux amis, invités et gens à son service, sont en train de manger. On l'invite à se restaurer. Puis à jouer. Il en a eu l'autorisation. Et dès son deuxième poème chanté, les couteaux se posent. On l'écoute. Il parle de la vie sur les routes, de la mort qui guette à chaque instant. De l'amour qui ne fait que passer pour les gens comme lui, sans foyer. Le seigneur prend la main de sa Dame et la porte à ses lèvres. Invite notre homme à prolonger son séjour, pour leur en faire entendre d'autres le lendemain soir.

Puis Carla ne voit plus rien. C'est terminé.

Le corps d'Andy s'est relâché. La masse sombre qui comprimait sa poitrine et que Carla avait vue au début du soin a disparu...

Elle ferme de nouveau les yeux et scrute au loin. Regarde si d'autres choses viennent à elle.

Elle voit alors Andy qui voyage. Voyage souvent. Il est attendu à chaque endroit par du public et par des amis. Carla cherche pourquoi ce public est venu et regarde de plus près ce que fait Andy face à eux, assis à une table. Il leur dédicace un ouvrage. Son roman !

- Andy, tu m'entends toujours? Lui demande-t-elle, les yeux toujours fermés, concentrée sur son image.

- Moui... Parvient-il à prononcer.

- As-tu déjà écrit? Des nouvelles, des poèmes ou un roman? Lui demande-t-elle.

Andy bouge un peu sur la table, prend une grande respiration.

- J'ai écrit des nouvelles en étant adolescent, oui. Mauvaises... Des récits de science-fiction aussi. Encore plus mauvais... Dit-il d'une voix assoupie.

- Il faut que tu t'y remettes ! Lui annonce Carla en ouvrant les yeux et en posant sa main droite sur son épaule. Prends le temps de te mettre devant une feuille blanche et attends que les mots et les images viennent. Tu vas écrire un roman et ça va marcher ! Tu pourras en faire ton métier si tu veux.

Andy fronce les sourcils, entr'ouvre les yeux.

- Depuis trois semaines je prends des notes sans queue ni tête. Depuis la première séance avec toi en fait, précise-t-il en bougeant un peu sa tête vers l'arrière pour la regarder, derrière lui. Ce serait pour ça alors?

- Oui. c'est en cours, lui dit Carla. C'est en train de naître. Tu vois, c'est comme un robinet qu'on ouvre et qui, au début, ne donne que quelques gouttes d'avoir été fermé trop longtemps. Puis un filet très mince commence à couler au fur et à mesure, avant qu'une eau vive n'en sorte finalement. Tu dois laisser faire, mais c'est pour bientôt ! À cause de cette vie antérieure, tu n'as pas encore osé. Le flot était interrompu en toi.

- Est-ce que ça pourrait expliquer pourquoi je me suis toujours laissé faire? Lui demande-t-il d'une voix plus forte. Je n'ai confiance en moi que depuis peu.

- Oui, c'est clair. Oui... Tu avais une entrave ici, au niveau du plexus, lui montre Carla en posant la main sur sa poitrine. Le plexus c'est ce qui nous permet d'aller de l'avant, de ressentir la joie, lui

explique-t-elle.

Andy la regarde longuement, intensément. Il a l'air bien, soulagé.

- Merci... Lui murmure-t-il en plongeant son regard noir dans le sien.

Carla sent de nouveau qu'elle va rougir et lui fait un geste de la main pour qu'il referme les yeux. Elle doit encore clore la séance.

Et, les mains jointes, elle remercie tous ceux qui l'ont aidé à faire cette séance.

Vingt minutes plus tard, rayonnant, Andy lui embrasse longuement la joue sur le perron avant de repartir d'un pas nonchalant.

Carla comprend mieux sa transformation. Ce n'est pas qu'il s'intéresse moins à elle, non. C'est plutôt qu'il écoute maintenant ce qui se passe en lui. Il écoute sa voix intérieure et habite enfin son corps. Vit enfin avec lui-même. Comme s'il venait de se rencontrer.

Carla le regarde partir en poussant un soupir. Puis se secoue et ferme la porte de cuisine derrière elle. Prend ses affaires de flamenco posées sur le canapé, et part répéter derrière l'église. C'est plus pratique, moins loin que la forêt. Elle y a trouvé un terrain plat, de terre sèche, à l'abri de la pluie.

Elle part dans trois jours et a encore beaucoup de travail...

XXII
Trois jours plus tard
Jeudi 10 mai, 16h

- Andy ! Aide-moi à ramener le plateau s'il te plaît ! Lui crie Yvonne depuis la maison.

Andy pose son cahier sur l'herbe, dans le jardin, utilise son stylo comme marque page.

Dans la cuisine, ça sent la noix de coco, le chocolat. Yvonne a fait plusieurs fournées et finit de tout mettre en sachets. Des gâteaux au chocolat et à la noix de coco, mais aussi de petits cakes salés aux olives et au jambon. Ils ont passé l'après-midi à refroidir dans des assiettes, sur la table de cuisine.

Et interdiction d'y toucher !

Andy regarde les cakes qui couvrent toute la table de cuisine. Se remplit de leur bonne odeur et murmure d'envie. Yvonne lui rappelle de ne pas les toucher et regarde l'heure. S'exclame et accélère sa mise en paquets, autant qu'elle le peut.

- Elle ne va plus tarder ! Emporte le plateau dans le jardin, Andy ! Je te rejoins ! Lui dit-elle sans le regarder, remplissant de petits sacs congélation de cakes ou de gâteaux. Sur le plateau, elle a mis du jus d'orange pressé et quelques-uns des gâteaux. Elle a également sorti pour l'occasion de petites assiettes colorées qu'il n'a jamais vues.

Il prépare la table de jardin et tente de faire quelque chose de joli. Yvonne arrive à petits pas, un sac en plastique blanc opaque dans chaque main. Elle les pose sur un coin de la table, devant la chaise vide qui attend leur invité.

Puis elle se laisse tomber avec bruit sur la chaise voisine et boit le verre d'eau que lui tend Andy. Il se place derrière elle et lui masse doucement la nuque, et les épaules. Grâce à Carla, il a découvert tous les bienfaits du massage. Depuis, il essaie d'en faire profiter Yvonne. Elle adore...

Appuyée de tout son poids au dossier de la chaise, elle pose sa tête en arrière sur le ventre d'Andy et se laisse faire, les yeux fermés.

- Elle va être contente de ma surprise ! Je n'ai pas fait tout ça pour rien, tu vas voir ! Lui dit-elle, d'une voix rapide. Ils ont de la route à faire, c'est loin Madrid ! Et tu peux être sûr qu'ils n'ont rien prévu à manger, dit-elle en soupirant et en secouant la tête, froissant la chemise bleue d'Andy au passage. Ils vont se dire qu'ils trouveront de quoi manger dans les stations-service, mais je *refuse* qu'elle mange des sandwiches faits par des machines avec de la *mauvaise* nourriture ! Dit-elle en levant le doigt. C'est hors de question ! Elle danse samedi soir si je me souviens bien. Il faudra qu'elle mange de bonnes choses pour être en forme après autant de route. Elle pousse un soupir d'aise. Non, vraiment, je suis contente ! J'ai bien travaillé !

Elle ouvre les yeux et regarde Andy, penché au-dessus d'elle. C'est ainsi que Carla les trouve, en arrivant.

Elle s'arrête à l'entrée du jardin, et les regarde. Andy la voit le premier et lui sourit, lui fait un signe de tête pour qu'elle les rejoigne. Yvonne ouvre les yeux, se redresse et s'exclame :

- Ah, ma douce ! Je suis contente de te voir !

Carla se penche vers elle et lui fait la bise lentement, gardant longuement le contact entre leurs joues. Niña joue déjà avec la meute. Couchée sur le dos, elle montre son ventre en balançant la queue. Les chiens sont rassemblés autour d'elle et la lèchent, lui mordillent les pattes et le cou, l'invitent au jeu par des jappements.

Carla la regarde, le cœur serré. Yvonne lui prend la main.

- On va bien s'occuper d'elle, ma puce. Ne t'inquiètes pas ! Ce sera dur au début mais elle sait bien que tu vas pas l'abandonner !

Carla s'agenouille à côté d'Yvonne, pose son front sur ses genoux. Tendrement, celle-ci lui caresse la tête, lui dit des paroles de réconfort. Andy est assis à côté d'elles, et les regarde faire. Entre-elles, une belle relation s'est installée en peu de temps. Il sent la confiance et l'amour qu'elles se portent mutuellement. Lorsqu'elles sont ensemble, une bulle semble les isoler un instant du

monde, au moment où elles se retrouvent. Un instant, elles semblent ne voir que l'autre.

Carla finit par relever la tête, essuie quelques larmes du dos de la main et gonfle les joues, souffle avec bruit.

Je ne vais pas y arriver...

- Elle va tellement me manquer... Leur dit-elle d'une petite voix. Ça fait deux ans qu'on vit ensemble toutes les deux. J'ai l'habitude d'avoir son regard sur moi, son grand corps couché pas loin de moi. J'ai l'impression de la trahir en partant... Quand je l'ai adoptée, elle avait perdu sa maîtresse l'année d'avant et elle était inconsolable. Elle a mis toute son affection sur moi... Je vais la faire souffrir sans le vouloir... *C'est insupportable !*

- Ma douce, lui répond Yvonne en lui caressant la joue. Elle saura bien que tu ne l'abandonnes pas, puisque tu l'as mise ici, avec nous. Tu as ramené un pull à toi?

- Ah oui !

Carla se relève, enlève de sa taille un fin pull de couleur bleu clair.

- Je l'ai porté deux nuits et j'ai répété avec hier, dit-elle en riant, ça devrait aller !

Puis son rire s'éteint, et de nouveau elle gonfle les joues. Regarde Niña qui joue avec la meute, sous le regard protecteur d'Hector, le gros chien noir. Le dominant de la meute.

- Assieds-toi ma douce, ça va aller, lui dit Yvonne en prenant son pull et en le posant sur le dossier de sa propre chaise. Et regarde ce qu'il y a dans les sacs devant toi, dit-elle en lui montrant avec malice les sacs en plastique blanc.

Carla s'assoit, s'essuie les yeux, et la regarde d'un air interrogateur. Yvonne acquiesce de la tête, les yeux brillants, comme une petite fille. Carla ouvre les sacs du bout des doigts, tend le cou pour mieux voir à l'intérieur, et en sort les paquets de petits cakes salés et sucrés qui dégagent une bonne odeur. Sa bouche s'arrondit de surprise en un *Oh !* silencieux.

- C'est pour moi? Demande-t-elle, incrédule.

- C'est pour *vous*, oui, corrige Yvonne. Vous avez de la route à faire !

Carla hoche la tête, confirme, tout en ouvrant les petits paquets pour mieux sentir les cakes et les gâteaux encore tièdes.

- Vous allez vous relayer pour conduire. C'est bien. Mais ce sera fatiguant quand même d'être dans la voiture aussi longtemps, continue Yvonne. Avec ça, vous pourrez tenir ! Annonce-t-elle fièrement.

Carla se penche en avant, lui embrasse la main d'un baiser claquant.

- Combien d'heures de route avez-vous à faire? Lui demande Andy en lui versant du jus d'orange.

- Mille deux cents kilomètres... Quinze heures de trajet, d'après internet. Mais il faut y ajouter les pauses : on en a bien pour vingt heures au total. On part avec la voiture de Manuel, elle est plus récente que la mienne. Croisons les doigts ! Dit-elle en joignant le geste à la parole. On a prévu de dormir chacun notre tour dans la voiture pour être à l'hôtel à 17h maximum, demain.

La conversation se poursuit sur les détails pratiques du voyage, le nombre de robes et de chaussures que Carla a pris pour danser, tout en mangeant les gâteaux au chocolat et à la noix de coco.

17h30 arrive et Carla éteint le réveil de son portable, mis avant de partir les rejoindre pour ne pas être en retard. Elle doit encore rentrer fermer la maison avant que Manuel et Anna ne passent la chercher.

- Voici un double des clés. Si vous êtes toujours d'accord pour passer vérifier que tout va bien dans la maison et arroser les plantes une fois par semaine ?... Dit-elle un peu gênée. Je suis désolée, c'est long trois semaines...

- Bien sûr ! Lui répond Andy en rangeant la clé dans sa poche de jeans. J'y veillerai !

Carla joint ses mains devant elle à la japonaise et s'incline devant lui. Son front touche la table par accident. Elle se relève, riant et pleurant à la fois. Se frotte le front, puis cache ses yeux de toute la longueur de sa main. Andy et Yvonne échangent un regard, ne savent pas comment l'aider...

- Bon allez !... Dit-elle soudain, en plaquant sa main sur la table.

Elle se lève et s'agenouille plus loin, près de Niña qui s'est couchée à côté d'Hector, flanc contre flanc.

- Ma puce... Je reviens, hein ! Lui dit-elle doucement. Tu vas rester ici comme je te l'ai expliqué. Ça ne va pas être long, d'accord?

Elle s'assoit à ses côtés, sur l'herbe, et plonge son visage dans le cou de la chienne. Lui murmure des mots d'amour. Puis elle relève son visage en pleurs. Niña lui lèche les joues avec empressement pendant qu'elle pleure et rit à la fois. Puis elle lui fait un dernier baiser sur la truffe, tenant sa tête entre ses mains. La regarde longtemps dans les yeux.

- Je reviens bientôt... D'accord ?... Sois sage...

Et elle se relève. Péniblement.

Niña se relève elle aussi, pour la suivre, comme toujours. Mais Carla secoue la tête, tristement. Niña comprend et se couche de nouveau, lourdement. Pose sa tête entre ses pattes et pousse un profond soupir que tous entendent. Hector pose sa tête contre la sienne.

N'ayant plus de mots. n'osant plus parler de peur de trop pleurer, Carla marche maladroitement vers Yvonne qui l'attend, debout, les bras ouverts. Elle lui embrasse longuement la joue, l'appelle « Abuela... » d'une voix saturée d'émotion. (1)

- Je serai en vie quand tu reviendras, allons ! S'exclame Yvonne pour tenter de la faire rire. Va ma fille, va danser !

Elle lui tapote l'épaule et rejoint Niña. Lui parle doucement.

Carla rejoint Andy de l'autre côté de la table. Il s'est levé lui aussi et lui tend les deux sachets de plastique blanc qui contiennent les cakes et les gâteaux. Tous deux se font face, ne savent pas quoi se dire.

Alors, Carla le prend dans ses bras et pose sa joue contre sa poitrine. Plus grand que lui, Andy la serre contre son torse et pose son menton contre sa tête. Ils restent ainsi un moment.

- Tu vas me manquer toi aussi... Croit-il l'entendre murmurer.

Puis elle recule. Lui fait un sourire de battante et prend les sachets de nourriture d'un geste vif et triomphant. Marche vers la sortie comme une automate, les bras et les jambes raides. Ils la regardent faire. Sentent qu'elle se force à partir. Qu'elle se donne du courage pour en finir avec la partie la plus difficile du voyage : la séparation.

Elle sort du jardin, se retourne, et, les sachets dans une main, elle lève le poing vers le ciel et leur crie :

- Os Quiero ! (2)

Et part d'un pas vif. Sans plus se retourner.

C'est trop dur...

Andy et Yvonne se regardent, échangent un sourire. Niña gémit et Yvonne la caresse, lui parle doucement.

- Elle reviendra bientôt ma puce... Très bientôt ! Lui dit-elle.

Andy rejoint la chaise d'Yvonne et prend le pull de Carla dans ses mains, abandonné là.

Elle reviendra bientôt...

Notes :

(1) Grand mère

(2) Je vous aime !

IIIEME PARTIE

A LA CROISEE DES CHEMINS

I
Vendredi 11 mai, 11h30
Chez Yvonne

Andy est assis à la table de cuisine, le menton dans le creux de sa main, accoudé de tout son poids à la table.

Devant lui, deux assiettes empilées l'une sur l'autre avec leurs couverts propres qui attendent d'être disposés par lui sur la table. Il baille et caresse de l'autre main Niña, assise de tout son poids contre sa jambe droite. Elle a dormi avec Yvonne cette nuit. Ils n'ont pas réussi à la faire rester au rez de chaussée, avec la meute.

À trois reprises, au moment d'aller se coucher, elle monta en silence l'escalier de bois, malgré son grand corps noir de trente-cinq kilos et ses griffes claquantes. Et se coucha discrètement au pied du lit d'Yvonne :

- Andy !

Appela Yvonne après avoir incité Niña à redescendre d'elle-même, sans succès.

- Andy ! Tu peux la faire descendre s'il te plaît? Elle ronfle !

C'est ce qu'il fit, les pieds et le torse nu, après avoir remis son jeans. Mais dix minutes plus tard, Yvonne le rappela en riant :

- Elle est revenue Andy ! T'es réveillé?

Il l'était et, pour la deuxième fois, il fit descendre la chienne dont le profond soupir et les yeux trop grands ouverts lui serrèrent le cœur. Elle mourrait de peur...

La troisième fois, elle n'attendit pas plus de cinq minutes avant de remonter l'escalier et s'assit immédiatement à côté d'Yvonne, lui donna la patte en gémissant.

- C'est bon, C'est bon... T'as gagnée... Tu peux rester ma grande ! Lui dit-elle en la caressant d'une main bourrue. Mais tu ne ronfles pas, hein?

En silence, l'air grave, Niña étendit son grand corps au pied du lit, sans bruit. Mais elle ne dormit pas de la nuit. Elle fixa l'obscurité de la chambre, les yeux grands ouverts. Pour veiller sur le sommeil d'Yvonne, tout en gardant un œil sur la porte. Pour être prête à accueillir Carla.

Elle reviendra peut-être cette nuit... C'est quand « bientôt »?

La nuit passa et l'heure du petit déjeuner arriva.

Comme Niña, Andy ne put fermer l'œil de la nuit. Son corps n'arrive pas à oublier ce moment où il a tenu Carla contre lui. A senti son odeur et sa chaleur... Il la revoit les regarder avec amour et panique et leur crier *Je vous aime !* dans sa langue maternelle.

Hier, une fois Carla partie, il ne sut plus quoi faire de son grand corps. Il regarda alors Niña, accablée et prostrée, qui ne réagissait même plus aux doux coups de patte du gros Hector, assis à ses côtés. Hector, qui finit par se coucher près d'elle et poser sa tête sur son dos. Pour la protéger.

Andy crut alors comprendre le vide qu'elle devait ressentir en elle. Il le ressentait lui aussi, comme une amputation... Une envie de hurler de douleur, car le manque tiraille le corps et fait mal... Alors il s'allongea à côté de Niña, sur l'herbe, et la caressa en regardant le ciel.

Yvonne, muette et perdue dans ses pensées, resta assise à la table de jardin. Les regarda de temps en temps, ne sachant quoi faire pour les aider...

Puis arriva l'heure de dîner. Puis le moment d'aller se coucher.

Et, par deux fois, il fit redescendre Niña. Restait finalement allongé sur le dessus de son lit encore fait, en jeans et le torse nu. Il n'eut pas envie de dormir... Les mains sous la tête, la petite lampe de chevet allumée à ses côtés, il se laissa partir en rêverie...

Une image se forma dans son esprit, lentement. L'emmena loin, le faisant oublier où il se trouvait. Dans un demi sommeil.

Cette image, c'est celle d'un jeune homme aux cheveux courts, blonds, avec une mèche qui lui descend sur le front et lui ombrage l'œil droit.

Il est assis en pantalon de travail, sur un petit pont, dans un vieux village du Sud de la France. Un village tout en vieilles maisons et en rues qui grimpent, sèches, vers une vieille église romane. Dans cette église, à peine trente personnes peuvent se rassembler, alors que la population du village est de sept cents âmes au moment où l'on se trouve. Nous sommes en 1947.

Une nouvelle église a été construite il y a cinquante ans, en bas du village, mais personne n'y va. Elle est froide et hautaine, c'est pas pour eux ça !

Le saint esprit, c'est dans la petite qu'il est, c'est clair !

Alors, le dimanche, les plus vieux prennent les chaises à l'intérieur de l'ancienne église et les autres se mettent debout autour d'eux, ou dehors, pour écouter la messe que le curé ne peut faire dans la nouvelle, toujours vide... Les femmes amènent parfois leurs tricots en chuchotant entre elles, assises en groupe.

Ce jeune homme au regard noisette et malin, un rien arrogant, s'appelle Rémi. Il travaille depuis ses neuf ans et a déjà changé six fois de patron. Il quitte à chaque fois, du jour au lendemain. Son père, accablé par la vie, ne lui fait aucune reproche. Déjà trop abîmé lui même par l'alcool et le départ de sa femme un beau matin, alors que Rémi avait six ans, il ne s'intéresse plus à rien. Amoureuse d'un autre homme qu'elle ne voulait plus quitter, sa mère s'est installée dans le village voisin et Rémi la voit parfois, le dimanche après-midi.

Assis sur le petit pont, Rémi a les jambes dans le vide, au-dessus de la rivière qui coule à petit débit. On est au plus chaud de l'été, et il a seize ans. Andy le voit qui lève son regard vers lui et le provoque de là où il se trouve:

Hé ! Toi ! Raconte-leur mon histoire !

Andy voit en un flash son personnage ; taiseux, bagarreur. Mais droit, fiable aussi. Sans éducation mais plein de bonnes intentions. Quelque peu philosophe sans le savoir.

Il aime les filles de son âge, beaucoup. Il flirte avec elles, passe de l'une à l'autre, en cachette. Il leur donne rendez-vous dans le jardin du vieux moulin, en bas du village, envahi de ronces. Il aime chacune d'elles, puis se lasse. Et retombe amoureux d'une autre. Il les embrasse, les caresse. Et les oublie.

Il est toujours insatisfait.

Actuellement, il est apprenti boulanger depuis six mois et en a déjà assez !

Beaucoup trop difficile de commencer avant le soleil puis de travailler dans cette chaleur accablante ! Non, ça non plus ce sera pas pour lui !

Il ne pense qu'à une chose;

Marcher ! Prendre la route et découvrir les autres villages ! Le monde même, s'il en a le toupet. Et voir comment vivent les autres, ailleurs...

Il sait écrire, laborieusement, grâce à une femme du village. Son mari est cordonnier et il a travaillé deux ans pour lui. Elle voyait Rémi la regarder lire. Et feuilleter ses livres en cachette. Alors elle lui apprend à lire. Rémi a une mémoire visuelle prodigieuse : il n'utilise l'écriture que pour noter une idée, un mot qui le renvoient à la scène dont il veut pouvoir se souvenir plus tard.

Assis sur le pont, Rémi vient de prendre la décision de partir, dès cette nuit ! Il ne restera pas plus longtemps !

Andy voit alors une jeune adolescente le rejoindre et se coller à lui.

Manon.

Une sage queue-de-cheval qui se balance au-dessus de ses épaules nues, elle a les dents du bonheur. Elle est toujours souriante et de bonne humeur. Ils ne se sont jamais quittés depuis la petite enfance. C'est la seule fille qu'il n'a pas amenée au vieux moulin.

Manon sentira d'instinct qu'il manigance quelque chose et le surveillera, inquiète. Elle le suivra lorsqu'il prendra la route à la nuit tombée, sous la lumière de la lune, et ne se montrera à lui que tardivement, pour qu'il ne puisse la renvoyer au village, déjà trop loin derrière eux. Alors il demandera à l'aubergiste de quoi écrire pour prévenir ses proches de ne pas s'inquiéter pour elle, qu'elle sera de retour dans quelques jours.

Mais Manon, courageuse et amoureuse de lui, ne le quittera pas, en vrai femme de samouraï. Il aura beau l'ignorer, lui en vouloir d'être là, il finira toujours par la prendre dans ses bras. Avec ce qu'il mit de côté en sept ans, il s'était dit qu'il tiendrait un moment. Mais à deux, ce sera plus compliqué.

Tant pis... Il la gardera près de lui malgré tout.

Manon le laissera vivre sa quête initiatique, mener ses propres combats. Les expériences, les gens rencontrés sur la route, les dangers auxquels ils seront exposés, les feront grandir ensemble.

Pour le personnage de Manon, Andy note de s'inspirer de l'héroïne de Yoshikawa, « Otsu », qui suit Musashi, le samouraï qu'elle aime. Et Rémi aura également des points communs avec le personnage « Goldmund » de Hermann Hesse, dans sa façon d'être. Il sera avant tout un sensuel, un sensible.

En deux heures, cette nuit-là, Andy écrit le premier chapitre dans lequel Rémi voit Manon avant son départ puis quitte le village. Avant de partir, il dit adieu du regard à l'église, aux maisons, au vieux moulin, en réalisant que ce n'est pas si facile de quitter ce que l'on connaît. Puis, à la fin du chapitre, l'on voit Manon le suivre sans qu'il le sache, sa silhouette éclairée par la lune. Sans bagages, pensant qu'il ne part que quelques heures...

Andy ne dort de la nuit. Du tout. Il ne fit qu'écrire et prendre des notes. Sous adrénaline. Vers deux heures du matin, il descendit se chercher une bouteille d'eau et trouva Niña couchée au pied de son lit à son retour.

Puisque toi aussi tu veilles, on va le faire ensemble...

Andy voulut refuser mais, face à son regard endeuillé il céda. Et ne le regretta pas : elle se fit discrète, silencieuse, pour ne pas le déranger.

Soudain, Yvonne tapote le cou d'Andy de sa main et le fait sursauter.

Les pommes de terre sautées sont prêtes, les escalopes qui les accompagnent aussi. Ça sent bon ! Il est 11h50 et il s'est endormi, le menton dans le creux de sa main. Yvonne lui ébouriffe les cheveux en riant et s'assoit à table en se moquant de lui.

Péniblement, Andy se lève, s'étire bruyamment, et met la table. Il prend les poêles et en verse le contenu dans leurs assiettes pendant qu'elle continue à se moquer de lui, l'imite à sa façon. Il en rit et regarde Niña : elle est couchée à la porte d'entrée et attend le retour de Carla, malgré les bonnes odeurs de cuisine.

Carla... Est-elle déjà arrivée à Madrid à cette heure-ci?

II
Le même jour
Vendredi 11 mai, à 11h30
Près de Burgos, Espagne

- Mais pourquoi tu t'arrêtes-là? Demande soudain Manuel à Carla.
- C'est déjà l'heure de manger ? Demande Anna.

Anna, ses yeux ourlés de longs cils noirs, baille avec sensualité, féline. La nuit ne l'a pas enlaidie et son visage à la même fraîcheur qu'après une nuit de sommeil continu. Chacun d'entre-eux a pris le volant deux heures de suite, parfois une seule, pendant que l'un d'eux dormait allongé sur la banquette arrière et que le troisième, la carte à la main, parlait au conducteur pour le tenir éveillé tout en vérifiant régulièrement que l'itinéraire était le bon. Puis, celui qui venait de dormir conduisait à son tour, et le copilote le restait une deuxième fois.

Ce qui donna pour chacun, au moment où nous les rejoignons, quatre heures de concentration pour deux heures de sommeil chaotique, malmené à l'arrière de la voiture.

Comme elle l'avait prévue, les petits cakes d'Yvonne les sauvèrent ; la fatigue les a affamés.

Partis à 18h de Bourgogne, ils entrèrent en Espagne à 6h du matin et s'arrêtèrent sur le parking d'un restaurant, fermé en raison de l'heure, sur une aire d'autoroute. Ils décidèrent d'y rester un peu pour tous dormir quatre heures de suite, la voiture éteinte, et au calme ! Ils en avaient besoin et ne supportaient déjà plus les vibrations incessantes de la voiture de Manuel...

Aucun d'entre-eux n'a prévu de GPS, et tous le regrettent bien maintenant...

Il est 11h 30 et Carla conduit depuis une heure déjà.

La route est plus simple. Ils sont sortis de l'autoroute et roulent sur de grandes nationales, du côté de la ville de Burgos. Manuel, la carte sur les genoux, est accoudé à son siège et tourne le dos au pare-brise, parle avec Anna. Celle-ci est assise sur le siège arrière avec ses longs cheveux noirs qui lui couvrent les épaules et la poitrine, et encadrent son beau visage. Dans le rétroviseur, Carla remarque la délicatesse de sa peau, la noirceur et la force de son regard couleur cannelle. Elle remarque aussi que Manuel ne peut s'empêcher de la regarder et de lui parler régulièrement depuis leur départ. Jalouse, elle n'a pas réussi à dormir pendant qu'Anna conduisait et que Manuel faisait le copilote. Ensuite, ce serait à son tour de conduire, avec Manuel à ses côtés pour la guider. Malgré sa grande fatigue, elle ne put dormir... Elle ne put s'empêcher de les écouter, d'essayer de voir ce qu'il y avait vraiment entre-eux...

Malgré Manuel qui dut une fois de plus, avant de partir ensemble pour trois longues semaines, lui affirmer qu'il n'y avait *jamais* rien eu entre eux...

Le visage déjà marqué par le manque de sommeil, Carla sait qu'elle n'est pas à son avantage avec ses cheveux également en désordre. Anna est une fille des routes et a plus de résistance qu'elle.

Je me rattraperai demain, après une bonne nuit de sommeil...

Anna baille de nouveau, la voiture maintenant garée sur le bas-côté.

- Alors, c'est déjà l'heure de manger? Demande-t-elle une seconde fois, en se passant lentement la main dans les cheveux.

Manuel regarde sa montre. Il est 11h 30. Il hausse les sourcils et interroge Carla du regard.

Un peu tôt pour manger, non ?

Carla s'est garée sur un trottoir, à l'entrée de Burgos. De l'autre côté de la route, sur leur gauche, il y a le mur en pierre d'un grand cimetière. Et un groupe se tient là, debout. Un groupe composé de femmes uniquement.

La plupart d'entre-elles porte un châle noir sur la tête. Elles sont là pour exposer des photos et des portraits d'hommes en noir et blanc contre le mur du cimetière. Certains d'entre-eux sont debout, le fusil posé au sol à leur côté, le visage souriant. Ils sont tous jeunes. Il y a aussi des photos d'hommes mûrs qui ont passé la trentaine et qui ont un visage sérieux pour ce moment où ils ont

posé avec leur famille autour d'eux, chez le photographe.

En les apercevant, Carla ne put s'empêcher de ralentir, et croisa le regard de l'une de ces femmes. Son ventre se serra aussitôt...

Il fallait absolument qu'elle s'arrête !

- On fait une pause ! Je reviens ! Leur dit-elle en les regardant à peine avant de descendre de la voiture et de claquer la portière derrière elle, se mettant à marcher vers les femmes d'un pas vif.

Les photos sont posées les unes à côté des autres, contre le mur du cimetière. Ces hommes l'interpellent, la touchent. Ils semblent d'une autre époque avec leurs vêtements que le papier jauni ou noir et blanc rend encore un peu plus passé de mode. À genoux, elle les regarde un à un. Ils sont beaux... Il y a de la force en eux, eux qui s'appuient sur un fusil mais sont pourtant habillés en civils... Eurent-ils le temps d'apprendre à s'en servir?...

Le groupe de femmes parle de façon animée un peu plus loin, autour d'une table où du café et des gâteaux sont posés. L'une d'elles semble en colère, et le groupe tente de l'apaiser.

Toutes ont en commun une grande tristesse dans le regard. Une résignation dans le visage. L'une d'elles se dirige vers Carla et lui tend la main. Elle reconnaît celle dont elle a croisé le regard.

- Moi c'est Angelica, et toi? Lui demande-t-elle simplement, sans sourire.

- Carla, lui répond-elle en serrant sa main tendue.

Angelica lui montre alors la photo d'un homme entre vingt-cinq et trente ans, se tenant fièrement devant l'appareil, posant bras dessus bras dessous, avec un groupe de cinq hommes. Son sourire est contagieux. Elle le montre du bout du doigt, caressant la photo au passage, lui souriant.

- C'est mon grand-père, Juan. Comme tous ces hommes, il a cru à la possibilité d'une République espagnole. Cette photo date de février 1936, quand le Front populaire a remporté les élections. Tout devenait possible pour eux. Regarde leur sourire ! Dit-elle en souriant à la photo. Car il y avait du travail : deux millions d'agriculteurs étaient sans terre car elles appartenaient à une poignée de privilégiés. Des millions d'espagnols vivaient dans la misère avec une espérance de vie de cinquante ans seulement... C'est pas beaucoup hein? Demande-t-elle à Carla, en la regardant dans les yeux. Et plus de la moitié de la population qui ne savait pas lire...

Angelica la regarde un instant et continue à s'expliquer, voyant que Carla ne semble pas être au courant de tout ça, mais très intéressée.

- En 1931, la République fut proclamée, c'était la fin de la Monarchie. Alors grand-père Juan a rejoint l'une des communautés qui avait repris les terres aux riches et les partageaient entre tous. Ils ont tenté d'instaurer une nouvelle façon de vivre, plus juste et plus libre ! Dit-elle, le regard fier, brillant. Sur cette photo, ils pensaient qu'ils avaient définitivement gagné suite aux élections de 1936, et qu'on arrêterait de les combattre puisqu'ils étaient maintenant légitimes. Mais les troupes nationalistes de Franco et les bombardements allemands ont eu raison d'eux...

Elle se redresse et montre à Carla des impacts de balles sur le mur du cimetière.

- Je ne sais pas laquelle a tué mon grand-père... Mais ces cinq hommes sur la photo ont finis alignés ici, contre ce mur, et abattus par les phalangistes, ajoute Angelica, le visage grave. Au fond du cimetière, montre-t-elle du doigt, il y a une fosse commune où plus de mille hommes ont été jetés, dont mon Juan.

Elle fait soudain face à Carla, parle plus rapidement, avec de grands gestes des mains :

- Tu sais, depuis quatre ans, grâce au juge Garzon, on avait enfin le droit de chercher nos disparus dans ces fosses communes. Il avait officiellement ouvert une enquête sur les disparitions de la guerre, et chaque famille pouvait demander justice. *Enfin !* C'est ce que la mienne a fait, pour Juan.

Elle montre de nouveau le jeune homme au sourire éclatant. Puis ses mains retombent inertes contre son ventre, sa mine s'assombrit.

- Mais il y a deux mois, Garzon a été condamné par les fascistes à ne plus pouvoir exercer son métier pendant onze ans !... Lui qui a passé sa vie à les gêner en enquêtant sur les corruptions et les crimes de guerre des dictateurs et de l'État... Et de nouveau, nous sommes méconnus !.. Dit-elle en montrant le groupe, et, à travers lui, tous ceux en Espagne qui se souviennent, ne peuvent oublier.

Nous ne pouvons plus panser nos plaies, ni donner de sépulture aux nôtres à cause de la loi d'amnistie de 1977, votée deux mois après la mort de Franco.

Angelica secoue la tête, en colère. Son regard s'assombrit encore.

- Cette loi déclare que les criminels de guerre ne sont *plus* coupables et que l'on doit oublier ! Dit-elle d'une voix forte et énervée à Carla. On doit oublier *par la force !*, et non pas par la réparation ni le deuil puisqu'elle fait passer nos hommes *assassinés* dans l'oubli...

Carla a une boule dans la gorge... A envie de prendre les mains de cette femme, mais n'ose pas.

- Mais comment oublier ces centaines de milliers de disparus? Continue Angelica. Moi je n'y arrive pas... Et elles non plus, ajoute-telle en montrant le groupe de femmes de la main. Je rêve souvent de Juan qui me dit de le retrouver. De l'enterrer correctement, pour qu'il soit enfin en paix... Alors, avec le groupe, on vient ici tout les midis pendant deux heures, pour être avec nos proches là-bas, dit-elle en montrant le fond du cimetière. Et pour que personne n'oublie. Que ça n'arrive plus jamais...

Angelica la regarde soudain, lui caresse le visage, scrute ses traits.

- Mais tu es d'ici toi, non?

Carla sursaute. Angelica enlève la main de son visage, lui sourit doucement pour s'excuser.

- Ma grand-mère était de Madrid, lui répond Carla. Son père a été emmené par les phalangistes, une nuit.

Angelica secoue la tête tristement. Une histoire de plus, parmi tant d'autres...

- Il s'appelait *Galan*, tient à lui raconter Carla, sans comprendre pourquoi elle a soudain besoin de le nommer devant cette femme. Ma grand-mère, Pilar, a du fuir avec sa mère, après la victoire de Franco, en 1939, pendant la « retirada ». Elle avait quatorze ans.

Elle fait une pause, regarde une fois de plus ces portraits alignés contre le mur.

- Je suis venue ici pour danser le flamenco. Ma famille refuse de parler de tout ça et je ne sais pas grand chose... Lui raconte Carla, pendant qu'Angelica serre ses bras contre son ventre, les mains sur ses coudes, comme si elle avait froid. Le hasard me fait revenir à Madrid où Galan, sa femme Paula, et sa petite Pilar ont vécu heureux et connu la République, puis la guerre...

- Ma petite, l'interrompt Angelica, le visage un peu dur. N'espère pas retrouver le Madrid qu'ils ont connus. Il n'existe plus ! En novembre 36, après le coup d'état du 18 juillet, c'est vingt mille hommes que Franco a fait entrer dans Madrid. Vingt mille ! Imagine un peu ! Quand tu seras là-bas, essaie de te mettre à la place de ta grand-mère et de Galan qui ont vu ces hommes armés et terrifiants entrer dans *leur* ville ! *Ces fascistes !* Qui ont assassinés hommes, femmes et enfants sur leur chemin. Angelica secoue la tête, tristement, en regardant le sol. En plus, les Allemands ont aidé Franco en bombardant jour et nuit Madrid. Ils n'ont épargné qu'un seul quartier : le quartier riche de Salamanca. Tu ne marcheras pas sur les pas de Galan et Pilar en allant à Madrid... Tu as peu de chance de retrouver l'endroit où ils ont vécu...

Voyant Carla abattue, la mine défaite, Angelica se détend, et prend son épaule dans sa main droite, lui sourit. L'encourage en cherchant son regard.

- Mais ce que tu *peux* faire, c'est aller prier près des fosses communes, comme nous. Ton Galan doit être maintenant avec des milliers d'autres, dans ces fosses. Pense à lui quand tu marcheras dans les rues, cherche-le avec ton *cœur*. Il a été assassiné comme le mien, mais nous n'aurons jamais la justice pour nous. Jamais...

Puis elle prend Carla dans ses bras, toute tremblante. Celle-ci est sous le choc... Elle n'y connaît rien, est venue pleine d'espoir, sans se renseigner auparavant. Et elle vient d'apprendre que sa quête est impossible...

Elle n'a même pas de photos d'eux sur elle !...

- Il est dans ton cœur et dans tes veines, ma belle ! Lui dit Angelica, pleine d'espoir. Il est dans ton caractère et peut-être aussi dans ton amour pour le flamenco. Alors danse pour lui et pour ta grand-mère ! C'est ce que tu pourras faire de mieux.

Carla hoche la tête, des larmes au bord des yeux.

- Et découvre notre *beau* peuple espagnol ! Lui dit fièrement Angelica. Deviens l'un d'entre-nous, toi qui a de notre sang en toi. Regarde comment on vit, comme on est, et tu comprendras mieux *qui tu es* toi aussi. Voilà aussi ce pour quoi tu es venue.

Angelica lui embrasse le front et retourne vers le groupe de femmes, qui lui posent déjà des questions, curieuses de savoir.

Carla retourne vers la voiture contre laquelle Anna et Manuel sont maintenant adossés, les portières ouvertes, en train de manger des cakes d'Yvonne.

- Ne me dis pas que tu as l'intention de nous gâcher le séjour? Lui demande Manuel, amer. On a tous un vieux sous terre ici, et j'ai pas l'intention de me gâcher la vie avec ça !

Carla voit, que malgré son air dur, il ne peut s'empêcher de regarder de loin les photos de ces hommes, par dessus son épaule. Carla lui tapote la joue, l'embrasse légèrement sur les lèvres et s'installe à l'arrière de la voiture.

- À vous de conduire ! Leur annonce-t-elle. Moi, je fais ma pause !

Elle attrape son sac à main au pied du siège passager et consulte son téléphone. Elle hésite puis finit par le ranger.

Elle ne préviendra Yvonne et Andy qu'une fois arrivée, ce sera plus simple.

III
Le lendemain
Samedi 12 mai, à 23h30
Chez Yvonne

Andy est allongé sur le canapé du salon, une couverture autour de ses épaules. Yvonne dort déjà et Rodrigue est parti faire une promenade nocturne.

La veille, après une nuit blanche passée à écrire, Andy ne tint pas longtemps et dut faire une sieste après avoir déjeuné avec Yvonne. Sous le regard moqueur de celle-ci, il se réveilla à 17h, penaud...

- À ton âge, quand j'avais trop de commandes pour ma couture, je pouvais passer des nuits entières sans dormir ! Lui annonça-t-elle fièrement, en mettant la bouilloire en route. Vous me paraissez plus fragile dans votre génération... Rodrigue ne tient pas bien lui non plus... En même temps, nous, les gens de mon âge, on a été éduqués à travailler très jeune. On n'avait pas le temps de jouer : il fallait aider les parents à faire les petites tâches à notre portée, comme s'occuper des bêtes, faire tremper le linge, faire la vaisselle et le ménage. Nos parents avaient beaucoup à faire et n'arrêtaient pas une minute.

Elle marcha vers lui, la bouilloire à la main, la posa sur la table de cuisine.

- Des nouvelles de Carla aujourd'hui?

- Non, pas aujourd'hui, répondit-il en versant de l'eau chaude dans leur tasse. Hier elle m'a prévenu qu'ils sont arrivés à Madrid à 16h et qu'ils sont logés dans l'hôtel de l'oncle de Manuel. Ça leur rend service apparemment ; ils vont surtout faire des scènes partagées dans les tablao et donc partager le montant des entrées avec tous les artistes qui seront déjà sur scène.

Yvonne caressa Niña qui venait de poser sa tête sur ses genoux. Et regardait sans en avoir l'air les gâteaux sur la table...

- C'est qu'elle est gourmande celle-là, hein? Regarde Andy, tu vas voir comme elle est drôle !

Et se penchant vers elle, elle lui dit :

- Ah non, Niña ! On ne réclame pas, hein !

La chienne porta son regard à gauche, à l'opposé de la table. Pour ne plus voir les gâteaux.

- T'as remarqué qu'elle se met toujours entre nous quand on mange ? Et qu'elle regarde droit devant, comme si de rien n'était ? Dit Yvonne en riant. Mais, en fait, elle regarde tout ce qu'on fait et ne manque pas de voir si on fait pas tomber quelque chose. Pas vrai ma puce? Lui dit-elle en lui caressant la tête.

Puis Yvonne regarda Andy.

- Elle a dormi avec toi cette nuit? Je l'ai pas retrouvée au pied de mon lit quand je me suis réveillée.

- Oui. Hier soir j'ai passé une partie de la nuit à écrire. Je ne sais pas pourquoi mais, à ce moment là de la journée, ça paraît plus facile, lui explique Andy, en entamant son morceau de gâteau.

- Peut-être parce que tu n'as plus Yvonne-la-pipelette à tes côtés ! Lui dit-elle en lui pinçant gentiment le bras. Le faisant râler tout en se frottant l'avant-bras, comme s'il avait mal. Ma mère me disait toujours que je parlais toute seule en dormant. Je n'ai jamais su me taire ! Ajouta-t-elle en riant. Y a que mon mari qui a trouvé la solution ; il me pinçait comme ça, pour me réveiller.

Yvonne avança la main vers le bras d'Andy, qui réussit à y échapper cette fois. Elle plissa les yeux, en rit avec lui.

- Et au bout d'un mois, c'était bon ! Je disais plus rien en dormant ! Finit-elle par lui raconter.

Puis elle fit le geste de se fermer la bouche de la main.

Il est maintenant 23h30. C'est samedi, et Rodrigue est arrivé la veille au soir. Andy l'entend justement rentrer de sa promenade nocturne. Rodrigue ferme la porte de cuisine et le rejoint dans le salon à petits pas sautillants, et s'assoit face à lui sur le canapé. Tous deux ont maintenant les jambes repliés, face à face, et sont adossés aux accoudoirs. Tout en se frottant les bras, Rodrigue lui montre

du doigt le tas de couvertures posé sur le fauteuil derrière lui, d'un air urgent. Andy attrape vite la première couverture qui vient et la lui jette au visage, en riant. Rodrigue s'y emmitoufle, faisant mine de grelotter fortement.

- Les nuits ne sont pas encore bien chaudes ! Je me suis fait avoir... Dit-il en mettant son menton sous la couverture. Tu écris? ajoute-t-il en montrant d'un mouvement de tête le cahier que tient Andy sur ses genoux.

- Je relis ce que j'ai écrit en deux jours, pour voir si ça tient la route et si je continue. Je crois que ça va...

Il tapote son cahier du bout des doigts, en un roulement de tambour. Hésitant.

- Tu voudrais bien me dire ce que tu en penses? Ose-t-il enfin lui demander. J'ai écrit six chapitres de cinq à six pages chacun.

Rodrigue sort sa main de sous la couverture, et la lui tend. Andy lui donne le cahier. Il le feuillette un instant.

- Oui, c'est bon, j'arrive à te relire ! Je te fais ça demain avec grand plaisir ! Lui dit-il, pendant qu'Andy le remercie du regard.

Il pose le cahier sur ses genoux et le tape du plat de la main.

- D'où ça t'es venu, cette envie d'écrire ? C'est la première fois que tu fais ça ?

Andy secoue la tête, lui explique.

- Cette idée de roman *là* a commencé après le soin de Carla, lundi. Quelque chose a changé ici, à l'intérieur de moi, lui montre Andy en pointant du doigt sa poitrine. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait, mais j'ai laissé faire. Et quand Carla est partie jeudi soir, quand je l'ai tenue dans mes bras et que je l'ai vue partir armée de tout son courage, j'ai senti une résistance sauter définitivement en moi. Je me suis dit qu'en fait, on peut *tout* faire si on veut.

Rodrigue hoche la tête, les yeux brillants.

- Elle m'a confié qu'elle en a voulu à Manuel de monter la tournée sans lui en parler avant, car elle a eu peu de temps pour se préparer. Elle a peur de danser en vrai, devant des connaisseurs. Les « aficionado » comme elle les appelle. Elle a peur de manquer d'endurance aussi et de ne pas tenir tout un spectacle. Et pourtant, tu vois, elle y est, *là, maintenant !*

Tous deux échangent un long regard.

- Tu vois, elle prend le risque de ne pas être à la hauteur. Comme elle me l'a dit : « Si je n'essaie pas, je ne saurais pas ! »

Rodrigue hoche la tête, lui rend son cahier pour qu'il puisse écrire cette nuit, si l'envie lui vient.

- Tu me le donneras demain ! Lui dit-il.

Puis il se lève et part avec la couverture autour de ses épaules. Il jette un regard à l'horloge de la cuisine et revient se poster dans l'embrasure de la porte du salon.

- Andy, les espagnols ont des rythmes plus nocturnes que nous, non ?

- Oui je crois bien. Carla m'a dit qu'elle commencerait à danser à l'heure à laquelle elle se couche ici. A 22h30.

- Alors pensons à elle ! Elle doit y être là ! Ajoute Rodrigue, en haussant les sourcils d'un coup sec.

Andy regarde sa montre.

Oui, elle doit être en train de danser ! Pour son premier spectacle en Espagne...

Tous deux croisent les doigts et se regardent d'un air complice.

Allez, Carla !

IV
Le même jour
Samedi 12 mai, à 23h30
Gran via, Madrid

Carla est assise sur scène, sur une chaise en paille. Deux autres danseuses sont assises à sa droite. La quatrième d'entre-elles est en train de danser, et Carla et les deux autres danseuses font les palmas pour elle ; lui donnent le tempo en tapant dans leurs mains, tout en se tenant bien droites et en souriant au maximum. Car, même si ce n'est pas leur tour de danser, le public les voit et les regarde. Elles font partie du spectacle, et il faut être belle !

Carla pensa à prendre du maquillage avant de partir pour Madrid, mais les filles se moquèrent d'elle dans les loges, critiquant sa façon trop légère de se maquiller.

- Il faut en mettre *trop* pour que ça se voit un minimum, *guapa* ! (1)

Elle se sentit honteuse de ne pas y avoir pensé... Elle n'a jamais dansé sur scène et se maquille à peine au quotidien...

- On va être sous des projecteurs, ça change tout ! Lui apprirent-elles en riant. On va te montrer, attends ! On en est passées par là nous aussi !

Et c'est ce qu'elles firent, tout en papotant gaiement devant le miroir des loges. Elles lui apprirent également comment faire le traditionnel chignon flamenco bien serré. Où y planter les épingles à cheveux pour qu'il tienne bien. A la fin de la démonstration, Carla se retrouva face à une étrangère dans le miroir. Elle ne s'y reconnut pas, n'aima pas ce qu'elle y vit...

- Vous avez déjà vu des danseuses être sur scène sans se faire tous ces trucs là? Demanda-t-elle aux filles en faisant la grimace, montrant de la main son visage méconnaissable.

- Oh, c'est rare ! Lui répondirent-elles. La *beauté* de la danse flamenca, c'est aussi ce que le public vient chercher ! D'ailleurs, fais bien attention à tes ports de bras et à ton buste sur scène ! Tu dois être photogénique à tout moment ! Les gens vont payer cinquante euros ce soir pour manger et nous regarder danser. Ils vont nous mitrailler avec leur appareil photo pour être sûr d'en avoir pour leur argent !

Carla gonfla les joues... Mais dans quoi Manuel l'a-t-il entraînée... Elle avait imaginé tout autre chose...

- Oh, j'avais oublié, ajouta soudain la seconde danseuse. Dans ce tablao, c'est très touristique ! On a beau leur dire de ne pas mettre de flash, il y en aura forcément un ou deux qui vont le mettre au début... Je voulais te prévenir ! Dit-elle à Carla. C'est hyper désagréable, tu vas voir !... La première fois, ça m'a stoppée net dans ma danse ! Je l'ai eu dans la figure et j'ai vu blanc pendant quelques secondes ! J'en ai presque oublié ma chorégraphie ! S'exclama-t-elle en riant. Ah, je l'ai maudit celui-là, por la madre que le pario ! (2)

Il est 23h30 et le spectacle a commencé. Carla est assise sur scène avec les filles. Manuel s'y trouve lui aussi, mais entouré des deux autres guitaristes, et attend, la guitare à la main. Droit, fier, un sourire parfait aux lèvres, il est très à l'aise sur cette scène d'où l'on voit parfaitement le public, assis à des tables tout autour d'eux. Pour rejoindre la scène, ils durent passer parmi le public, dans ce tablao proche de la Grand Via. Et les artistes semblent tous maintenant isolés sur cette scène, semblable à une île de bois immergée dans un un océan de tables, éclairées par de petites lampes.

Les applaudissements retentissent et la quatrième danseuse s'assoit sur la chaise vide, à gauche de Carla. Lui sourit.

(1) Ma belle !

(2) Juron espagnol qui signifie : par la mère qui l'a mis au monde !

Elle vient de danser quinze minutes. A fini par un long solo de pied. Elle est toute en nage, le souffle court, mais n'en laisse rien paraître, un grand sourire aux lèvres adressé au public. Qui continue à la prendre en photo en lui criant :

- Olé !

Carla l'entend dire par un homme dans le public, de son fort accent français. Elle croit entendre : *Oh les !* Et se retient de rire. Les espagnols le prononcent autrement : *Alley !*

Mais soudain, elle n'a plus du tout envie de rire. Car c'est son tour...

Anna se lève, prend le micro en reine du tablao, et s'avance majestueusement vers le bord de la scène. Les flashes crépitent aussitôt et celle-ci prend la posture de la chanteuse inspirée, leur offre son beau visage à admirer. Ils sont ravis. Elle commence seul, les yeux fermés, par une « tona » ; un chant a cappella triste et lent.

Toujours assise, Carla regarde Manuel en fronçant les sourcils. Il lui répond en haussant discrètement les épaules ; il n'était pas au courant lui non plus... Elle ne les a pas prévenus qu'elle commencerait de cette façon là...

Puis Anna chante les dernières phrases de son introduction :

*Y si no es verda, lo que digo
Que dió me mandé la muerte
si a mí me la quiere mandar !*

[Et si ce que je dis
n'est pas la vérité,
que Dieu m'envoie la mort
s'il le souhaite !]

Le public l'adore, se lève et l'acclame. Elle salue, trouve ça tout à fait normal. Royale. Puis elle regagne sa chaise sous le regard désapprouvateur des autres chanteurs ; un homme et une femme.

Ça ne se fait pas !

Anna les ignore superbement, exhibe sa beauté tout en replaçant avec grâce le micro sur son pied. Carla soupire, ne s'attendait pas à ça.

Et elle, de quoi va-t-elle avoir l'air maintenant ?...

Le public attend, continue à l'acclamer. Alors Anna se lève de nouveau, salue longuement. Et regarde Carla. Avec superbe.

A tí te toca ! (3) Semble lui dire son regard fier.

Carla sent la peur s'effacer en elle. Sa colère monte. Elle est prête.

Tu l'auras voulue, Anna !

Manuel commence alors son introduction de guitare, et elle se lève, majestueuse. Le visage sérieux pour être en phase avec la solea qu'elle va interpréter ; flamenco lent et triste où le danseur est en tension pendant toute la durée de la danse, afin de tomber exactement sur les temps forts de la guitare. Elle donne tout. Anna fait durer son chant pour pouvoir briller aux yeux du public, et complique la danse de Carla... Dont l'énergie part vite, sous l'effort de la concentration intense que cela lui demande.

Un combat commence alors entre elles.

Carla, en colère, la coupe dans son chant, pour se venger. Ne la laisse pas terminer son couplet et commence un petit solo de pied bruyant et vigoureux. Anna en reste la bouche entr'ouverte, coupée dans son élan, la main en suspens dans l'air devant elle.

Les danseuses assises sur leurs chaises s'exclament de surprise et de joie. Acclament Carla. Elles ont compris ce que lui fait subir Anna, et la plaignent de tout cœur.

(3) A ton tour !

- Olé ! Así se baila !
- Olé guapa !
- Sigue ! Anda !

L'encouragent-t-elles de vive voix. (4)

Alors Carla ne ressent plus la fatigue et oublie sa colère. Elle ne sent plus la chaleur trop forte des projecteurs sur son costume trop lourd de mètres et de mètres de tissus joliment assemblés. Et commence son solo de pieds de sept minutes. Le rallonge encore s'amusant avec les mélodies de la guitare de Manuel, jouant avec les silences, utilisant son corps, ses hanches, ses épaules, pour danser en accord avec elle, pendant qu'Anna la fixe d'un regard sombre, le sourire aux lèvres. Et fulmine. L'attend au tournant, clairement, et ne lui prévoit rien de bon. Carla comprend qu'elle se rattrapera sur les chants qui suivront ; les chants joyeux et rapides de la buleria qu'elle pourra commencer dès que Carla aura fini son solo de pieds...

Prépare-toi ma petite... Lui disent ses yeux noirs de colère.

Et Carla va souffrir... Effectivement.

Car Anna fait mine de ne pas comprendre que Carla appelle par sa danse à ce que la buleria se termine, et au contraire, enchaîne les couplets les uns après les autres, debout, le micro à la main. La forçant à danser malgré son épuisement.

Le public est debout, les danseuses aussi. Elles voient que Carla ne tient plus et, leurs corps penchés en avant, elles donnent l'impression que leurs pieds sont cloués au sol, et les empêchent de la rejoindre. Mais l'une d'elles enfreint la loi, *tant pis !*, pour répondre à l'appel à l'aide du regard de Carla. Elle la rejoint et prend la relève sous les ovations des autres danseuses. Danse cinq autres couplets de buleria, elle qui a toute son énergie, et appelle au contraire Anna à ne plus s'arrêter de chanter, elle qui n'a plus de couplets en mémoire et n'a pourtant pas le droit de se répéter. C'est une règle... Son visage est décomposé par l'effort du chant et par la recherche d'un nouveau couplet, à commencer à peine une minute plus tard...

Les deux autres danseuses jubilent de ce que leur amie inflige à Anna, qu'elles détestent d'instinct, cordialement.

Puis, bonne joueuse, sur un sourire, la danseuse appelle enfin à mettre fin à la buleria et rejoint Carla, debout sur scène, en train de taper dans les mains pour l'accompagner dans sa danse. Toutes deux finissent la danse ensemble, font leur sortie tourbillonnante, en se souriant à pleines bouches. Leurs yeux, rendus charbonneux par l'excès de maquillage noir et par l'effort de la danse, se promettent une grande amitié. Elles sont devenues complices. C'est cette même danseuse qui lui a appris à se maquiller, tout à l'heure. Elena. Une belle femme brune, petite, aux yeux bleu foncé, un peu plus âgée qu'elle.

Le public est enchanté et les ovationne lorsque la guitare de Manuel s'arrête pour clore leur passage sur scène.

Anna prend, d'un geste dur, Carla par la taille et sourit au public, pose pour la photo. Veut faire croire que tout avait été prévu, que ça faisait partie du spectacle.

Le patron du tablao les a programmés pour quatre soirées, mais ils devaient d'abord faire leurs preuves le premier soir. *Ce soir. Et c'est chose faite !* Ainsi, dimanche, mardi et mercredi, c'est confirmé, ils feront partie de la troupe !

Carla est de nouveau assise sur scène et se repose, les mains sur les cuisses, le dos droit. Elle regarde la seconde danseuse faire son passage sur scène avec ses propres musiciens. Il s'agit de celle qui ne supporte pas les flashes des appareils photo.

Elena, assise à ses côtés, lui fait un clin d'œil. *Toi et moi, on sera amies*, lui dit son beau regard bleu. Carla lui répond d'un sourire. Pendant qu'Anna, en reine déchue, incomprise, regarde droit devant elle, assise sur sa chaise. Seule parmi le groupe.

(4) Olé ! Ça c'est de la danse ! Olé la belle ! Tiens bon ! Allez !

Il est 2h du matin. Ils sont maintenant arrivés à leur hôtel, proche du métro Anton Martin, calle de las Huertas. Sur le palier du premier étage où Manuel et Carla ont leur chambre de 8m², celui-ci insiste, debout entre elles deux. Elles doivent se serrer la main pour lui montrer qu'elles ne s'en veulent plus.

Mais la poignée de main n'est pas aussi franche qu'il le souhaite...

- Il fallait me dire que tu voulais la facilité, chica⁽⁵⁾, je ne pouvais pas deviner ! Jette Anna à la figure de Carla, le regard noir. Je chante pour de vrai moi ! Précise-t-elle, sa main manucurée posée à plat sur sa poitrine généreuse. On est à Madrid ici, ce n'est pas fait pour les *amateurs* !

Manuel attrape la main de Carla, la serre fort.

Ne réponds pas... Lui fait-il ainsi comprendre.

- Alors dormez-bien ! Leur lance Anna avec dédain. Parce que demain je ne compte pas me restreindre pour te faire plaisir et descendre à ton niveau. C'est compris ? À toi de monter au mien. Sur ce !... Leur dit-elle, avant de monter l'escalier vers sa chambre à elle, au deuxième étage.

Pour que Carla n'ait pas le temps de répondre, Manuel lui ferme la bouche d'un baiser et l'entraîne dans le couloir.

Ils ne s'endorment pas avant 4h, encore sous l'adrénaline de la soirée, allongés dans les bras de l'autre.

- Je suis fière de toi guapa ! ⁽⁶⁾ Je savais que tu t'en sortiras ! Lui dit Manuel tendrement, en l'embrassant longuement.

Ce qui ne fut pas le cas à 9h du matin, quand la femme de ménage les tira du sommeil en entrant dans leur chambre, les trouvant endormis, nus au-dessus des draps.

- Desayuno hasta las 10 ! ⁽⁷⁾ Leur annonce-t-elle d'une voix forte en montrant sa main grande ouverte.

Elle leur donne cinq minutes pour libérer la chambre.

Elle doit la faire. Et maintenant !

(5) Ma petite

(6) Ma toute belle

(7) Le petit-déjeuner n'est servi que jusqu'à 10h !

V
Trois jours plus tard
Mardi 15 mai, à 18h30
Chez Yvonne

Il est 18h30. Andy est dans la cuisine, pensif.

Yvonne est chez l'une de ses amies, sous prétexte de faire de la couture ensemble. Mais la seule chose qu'elle prend pour y aller, c'est le gâteau qu'elle a fait pour l'occasion. Elle revient avec le moule à gâteau vide prétextant avoir laissé le reste à son amie, mais ne dîne jamais ce soir-là, n'a plus faim...

Le départ de Carla a provoqué un changement chez lui ; il n'est plus le même. Maintenant, il *veut* ! Il a *envie* de faire les choses. C'est comme si en lui, un moteur avait toujours été à l'arrêt et qu'il ne le savait pas. Alors, en plein chaos depuis jeudi soir, il suit uniquement son instinct et ses envies. Dors beaucoup moins, et de façon décalée. Aller travailler chez André hier et aujourd'hui fut un supplice en raison du manque de sommeil... Il ne sait pas quoi faire... Car ses envie d'écrire et ses idées n'arrivent qu'à la nuit tombée... Il se dit qu'il va continuer ainsi et verra comment cela se passera. Tout est encore tout neuf, peut-être que ça va s'équilibrer avec le temps...

Il vit maintenant chez Yvonne depuis un mois, comme un ami. Comme un fils. Malgré ses protestations, il paie une grande partie des courses et ne la laisse plus faire la vaisselle, ni le ménage. Il s'est rendu compte que depuis qu'elle n'a plus à assumer ces tâches, elle a plus d'entrain. Se lève même plus tôt le matin. Sa présence est une bénédiction pour elle.

Hier, Carla et lui se sont donnés des nouvelles depuis leurs téléphones portables. Visiblement, ses premières scènes samedi et dimanche soirs se sont bien passées, et la ville lui plaît beaucoup. Elle dit être devenue amie avec une danseuse du tablao de samedi soir, Elena. Que dormir à l'hôtel est compliqué à cause de leurs horaires, incompatibles avec ceux du petit déjeuner et du service de la femme de chambre qui refuse de les laisser dormir autant qu'ils le voudraient. L'oncle de Manuel les a prévenu qu'il tentera d'intervenir, mais que cette femme a ses principes, et que le premier étage est celui par lequel elle commence toujours. Elle est superstitieuse... Anna, elle, est au deuxième étage et a une heure de plus pour dormir. Et en profite et les titille chaque matin à ce sujet.

J'espère tenir trois semaines comme ça... Anna me teste sur scène et me fait dépenser plus d'énergie que nécessaire... Croise les doigts pour moi !

Lui demanda Carla par message.

Et puis il y eut ce dernier message :

Je pense souvent à vous. A toi aussi. J'aurais aimé que tu sois ici avec nous...

Alors, aujourd'hui, après le travail, Andy retourne avec Niña dans la forêt, au « Pont du Seigneur » que Carla lui a fait découvrir.

Il s'assoit sur ce vieux pont d'au moins neuf siècles, sous lequel ne coule plus une rivière mais un mince filet d'eau. Dont la nature n'est plus la même depuis qu'il fut construit. Ce pont désormais envahi par la mousse et les herbes folles parce que les gens ne l'ont plus emprunté à partir d'un moment, en privilégiant un autre. Autour de lui, des pierres de dallage sur lesquels tant de gens ont marché il y a longtemps... Aucun d'entre-eux n'a laissé de traces si ce n'est par sa descendance, par sa lignée, si elle a pu tenir neuf siècles sans interruption. Andy pense alors au bouddhisme et au fait que depuis deux mille six cents ans, une lignée ininterrompue remonte à l'un des Bouddhas : Shakyamuni. Alors, après tout, qu'est-ce que neuf cents ans ? Peut-être que le descendant d'un de ces hommes du XII^{ème} siècle, qui passait régulièrement ce pont pour porter des vivres au château par exemple, vit toujours par ici. Qui sait ? Peut-être que la mémoire de ses ancêtres, qu'il porte en lui, le fait venir se promener ici le dimanche, avec sa petite famille, sans qu'il comprenne pourquoi il aime tant ce lieu ?

Andy réalise que le but d'un passage sur terre n'est pas d'y laisser quelque chose de concret. Non. Ce qui compte, c'est de faire que pour lui et les autres, celui-ci soit inoubliable. En faire un chemin riche de rencontres, de moments de vie et de sensations, et surtout de créations.

L'homme est fait pour créer ; de l'artistique si c'est sa vocation, sinon de l'amour, au minimum. Faire de son mieux malgré les sautes d'humeur et les aléas de la vie, pour tenter de ne nuire à personne. Pour, au contraire, vivre en échange avec les autres, apprendre d'eux et leur apprendre également. Rien que par une pensée, un geste, ou une façon d'être. Pas besoin de grands mots ni de longues études pour apprendre aux autres et les inspirer. Pour faire avancer le monde.

Pas besoin !

Car chacun porte en lui l'exclusivité de sa rareté. Personne ne sera jamais comme lui. C'est le propre de l'incarnation ; naître *unique*. Les bouddhistes disent qu'en chacun de nous, il y a un Bouddha qui sommeille et qu'il est accessible, si l'on se donne la peine. La naissance humaine est précieuse ; tout est déjà présent dans l'être humain. De la compassion, de la sagesse. L'homme est un être complet, et donc capable de grandes choses. Doué d'une conscience qui lui permet de connaître sa nature d'être humain, pensant, et de l'utiliser. De progresser dans sa vie, par sa simple volonté. Il s'agit simplement d'en prendre conscience. D'aller à la rencontre de ses propres qualités sans toujours les chercher à l'extérieur de soi-même, ou chez les autres...

Deux heures plus tard, il rentre de sa promenade, Niña collée à lui en permanence depuis leur départ, jamais à plus de deux mètres.

On ne sait jamais... Il pourrait lui venir l'envie de partir, à lui aussi... Ou de m'abandonner là, dans cette forêt !... Et la solitude, ce n'était vraiment pas possible pour moi !

Andy s'assoit à la table de cuisine, et commence à s'inquiéter pour Yvonne, en regardant l'horloge.

Il est déjà 18h30... Que fait-elle ?...Faut-il qu'il aille la rejoindre chez son amie, à la sortie du village ?...

Mais Niña reconnaît justement le pas d'Yvonne qui lui est devenu familier et court la rejoindre dehors. Toutes deux font leur entrée dans la cuisine. Yvonne pose sur la table de cuisine son sac plastique, le moule à gâteau vide à l'intérieur. Elle regarde Andy, les yeux rieurs, et hausse les épaules.

Et oui, envolé !

C'est devenu une blague entre eux.

Elle s'assoit et entreprend d'enlever ses chaussures. À sa grande surprise, Andy s'agenouille à ses pieds et le fait pour elle. Lui met ses pantoufles. Niña en profite et lui lèche le cou à grand coups de langue appliqués, les yeux plissés de plaisir.

Tous deux rient. Puis Andy prend Niña par le cou et reste assis au sol à ses côtés. L'air sérieux, il regarde Yvonne et se mordille la lèvre inférieure.

- Toi, tu veux me demander quelque chose, hein?

Il acquiesce lentement, une seule fois. Joueur, il laisse durer le silence. Yvonne s'impatiente, elle aime que les choses aillent vite. Elle lui demande, agacée :

- Et bien quoi ? C'est grave, mon petit?

Elle lui donne ce surnom depuis une semaine, uniquement dans les moments où ils sont particulièrement proches, comme maintenant. Andy se redresse un peu, se met en appui sur un genou, et lui prend la main.

- Oh là là !... Mais qu'est-ce qu'il fait? Demande Yvonne à Niña en se jetant en arrière contre le dossier de sa chaise, balayant l'air de l'autre main. Affolée.

Mais il garde son air sérieux, et lui dit d'une voix posée, en la regardant dans les yeux :

- Yvonne, ça fait un mois que je suis ici et j'ai beaucoup appris. Beaucoup de choses essentielles qui font grandir un homme. C'est grâce à toi qui as accepté, dès le départ, de me loger alors que tu ne me connaissais pas. Aujourd'hui, j'ai pris une décision. Si tu veux bien, jeudi j'emprunte ta voiture et je pars chercher mes quelques affaires en Île de France. Je vide mon appartement et je le mets en

vente. Je reviendrai samedi. Ou dimanche, grand maximum. Je liquide mon ancienne vie pour me lancer dans la nouvelle, sans attaches derrière moi.

Il fait une pause. Yvonne le regarde bouche bée, ne comprend pas pourquoi il lui parle de tout ça.

- Dans cette nouvelle partie de vie qui commence, reprend-il, il y a quelque chose qui me tient à cœur et que j'aimerais que tu m'accordes. Sois ma mère d'adoption ! Je veux être ton deuxième fils, officieusement. Je ne te demande pas qu'on passe ensemble devant le maire et tout ça, non non !

Précise-t-il en riant et en secouant la main devant lui, pour rassurer Yvonne qui a porté sa main à sa poitrine et regarde vers la fenêtre, comme si elle étouffait.

- J'aimerais juste que, lorsque tu m'appelleras où parleras de moi à quelqu'un, que tu m'appelles « mon fils ». Voilà...

Il pétrit la main d'Yvonne dans la sienne, la regarde avec beaucoup d'amour.

- Tu es la femme la plus importante pour moi, de toutes celles que j'ai rencontrées depuis ma naissance. Je veux que tu le saches. C'est tout. Je t'apprécie énormément...

Et il porte la main d'Yvonne à sa bouche, et l'embrasse. Puis la regarde, anxieux, et attend.

Troublée, Yvonne lui donne un coup sur le front, du plat de la main, pour se soulager. Et prend à témoin Niña, pendant qu'Andy rit, tombé assis sur le sol. Il ne s'attendait pas du tout à ça.

- Non mais, qu'il est bête celui-là d'y mettre tant d'façons ! Tu te crois dans un château ma parole ? Tu m'as fait peur grand nigaud ! Dit-elle en lui donnant une tape de nouveau, pour se détendre, faisant rire Andy qui tente de se protéger, mettant ses mains devant son visage. J'ai cru que t'allais nous quitter ! Crie-t-elle en lui donnant un dernier coup, pour se débarrasser de la peur qu'il lui a faite.

Puis elle pose la main sur son cœur, s'adosse à sa chaise, et reprend son souffle.

- Mais tu es *déjà* mon deuxième fils, Andy ! Ha là là... T'es bien compliqué tout d'même ! Allez, viens là ! Dit-elle en lui ouvrant simplement les bras.

Andy se relève et se penche vers elle. Les bras d'Yvonne sont trop courts pour prendre dans son intégralité ce grand corps d'homme qui la dépasse d'une bonne tête. Puis il s'assoit en face d'elle, à la table de cuisine, et tous deux se tiennent la main.

- Bon Andy, je veux bien être ta mère mais faut pas que t'oublies ta *première* mère, hein ! Celle qui t'a fait naître, mon petit ! Parfois je pense à elle et je me dis que je souffrirai si Rodrigue me parlait aussi peu que tu le fais avec la tienne... Lui avoue-t-elle en secouant tristement sa tête.

Andy acquiesce. Il a toujours eu du mal avec elle, et c'est quelque chose qui ne s'arrange pas avec le temps...

- Écoute, et si on la faisait venir ? Propose soudain Yvonne. Rien que deux jours ? Ajoute-t-elle en voyant le visage d'Andy se dégrader sous ses yeux. Tu la vois pendant qu'on est là, nous. Ce sera plus facile pour toi. T'en penses quoi ? Tu veux bien ? Dit-elle en l'encourageant, se penchant vers lui et hochant la tête comme pour lui faire dire oui, par mimétisme.

La première réaction d'Andy est d'enlever sa main de celle d'Yvonne et de dire *Non !* de la tête.

Non ! Pas ça...

Tout son corps se contracte à l'idée de la voir.

Ce serait trop difficile, trop compliqué... Il ne peut pas être naturel avec elle... Elle ne l'y autorise pas. Il doit jouer un rôle qu'il déteste jouer.. Toujours être sur ses gardes, à l'affût d'un mauvais coup de sa part...

Yvonne attend, continue à dire oui de la tête, les yeux implorants. Elle parle en tant que mère, Andy le comprend bien... Alors il réalise qu'il serait temps, à trente-neuf ans, d'aller vers le pardon et décide de lui donner une deuxième chance. Avec l'âge, certains se bonifient après tout... Et puis, peut-être a-t-elle compris le silence qu'Andy lui impose ces dernières années, et fera ce qu'il faut pour que les choses s'arrangent entre-eux.

On ne sait jamais...

L'idée d'avoir une relation plus reposante avec elle finit de le convaincre.

- D'accord. Je veux bien essayer.

- Ah, bravo ! S'exclame-t-elle, les mains en l'air. Ça va être bien tout ça, tu vas voir ! Elle peut te surprendre, hein !

Andy hausse les sourcils : si elle savait comme elle a malheureusement raison...

Surprendre... C'est sa spécialité...

- Et puis on sera là, Rodrigue et moi si tu as besoin, ajoute Yvonne. Allez, appelle-la ! Ce week-end, va à Paris pour l'appartement, et celui d'après, fais venir ta mère ici ! Ce sera bien pour commencer ta nouvelle vie comme tu dis. Tu vas voir !

Il acquiesce et Yvonne monte à petits pas à l'étage, vers la salle de bain, en chantonnant de joie. Andy la regarde monter les marches, espère qu'il n'a pas fait le mauvais choix... Mais s'il est en paix avec sa mère, sa vie en sera grandement changée. Ça vaut la peine d'essayer.

Il ne manquera alors plus qu'une seule chose dans cette nouvelle vie...

Carla... Il me manquera toujours Carla...

Il espère que tout se passe bien pour elle, là-bas.

VI
Le même jour
Mardi 15 mai, à 18h30
Calle Atocha, Madrid

Assises à la terrasse d'une cafeteria sur la calle Atocha (1), Carla et Elena profitent du soleil et se reposent de l'après-midi passée à prendre des cours de danse à l'école « Amor de dios ». Celle-ci se trouve à une rue de là, calle de Santa Isabel. C'est Elena qui lui permet d'en connaître l'existence, car en effet, cette école ne se voit pas de la grande rue Atocha, où passent les voitures qui traversent Madrid du nord au sud. Son entrée se fait par le marché couvert « Anton Martin », dans une petite rue, et se trouve au premier étage de celui-ci. Il faut prendre les escaliers en béton à l'entrée du marché pour accéder à la porte d'entrée de l'école.

Elena, est devenue l'amie de Carla dès leur danse commune au tablao, samedi soir.

- Il y a différents types de tablao à Madrid, lui expliqua-t-elle le dimanche soir, dans les loges. Ceux pour les touristes et ceux pour les puristes, qui sont plus traditionnels, et moins chers aussi. Ici, c'est pour les touristes... Aucun aficionado (2) ne va payer cinquante euros pour voir un spectacle, c'est clair ! Non, vraiment, le vrai aficionado tu ne le verras pas ici, ajouta-t-elle un peu déçue. Tu le verras au tablao « Casa Patas » par exemple continua-t-elle, les yeux rêveurs, comme une enfant pauvre devant la vitrine alléchante d'un marchand de gourmandises. Ce n'est pas comme ici... Il n'y a que des chaises pour le public, et pas de tables. Ils ne font pas restaurant. Et le danseur est face à un public attentif et silencieux. Il n'y a pas de bruits de vaisselle ni de flash comme ici, ajouta-t-elle en faisant un signe de la main comme pour laisser tout ça derrière elle. Mais bon, moi, reprit-elle après un silence, je pense que *tous* les publics se valent, et puis il faut bien qu'on vive, nous, les danseurs ! Pas vrai ? On doit aller partout ! Conclut-elle en plantant la dernière barrette dans l'épais chignon de Carla. Lui adressant un regard interrogateur dans le miroir pour lui demander si elle avait bien compris toutes les étapes de sa coiffure.

Et maintenant, elles sont toutes deux assises en terrasse, sur la calle Atocha, qui descend vers le grand parc du Retiro. Elena pioche dans un sachet au milieu de la table, en sort un gâteau (*Ah ! Mes préférés !*) et le mange entre deux gorgées de café au lait. Elles les ont achetés au marché couvert d'Anton Martin, ouvert tous les jours, et qui vend des fruits, des légumes, de la viande, du poisson. Mais aussi des douceurs, comme ces gâteaux. Avec son sol en béton lavé plusieurs fois par jour, toujours humide, et ses stand fixes aux murs de carrelage blanc, Carla oublia qu'elle se trouvait en plein cœur de Madrid.

Incroyable cet endroit !

- Il faut le savoir mais, à ce stand là-bas, lui indiqua Elena du doigt, c'est un petit restaurant le midi. Ils te font un plat du jour pas cher, avec du poisson acheté aux autres stands du marché, bien frais ! Quand je prends des cours à Amor de dios, c'est là que je mange.

Amor de dios. Une école unique avec un nom que l'on ne pourrait pas donner à un établissement en France, pensa Carla.

Comment le traduire?... « Par Amour de Dieu »?... Ici, en Espagne, ce nom ne choquait personne. Mais il est vrai que le mot « dios » est très courant dans les conversations espagnoles : « Ay, dios ! » Pour une situation compliquée , « Dios mio ! » ou encore « Por dios ! » pour exprimer la surprise ou l'énervement.

Carla a découvert une expression très surprenante aussi : « Por la madre que te pario ! » : « Par la mère qui t'a mise au monde »... Absolument impossible en France d'entendre ça, où l'on parle moins facilement de la mère et du père de l'autre.

(1) *Calle* veut dire « rue » en espagnol

(2) *Aficionado* désigne le véritable amateur de flamenco, qui s'y connaît

C'est toute une culture que Carla découvre, et qu'elle aime. Dans son quartier du XX^{ème} arrondissement à Paris, ce n'était pas la même chose.

L'école de flamenco est composée de trois grands couloirs tout en long avec, dans chacun d'entre-eux, des studios de danse les uns à côté des autres. Chacun d'eux est fait pour le flamenco avec du parquet non vitrifié au sol, pour que les chaussures cloutées y adhèrent et ne glissent pas, et un grand miroir au mur principal de chacun.

Ses professeurs sont reconnus dans le milieu. Certains d'une grande renommée depuis des décennies. D'autres se sont fait une réputation par leurs passages sur scène, leurs spectacles, et ont ainsi intégré cette prestigieuse (mais discrète) école dédiée au flamenco.

Carla dut choisir des professeurs lors de son inscription. Ce fut le plus difficile. Alors Elena l'aïda et toutes deux commencèrent un cycle avec deux danseuses très différentes.

La première s'appelle Francisca, une femme de caractère et d'une grande vivacité dans la danse, malgré le fait qu'elle ait passé la soixantaine. Un parcours exceptionnel : née à Madrid, elle a commencé le flamenco à douze ans et a intégré sa première troupe à quinze ans à peine. Elle est de grande renommée. Elle fait partie des puristes qui défendent un flamenco authentique. Avec ses yeux noirs et perçants et sa voix cassée et grave, elle est très impressionnante malgré sa petite taille. Elle est exigeante, comme tous les autres.

Car le flamenco est une danse qui demande un investissement total si l'on veut réussir à le danser. C'est un véritable chemin de foi, Carla l'a compris, ici... Un chemin qui prendra toute une vie tant il y a à apprendre, tant il y a de chants et de styles à découvrir. Un art complexe, mais accessible à celui qui se donnera la peine.

Un art qui, dès le premier cours, provoquera chez l'élève une réaction exacerbée ; provoquant un attachement passionnel immédiat, et l'élève, face à l'ampleur de la tâche, se demandera : « Mais dans quoi je m'engage ! Je suis dingue ! ». Mais il le fera car, ce sera trop tard : Il y aura goûté et ne pourra plus s'en passer... un aficionado pur viendra de naître. Mais c'est également un art qui, dès le premier cours, peut, au contraire, faire partir l'élève en courant, à cause de la rigueur nécessaire et du professeur qui lui en demandera toujours plus. Qui pourra sembler dur à un élève français. Car le véritable professeur sera intransigeant, et ne se forcera pas à sourire pour amadouer l'élève.

On ne va pas un cours de flamenco par plaisir ! Ce n'est pas un divertissement ! C'est un art ! Et pas moins !

Carla a hâte de continuer les cours avec Francisca. Trois semaines seront déjà un bon début pour en apprendre un peu plus. Puis elle reviendra prendre des cours un jour, elle le sait déjà... Madrid l'a touchée au cœur, elle ne peut plus s'en passer maintenant.

Mais il n'y a pas que Francisca. Il y a aussi une danseuse bien plus jeune, Lidon⁽³⁾. Ce qui étonne chez elle, c'est ce grand sourire généreux qui éclate à tout instant et ses longs cheveux bruns qui bouclent autour de son visage. Mais c'est aussi son énergie à revendre, son dynamisme. Prendre un cours avec elle c'est sourire, comme elle, malgré la difficulté de la danse et de l'effort demandé. C'est être bien en donnant son maximum, tout en souriant de bonheur. Avec Lidon, on est de suite en confiance. Son flamenco est également traditionnel, et claquant. Très visuel. Ses tours sont secs. Elle aime le côté visuel et nerveux du flamenco et utilise tout le corps pour donner les effets de surprise de la danse flamenca. Le moindre mouvement d'épaule, de cheveux ou de main bien senti, placé au moment idéal, Lidon le maîtrise et en joue. Ces petits gestes simples mais qui, parfaitement placés, font s'exclamer d'admiration l'aficionado dans les spectacles. Pour elle, le moindre saut en arrière ou tour doit être clair et chargé d'intensité. De vivacité ! De tonus ! Pour mettre en valeur les accents de la musique et du chant. Son style est vraiment énergique et Carla s'accroche, bien moins vive qu'elle de nature...

(3) Lidón Patiño Berjas. Danseuse actuelle de Madrid ; pour plus d'informations, reportez-vous à la fin du roman, page des « remerciements ».

En ce mardi 15 mai, à 18h30, Elena et Carla sont toutes deux en train de se reposer de cette après-midi de cours et se préparent mentalement à danser ce soir, de nouveau sur la même scène, à leur grand bonheur. Tout en se régaland des gâteaux variés et tous délicieux du marché Anton Martin.

- Pas trop de problèmes avec ta chanteuse, Anna? Lui demande Elena en entamant son deuxième café au lait et son énième gâteau. (Mieux vaut ne pas compter...)

Carla secoue la tête, mitigée...

- On peut dire que ça s'est « apaisé », répond-elle en dessinant les guillemets dans l'air avec ses doigts. Tu l'as remarqué, elle était plus calme dimanche, grâce à ton intervention de samedi soir ! Merci encore !

Elena lui répond d'un clin d'œil.

Y a pas de quoi ! A ton service !

- Merci encore de m'avoir sauvée samedi soir sur la buleria qu'elle ne voulait plus arrêter... Vraiment ! Insiste Carla.

Puis toutes deux pouffent de rire à ce souvenir. Du jamais vu dans le monde du flamenco ce duel entre le chanteur et le danseur sur scène !

- En France, elle ne m'avait pas du tout laissé imaginer ça, lui raconte Carla en s'essuyant les yeux, le rire encore au coin des lèvres. Elle veut *briller* ici, et moi, je paie l'addition... On est censé monter quelque chose ensemble sur scène, se donner des indices au fur et à mesure pour construire la chorégraphie toutes les deux. Pour rajouter ou non un couplet au chant, refaire ou non une buleria.

Elena acquiesce. *Bien sûr, c'est la règle.*

- Mais elle, *rien* ! S'emporte Carla, excédée. Elle n'écoute rien ! C'est elle qui décide, et moi je dois la suivre... J'hallucine !...

Elena lui tend le paquet de gâteau pour qu'elle y pioche du réconfort. Toutes deux éclatent de rire. Puis Carla appelle le serveur d'un geste de la main et commande un deuxième café au lait elle aussi. Elle va en avoir besoin.

- Je dors six heures maximum par nuit ici, j'ai pas l'habitude, dit-elle à Elena en gonflant les joues. Je sors avec le guitariste, Manuel, et c'est nos premières vacances ensemble. On est comme un jeune couple... Il prend mes dernières forces après le spectacle... Ajoute-t-elle à voix basse en se penchant sur la table vers Elena, d'un air confidentiel.

Puis elle se relève pour laisser la place au serveur. Prend la tasse de café qu'il vient de poser sur la table et la lève vers Elena :

- Aux hommes !

Le serveur, José, se retourne et la regarde en fronçant les sourcils. Carla a parlé un peu fort et n'a pas prévu qu'il le prendrait pour lui... Gênée, elle devient rouge pendant qu'il s'éloigne, après lui avoir fait un clin d'œil. Elena éclate de rire et trinque avec elle. Toutes deux essaient de reprendre leur souffle. Elena se laisse enfin retomber contre le dossier de sa chaise et pousse un long soupir de bonheur, sonore. Carla l'imité, et la regarde avec amour, sous le charme de ses magnifiques yeux bleu foncé.

- Tu sais, je ne dors pas plus que toi, guapa, lui apprend Elena. Moi, je bosse en fixe au tablao que tu connais bien maintenant. Je fais partie de la troupe. Mais tu l'as vu, les autres danseuses sont sympas et puis, à force de danser ensemble, on improvise pas mal finalement. Je m'y plais bien. On s'est créé un espace à nous. On ne danse que devant des touristes qui souvent, n'y connaissent rien, c'est vrai ! Mais souvent, on y va comme des dingues et on leur fait une soirée de pur flamenco, une vraie folie ! La première fois, le patron a eu peur que ça ne plaise pas. Il voulait quelque chose de bien poli pour être sûr que le public revienne lors de leurs prochaines vacances. Et ça s'est bien passé. Ils ne se rendent pas compte, j'en suis sûr, qu'on leur offre un spectacle aussi bon que dans n'importe quel bon tablao... Mais c'est pas grave... Nous, ça nous a fait plaisir. Et surtout, on a besoin de faire ça !

Elena rit en rejetant un peu sa tête en arrière. Et ajoute :

- J'ai une fille de huit ans. C'est pour ça que, moi aussi, je dors peu. Je profite qu'elle soit à l'école pour prendre des cours, comme cet après-midi avec toi, et le soir, quand elle dort, je travaille au tablao, la plupart du temps. Mon père vit avec nous. Il s'occupe d'elle pendant que je danse. Heureusement qu'il est là, sinon je n'aurais pas pu être danseuse... C'est une sacrée vie tu sais ! Surtout que le week-end, il faut que je l'emmène partout ! Elle est intenable ma petite ! On se promène, on fait les boutiques, on va au parc ou à la piscine... Sauf que la plupart des nuits, moi, je rentre à 2h...

Elle fait un geste de la main pour signifier que ce n'est pas grave, tout ça.

- Mais bon, c'est la vie, non ?

Elle pose sa main sur la table.

- Alors ce soir, tu danses encore avec nous ?

- Oui ! Répond Carla avec plaisir. Et demain c'est la dernière fois.

- Et après ?

- Après, Manuel et son oncle nous ont monté une tournée. On fait en tout quatre autres tablao je crois.

- Que no ? (4) Comment il a fait ton Manuel ? Vous n'êtes pas d'ici et vous montez une tournée comme ça ? Bravo ! Dit-elle surprise, un peu amère malgré elle.

- C'est surtout son oncle qui a fait jouer ses relations, s'excuse Carla. Il tient un hôtel Calle de las Huertas depuis longtemps, et connaît beaucoup de monde dans le milieu. C'est un aficionado.

Elena s'exclame, comprend mieux. Le milieu est tellement difficile...

- Tu sais, on ne fait que des interventions courtes sur des soirées déjà programmées, c'est plus un arrangement qu'une tournée. On nous laisse danser surtout. Et c'est avant tout pour le plaisir ; on est payés trois fois rien, lui explique Carla en riant. L'oncle nous loge gratis, alors on s'en sort, et on pourra revenir avec un petit quelque chose chacun ! Et je fais deux danses maximum par soirée. C'est comme ça que ça a pu se faire.

- Vale ! (5) Je comprends mieux ! Lui répond Elena en riant.

Puis elle penche un peu la tête de côté et regarde au loin derrière Carla. Celle-ci se retourne et suit son regard. Regarde la calle Atocha où de nombreuses voitures passent.

- C'est pas tes musiciens, là-bas ? Lui demande Elena d'un mouvement du menton vers la rue, les sourcils froncés.

Anna remonte la calle Atocha sur le trottoir d'en face, en effet. Un flot de voitures les sépare et l'empêche de les voir, assises à leur terrasse. Le dos droit, le menton en avant, avec son habituelle démarche de reine à laquelle Carla ne fait (*presque*) plus attention, elle avance d'un pas chaloupé. Ses longs cheveux noirs flottent un instant dans l'air avant de retomber sur ses épaules à chacun de ses pas. En quatre jours à Madrid, son teint est devenu celui d'une vraie gitane. Ses épaules sont splendides...

Et à ses côtés, il y a Manuel... Carla se mord la lèvre. Les mains dans les poches, il semble désinvolte. Mais Carla le connaît bien et voit qu'il est proche d'Anna. Que son corps est *trop* proche d'elle, en confiance avec le sien... Anna lui parle en souriant à peine, délicieusement, faisant briller au soleil la pureté de perles de ses dents. Tout en le regardant de côté, de son œil noir ourlé de cils de velours. Carla en claque la tasse sur la table de dépit.

- Ça non plus elle ne me l'avait pas laissé imaginer ! Dit-elle d'une voix sourde. Vale... (6) Comment je vais faire?... Se demande-t-elle à voix basse, en oubliant presque la présence d'Elena.

Celle-ci s'est accoudée à la table et lui prend la main.

- Cuidate guapa ! (7) J'ai pas confiance en cette fille-là, moi... Les autres filles du tablao l'aiment pas non plus. Elle n'a parlé qu'aux hommes et s'en est déjà tapée deux ! Lui apprend Elena, le regard noir.

(4) Sérieux ?

(5) Ha, d'accord !

(6) Bon...

(7) Fais attention ma belle !

- Oui, rien d'anormal... Lui répond Carla, amère, en comptant sur ses doigts, finissant avec deux doigts relevés. Un par soirée... Samedi, dimanche, ça fait le compte... Ce soir elle choisira le troisième... Dit-elle, désabusée.

- Oui, sauf que les hommes d'ici n'aiment pas ça ! Répond sèchement Elena, comme si elle parlait directement à Anna. Et ça a créé des problèmes dans notre troupe ! Lui apprend-elle, furieuse. Elle trouvera personne ce soir pour la raccompagner, je te le dis !... Les hommes ont passé un pacte; pour eux c'est « una puta ». Ils ont préféré mettre la troupe en avant, plutôt que cette fille qui ne fait que passer.

En silence, la mine sombre, Carla et Elena regardent Anna et Manuel remonter la calle Atocha et tourner dans une rue, vers leur hôtel. Anna s'est rapprochée de Manuel et a glissé son bras sous le sien.

- Tu vas les laisser rentrer tous les deux, là? Lui demande Elena, en faisant la moue.

Carla s'éclaircit la gorge. Ne sait plus quoi faire...

- Alors là tu vois, dit-elle en brandissant ses deux doigts dressés entre elles, je sens que j'ai deux cultures dans mon sang. Le sang espagnol de ma mère me dit d'aller choper cette puta, dit-elle en désignant son pouce. Mais l'éducation française que mes parents ont voulu donner, malgré leurs origines espagnoles, me dit que, si je fais ça, elle va nous lâcher et foutre en l'air la tournée, et ce n'est pas dans mon intérêt ! Ajoute-t-elle en désignant son index. Elle en est tout à fait capable, tu sais...

Elle fait une longue pause, semblant exaspérée par le combat qui fait rage en elle. Elena la fixe avec attention. Elle compatit...

- Et moi, je suis venue *danser* ici ! Ajoute Carla, exaspérée. Et ça avant toute chose ! Dit-elle en tapant la table du plat de la main. Pas facile d'avoir une fille comme elle sur mon chemin... Dit-elle entre ses dents, dangereuse soudain. Tu vois, ces deux après-midis à Amor de Dios m'ont fait comprendre quelque chose : *je - veux - danser* !

Elle martèle la table du plat de la main à chaque mot.

- Manuel, ça fait deux ans que je suis avec lui. Et je ne suis pas sûr de lui. Mais alors pas du tout... Ici, il va me montrer qui il est, et tant pis pour moi, je vais devoir lui faire confiance... Et tant pis si je me plante. Parce que je ne suis pas venue ici gérer deux gamins, ah ça *non* ! Explode-t-elle, furieuse, en levant les yeux au ciel et poussant un cri.

José, le serveur, sort de la cafétéria et les rejoint sur la terrasse. Elena lui fait un geste pour lui dire de ne pas s'inquiéter et éclate de rire. Demande à Carla :

- Alors tu vas les laisser rentrer tous les deux à l'hôtel?

- *Je suis pas sa mère* ! Lui crie Carla en plaquant ses deux paumes de mains sur la table, avançant son corps vers Elena, qui recule, surprise par la violence de sa réponse.

Carla attrape les mains d'Elena pour s'excuser : elle ne voulait pas s'en prendre à elle.

- Si je dois le surveiller pour qu'il me soit fidèle, c'est une relation qui ne m'intéresse pas ! Ajoute-t-elle, l'air mauvais.

Elle baisse soudain les yeux et un sourire naît sur ses lèvres.

- Et j'ai rencontré quelqu'un d'autre...

Elena pousse un cri de surprise et se redresse sur sa chaise. José les regarde sur le pas de la porte, secoue la tête.

Il ne comprendra jamais rien aux conversations de femmes où les émotions changent et se succèdent, sans logique...

Il secoue la tête et retourne derrière son comptoir.

- Aquí, en Madrid? (8) Lui demande Elena, presque debout.

- Non, non... Chez moi, en France. C'est un nouveau voisin. Et il ne me sort pas de là, lui répond Carla en montrant son front.

(8) Ici, à Madrid ?

- Ay ! No puede ser ! (9) Éclate de rire Elena.

Carla hausse les épaules.

Qui vivra verra...

Il est maintenant 19h30 et Carla retourne à son hôtel. Monte au premier étage avec hésitation et lenteur... On verra bien... Se dit-elle, un pincement au cœur.

Ce qu'elle n'a pas osé dire à Elena, c'est qu'elle ne sais pas comment lutter face à une femme comme Anna. Ce genre de femme la fascine depuis toute petite. Elle les regarde évoluer loin de sa vie à elle, elle qu'elles ne voient même pas, perdues dans les affres et tourbillons de leurs vies pleines de parfums forts et d'amour, de rebondissements. Elles qui sont au centre de tous les regards et de toutes les attentions, et en ont l'habitude. Trouvent ça tout à fait normal...

Après le lycée, Carla eut une meilleure amie à l'université, une femme de ce genre dont la puissance était déjà presque à son apogée à à peine dix-huit ans. Elle promettait de faire des ravages par la suite, quand elle mènerait une vie libre loin de ses parents. Elle s'appelait Nathalie et avait un beau petit visage qui semblait peint au pinceau fin. Un vrai visage de poupée en porcelaine. De petits yeux enjôleurs. Elle portait un parfum agaçant que personne ne pouvait ignorer, à la fois piquant et sensuel, très féminin. Elle se revendiquait hétérosexuelle et folle amoureuse d'un gothique suicidaire aux longs cheveux noirs qui lui faisait passer des nuits blanches, tant elle était effrayée de le perdre. Un homme nostalgique qui parlait de sa mort comme d'une chose naturelle et proche, et la faisait pleurer des heures dans les bras de Carla.

- S'il meurt, je me tue ! Je me tue ! Proclamait-elle tragiquement à Carla, le visage baigné de larmes.

Elle flirtait pourtant avec tout homme qu'elle croisait, peu importait leur âge. Finissant chacune de leurs conversations par une allusion à sa belle poitrine généreuse. Leur demandant de ne pas la regarder comme ça... ça la gênait, vraiment... Les faisant ainsi la regarder, malgré eux. Elle jouait avec les femmes aussi. Avec Carla... A qui elle donnait son amitié exclusive le lundi pour l'ignorer ensuite le mardi. Avant de la récupérer le mercredi par une longue lettre dégoulinante d'amour, d'auto flagellation et de parfum entêtant :

Je ne te mérite pas !

Tu es la meilleure personne que j'aie rencontrée. Tu vaux tellement mieux que moi !

Etc...

Une lettre qu'elle devait faire tremper des heures pour qu'elle sente de façon aussi entêtante. Des années avaient passées, mais ses lettres avaient gardé tout leur parfum...

Anna avait tout de ce genre de femme, mais Carla n'était plus la même à trente-deux ans et refusait de se laisser encore manipuler. Par ces femmes qui, dans le fond, manquent particulièrement de confiance en elle pour se mettre en avant de la sorte...

Arrivée au premier étage de l'hôtel, Carla a peur de croiser Anna et lève les yeux vers le deuxième étage où celle-ci a sa chambre. Respirant à pleins poumons pour se donner du courage, elle entre dans sa chambre et jette son sac de danse dans un coin de la pièce. Manuel est là, allongé sur le lit, une serviette autour des reins. Ses cheveux sont humides. Il joue distraitement de la guitare. Carla, le visage fermé, le regarde froidement.

- T'as eu chaud? Lui demande-t-elle d'une voix grave, montrant sa serviette d'un mouvement du menton.

- Pas toi? Dit-il en se levant, laissant la guitare sur le lit.

Il l'enlace et l'embrasse dans le cou. Carla ne réagit pas, le corps tendu.

- Incroyable chez toi ! Lui roucoule-t-il dans le cou. Tu as dansé toute l'après-midi mais tu sens toujours bon ! J'adore...

Il lui dévore le cou de baiser.

- Oui, oui...C'est bien... Dit-elle en le repoussant gentiment du plat de la main droite.

(9) Non, c'est pas vrai ?!

J'aurais mieux fait de rentrer en même temps qu'eux... Je ne saurais jamais s'il a pris une douche parce qu'il vient de coucher avec Anna...

Ce doute la torture...

Elle entre dans la salle de bain et prend elle aussi une douche, pour que sa peau respire et lui enlève les dernières traces de fatigue de la journée. Pour se calmer un peu aussi... Ce soir, elle a la rage de danser et de montrer à Anna ce qu'elle vaut. À qui elle a affaire ! Ce sera sa façon à elle de se battre pour tenter de ne pas perdre Manuel.

Car elle n'a pas envie de le perdre...

Manuel la rejoint dans la salle de bain et, adossé au mur, lui parle alors qu'elle est sous la douche.

- Tu fais la gueule?

- Non, non...

Manuel ne dit rien, montre par son silence qu'il attend une explication plus longue que ça.

- Je suis juste tendue pour ce soir, ajoute Carla d'un ton un peu sec.

Elle aimerait être seule. Elle sent bien qu'il y a eu quelque chose entre eux... La présence de Manuel l'agace...

- Je me prépare là... Lui répond-elle d'un ton sec. J'ai pas envie de plaisanter !

Manuel fait une moue dubitative, hoche plusieurs fois la tête, les sourcils levés, puis lui demande :

- Bien, tes cours? Si c'est pour en revenir tendue comme ça, faudra que t'y réfléchisses à deux fois avant de continuer ! Lui dit-il avec reproche.

Carla sert de toutes ses forces le pommeau de douche et serre les dents pour ne pas lui dire ce qui la met dans cet état-là. Après un silence, pour qu'il la laisse tranquille, elle lui explique qu'elle a trouvé deux professeurs de styles très différents, toutes deux dans le flamenco traditionnel, et que ça va lui faire beaucoup de bien de prendre ces cours, bien au contraire.

- Flamenco puro? Me encanta ! (10) S'exclame Manuel, heureux que l'atmosphère se détende.

- Tu m'en veux pas de te laisser seul l'après-midi? Lui demande Carla depuis la douche. Je vais faire ça du lundi au vendredi... Je me suis inscrite aux cours pour les trois semaines entières.

- Je suis un grand garçon, je sais m'occuper, t'inquiètes ! Lui répond-il, désinvolte.

Carla sent la morsure se raviver.

C'est clair que tu sais t'occuper...

- Et cette aprem, tu as fais quoi? Ne peut-elle s'empêcher de lui demander.

- J'ai glandé au Retiro. C'est vraiment un chouette parc ! Faudra que je t'y emmène !

- Et Anna? Tu sais ce qu'elle a fait depuis ce midi? Lui demande Carla toujours dans la douche, n'osant rencontrer le regard de Manuel.

Tous les trois ont déjeuné ensemble avant de partir chacun de leur côté ce midi.

- Aucune idée ! On lui demandera ce soir ! Lui répond Manuel.

Puis il sort *enfin* de la salle de bain.

- On part manger dans combien de temps? Lui crie-t-il de la chambre. Dis-moi, que je la prévienne !

Carla l'entend à peine. A le corps figé derrière le rideau de douche. Il vient de lui mentir... Il revient dans la salle de bain et insiste, d'une voix forte :

- Tu t'es endormie ou quoi? Je lui dis quelle heure? Insiste-t-il.

- 20h ! Répond Carla les dents serrés. Mon sac est déjà prêt pour le tablao. J'ai rendez-vous là-bas avec les filles à 22h, pour qu'on se prépare ensemble.

Manuel va s'asseoir sur le lit et envoie un message à Anna. Carla sort de la douche et le rejoint dans la chambre, les pieds sur la moquette bleue foncée aux nombreuses tâches sombres d'origine inconnue.

(10) Du flamenco authentique? Génial !

Manuel finit d'envoyer le message à Anna, tout en regardant Carla se sécher le corps avec les petites serviettes blanches de l'hôtel.

Ici, tout est au petit format ; la chambre, le lit, la salle de bain, la douche, la fenêtre, le savon et les serviettes. C'est un hôtel qui n'a qu'une seule étoile. Carla se dit que la chambre doit être étouffante au plus fort de l'été. On y respire mal. Elle l'est déjà en ce mois de mai, alors en été, lorsqu'il fait 40 degrés dehors...

Carla le provoque en prenant son temps, ne le quitte pas des yeux. Un lent sourire gourmand se dessine sur les lèvres de Manuel.

- Je regrette qu'Anna soit ici avec nous, lui avoue-t-elle, le visage dur. Elle m'a déçue samedi, d'en faire trop comme ça. J'aurais préféré un autre chanteur. Je ne vais pas pouvoir prendre autant de plaisir que je le voudrais à danser, lui dit Carla ne le quittant toujours pas des yeux, tout en commençant à s'habiller.

D'un geste, Manuel attrape ses vêtements et les pose sur ses genoux. L'empêche de les reprendre. En sous vêtements, Carla s'assoit sur la chaise à côté du lit, le dos droit. Fait celle qui s'en moque, et se tresse lentement les cheveux en une longue natte qui descend sur son épaule droite.

- On n'a pas encore parlé de tout ça tous les deux, lui dit Carla d'une voix qu'elle souhaite calme. T'as pensé quoi de ce qu'elle nous a fait samedi soir? Lui demande-t-elle en regardant ailleurs, concentrée sur sa natte.

- Que c'était maladroit, lui répond-il, en haussant les épaules. J'ai vu qu'elle vous a toutes rendus dingues, ajoute-t-il en riant. Vous êtes parties au quart de tour, de vraies femelles ! Moi, dit-il d'un geste de la main, elle m'a juste fait pitié...

- Pitié? Carla le regarde, suspend le geste de se coiffer.

- Je connais Anna depuis un an tu sais ! Je l'ai vu faire pas mal de trucs de ce genre. Mais je l'ai vue faire de belles choses aussi. Elle n'est pas aussi superficielle qu'elle veut le faire croire.

Manuel fait une pause.

- Donne-lui une chance !

Carla sent sa respiration s'accélérer, la colère monte en elle.

- Elle se sent rejetée par le groupe et a peur d'y retourner ce soir, lui avoue Manuel. C'est ce qu'elle m'a dit tout à l'heure.

- Tout à l'heure, *quand*? Lui demande Carla, les mains posées sur ses cuisses nues, toujours en sous vêtements.

- Je sais pas quelle heure il était, c'était en fin d'après-midi quand je suis revenu du parc. On s'est croisés sur le chemin et on est rentrés ensemble. Elle allait vraiment pas bien, tu sais ! Je crois que c'est la première fois que je la vois douter comme ça... Lui dit Manuel, l'air sérieux, tenant toujours ses vêtements sur ses genoux.

Anna avait passé son bras autour de celui de Manuel, se rappelle soudain Carla. Elle comprend mieux...

- Et tu as réussi à la convaincre d'y aller ce soir? Lui demande-t-elle, en fronçant les sourcils.

- Évidemment ! Dit-il en ouvrant grands les bras, montrant son torse bombé.

Carla en profite pour attraper sa robe sur ses genoux. Manuel grogne alors comme un lion dépossédé de ses petits, et bondit sur elle. L'attrape par la taille et la plaque sur le matelas. L'y maintient, à sa merci.

Tous deux se regardent droit dans les yeux.

- Pourquoi tu m'as dit que tu l'avais pas vue depuis le déjeuner, Manuel? Lui demande Carla dans un souffle.

- Jamais dit ça ! Répond calmement Manuel. Je t'ai dit que je ne sais pas ce qu'elle a fait de l'après-midi. Et c'est vrai.

Il la regarde d'un air interrogateur, approche son visage du sien comme pour l'ausculter de très près, du fond de l'œil.

- Hou là là ! Mademoiselle, vous êtes victime du grand mal des femmes : une trop grande imagination ! Tu te fais des films là-dedans, lui dit-il en lui tapotant fortement le front du bout de l'index, pour se venger.

Carla râle, essaie de se libérer de son emprise.

- Qu'est-ce que je suis content d'être un homme, moi ! Clame-t-il au plafond, faisant comme si la retenir plaquée sur le lit ne lui demandait aucun effort alors qu'elle se débat sous lui. Ça doit être fatigant, d'être dans votre tête de bonne femme ! On vous dit un truc, et vous en faites toute une histoire !

Il se penche encore plus près d'elle et lui conseille :

- Utilise ton imagination pour quelque chose *d'utile*, et écris un livre ma pauvre ! Plutôt que d'emmerder ton mec avec des soupçons pareils, lui dit-il, son visage à quelques centimètres du sien.

Tous deux se toisent féroceement. Carla crie vers le plafond à gorge déployée, s'arrête. Lui sourit. Manuel qui a reculé sous l'effet de surprise lui demande :

- Ça y est, c'est bon? Ça t'a fait du bien? Moi qui pensais que t'étais différente des autres, je suis déçu...

Il se redresse, reste assis à califourchon sur elle, l'empêchant toujours de se lever. Il croise les bras devant lui, boudeur.

- Anna va nous attendre, lui dit Carla avec une grande envie de rire qu'elle retient.

- No me importa ! ⁽¹¹⁾ Répond Manuel sans bouger d'un millimètre, en ange offensé.

Puis il pousse un grand soupir et lui dit :

- On ne partira pas tant que tu n'auras pas promis d'arrêter tes bêtises. On va passer trois semaines avec elle, tu auras pleins d'occasions de te faire des films. *Alors qu'il n'y aura rien*. Hors de question que tu m'emmerdes avec ça !

Il se couche sur elle, poitrine contre poitrine. Entoure son visage de ses avant-bras.

- C'est pour *toi* et *moi* que j'ai monté cette tournée. Pas pour *elle*... Lui dit-il d'une voix douce, en lui embrassant les lèvres doucement. Anna, elle est bien tombée dans mon plan, c'est tout ! Elle nous a permis de ne pas avoir à chercher un chanteur ici.

Il fait une pause.

- Alors, tu promets d'arrêter tes bêtises ou pas? Lui demande-t-il dans un souffle, ses lèvres à quelques centimètres des siennes. Tu seras plus sage ?

Carla sent soudain son corps réclamer celui de Manuel. La chaleur monte dans ses reins.

- Promis, lui répond-elle en un souffle, les yeux mi-clos.

- Bah, voilà ! C'était pas compliqué, tu vois? Lui dit-il doucement en lui embrassant le visage lentement, centimètres par centimètres.

Anna dut les attendre un moment en bas de l'hôtel, ils ne furent pas à l'heure.

(11) Je m'en fous !

VII
Trois jours plus tard
Vendredi 18 mai, à 23h
En Île de France

Il est 23h.

Andy tire les rideaux de son studio d'homme célibataire et découvre la baie vitrée qui donne sur son petit balcon. Le soleil est couché. Six étages en dessous du sien, d'autres personnes se préparent pour la nuit, tout comme lui. Dix étages au-dessus également.

Excepté l'appartement juste au-dessus du sien, désert. Car Rodrigue l'a quitté comme chaque vendredi soir, pour tout le week-end, et est maintenant en route pour la Bourgogne.

Andy l'a accompagné jusqu'à sa voiture il y a une heure et demie de cela, après avoir mangé ensemble dans un restaurant asiatique, à une centaine de mètres, sur la route nationale.

C'est un grand restaurant d'une centaine de tables parfaitement disposées en ligne, dans une grande salle aux motifs rouges et dorés. Andy et Rodrigue ont pris la formule à volonté, la seule à être proposée. Et comme la centaine de personnes présentes autour d'eux, qui ont pris l'habitude d'aller dans ce restaurant le vendredi soir, à 20h30, ils ont déjà fait plusieurs allers-retours au buffet. Rempli de nouilles aux légumes, de poulet et de porc cuisinés, de sushis, de nems et de beignets de toutes sortes. Mais on y trouve aussi, pour plaire aux français, des pomme de terre sautées et des sushis fourrés au fromage frais ou au sheddar... Une hérésie pour les asiatiques. Il y a également des desserts frits ou à la noix de coco.

Rodrigue tint à offrir l'apéritif ; un cocktail de trois couleurs dont ils ne reconnurent aucune des saveurs, en dehors d'un fort goût sucré.

- Je lève mon verre à la vente de ton appartement ! Lui dit-il. Qu'elle me donne des voisins discrets, polis, et sans bébé hurlant toute la nuit !

- Ah, mince... Je n'y avais pas pensé... Lui répond Andy, embarrassé, le verre à la main. J'espère que tu n'auras pas des gens difficiles... Désolé de te faire ça !... Ajoute-t-il.

- Cher ami, c'est ça de vivre en appartement ! Lui répond-il en haussant les épaules. On ne sait jamais sur qui on va tomber. On peut vivre des années magnifiques et vivre l'enfer du jour au lendemain.

Il engloutit un sushi et hausse les épaules, faussement fataliste.

- Ché comme cha ! Dit-il en mâchant son sushi, les yeux rieurs.

Andy rit.

- Les deux agences que j'ai faites venir aujourd'hui m'enverront leurs propositions par mail d'ici mardi. Je n'aurai plus qu'à choisir, signer, et leur scanner ma réponse par mail. Tout va se faire à distance, c'est bien ! Je n'aurai pas à attendre ici.

Andy adressa un regard interrogateur à Rodrigue :

- Tu es toujours d'accord pour que je te donne la clé, et que l'agence passe la chercher? Pour qu'ils fassent visiter eux-mêmes l'appartement ?

Rodrigue hocha la tête plusieurs fois de suite, le pouce en l'air. Puis attaqua ses nouilles aux légumes et leva les yeux au ciel, en extase.

- J'adore leurs nouilles ! S'exclama-t-il, faisant sursauter les clients de la table voisine.

Andy éclata de rire : impossible de lui parler lorsqu'il mange. Après quatre week-end passés ensemble en Bourgogne, il a fini par le comprendre. Manger est une de ses passions. C'est un véritable hédoniste.

- Pourquoi tu ne reviens pas avec moi ce soir? Lui demanda Rodrigue. Tu es libre du coup, si tout ça se fait à distance.

- Je sais qu'une fois parti d'ici, je n'y reviendrai plus, lui expliqua Andy. Pendant des années en tout cas. Je n'en ai plus envie après y avoir vécu quinze ans.

Rodrigue hocha la tête. Le comprit.

- Alors demain, je vais dire au revoir à Paris.

Rodrigue hocha la tête de nouveau, et leva le pouce, la bouche trop pleine pour pouvoir parler.

C'est une bonne idée, effectivement !

- J'y ai passé la plupart de mes week-end à marcher, à aller au cinéma, à y faire des choses comme ça, ajouta Andy. Je vais le faire une dernière fois avant de chercher une maison pas loin de la vôtre.

- Chouette ! S'exclama Rodrigue, un peu fort.

Leurs voisins de table sursautèrent de nouveau. Regardèrent Rodrigue de haut en bas, avec désapprobation.

Qu'il se tienne un peu mieux, bon sang. À son âge !

- Je t'aiderai, mon ami ! Lui répondit Rodrigue en lui tapotant l'épaule et en faisant la moue à ses voisins, qui haussèrent les épaules et l'ignorèrent. Il suffira d'aller au marché le samedi matin, d'en parler à tout le monde : à André qui sera à son stand, aux amis qu'on croitera. Et ça va circuler, tu vas voir ! Il y a beaucoup de maisons qui sont à vendre sans que personne ne le sache par chez nous. Tu ne verras aucun panneau, rien. Beaucoup de maisons se vendent par le bouche à oreille ici.

Andy joignit les mains devant sa poitrine et s'inclina pour le remercier, à l'asiatique.

- N'importe quoi ! Éclata de rire Rodrigue. Au fait, tu as des nouvelles de Carla?

Andy resta les mains jointes devant sa poitrine, figé. Il perdit son sourire.

- Non...

Tous deux poussèrent un soupir. Par jeu, Rodrigue tenta de partager sa consternation avec ses voisins de table, mais ceux-ci firent mine de ne pas le voir.

- Aucune nouvelles depuis trois jours, lui dit Andy. Elle m'avait dit, mardi, qu'elle allait prendre des cours tous les après-midi dans une école de flamenco, et que le soir elle danserait. Mais pas tous les soirs, si je me souviens bien. Elle doit être bien occupée...

- Tu penses souvent à elle? Lui demanda Rodrigue, soudain sérieux, ne pensant même plus à manger.

Andy hocha la tête lentement, fataliste.

- Tout le temps...

- Bah mon vieux, y a plus qu'à croiser les doigts pour que ça marche avec elle. Surtout si tu t'installes par chez nous ! Elle qui habite là aussi, ce sera dur de l'éviter... T'as pensé à ça?

Andy grimaça. *Non, il n'y a pas pensé...*

- T'as pas tord...

Il prit une grande gorgée du cocktail tricolore, ayant soudain besoin d'alcool, et fit la grimace. Rodrigue lui fit signe d'arrêter de se forcer de boire ce truc là, c'est pas grave !

- Pour tout te dire, je pense que je suis fou, lui avoua Andy. Carla a déjà quelqu'un, il ne faut pas que j'oublie ça... Mais j'y crois quand même, je ne sais pas pourquoi... Elle est partie en Espagne et y retournera certainement souvent, elle qui est espagnole. Elle va peut-être même partir s'y installer... Mais je ne peux m'empêcher d'y croire. C'est pas fou, ça?

Il réfléchit un instant.

- Je veux laisser faire les choses, reprit-il. Il y a quelque chose de particulier entre-nous, malgré tout. Je veux laisser le temps qu'il faut pour que ça se fasse. Si ça doit arriver...

Puis il se pencha vers Rodrigue, l'air sérieux.

- Les vraies relations, celles qui durent longtemps, mettent parfois du temps à se créer. C'est une femme d'expérience qui m'a dit ça récemment.

Rodrigue lui fit un clin d'œil. *Ça ressemble à une phrase de la Yvonne, ça !*

- Une relation, c'est quelque chose... Tu te rends compte ? Continue Andy. J'aimerais ne plus jamais quitter Carla, vivre avec elle. Alors que c'est une femme qui m'intimide et que j'ose à peine toucher... À l'idée de l'embrasser, je redeviens celui que j'étais à quinze ans, et j'ai peur. Embrasser une femme qu'on ne connaît pas... Le premier baiser... C'est un moment intense, rare, très fort ! J'ai trente-neuf ans et elle me fait ressentir ça de nouveau. Tu te rends compte?

Rodrigue en oublia de manger pour la seconde fois. L'écoula d'un air rêveur, la tête entre ses mains, ses coudes sur la table.

- J'avais oublié cette émotion-là... C'est vrai que c'est quelque chose le premier rapprochement intime entre deux personnes, lui répondit-il, les yeux dans le vague.

- Tu en es où, toi, dans ce domaine? lui demanda Andy.

- Nulle part mon gars ! Lui dit-il d'un geste de la main. La semaine je bosse ici, et tu sais comme moi que ce n'est pas dans le métro parisien ou au boulot que tu peux faire des rencontres... Et le week-end, je me réfugie en Bourgogne au grand air. Je mange souvent chez des amis, oui, mais ils ont leur vie, des enfants. Il n'y a jamais de femmes célibataires à ces soirées-là. Ou alors des veuves...

Rodrigue grimaça et fit rire Andy.

- Une fois, dit-il en pointant son index devant son visage, posant son coude sur la table. Mes amis ont invité une femme seule. Une seule fois, pour me faire plaisir ! Une femme de mon âge. Une *excentrique* mon gars ! Dit-il en secouant la main. Mon Dieu ! *Elle m'a fait peur* !

Il éclata de rire à ce souvenir.

- Tu sais, le genre de femme à parler sans arrêt, de tout et de rien. Chaque sujet en entraîne un autre, et elle parle, elle parle, toute seule ! Et tout ça devant un parfait inconnu, hein ! J'insiste ! Aucun orgueil quoi ! Et vas-y que je te déballe ma vie et toutes mes infortunes. Et tout ça, je le répète, *à quelqu'un qu'elle rencontre pour la première fois* ! Dit-il en accentuant chaque mot d'un mouvement de l'index. Une vraie dingue ! Imagine un peu en privé ce que ça doit donner !

Il secoua la main comme si elle lui brûlait, fronça les sourcils.

- Je ne supporte pas ce genre de personne qui ne prend même pas la peine de vérifier que tu l'écoutes...

- Ma mère est comme ça, lui avoua Andy. Elle parle sans arrêt et répète chaque anecdote trois fois de suite...

Rodrigue éclata de rire, en tapa la table de la main. Fit sursauter leurs voisins qui lui adressèrent un regard noir.

- Tu sais, en fait, ces gens-là se parlent à eux-mêmes. Peu importe qui est en face, lui confia Andy, qui connaissait bien le sujet. Combien de fois je suis parti en tournant le dos à ma mère, alors qu'elle débitait ses phrases ! Et quand je revenais un quart d'heure plus tard, elle n'avait pas bougé et parlait toujours, harponnant de nouveau mon regard comme si j'avais toujours été là.

Rodrigue n'y tint plus. Se tortilla sur la chaise, mort de rire. Adolescent. Manqua de s'étrangler avec sa bouchée de nourriture et prit une gorgée d'eau.

- Ouh, là ! On va se marrer alors ! S'exclama-t-il, heureux comme un gamin. Elle vient toujours dans une semaine? Tu l'as appelée?

- Oui, c'est fait...

Andy leva les yeux au ciel.

- Heureusement que vous serez là... J'ai les jambes coupées à l'idée de la voir presque deux jours de suite... Dit-il en secouant la tête. Elle est épuisante, vous allez voir...

- Compte sur moi, vieux frère ! Je t'aiderai ! Lui répondit Rodrigue en levant son verre de cocktail vers lui.

Puis il fronça les sourcils, secoua la tête. Reposait le verre loin de lui et choisit le verre d'eau.

- Tu m'autorises à m'amuser un peu avec elle? Lui demanda-t-il en buvant une gorgée.

Andy lui répondit en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qu'il avait en tête ?

- J'aime tirer les fils quand ils se présentent à moi, lui expliqua alors Rodrigue. Et un profil comme celui de ta mère, moi, *ça m'intrigue* ! Je peux l'utiliser pour mes études anthropologiques pendant qu'elle sera là? Demanda-t-il de nouveau, de façon plus sérieuse, guettant son approbation.

Andy éclata de rire.

- Avec plaisir ! Comme ça, si tu arrives à y comprendre quelque chose, tu m'expliqueras. Moi j'ai abandonné depuis longtemps. Je l'appelle parce que je suis son seul fils et que je ne veux pas le lui

enlever...

- Et si tu avais eu un frère ou une sœur qui aurait pu s'occuper d'elle? Tu aurais fais quoi?

Andy regarda son assiette, réfléchit. Baissa les yeux.

- Joker... Répondit-il.

- Bon, d'accord. Mais, tu l'aimes, ta mère, non ? Ne put s'empêcher de lui demander Rodrigue, intrigué.

Andy se leva soudain avec son assiette déjà pleine, et se dirigea vers le buffet d'un pas vif.

- *Joker*, c'est ça? Lui cria Rodrigue de la table.

Sa question se perd dans le brouhaha de la salle. Andy le regarda par dessus son épaule, et leva le pouce. Hocha la tête. *Joker*; oui...

- Après tout je ne peux pas te juger... J'ai la Yvonne comme mère, j'ai eu de la chance, dit-il à Andy alors qu'il revint avec son assiette toujours pleine, n'y ayant ajouté qu'un sushi.

Il le porta à sa bouche et le mâcha lentement, pour le déguster. Chacun se plongea dans ses propres pensées, mangea en silence.

Rodrigue réfléchit à ce qu'il pourrait se permettre avec cette femme si particulière, pour enrichir ses recherches sur le genre humain et ses déviances, sans choquer Andy ni se faire sermonner par Yvonne.

Il improvisera.

Il est 23h. Andy est maintenant assis dans son studio parfaitement rangé. Rodrigue est sur la route depuis une heure et demie, et en a déjà fait plus de la moitié.

Il a rempli quelques cartons avec ses vêtements, de la vaisselle, et la cinquantaine de livres en anglais qu'il possède. Il a finalement peu d'affaires. Comme il n'avait pas assez d'espace pour avoir une bibliothèque, il n'achetait aucun livre mais les empruntait dans les nombreuses bibliothèques parisiennes. En dehors des livres en anglais qu'il voulait avoir à lui. Les bibliothèques parisiennes, c'est l'un des avantages de vivre à Paris qui lui manquera. Tout y est disponible, même les livres qui ne sont plus édités. Le seul problème était qu'on ne pouvait pas y lire ; les gens y venaient principalement pour parler entre-eux, ou les odeurs corporelles d'un sans-abri venu y dormir rendait l'endroit impossible.

Andy s'allonge une dernière fois sur son canapé. Lui dit au revoir. Il vend l'appartement *meublé*. Il sait qu'avec son prix de vente francilien, il pourrait s'acheter deux ou trois maisons en Bourgogne. Et comme il ne tient à aucun de ces meubles achetés vite fait chez Ikea, d'un gris anthracite standard... Si ça peut dépanner ceux qui achèteront...

Il attrape son portable sur la table de salon, et regarde s'il a des messages.

Yvonne a essayé de l'appeler et a oublié de raccrocher. Il l'entend parler à la meute et à Niña, se faire frire quelque chose dans une poêle. Visiblement elle a encore fait une mauvaise manipulation et l'a appelé sans s'en rendre compte, se dit-il en riant. Avant de partir, il lui a acheté ce téléphone portable pour être plus rassuré. Il lui a demandé de l'avoir toujours avec elle, dans les poches du gilet à grosses mailles qu'elle ne quitte jamais... Elle a visiblement suivi la consigne...

Il y a un autre message ; une photo reçue en fin d'après-midi. De Carla ! Une photo prise avec une femme aux beaux yeux bleu marine :

Je te présente mon amie Elena ! On t'envoie plein de baisers depuis l'école de danse !

Olé y olé !

Carla.

Andy regarde sa montre. Il est 23h30.

Elle doit être en train de danser maintenant.

VIII
Le même jour
Vendredi 18 mai, à 23h
Quartier de la Plaza Mayor, Madrid

Carla n'eut aucun engagement la veille, le jeudi soir, et en profita pour s'offrir une bonne nuit de sommeil.

Aujourd'hui, c'était le cinquième jour de cours de danse à l'école Amor de dios, et Carla put en profiter pleinement, ayant récupéré toutes ses forces.

Après le premier cours de 15h avec Francisca, elle descendit au marché Anton Martin, au rez de chaussée de l'école. Il n'y a que quelques marches de béton à descendre pour rejoindre ses étalages de poisson frais, de fruits et de légumes. Elle s'y acheta une bouteille de lait frais au crémier qui la reconnaît maintenant, elle qui, dès le lundi, ne put résister à la tentation, en voyant dans sa vitrine réfrigérée.

Carla y croisa sa professeur Lidon, en train de faire quelques courses elle aussi. Et celle-ci l'invita à boire un verre au petit bar-restaurant du marché, avant de se rendre toutes les deux à son cours de 17h.

Assises à une table de jardin en fer forgé, avec les carreaux de faïence blanche sur le mur derrière elles, elles eurent le temps de faire plus ample connaissance. Lidon a à peine trente ans et est danseuse depuis une vingtaine d'années déjà. Elle a commencé très tôt. Carla profita de la voir seule à seule, pour lui dire à quel point elle apprécie son énergie, sa façon de jouer avec la vitesse et le tempo. Qu'elle l'impressionne par sa technique de pieds et son inventivité. Toutes deux s'entendirent très bien, et Lidon l'invita à venir la voir danser le samedi de la semaine suivante, dans un tablao pas loin d'ici : *Casa Patas*. Carla lui répondit qu'elle en avait déjà entendu parler, qu'elle adorerait y aller. Mais il fallait d'abord qu'elle vérifie les dates de sa tournée à elle. Intriguée, Lidon lui posa des questions, lui donna son numéro de téléphone pour qu'elle lui envoie son programme.

Elle essaierait d'aller la voir danser, un de ces soirs.

Depuis son arrivée à Madrid, Carla ne peut s'empêcher de penser aux siens, à Paris... Eux qu'elle ne prit pas le temps de voir en deux ans, consacrant tout son temps, dont ses week-end, à l'ouverture de son cabinet de magnétiseur. Elle y consacra l'intégralité son temps et toute son énergie pour faire que ça marche. Que son essai de venir s'installer en Bourgogne et de vivre de cette profession, soit une réussite. Ainsi, son cabinet fut ouvert tous les jours même si elle ne faisait, au début, qu'une seule personne par jour. Elle se jeta à corps perdu dans ce travail, déposa des tracts par-ci par-là.

Elle ne prit pas assez de temps pour aller voir ses parents à Paris. Elle s'en rendait compte maintenant, alors qu'elle aimerait partager ce retour à Madrid avec sa mère.

Ici, elle pense souvent à Pilar, sa grand-mère, qui lui a donné l'amour du flamenco, loin de l'Espagne. Celle-ci est décédée il y a dix ans, l'année des vingt-deux ans de Carla. Elle eut une mort soudaine, mais très douce... Carla la trouva endormie, un matin, et ne réussit pas à la réveiller... Pilar dut sentir ce moment venir car elle s'était faite belle, s'était allongée toute habillée sur son lit qu'elle ne défit pas, portant ses petites chaussures à talon à moitié mises sur ses pieds enflés. Des chaussures que Carla ne la vit jamais porter, à cause de ses jambes déformées. Contre sa poitrine, elle tenait une photographie. Celle d'un homme de trente ans, tenant sa mère, Paula, dans ses bras, en jeunes mariés. C'était Galan, le grand-père de Carla. Le père de Pilar... Pilar lui avait toujours dit qu'elle avait perdu les photos pendant la retirada, à cause de la route si difficile et de ses séjours dans les camps.

Perdre Pilar fit basculer Carla dans un désespoir sans fond. Elle l'aimait tellement...

Elle ne réussit pas à en faire le deuil et quitta Paris pour cette raison-là également. Pour

tenter quelque chose de nouveau, loin de sa famille, loin de ses souvenirs. Pour tenter de se trouver, elle.

Carla n'a jamais vécu en Espagne, ne l'a pas fui la peur au ventre. Elle n'a pas assisté à la violence de cette guerre civile. Pourtant, elle porte tout ça dans sa chair, malgré elle, et se sent exilée elle aussi. Sans solution et sans avenir... Et ce depuis sa naissance.

A trente-deux ans, il était temps de sortir de cette situation... Alors venir à Madrid, pour trois semaines en plus !, c'était tenté d'apaiser cela en elle. Et tenter d'avancer dans sa vie.

Mais ce qu'elle vit de Madrid, lors de ses matinées de libres, ne lui apporta aucune réponse. Elle marcha au hasard des rues, choisissant un quartier par jour pour l'explorer. Mais chercher des traces de l'époque de Pilar ne donna rien non plus. Rien... Tout y était neuf. Aucune plaque commémorative. Rien... Ce Madrid n'était définitivement pas celui que Pilar avait connu et aimé. Plus du tout celui dans lequel elle vécut avec Galan et sa mère.

Carla se fit la réflexion que malgré les exécutions d'hommes et de femmes à même les rues et les places par les fascistes, tout était effacé et oublié. Des choses terribles et inhumaines eurent lieu, il y a quatre-vingt ans, mais on ne pouvait plus les ressentir. Tout était propre et moderne, les avenues grandes et belles.

Finalement, c'est une bonne chose que le temps efface tout et donne une chance aux suivants de se reconstruire...

Mais Carla aurait tellement aimé se recueillir un instant à la mémoire de Pilar et de Galan. Et ce qu'elle voyait ne lui permettait pas de le faire... Lui laissait une blessure vive qu'elle ne savait pas comment refermer... Elle doutait de pouvoir faire son deuil avant de repartir de Madrid, ne voyait vraiment pas comment le faire...

Alors elle décida que demain, samedi, elle appellerait sa mère au moment où celle-ci serait au square « Sarah Bernhardt » à côté de chez elle, à Paris. Un petit square où elle aimait regarder les enfants jouer, d'un air rêveur. Elle les adorait. Souffrait d'autant plus du célibat de Carla qu'elle rêvait d'avoir des petits enfants d'elle, sa fille unique...

Oui, c'était décidé ! Demain, elle apprendrait à sa mère qu'elle se trouve à Madrid, et lui demanderait l'ancienne adresse de Pilar et de Galan. Il fallait qu'elle s'y rende.

Il le fallait absolument ! Tant pis si sa mère ne comprenait pas qu'elle ne l'ait pas prévenue plus tôt ! Elle lui expliquerait...

On verra bien...

Il est maintenant 23h.

Carla vient de danser dans un nouveau tablao, calle del Conde de Minarda, proche de la Plaza Mayor.

Anna, Manuel et elle y allèrent en métro et firent leur passage sur scène à 22h. Pour une première partie avant que la troupe officielle du restaurant ne l'occupe et fasse son spectacle jusque tard dans la nuit. Ils furent seuls dans les loges également. La troupe n'arriva qu'à 22h30, pour se préparer au tout dernier moment, en peu de temps. En habitués. Les filles furent sympathiques mais Carla sentit bien qu'elles n'avaient pas de temps à perdre, arrivées à la dernière minute.

Ce soir, Anna et elle furent sous pression sur scène...

Carla le fut car elle savait que Lidon venait la voir danser. Mais Anna l'était, elle aussi. Elle accorda encore plus d'attention que d'ordinaire à être en beauté. Elle portait une nouvelle robe de type flamenco, noire avec des volants de dentelles rouges à pois noirs, qui la mit particulièrement en valeur. Carla ne put s'empêcher de l'admirer en la voyant aussi belle... Elle avait vraiment besoin de peu pour l'être : ce soir encore, elle ne mit qu'un simple trait de khôl noir sur ses yeux, et du rouge foncé à ses lèvres. Ni fard, ni fond de teint. Elle n'en portait jamais, sa peau étant naturellement superbe, veloutée. Elle domestiqua aussi ses cheveux en une tresse savamment nouée, qui mirent en valeur de beaux pendants en argent à ses oreilles.

Son entrée sur scène provoqua des murmures d'admiration...

Leur spectacle maintenant terminé, Carla se trouve dans un coin du restaurant, assise à la table de Lidon et de trois de ses amis. Satisfaite d'avoir réussi ses danses et d'avoir visiblement plu à sa professeur et aux amis qui l'accompagnent, elle boit maintenant un verre avec eux et va pouvoir prendre le temps d'assister au spectacle de la troupe.

Anna est elle-aussi assise parmi le public, un peu plus loin, à la table d'un homme élégant. Il porte un costume trois-pièces noir, taillé sur mesure. Il se tient droit, est mince et parfaitement rasé. Il a un très beau visage aux traits fins et harmonieux. Ses cheveux et ses sourcils sont parfaitement taillés, de couleur noire, et son sourire est éclatant. Comme une lame de rasoir...

Carla, intriguée, voit Anna très différente de celle qu'elle connaît.

Et encore un nouveau visage d'Anna...

Cette fois, elle joue à la fille sage et tient avec délicatesse son verre de Martini, joue avec l'olive en un aller-retour sensuel entre son verre et sa bouche, le buvant goutte à goutte. L'homme élégant est clairement intéressé par elle et ne le lui cache pas. Il passe son bras autour de sa taille. Anna le laisse faire...

Carla se rappelle que, ce soir, Anna mit encore plus d'interprétation dans son chant et chanta comme si elle racontait les letra, les avait vécues personnellement. Son visage fut particulièrement expressif, ses mains très parlantes.

Mais qu'est-ce qu'elle trafique encore?...

Soudain, son attention est détournée par Manuel qui les rejoint en tenue décontractée, avec son habituel sourire franc et simple. Sans façons, il pose ses mains sur les épaules de Carla, puis tend la main à chacun pour se présenter.

Lui aussi a bien changé en une semaine... Il est plus mûr, plus sûr de lui. Hier soir, il a confié à Carla qu'il aime l'Espagne. Qu'il aura du mal à en repartir... L'air de rien, il lui demanda ce qu'elle penserait de rester ici, tous les deux ?

Carla n'hésita pas un instant. C'était clair en elle : elle avait maintenant deux pays, oui, mais retournerait en France où son travail et ses patients l'attendent. Ainsi que sa chère Niña à laquelle elle pense tous les jours avec un pincement au cœur et au ventre. Elle s'est rendue compte ici, à quelle point elle l'aime. Et puis il y a Yvonne et les autres qu'elle aime aussi beaucoup et connaît encore si peu ! Et là-bas, il y a Andy... Pensa-t-elle également en elle-même, sans le dire à Manuel cette fois.

Oui, il y a Andy aussi, là-bas...

Une partie d'elle le réclame, et l'empêche d'être toute à Madrid et à ce qu'elle vit ici. Elle aurait aimé qu'il soit là, lui aussi...

Lidon vient de se concerter avec ses amis qui sont aussi ses musiciens, et tous sont d'accord. Et demande à Manuel si samedi soir, pas demain mais la semaine prochaine, ils ont quelque chose de prévu? Il lui répond que non, ce sera un soir de relâche. Elle leur parle alors de son passage sur la scène de *Casa Patas*, un lieu mythique où le public est composé d'aficionados. Pour danser à *Casa Patas* il faut être parrainé si l'on débute, ou être reconnu dans la profession. C'est son cas.

Et elle leur propose un parrainage : elle les invite à danser les vingt premières minutes de sa soirée à elle, samedi prochain !

Carla en reste bouche bée.

Casa Patas ! Même Elena en parle, avec une étincelle dans le regard !...

Reconnaissant, Manuel en fait trop comme toujours et s'agenouille cérémonieusement à ses côtés, lui fait le baise main à la française en lui disant « Chère Madame ! », dans un français un peu guindé. Lidon éclate de rire et regarde Carla.

C'est bon pour toi? Tu te sens prête pour ça?

Carla s'ébroue, secoue la tête et pose ses mains à plat sur la table. Lui dit un grand « Oui ! » avant de se lever lui embrasser l'autre main. Lidon n'arrête plus de rire. Le fou rire les prend tous, heureux d'être là tous ensemble ce soir et de s'être rencontrés.

Quelques tables plus loin, la relation entre Anna et l'homme élégant a bien progressé... Elle caresse du bout des doigts les joues de l'homme, a collé sa cuisse contre la sienne. Lui se laisse faire, et lui caresse l'autre main, la porte longuement à ses lèvres.

Carla les voit ainsi alors qu'elle retourne vers sa chaise.

De nouveau, elle croise le regard d'Anna alors que le visage de l'homme est penché sur sa main et l'embrasse. Elle est triomphante.

Mais qu'est-ce qu'elle fabrique encore?...

Elle a déjà vu cet homme, mais où... Elle ne s'en souvient plus...

IX
Le lendemain
Samedi 19 mai, 22h30
Chez Yvonne

Il fait nuit.

Andy ouvre la porte de la cuisine où la meute l'accueille par de grands bâillements et de rapides coups de langue avant que de retourner sur leurs couvertures. Rodrigue a laissé une petite lampe allumée, prévenu par Andy de l'heure à laquelle il prit la route pour rentrer de Paris. Seule Mina, la petite chienne qui dormit avec lui le premier soir, sur le canapé du salon, reste avec lui. En appui sur ses pattes arrières, ses pattes avant posées sur sa jambe, elle le regarde avec amour, la langue pendante.

Tu m'as manqué !

Andy pose ses paquets sur la table de cuisine, met sa valise par terre et la prend dans ses bras. Heureuse, elle frétille de tout son corps et lui lèche le cou et le visage à grands coups de langue. Andy la repose puis, regardant ses clés de voiture, hésite.

Non, il videra la voiture demain des cartons et sacs poubelles qu'il a ramenés de son appartement désormais libre.

- C'est toi, Andy? Appelle Yvonne de l'étage, d'une voix stridente.

Andy reprend les paquets qu'il a posés sur la table, sa valise, et monte les escaliers. Il passe d'abord déposer la valise dans sa chambre puis rejoint Yvonne dans la sienne, ses paquets sous le bras. Elle s'est un peu relevée et a le dos appuyé sur ses deux gros oreillers. Elle lui tend les bras.

Andy se penche sur elle et lui embrasse vivement les joues.

- Et moi alors?

Rodrigue, torse nu et en pantalon de pyjama de flanelle kaki, vient de les rejoindre. Andy le prend dans ses bras. Tous deux se donnent des tapes dans le dos.

- C'est quoi tout ça ? Demande Yvonne, en montrant les paquets cadeaux déposés sur le lit.

- C'est pour vous ! Ceux avec un « Y » c'est pour toi et avec un « R » pour toi, lui répond Andy en se tournant vers Rodrigue à la fin de sa phrase.

Rodrigue rejoint Yvonne en se frottant les mains et s'assoit à côté d'elle, dans l'espace laissé libre de son lit deux places. Ils regardent de très près les paquets, se les font passer. Finissent les mains vides, penauds, les paquets posés sur leurs genoux.

- Moi je vois rien du tout Andy... Lui avoue Yvonne.

- Et moi je vois où est la lettre mais je la vois floue... Ajoute Rodrigue.

Andy éclate de rire de les voir ainsi. De vrais enfants qu'on aurait punis.

- Allez, jeunesse ! Prête-nous tes yeux ! Lui dit Rodrigue en lui tendant le plus gros paquet. C'est bien pour moi celui-là, hein? Demande-t-il d'un air rêveur.

Andy regarde et le lui rend.

- Oui !

- Yvonne, *c'est moi qui ai le plus gros cadeau !* Claironne-t-il en se tortillant dans le lit.

Yvonne attrape un paquet un peu lourd et le frappe avec, à l'épaule. Andy voit à son format que c'est un livre.

- C'est aussi pour toi celui-là, dit-il à Rodrigue qui se masse l'épaule en grimaçant, et titille Yvonne en tirant sur ses manches de pyjama.

- Ha ça change tout alors ! Répond celui-ci joyeusement en oubliant la douleur et en s'emparant du paquet.

Et il commence à enlever les emballages cadeaux avec impatience.

Andy s'assoit au bord du matelas, du côté d'Yvonne, et lui tend un paquet léger et mou.

- J'ai tout de suite pensé à toi quand j'ai vu ça, lui dit-il d'une voix douce, en lui embrassant le front.

Elle en sort un châle en cachemire bleu marine.

- *Oh, que c'est beau ! S'exclame-t-elle.*

Elle le lui tend et se penche un peu en avant pour qu'il le lui mette autour des épaules. Puis elle se laisse retomber sur ses oreillers et croise les deux pans du châle sur sa poitrine. La clarté de ses yeux est mise en valeur, comme il s'y attendait. Parfait !

Il lui tend trois autres petits paquets achetés dans le quartier Saint-Paul, dans une boutique d'objets anciens. Des cartes des années cinquante, des réclames, des articles de mercerie des années vingt à quarante, dont de petits ciseaux en acier finement ciselés.

- *Oh que c'est beau ! S'exclame-t-elle de nouveau. Merci mon Andy !*

Elle lui tend les bras et lui fait un baiser claquant sur la joue.

Rodrigue ne dit rien, plongé dans la lecture d'un grand livre de quatre-cents pages à la couverture cartonnée : « Les chef-d'œuvre de l'Antiquité ».

Yvonne tire sur le livre pour regarder avec lui : des pages de belles photographies de statues d'éphèbes, d'aphrodites, de bustes de femmes d'un blanc éclatant, d'albâtre. Des représentations de poteries aux personnages peints en noir, de temples.

Yvonne tourne les pages avec lui. Tous deux discutent de ce qu'ils y voient.

- Tu n'ouvres pas le deuxième paquet? Lui demande Andy en le posant sur le livre ouvert.

Rodrigue l'ouvre. C'est l'intégrale de Ronsard, dans une très vieille édition du XVIIIème. Il lui fait des yeux ronds.

- Où tu as trouvé ça? Lui demande-t-il, en le feuilletant et en se délectant de son odeur.

- Dans le quartier latin, du côté du Panthéon.

Il lui tend la main, prend la sienne, et la serre fort.

- Merci l'ami !...

Andy se lève et les regarde tous deux, assis sur le lit, les papiers cadeaux froissés tout autour d'eux.

Son cœur va éclater s'il reste plus longtemps...

Il fait demi-tour et s'arrête sur le pas de la porte, se retourne et leur souhaite la bonne nuit.

- Tu es pour de bon avec nous, alors? Lui demande Yvonne, en caressant son châle bleu nuit.

Andy hoche la tête, trop ému pour lui répondre.

- Allez, va te coucher ! T'as fais pas mal de route ! Lui dit Rodrigue pour le sauver.

Andy leur lance un baiser de la main et redescend éteindre la petite lumière dans la cuisine et souhaiter bonne nuit à sa chère petite Mina. Boit un dernier verre d'eau.

Oui la journée a été longue. C'était sa dernière virée à Paris avant un moment...

Ce matin, il s'est levé tôt et a pris le RER. Il est arrivé aux Halles à 9h30.

Les boutiques n'étaient pas encore ouvertes dans les couloirs souterrains de ce grand centre commercial. Il en sortit par les escalators de la porte Saint Eustache et arriva au début de la rue Montorgueil. Regretta de ne pas avoir de sac isotherme pour acheter les superbes fromages du fromager chez lequel il allait toujours. Il passa néanmoins lui dire bonjour. Juste en face, dans la rue, un groupe de quatre filles venaient de pousser une lourde porte en bois, ancienne. Elles se rendaient au « Hammam Montorgueil », un hammam traditionnel marocain que l'on ne peut connaître que par le bouche-à-oreille.

Dans la rue, il acheta un café à emporter et des macarons. Il avait oublié les prix parisiens ainsi que la petitesse des choses que l'on y vend. Ainsi, pour cinq euros, il eut un petit café et un macaron qui partirait en à peine deux bouchées...

C'est vrai... C'est ça aussi Paris... Comme on oublie vite !

Il rit en imaginant la tête que ferait Yvonne dans sa situation. Sans façons, elle aurait demandé au vendeur si c'était une blague qu'on lui faisait, c'est sûr !

Il s'assit dans un petit square, sur l'esplanade des Halles face à l'église sainte Eustache. Il y dégusta, autant que possible, son café et ses macarons miniatures, en regardant la sculpture devant lui ; une hideuse grande main de béton, paume vers le ciel.

Il se rappela l'histoire de ce quartier qu'on appelle « les Halles » en référence aux deux

grands entrepôts qui se trouvèrent à cet endroit pendant huit longs siècles et formèrent « Le ventre de Paris » dont Zola dressa un magnifique tableau dans son livre du même titre. Il se rappela l'avoir lu et découvert ainsi la destruction de ses merveilles ; chaque jour, le Parisien pouvait y trouver tous les fruits, légumes, poissons, viandes, fromages, et autres gourmandises donc il rêvait. Cela grouillait de vie, de couleurs et d'odeurs.

Puis on rase tout dans les années soixante-dix...

Mais, pourquoi ?...

À leur place maintenant, on y trouve, enterrés sous terre, des boutiques aussi futiles les unes que les autres, à l'image de cette nouvelle façon de produire des objets dont personne n'a besoin mais que l'on nous fait croire indispensables. L'aberration de magasins où l'on ne vend que des sacs à main ou des articles de pacotille, en toc.

Andy ferma les yeux et imagina qu'il entendait les carrioles à chevaux remplies de poissons frais venant tout droit des ports Picards et normands, pêchés la veille. Ces carrioles qui entraient dans Paris par la porte des Poissonniers dans le XVIIIème, puis descendaient toute la grande rue du faubourg poissonnière et arrivaient maintenant dans son dos, en haut de la rue Montorgueil. Il imagina qu'elles descendaient cette grande rue en pente, derrière lui, et arrivaient aux halles avec leur chargement, prêt à être livré aux parisiens, si loin de la mer.

Pendant huit-cents ans, ces carrioles firent ce chemin !... C'était incroyable et difficile à imaginer. Andy se rappela combien Carla était indignée de la vitesse à laquelle les choses avaient changées suite à la révolution industrielle et aux deux guerres mondiales, et se dit que cela en faisait partie. Dans les années soixante-dix, on transféra ainsi les Halles à Rungis. Le Parisien n'eut plus le plaisir de choisir ses produits, ni celui de traiter directement avec le producteur ou le maraîcher lui-même. On ajouta ainsi une étape intermédiaire à cette vente de produits de base et l'on en augmenta le prix de vente par la même occasion. Et les fleuristes et primeurs parisiens durent se rendre à Rungis au petit matin, pour acheter les produits qu'ils vendraient dans leur boutique. Ce qui leur faisait des journées harassantes qui commençaient souvent à 4h du matin ...

Pendant des siècles, le peuple parisien côtoya le paysan, le producteur, en achetant leurs produits à un vrai prix. Un lien social était possible. Et on l'empêcha... On fit que ces deux classes sociales ne se côtoieraient plus.

Andy ouvrit les yeux de nouveau en entendant Saint Eustache sonner 10h30 derrière lui.

Il se dirigea alors vers le pont Neuf, droit devant lui. Alla flâner le long du quai de la Mégisserie avec ses magasins d'animaux et de plantes. Puis traversa le Pont au Change pour rejoindre l'Île de la cité. Une île ancienne, elle aussi, avec la Cathédrale Notre-Dame et la Conciergerie, ancienne prison aux cachots souterrains. Il ferma les yeux et essaya d'imaginer les moulins à eau du Pont Saint-Michel qui étaient là depuis le XIIème siècle et disparurent eux-aussi. Construits à la même période que les premières halles, en 1183, par Philippe Auguste. Ces moulins transformaient en farine le blé directement venu de la Beauce ou de la Brie. Le XIIème siècle ; époque où Paris commença à s'urbaniser et à devenir une capitale, en se construisant autour des rues Saint-Denis et Saint-Martin, qui dataient déjà de l'empire Romain. Paris, dont le nom venait d'un ancien peuple celte ; les parisi.

Andy traversa le Pont Saint-Michel et entra dans le vibrant Vème arrondissement. La « rive gauche » de Paris et son fameux Quartier Latin, dont l'appellation vient du XIIème siècle elle aussi. C'était alors le quartier étudiant et l'enseignement s'y faisait exclusivement en latin. Le tristement célèbre Abélard y enseigna, et François Villon y fut étudiant...

Andy se rappela avoir lu que la Sorbonne datait de 1250, construite pour y loger les étudiants. Ces hommes célibataires et turbulents qui détestaient les bourgeois de la rive droite et créaient des émeutes, se battaient avec eux. La ville faisait alors appel à ses sergents, qui en tuaient quelques-uns parfois...

Quelle époque !

Il se rappela qu'un jour, une vieille dame lui raconta son Paris à elle, celui de son enfance.

Andy la rencontra alors qu'elle était assise sur un banc dans un square. Elle lui demanda, de but en blanc s'il connaissait sa chance de vivre à son époque ? Il ne sut quoi lui répondre... Amusée, satisfaite de l'avoir surpris, elle lui dit qu'elle vivait alors les temps les moins dangereux de toute sa vie, elle qui, à soixante-quinze ans passés, vécut toujours à Paris. Elle fut une enfant juive pendant la deuxième guerre, et dut quitter Paris pour se mettre à l'abri. Dans les années cinquante, lui raconta-t-elle, il y avait encore des bagarres la nuit ; dans les rues. Et au petit matin, Paris « ramassait ses morts » avant que l'ouvrier ne sorte travailler... Elle lui dit aussi qu'à cette époque, sortir dans Paris la nuit était vraiment risqué ! Dubitatif, Andy lui fit remarquer que les médias disaient tout le contraire ; que *l'insécurité n'avait jamais été aussi grande que maintenant*.

- Évidemment ! Lui répondit-elle. Ça fait vendre leurs feuilles de chou ! Et ça donne du pouvoir au gouvernement en place, mon grand.

Elle lui fit un clin d'œil :

- Alors profite-en mon petit ! Tu vis une jeunesse bien plus calme que la mienne !

Ce jour-là, Andy resta encore un moment sur le banc, après le départ de la vieille dame, et se souvint de l'histoire d'Amaury de Chartres. Un enseignant qui fut brûlé vif à Paris en 1204, avec tous ses disciples, pour avoir défendu les idées d'Aristote. Il fut condamné par le pape Innocent III. Andy secoua la tête, incrédule. C'était vraiment difficile à imaginer dans ce Paris moderne.

Vraiment ? Était-ce bien la même ville ?

Il trouva ensuite un restaurant dans les petites rues pavées du quartier de l'Église de Saint-Julien-le-pauvre, et regarda, depuis sa table, le serveur du restaurant d'en face qui proposait aux passants de venir manger chez lui, et fracassait de petites assiettes blanches au sol, à la russe, si le passant refusait.

Un vrai phénomène !

Puis il se rendit à la librairie « Shakespeare and company ». S'installa au premier étage et y lut des pièces de Somerset Maugham. À sa grande déception, il ne put acheter le recueil. Les livres de cet étage étaient là pour être *lus* sur place. Les livres à vendre étaient au rez de chaussée uniquement...

Andy fut heureux de retrouver l'atmosphère de cette librairie dans laquelle il passa des heures à découvrir les auteurs anglo-saxons. Lui qui, sans savoir pourquoi, aimait cette culture et cette langue...

Il resta un moment dans la librairie, puis rejoignit le quartier du Panthéon. S'y perdit... Tomba alors par hasard sur un petit quartier tibétain où il acheta un authentique bol, pour Carla. Il retrouva finalement l'entrée de la rue Mouffetard après être passé devant l'École Normale Supérieure, ce monde à part où Sartre et de Beauvoir s'étaient rencontrés, et qu'il tenta d'intégrer à la sortie du lycée. Pour éviter les études de commerce que sa mère lui destinait et qu'il n'avait aucune envie de faire... Mais ses résultats au concours furent désastreux, et il ne retenta pas sa chance. Fit les études que sa mère lui demandait.

Rue Mouffetard, il prit plaisir à flâner, simplement. Fit quelques achats dans la boutique de films anciens et d'occasions. Puis resta un moment au petit square de l'Église Saint-Médard, en bas de la rue. Il n'y avait qu'à Paris que l'on trouvait ce genre de « jardin de poche », entouré de grilles vertes, autour d'un bâtiment ancien.

À 17h, Andy avait bien flâné et les jambes un peu douloureuses. Il avait revu les quartiers qu'il aimait de Paris et se demanda quoi faire de plus...

Pour celui qui aime faire les boutiques, il y a de quoi faire. Mais Andy n'avait besoin de rien en particulier, et n'entraît jamais dans les boutiques sans raison.

Pour celui qui aime manger ou boire un verre, il y a de quoi faire aussi. Mais Andy venait de le faire toute la journée et n'en avait plus envie du tout. Les yeux fermés, il repensa aux moments qu'il passe maintenant au quotidien, à la table d'Yvonne. Ces moments passés ensemble à préparer le repas, où chacun parle de tout et de rien, juste pour le plaisir d'être ensemble.

Il aimait ce qu'il venait de manger pendant sa journée à Paris, mais préférait largement les

plats simples d'Yvonne, plus goûteux. Pendant quinze ans, il mangea exclusivement au restaurant, le midi, pendant ses journées de travail, mais ne se voyait plus le faire maintenant. Après un mois passé en Bourgogne où la vie n'est pas chère, Andy fut surpris par le prix de la vie parisienne... Ne l'accepta plus, lui qui la trouvait naturelle auparavant.

Comme l'argent y partait vite !

Boulevard Saint-Michel, attiré par le Starbucks coffee, il fit la queue mais en repartit finalement, après avoir consulté les prix ; cinq euros pour un café arrangé !... Pour vivre ici et profiter de cette ville, il fallait d'abord avoir de quoi le faire *financièrement*. Même le prix du pain le surprit. Deux fois plus cher qu'en province, pour des pains deux fois plus petits...

En milieu d'après-midi, Andy chercha sur son plan les toilettes publiques les plus proches et les trouva hors-services, comme la plupart de celles proposées à Paris. Utilisées en majeure partie par les sans-abris, celles-ci sont souvent inutilisables pour le simple touriste... Il dut se rendre dans un café et fut obligé de consommer... Quand il raconterait ça à Yvonne... Elle serait outrée !

Andy reprit ensuite le RER. Se retrouva entouré de monde, et regarda cette foule de son nouveau regard. Comme avant, il ne croisa le regard d'aucun d'entre-eux... Il retrouva un instant ce sentiment de solitude qui lui donnait une boule au ventre. Cette terrifiante solitude malgré la présence incessante de la foule.

Mais cette fois, peu lui importait ! Il n'était que de *passage* ! Ce n'était plus son univers, ni son quotidien. Ça ne le *touchait* plus.

Il avait maintenant un endroit où on l'attendait...

Dans la vitre jaunâtre du RER, Andy croisa enfin un regard. Un homme entre deux âges, à la mine impeccable. Au col droit, bien boutonné. Un visage aux angles secs, avec quelques cheveux gris aux tempes. Une coupe régulièrement entretenue. Cet homme se tient le dos droit et dépasse ses voisins d'une tête, il est grand. Un visage détendu, prêt à sourire. Un regard doux et curieux de ce qui l'entoure. Attentif à son environnement et aux autres. Andy fronça les sourcils et l'autre en fit de même. Andy lui sourit et l'autre lui rendit son sourire. Son regard est franc et direct, humain, et semble lui demander qui il est.

Ce visage, c'est le sien. Celui du nouvel Andy.

Alors Andy s'étira de toute la longueur de ses bras, touchant le plafond du RER et suscitant des réactions d'étonnements autour de lui d'avoir osé faire un si grand mouvement... Un mouvement si visible dans cet espace où il valait mieux se faire le plus discret possible...

Il regarda à nouveau dans la vitre jaunâtre et se dit qu'avec cette tête-là, oui, il a une chance avec Carla.

Là, oui !

Ce qu'il y voit lui plaît. Il se sourit franchement dans la vitre, de bonheur.

Un vieil homme le regardait faire discrètement, le sourire aux lèvres. Hocha timidement la tête lorsqu' Andy lui dit bonjour d'un simple mouvement de tête. Il y avait une place de libre en face de lui. Alors Andy le rejoignit, s'assit face à lui.

Le vieil homme se redressa de surprise et enleva sa casquette, comme pour s'excuser d'être là. Andy lui tendit la main et le vieil homme la lui serra, toujours aussi timidement, gêné de l'avoir dérangé. Ils passèrent leurs trajets à parler de tout et de rien, entourés des regards parfois désapprouvateurs de ceux qui voulaient le silence. Mais il y eut aussi des regards intéressés. Ceux d'autres personnes qui participèrent à leur façon à ce dialogue improvisé. En l'écoutant, en leur souriant à tous deux discrètement, dans le reflet de la vitre.

À 19h30, debout à côté de la voiture d'Yvonne, sur le parking de la résidence de son immeuble francilien, Andy dina d'un sandwich acheté en ville et reprit la route pour la Bourgogne, le cœur léger. Le coffre et le siège arrière remplis de sacs et de cartons. Le moteur allumé, prêt à partir, il jeta un dernier regard au fond d'écran de son téléphone portable, où la photo de Carla et d'Elena en gros plan, têtes collées l'une à l'autre, étaient en train de lui sourire.

Elle a pensé à moi... Elle pense à moi, là-bas, à Madrid...

Et le sourire aux lèvres, il quitta définitivement son appartement et son immeuble. Et prit la route vers la Bourgogne.

X
Le lendemain
Dimanche 20 mai
Quartier de la Latina, Madrid

Il est 15h, c'est dimanche. Son premier dimanche à Madrid !

Carla est assise dans une cafétéria, seule. Manuel n'a pas voulu l'accompagner. Il a rendez-vous avec quelqu'un.

- Un ami? Lui demanda-t-elle, surprise.

- Non... Quelqu'un qui veut m'entendre jouer le flamenco, lui répondit-il, gêné. Anna y sera aussi, pour faire écouter son chant. Je lui ai promis d'y aller avec elle...

Carla comprit soudain pourquoi elle les surprit en train de répéter dans leur chambre d'hôtel, la veille, alors qu'elle rentrait de faire un tour dans le quartier. Ce soir là, ils dansaient de nouveau au même tablao que la veille, à 22h.

- Vous répétez pour ce soir? Leur avait-elle demandé.

- Non, lui avait répondu Anna, se levant et rassemblant ses affaires. C'est une chanson à moi que je voulais essayer avec Manuel.

Carla, intéressée, demanda si elle pouvait l'entendre.

- Plus tard, lui répondit Anna, d'un vague geste de la main. Là il est temps de se préparer pour ce soir ! Ce n'est plus le moment. On se retrouve dans trente minutes en bas, au resto? Leur demanda-t-elle avant de rejoindre sa chambre, à l'étage du dessus.

Anna partie, Carla se laissa alors tomber sur le lit. Manuel s'assit à côté d'elle. L'air un peu ailleurs, il l'écouta vaguement raconter ce qu'elle venait de vivre.

- J'ai eu maman au téléphone. J'ai enfin réussi à le faire ! Lui dit Carla en levant fièrement le poing. Ça n'a pas été facile... Quand je lui ai dit que j'étais ici, elle m'a raccroché au nez... Je m'y attendais tu sais... Lui avoir caché que je venais à Madrid, je me doutais bien que ça la mettrait en colère. Mais ses colères partent aussi vite qu'elles arrivent. Elle m'a rappelée dix minutes plus tard. Dans sa voix, j'ai entendu qu'elle venait de pleurer. Mais moi aussi j'avais pleuré entre-temps tu sais ! Alors on a enfin pu parler tranquillement et on a fait attention toutes les deux à rester bien calmes. Je me suis excusée de ne pas lui en avoir parlé avant ; je voulais vivre mon rêve de venir danser ici, et comme je n'étais pas sûre qu'elle soit d'accord, je ne lui avais rien dit... Ça m'aurait gâché le plaisir d'être là, si elle n'avait pas été d'accord, je le sais bien.

Manuel lui caressait les cheveux, assis à ses côtés, le dos contre la tête du lit. Il hocha vaguement la tête, en regardant droit devant lui, les yeux dans le vague.

- On a beaucoup parlé, continua Carla, ses yeux dirigés vers le plafond, allongée à ses côtés. Et je lui ai dit que j'avais besoin de *voir* où sa mère, Pilar, avait vécu. Elle m'a raconté quelques anecdotes qu'elle tenait de Pilar elle-même. Elle avait dû quitter l'Espagne à quatorze ans. Ma mère m'a dit que Pilar serait heureuse de me savoir ici, en train de danser, elle qui aimait tant le flamenco mais n'avait jamais osé retourner là-bas. Même après la mort de Franco. Ça m'a fait tellement de bien d'entendre ça, Manuel ! Si tu savais ! Dit-elle en cherchant sa main sur le lit, ne la trouvant finalement pas. En 1977, quand Franco est mort, elle avait cinquante-deux ans. Ma mère Anita, en avait vingt et un et aucune envie d'aller vivre là-bas, elle qui grandit à Paris et ne connaissait pas l'Espagne. Et quand je suis née trois ans plus tard, Pilar choisit de ne jamais y retourner. Pour rester avec moi et me voir grandir... Dit Carla en souriant au plafond. Mais elle m'a donné son amour du flamenco, ajouta-t-elle. Tu sais, Pilar aimait tellement danser ! Moi, je l'ai connue trop tard pour la *voir* danser sur scène, mais on m'a dit dans notre quartier, qu'elle dansait parfois à la peña que tenait les réfugiés républicains. Ils y faisaient des soirées, et tous se souvenaient des passages de Pilar sur scène... Elle était douée !

Carla fit une pause, froissa lentement le couvre lit blanc de sa main, les yeux perdus vers le

plafond.

- Elle m'a appris le flamenco comme l'aurait fait une danseuse à la retraite, avec ses genoux déformés par l'arthrose... Elle pouvait le danser un peu seulement, mais pas tout. Me montrer les ports de bras, les mouvements de mains et tout ça, ça allait, dit-elle en dansant de la main dans l'air. Mais pour taper des pieds, elle devait s'asseoir et me montrer les pas à faire, en frappant à peine le sol. Puis, elle me chantait la mélodie que je devais reproduire en faisant ces pas-là. Je devais les trouver par moi-même. Tu sais genre : « Ta tacata, ta tacata, tum, ta, y !, ta ca ta ! » C'était fabuleux !

Carla sourit à ce souvenir de Pilar. Elles passèrent de si beaux moments de complicité ensemble ! Pilar perdait souvent patience et s'énervait. En arrivait parfois à se lever malgré ses genoux et ses chevilles enflées, pour lui montrer les pas, en grimaçant de douleur. Mais très vite, Carla s'habitua à cette méthode unique d'enseignement que lui imposait le handicap de Pilar. Et développa une bonne écoute, un bon sens du *soniquete*. (1) Elle réussit finalement à reproduire avec les pieds, ce que lui chantait Pilar, et pouvait savoir, en entendant de vieux enregistrements, ce que faisait le danseur, et le reproduire.

Merci grand-mère...

Allongée sur le lit, Manuel silencieux à ses côtés, Carla essaya d'imaginer Pilar apprenant le flamenco grâce à Galan, son père, qui l'emmena dans toutes les soirées et rassemblements flamenco de Madrid dès son plus jeune âge.

Lui qui l'aimait tant lui communiqua sa passion. Sa femme, elle, Paula, n'aimait pas le flamenco plus que ça et ne les accompagnait jamais. Carla n'avait aucun souvenir d'elle, elle qui mourut quand Carla avait deux ans.

- Bref, j'ai l'adresse ! Annonça soudain Carla à Manuel, en tapant vivement sur le lit.

Il sursauta. Il était plongé dans ses pensées et l'écoutait à peine. Mais celle-ci, allongée sur le lit, ne s'en rendit pas compte et ajouta :

- J'y vais demain, c'est dans le quartier de la Latina. Tu viens avec moi ?

- Mais où ça ? Lui demanda Manuel, les sourcils froncés.

La regardant pour la première fois depuis qu'elle était rentrée.

- Calle Carnero ! C'est pas loin ! On pourra y aller à pied ! S'enthousiasma Carla.

- Et y a *quoi* dans cette rue?... Lui demanda Manuel, ne comprenant rien à leur conversation, agacé.

Elle se redressa et s'assit face à lui, en tailleur. Lui dit d'une voix enjouée :

- Mais, c'est là qu'ont vécu Pilar et ses parents ! Manuel ! *J'ai l'adresse !* Je suis tellement heureuse ! Dit-elle en se jetant à son cou.

- Ah oui ? C'est bien... Lui répondit-il simplement, distrait, en lui caressant la nuque. Pensant à autre chose.

Et maintenant, Carla est donc seule, pour son *premier* dimanche à Madrid, pendant que Manuel et Anna voient un ami à eux, et lui jouent la chanson d'Anna.

Il est 15h et elle meurt de faim. Mais à cette heure-là, ce n'est pas compliqué de se faire servir à manger à Madrid. Au contraire ! C'est l'heure idéale !

Elle a trouvé une petite cafétéria et déjeune maintenant d'un gaspacho fait maison, et d'une assiette de « patatas bravas ». Elle ne connaît pas ce plat et tente le coup. C'est ainsi qu'elle a découvert les « croquetas », et elle en *raffole* ! Des bouchées de béchamel et de poisson ou de viande panées, passées à l'huile. Un délice !

Pour ce midi, elle a prévu ce qu'il faut dans son porte monnaie : elle ne sait jamais combien le repas va lui coûter, c'est toujours la surprise... Elle a beau regarder d'avance le prix indiqué sur le menu, au final, l'addition est toujours inattendue... Même le dîner qu'ils prennent dans un petit restaurant, en bas de l'hôtel, n'est jamais au même prix...

(1) L'art de jouer avec les temps, l'art de faire de la musique avec les pieds en flamenco.

Il suffit de prendre un morceau de pain dans la corbeille posée sur la table, pour qu'on leur facture les quatre morceaux qui s'y trouvaient, à un euro pièce ! Et puis il y a le « hors-taxes » et le « toutes taxes comprises », jamais indiqués d'avance...

Anna, Manuel et elle découvrirent cette façon de faire avec colère. Refusèrent d'abord de payer le pain qu'ils n'avaient pas mangé, restant parfois une heure à tenter de résonner le serveur. Puis, lassés de se battre pour rien, ils finirent par laisser tomber, et privilégièrent les cafétérias et les petits restaurants. Les lieux *non* touristiques. Car cette façon de faire n'est pas appliquée partout, mais principalement à l'encontre des touristes. C'est ainsi que Carla découvrit que la cafeteria en bas de l'école Amor de Dios, sur la calle Atocha, ainsi que le petit café restaurant dans le marché Anton Martin, font des prix qui ne changent jamais, *eux*.

Et dans cette petite cafétéria madrilène, où le touriste ne vient jamais, elle déguste maintenant ses patatas bravas : d'excellentes pommes de terre à la sauce épicée, et repense à sa journée.

Ce matin, à 10h, elle se rendit à pied calle Carnero, à vingt minutes de l'hôtel.

La veille, ils dansèrent de nouveau en première partie de la troupe du tablao, à 22h. Puis Carla s'éclipsa ; elle voulait se coucher tôt pour ses retrouvailles avec Pilar et Galan, ses ancêtres... Manuel choisit de rester et de profiter du spectacle. Et Anna voulut rester elle aussi. Elle s'était de nouveau attaché les cheveux et jouait à la femme digne et sage... Ce qui fit beaucoup rire Carla... Après leur passage sur scène, pendant que le public mangeait bruyamment, Anna alla s'asseoir à la table d'un homme élégant. Le même que la veille, revenu la voir chanter ce soir-là. Avec une rose rouge à la main, cette fois...

C'est du sérieux ! Se dit Carla en s'éclipsant discrètement.

Mais ce soir, tout ça ne l'intéressait pas ! Car le lendemain matin, elle se rendra dans la rue où grandit Pilar, sa grand mère, et *elle ne pensait qu'à ça*. Avec impatience.

En partant, elle crut voir Manuel aller serrer la main de l'homme élégant.

Tant mieux ! Demain, il pourra peut-être me dire qui est cet homme ! Se dit-elle, curieuse, en s'éloignant d'un bon pas.

Et ce matin, émue, elle se réveilla à 7h, impatiente de partir. Manuel rentra du restaurant à 2h du matin, et dormait encore profondément. Malgré son passage sous la douche et ses allers-retours dans la chambre, elle ne le fit pas réagir une seule fois. Elle lui laissa un mot et quitta l'hôtel. Marcha dans les rues calmes d'un dimanche matin madrilène, un peu nerveuse. Chaque pas la menait vers la rue où vécut Pilar, les quatorze premières années de sa vie...

Arrivée calle Carnero, elle y regarda *tout* ; les fenêtres, les peintures murales, les petits balcons,... A la recherche d'un indice... Elle y trouva un ancien café, à l'enseigne vieillotte, définitivement fermé.

Galan s'y rendait peut-être pour voir des amis, ou boire un verre avant de rentrer chez lui, après les cours qu'il donnait à l'école ?

Peut-être ! Peut-être pas...

Il aurait fallu que Pilar soit là ! Qu'elle lui raconte !... Désespéra Carla.

Mais elle connut sa grand mère trop tard... Enfant, elle ne se posait pas de questions, vivait simplement, en apprenant le flamenco avec elle. Jamais elle ne se demanda pourquoi Pilar était la seule de la famille à savoir le danser, à l'aimer. Elle ne se demanda jamais *où* elle l'apprit, partant du principe que ce devait être en France, bien sûr !

Carla s'intéressa trop tard au passé de sa grand-mère. Elle ne lui posa pas assez de questions quand il en était encore temps, et le regrettait maintenant amèrement... Pilar mourut alors que Carla avait vingt-deux ans, et commençait à peine à se poser des questions.

Que de mémoires sont oubliées ainsi... Par les petits enfants qui sont trop jeunes pour se poser des questions, ne réalisant jamais que leurs grands-parents ont eu une jeunesse, eux-aussi. Puis par les enfants, eux-mêmes, qui se plaignent quand leur parents rabâchent leurs souvenirs, et

les écoutent à peine.

Alors, Carla s'assit sur un banc, dans cette rue où Pilar et Galan vécurent il y a plus de quatre-vingt ans, et ne laissèrent aucune trace de leur passage. Eux dont le sang coulait dans ses veines à *elle*. Eux qui aimaient le flamenco avec passion et *lui* donnèrent cet amour en héritage...

En détresse, elle resta un long moment sur ce banc, à regarder les fenêtres de l'immeuble de Pilar. Puis, elle retrouva son optimisme forcené, celui qui ne la quittait jamais, et elle décida de faire ces retrouvailles à *sa* façon.

Elle ferma les yeux et les appela tous deux de tout son cœur, pour qu'ils la rejoignent sur ce banc. Pour être ensemble, un instant, dans ce lieu symbolique qu'ils durent quitter de force ; Galan d'une balle dans la nuque, Pilar la valise à la main et la peur au ventre.

Carla pensa simplement fortement à eux et leur envoya tout son amour. Les remercia de leur héritage. Leur dit qu'elle ferait son possible pour qu'ils soient fiers d'elle.

Os prometo... (2)

Puis, l'idée lui vint que, sans cette guerre, elle aurait dû naître *ici* ! Elle aurait été *espagnole* !
Comme sa vie aurait été différente!...

Dans son métier, en énergétique, on dit que rien n'arrive par hasard. On s'incarne selon ce que l'on a à travailler dans cette vie, dans le lieu qui sera le plus approprié, avec la famille qui nous permettra de le travailler au maximum. Et ce pour nous permettre de corriger les erreurs commises dans les vies passées, et d'avancer.

Son karma à elle est donc d'être descendante de républicains espagnols, et de naître en France... Pourquoi ?...

Cette interrogation en tête, elle se leva lentement du banc et décida de laisser tout ça derrière elle. D'avancer. Elle décida qu'elle ne chercherait pas à en savoir plus sur les atrocités de cette guerre.

*Elle était de leur sang, de leur lignée. Et elle ferait de son mieux. Voilà !
C'est la seule promesse qu'elle pouvait leur faire.*

En ressortant de la rue, vers 11h, elle se retrouva dans une foule et découvrit le marché du Rastro. Il avait justement lieu le dimanche, dans ce quartier. Elle y flâna, regarda ses nombreux stands où l'on vendait de tout. Des meubles, des ustensiles, des objets de la vie quotidienne. Mais aussi des vêtements, des objets touristiques, de la nourriture, ...

Carla y trouva de jolies robes. Elle portait toujours des jeans et des pantalons à cause des risques qu'elle prenait en s'habillant de façon féminine à Paris. Mais depuis trois jours, elle avait envie de changer. Elle ne voulait plus cacher le fait d'être une femme et d'avoir un corps avec des courbes et des rondeurs. Qui invitent à la douceur et à la caresse. À l'amour. Être une femme, c'est porter la beauté en soi. Et elle ressentait le besoin urgent de vivre cette féminité, de ne plus en avoir honte !

Peut-être était-elle influencée, sans le savoir, par la présence d'Anna ?...

Et le Rastro, par ces petits prix, lui donna l'occasion d'acheter des vêtements qui lui permettraient, *enfin* !, de quitter ses jeans et ses tee-shirts.

*Quelle chance ! Manuel ferait une de ces têtes en la voyant !
Et Anna?...*

Carla eut soudain peur du regard désapprouvateur d'Anna, la femme fatale, et demanda aux vendeuses de l'aider à choisir des robes qui la mettraient en valeur.

Qu'elles lui aillent bien surtout !...

Et maintenant, à 15h, elle déjeune dans cette cafeteria où d'autres personnes mangent autour d'elle, ou jouent aux machines à sous. Sur la chaise à côté d'elle, elle a posé ses achats dont quelques-uns sont emballés dans du papier cadeau.

(2) Je vous en fais la promesse

Elle acheta pour Yvonne une superbe mantilla ⁽³⁾ en dentelle sur un stand de vente d'antiquités. Elle ne connaît pas assez Rodrigue, et hésita. Puis elle se rappela qu'il avait toujours un livre dans la poche arrière de son pantalon, et lui acheta un recueil de poèmes de Garcia Lorca, un poète de Grenade, assassiné par les phalangistes lui aussi. Un disparu dont on n'a jamais pu trouver la tombe.

Carla sort, de l'un des sacs, un cahier et un crayon neufs, et commence à écrire la semaine qu'elle vient de vivre à Madrid.

Sa première... Elle ne veut rien oublier. Et c'est tellement riche en événements !

Puis à 17h, devant une tasse de café au lait, le cahier toujours ouvert devant elle, Carla commence à écrire une lettre à Andy, sans s'en rendre compte. Elle y passe une heure, absorbée par sa tâche, puis la relit deux fois.

Oui, c'est bien ce qu'elle veut lui dire... Andy, à qui elle pense chaque jour, malgré elle...

Tout y est.

Elle la postera demain, à la poste de la calle Atocha, avant d'aller déjeuner au marché Anton Martin.

A 18h, elle prend la direction de l'hôtel. Les rues sont pleines de vie, contrairement à ce matin. Elle consulte son téléphone : Manuel n'a pas cherché à la joindre...

Vale... (4) Il est peut-être rentré à l'hôtel...

(3) Longue et large écharpe de soie ou de dentelle dont les femmes espagnoles se couvrent la tête et les épaules en la croisant sous le menton.

(4) Bon...

XI
Deux jours plus tard
Mardi 22 mai
Chez Yvonne

Il est 13h.

Aujourd'hui, Andy ne rentre pas directement chez Yvonne après sa matinée passée à travailler pour André aux « Jardins du Morvan ». Cassandra l'a invité à déjeuner avec elle.

Quoi et où, ce sera la surprise !

Andy imagine qu'ils vont aller chez Réjane, où Cassandra habite, et qu'il déjeunera avec elles. Car ils forment maintenant une bonne équipe, avec une belle complicité entre-eux. Andy ne regrette pas d'avoir essayé. Lui qui doutait de pouvoir faire un travail en plein air, en dehors des bureaux...

Dans l'équipe, Cassandra et lui continuent à former le « duo des poètes », même si ce n'est plus nécessaire. Depuis le barbecue organisé la semaine dernière par les deux frères, le groupe est soudé, et ces deux-là se sont finalement révélés fort sympathiques. Maintenant, le groupe ne pourrait plus se passer d'eux et de leurs turbulences, alors qu'au début, ils les gênaient beaucoup dans leur travail.

Cassandra est de plus en plus proche d'Andy, ne le quitte plus. Vendredi dernier, elle l'entraîna à l'écart du groupe pour qu'ils fassent la pause ensemble. Et lui donner les poèmes qu'elle compose pour, un jour, en faire un livre illustré.

- J'en ferai les illustrations moi-même ! Lui dit-elle. Ma mère restaure les vieux livres et m'a appris à faire les enluminures. J'ai envie de faire un *beau livre* ! Mais ça va me prendre du temps... J'écris peu souvent, j'attends d'avoir l'inspiration ! Lui avoua-t-elle, en remettant ses longs cheveux clairs et fins en arrière. Lis-les et dis-moi ce que tu en penses... Tu veux bien ? Lui demanda-t-elle, d'un air extrêmement sérieux.

C'est ce qu'il fit le soir-même et il les trouva très jolis. Ils étaient pleins de vie, de couleurs, d'images et de sensations.

Et puis, elle avait du style !

Le lundi matin, pendant la pause, il lui fit le retour qu'elle demandait.

- Tu as ton propre univers, et on le voit de suite. Tu nous y entraîne sans difficultés. C'est vraiment beau. Et puis ton optimisme y est partout et nous donne le sourire. Te lire m'a permis de comprendre que je dois travailler ma façon d'écrire... Elle est bien fade comparée à la tienne ! J'essaie d'écrire un roman depuis une bonne semaine maintenant... J'y passe de longues heures, l'après-midi et en soirée.

Cassandra le regarda avec surprise, heureuse ! *Quelle bonne nouvelle !*

- C'est un exercice d'imagination très excitant, très riche, mais également exténuant. J'écris, j'écris, et je finis épuisé, la tête vide comme si j'avais couru des heures ! J'ai lu, un jour, que Zola avait l'habitude d'écrire huit heures par jour ! Tu te rends compte ?

Cassandra hocha la tête. *Huit heures de suite !* C'est de la folie ! Puis elle lui sauta au cou pour le féliciter d'essayer d'écrire ce roman, et lui proposa de déjeuner ensemble le lendemain.

- Ramène-moi ce que tu as écrit, surtout ! Lui dit-elle en s'éloignant avec Réjane, après leur journée de travail. Je veux voir ça !

Alors ce midi, à 13h, à la fin de leur matinée, Cassandra le rejoint, tenant à la main un panier laissé au frais chez André, ce matin, à son arrivée.

Elle entraîne Andy sur une petite colline voisine, au pied d'un arbre déjà très feuillu. Un chêne. Devant eux s'étend un pan de vigne. Les pieds sont en train de pousser, de fabriquer du feuillage, et leurs pousses rampent le long du fil de fer tendu entre chaque vigne.

De là où ils sont, ils ont une superbe vue sur les collines aux alentours et sur leurs vallées.

Dans chacune d'elles, il y a un vieux village de maisons en pierre, qui semble s'y blottir à l'abri du vent et du froid. Chacun de ces villages est entouré de champs, de vignes, de petits bois, ou d'une forêt grimpant sur la colline voisine.

Andy ne savait pas à quel point le coin était boisé et cette vue panoramique lui permit de le comprendre. *Il y a de la forêt partout, ici !*

Il sait que le Morvan est considéré comme une vieille montagne. On l'appelait « la montagne noire » au Moyen-Age. Dans ces forêts, il y a de nombreux sites historiques connus pour leurs batailles médiévales, ou leur passé celte ou préhistorique.

Pourtant, là où ils se trouvent, ce n'est que le début du Morvan. Qui devient bien plus boisé et plus vallonné dans la Nièvre, qui commence à dix kilomètres de là et descend vers le sud.

Assis avec Cassandre qui installe un joli pique-nique sur une grosse couverture à carreaux écossais, Andy se dit qu'il a de la chance.

- Tiens !

Elle lui tend un petit sandwich au fromage de chèvre, et tapote un tupperware avec de la salade dans lequel elle a planté deux fourchettes.

- Voilà l'entrée ! Lui annonce-t-elle en tapant des mains.

Puis elle entame son propre sandwich, et s'assoit en tailleur, à un mètre de lui. Elle a détaché ses cheveux et le regarde d'un air complice. Son visage juvénile, d'à peine vingt ans, fait plaisir à voir.

- Pas mal, hein? Lui dit-elle en désignant son sandwich d'un mouvement du menton.

- Excellent, petite sœur ! Lui répond Andy.

Elle a à peine vingt ans et il se dit parfois qu'il aurait aimé avoir une sœur comme elle. Intrépide. Seul face à sa mère, il ne trouva jamais le courage de se défendre. Mais s'ils avaient été deux !...Si sa mère avait eu une petite fille comme *elle*, juste après lui ! Cela aurait changé tout le cours de sa vie... Les filles mûrissent plus tôt que leurs frères, et se laissent moins facilement mener à la baguette par leurs parents. En tout cas, c'est ce qu'on lui avait dit.

- Tu m'as ramené ton roman? Lui demande-t-elle en tendant la main vers lui, à la fin du repas.

Ils n'ont plus faim : ils ont mangé du poulet froid, de la salade de riz et des madeleines à la fleur d'oranger qu'elle a faites la veille. Ils se sentent bien.

Andy finit tranquillement son verre de vin rouge, en gourmet, adossé au chêne, et Cassandre commence à lire son cahier. Les jambes en tailleur, se mordillant l'ongle de l'index, elle se plonge dans la lecture. Andy a le temps de se servir un troisième verre de vin, la peur au ventre qu'elle relève la tête et fronce le nez, lui disant que ce n'est vraiment pas terrible. Elle est impulsive et va lui donner un avis franc.

Trop, peut-être... Il faut qu'il se prépare.

Elle lit maintenant depuis une heure assise en tailleur, et change de position. Se laisse doucement glisser sur le coté. Elle pose sa tête sur les genoux d'Andy et continue à lire, sans lever le visage vers lui. Elle est toute à sa lecture. Andy a le souffle court, a peur de ce qu'elle va en penser. Se dit qu'il arrêtera tout si elle dit que c'est mauvais. Son parfum de jeune femme monte vers lui et, le vin aidant, il imagine comme la vie serait belle avec une fille comme elle...

Sa mère arrive samedi, dans cinq petits jours, et il a peur... Il regrette d'avoir cédé à Yvonne et d'avoir accepté de la faire venir... Son ancienne anxiété est revenue et, depuis quatre jours, il écrit une partie de la nuit, tout en buvant du vin. Beaucoup de vin... Ça le calme, lui qui est trop inquiet pour réussir à trouver le sommeil...

Il vient de finir son troisième verre lorsque Cassandre lui caresse la joue pour attirer son attention. Allongée sur le dos, sa tête sur les genoux d'Andy, ses cheveux forment sous elle un beau tapis de couleur auburn, presque blonds. Il remarque à quel point ses lèvres sont fines, d'une couleur rose pâle naturelle. Ses cils et sourcils sont auburn eux aussi. Ses yeux sont fins, bleu clair.

Qu'elle est belle... Se surprend-il à penser. Le vin l'a alanguï et il passe la main dans ses cheveux, lui sourit, sa tête toujours posée contre le chêne, en arrière.

Elle lui prend la main et lui dit :

- Il faut que tu continues ! C'est bien parti !

Andy pousse un grand soupir de soulagement. Ferme les yeux un instant et savoure le moment.

- Il va falloir peaufiner c'est sûr ! Ajoute Cassandra, lui faisant ouvrir les yeux, alarmé. Il y a des tournures qui, par moments, gâchent le tout et nous coupent dans la lecture. Mais en général, ça marche bien ! On y entre de suite, et on te suit bien. On voit bien les personnages et les lieux. C'est plutôt clair ! Et puis, un roman d'initiation, c'est toujours intéressant à lire. C'en est bien un ? Lui demande-t-elle en fronçant les sourcils.

- Oui, c'en est un... Lui répond Andy qui ressent une grande joie. Le personnage part jeune de son village et va grandir sur la route, y faire ses propres expériences. Il part à l'aventure comme un samouraï, comme un chevalier de la Table Ronde, pour s'éprouver et mûrir.

Cassandra hoche la tête.

- J'aime beaucoup la fille qui l'accompagne ! Dit-elle. J'ai eu peur pour elle quand elle l'a suivie sans savoir, comme ça ! Elle est folle ! S'emballe Cassandra. Ils forment un sacré duo en tout cas ! C'est riche en rebondissements ! Conclue-t-elle en tapotant de la main le manuscrit qu'elle serre contre sa poitrine, comme s'il lui était cher.

Puis elle se redresse. Et, assise, elle lui embrasse lentement la joue, y laissant ses lèvres quelques secondes. Tous deux se regardent, avec confiance.

- On se comprend tous les deux, hein ? Lui demande-t-elle. Tu vois, je te compte maintenant parmi ceux avec qui je pourrais vivre, et être bien. On pourrait vivre dans une maison à deux et se comporter de façon naturelle. Être nous-mêmes et ne pas se gêner. Tu ne trouves pas ? Lui demande-t-elle, en plissant légèrement les yeux.

Il ressent une bouffée d'amour pour elle et hoche la tête, pose son verre de vin et lui tend les bras. Elle se rapproche de lui et pose sa tête sur son épaule, ses jambes au-dessus des siennes. Il la tient dans ses bras ainsi, un long moment. Aucun des deux n'ose bouger. Ils en profitent...

Ils sont bien là, dans les bras l'un de l'autre, à regarder le paysage en contrebas.

Il est maintenant 18h et Andy vient de rentrer de son déjeuner. L'effet du vin s'est dissipé, ne lui laisse qu'un léger mal de tête.

Dans quelques heures, il recommencera à boire pour calmer la voix qui hurle en lui...

Carla ne répond plus à ses messages. Ne lui donne plus de nouvelles depuis deux jours...

C'est la distance ça... Elle m'a oublié et vit sa vie trépidante là-bas, à danser et à faire l'amour avec Manuel, pendant que moi je l'attends comme un imbécile !

Dans le fond, il est furieux contre elle. S'en rend compte maintenant.

Elle joue avec moi. Me fait croire des choses pour que je l'attende. Voilà ce qui se passe !...

Et sa mère qui arrive dans cinq jours !...

Mais pourquoi a-t-il accepté de la faire venir ? Ici, c'est son coin de paradis à lui, il ne veut pas la voir. Elle va encore tout gâcher, comme toujours. Elle ne sait faire que ça...

Puis ses pensées reviennent à Carla. Il sent à nouveau son corps serré contre le sien, avant qu'elle ne parte pour l'Espagne, alors qu'elle passa leur amener Niña et leur dire au revoir.

Mais pourquoi quitterait-elle Manuel, après tout ? Surtout après trois semaines passées ensemble à vivre leur passion... Elle a compris tout cela là-bas, et c'est pour ça qu'elle ne lui donne plus de nouvelles, il en est sûr. Certainement pour le préparer au fait de rester de bons amis.

- Andy ?

Yvonne l'appelle depuis la cuisine. Elle l'a entendu arriver dans l'allée grâce à la meute qui est sorti le rejoindre.

- Ça va ?

Andy, debout dans l'allée, essuie les larmes qu'il n'a pas senti couler. Un grand sourire aux lèvres pour ne pas l'inquiéter, il lui répond d'un ton qui se veut joyeux.

- Oui oui, tout va bien !

XII
Le même jour
Mardi 22 mai
Marché Anton Martin, Madrid

Il est 16h. Carla est assise à une petite table du marché couvert Anton Martin et boit sa bouteille de lait frais à grandes gorgées.

Elle est seule. Elena n'est pas venue aujourd'hui, sa petite fille est malade. Carla l'a appelée hier soir, inquiète de ne pas l'avoir vue de la journée. Elle pense revenir au cours mercredi.

Carla meurt de soif après son premier cours de l'après-midi à l'école Amor de Dios.

Elle est heureuse car, en une semaine, grâce à cet apprentissage intensif, elle a bien progressé et perdu de mauvaises habitudes. Lidon lui a réappris le « tacon puntera », ce pas difficile qui consiste à taper en arrière, du bout coqué de la chaussure de flamenco. Carla l'avait appris avec Pilar, qui lui expliquait tout, assise sur une chaise. Lui montrait ce qu'elle pouvait dans cette position contraignante que lui imposait l'état de ses genoux.

Carla avait donc, sans le savoir, de petits défauts comme celui-ci. Des défauts techniques, qui, à long terme, auraient pu lui abîmer les genoux ou les chevilles, d'après Lidon. Cela lui demanda beaucoup d'efforts de réapprendre ces pas et de perdre ses mauvaises habitudes, mais c'était maintenant chose faite et elle a déjà gagné en vitesse d'exécution de pied.

Ce soir, ils dansent en première partie dans un tablao proche de la Plaza de España. Hier soir, elle a prévenu Manuel qu'elle taperait des pieds plus vite que d'habitude : elle est prête ! Alors qu'il soit prêt lui aussi à suivre le rythme qu'elle lui donnera par son pas d'accélération qui, à la fin de la première partie de sa danse, augmentera fortement le tempo pour passer à la deuxième partie, bien plus rapide. Manuel lui fit un clin d'œil, mit sa main en visière sur son front, et lui répondit :

- Bien Sergent ! En faisant claquer ses talons l'un contre l'autre.

Manuel a changé...

Elle l'a à peine vu ces quatre derniers jours, depuis samedi... Il passe de longs moments avec Anna, à travailler des chansons avec elle. Des chansons qu'Anna a écrites et qu'à eux deux, ils apprennent, montent et peaufinent. Hier soir, dans la chambre d'hôtel, tous deux ont joué à Carla la chanson qu'ils répétaient samedi, lorsqu'elle les interrompit en revenant de sa promenade.

C'est une chanson en espagnol. Un chant qui raconte un amour rendu impossible par la guerre qui a entraîné l'homme loin de sa compagne. Dans son chant, Anna fait des cascades de notes à l'orientale, et utilise aussi la façon de chanter flamenca. Son style se rapproche d'un style existant, le fado. C'est très joli, mélodieux.

- Vous répétez pour le spectacle des Zingaros? Leur demanda Carla, pensant qu'Anna voulait ajouter des chansons à son répertoire, pour ses passages en solo, sur la piste du cirque.

Celle-ci haussa les épaules, avec dédain.

- Mais non ! Lui dit-elle sèchement en levant les yeux au ciel.

- Et vous avez des nouvelles de Paco? Surenchérit-elle courageusement, voyant bien qu'elle les dérangeait par ses questions. Ça se passe bien leur saison? Ils ont du monde?

- Oui, j'imagine... Répondit Anna, visiblement peu intéressée par le sujet.

Manuel, lui, continuait à faire des essais à la guitare, n'écoutant pas les questions de Carla. Voyant que le sujet ne les intéressait clairement pas, elle laissa tomber. Il joua alors une mélodie à la guitare à Anna, lui proposant de l'inclure à l'une de ses chansons. Une chanson que Carla n'avait pas encore entendue. Elle se sentit exclue...

Ces deux-là ont un projet commun qui leur prend tout leur temps libre depuis dimanche. Un projet qu'ils ne souhaitent pas partager avec moi...

Il est maintenant 16h15.

Carla fait sa pause au marché Anton Martin entre ses deux cours de flamenco. Elle boit du

lait frais et mange les gâteaux secs qu'elle achète au marché également. À 17h, elle a son deuxième cours de la journée, avec Lidon.

Au cours de 15h, Carla apprend grâce à la maestra, comment improviser sur des buleria. Ce type de flamenco est le plus difficile, le plus sensible. Carla trouve le cours difficile, mais passionnant. Elle estime tellement la maestra !

Elle ne veut pas la décevoir, elle qui, passée la soixantaine, continue à transmettre son héritage. Avec passion !

Carla fait un signe de la main à une fille qui vient de passer, et lui sourit. Celle-ci a encore ses chaussures de flamenco aux pieds et sa tenue de répétition, comme Carla. Comme elle, elle ne fait qu'un saut au marché, entre deux cours, et ne prend pas le temps de se changer. Ici, au marché, les vendeurs en ont l'habitude. Il est devenu courant d'y voir les filles y passer, leur jupe de flamenco relevée en un paquet et accrochée à leur taille pour dégager leurs chevilles, une partie de la jupe glissée dans la ceinture. Carla elle, n'est pas encore suffisamment à l'aise pour porter une jupe, et danse en pantacourt, pour mieux apprendre. Ça lui permet de voir ses genoux et ses chevilles et d'être précise, elle qui dut réapprendre les pas de base pour les faire parfaitement et sans risques.

Carla pense soudain que, si elle fait un saut à l'hôtel maintenant, elle n'y trouvera personne. Cet après-midi, Anna et Manuel répètent tous les deux au parc du Retiro.

Elle réalise qu'elle a encore oublié d'aller dans un magasin de téléphonie ce matin...

Oh non...

Depuis dimanche, le sien ne fonctionne que par à coups. S'éteint peu de temps après avoir été allumé... Il ne sert plus qu'à lui donner l'heure et à la réveiller le matin. Il reste à peine allumé quelques minutes avant de s'éteindre de nouveau.

Il faudra sûrement que j'en change la batterie...

Mais, après tout, ce n'est pas si urgent ! Le peu de temps que son portable reste allumé, elle voit bien que, de toute façon, personne n'a cherché à la joindre. Pas un seul message sur son répondeur de la part de ses patients, ce qui est normal : sur son message répondeur, elle les prévient qu'elle n'est pas joignable, et leur demande de la rappeler à son retour. Quant à sa mère, elle l'a eue au téléphone samedi. C'est donc normal qu'elle n'ait pas de nouvelles d'elle non plus.

Mais de la part d'Andy, ce n'est pas normal... Rien depuis quelques jours !

Dimanche soir, elle lui envoya un message pour le prévenir que son portable ne tiendrait plus longtemps, et qu'elle irait en acheter un autre. Il ne lui répondit pas.

Il ne pense plus à moi... La distance rend les gens moins importants. On les oublie...

« Loin des yeux, loin du cœur ! » C'est comme ça que sa mère l'avait toujours appelée.

Pourtant, bien qu'elle soit à Madrid, Carla pense chaque jour à Yvonne, à sa chère Niña. A Andy aussi... *Elle pense beaucoup à lui...*

La nuit dernière, vers 6h du matin, Carla se réveilla dans un demi-sommeil. Elle rêvait qu'elle était allongée au soleil, en bordure de forêt. Elle voyait Andy marcher vers elle.

C'est le plein été. Ils ont chaud tous les deux et portent des vêtements légers. Carla prend le soleil à l'abri des regards, sous un arbre. Elle a remonté son tee-shirt pour découvrir son ventre et l'exposer au vent plus frais que procure l'ombre du chêne, au-dessus d'elle. Elle porte une jupe longue au tissu léger, qu'elle a remonté à mi-cuisse. Elle est bien là, Niña couchée à ses côtés. Et Andy marche vers elle. Il s'agenouille à côté d'elle et sans un mot, lui embrasse tendrement les chevilles. Puis il remonte le long de ses jambes en de doux baisers qui la font frissonner. Il s'allonge à ses côtés et lui embrasse le ventre. Joue du bout de la langue avec la douceur et la finesse de la peau du ventre de Carla. Chaque baiser à cet endroit la fait gémir. Puis Andy reste autour de son nombril, en dessine les contours lentement, du bout de la langue, puis l'explore par de longs baisers.

Endormie, Carla sentit son corps se réveiller et réagir aux baisers qu'Andy lui donnait en rêve... Le sourire aux lèvres, elle laissa le désir monter en elle.

Pendant ce temps, dans le rêve, allongée sous l'arbre, elle se cambra de plaisir. Un

mouvement qu'elle fit dans le lit également, et qui réveilla Manuel au passage... Qui se rendormit heureusement dans l'instant...

Carla rejoignit alors Andy en rêve. Il lui enlevait maintenant ses vêtements, les faisant glisser le long de son corps. Elle se retrouva nue face à lui. Le vent tiède soufflait maintenant sur l'intégralité de son corps. Andy, à genoux, fit simplement glisser son jeans entr'ouvert jusqu'à ses genoux, puis s'allongea sur elle. Entra en elle. Sous le choc du plaisir ressenti, elle s'accrocha à lui et le laissa bouger en elle, doucement, tout en le regardant droit dans les yeux.

Le rêve se termina sur un éclat rouge. Un orgasme fulgurant. Qui les réunit tous deux en un seul être. Un orgasme qu'elle eut réellement, dans son lit, allongée à côté de Manuel.

Elle ouvrit les yeux et laissa son corps se tortiller avec délice. Elle eut chaud et descendit le drap à hauteur de ses hanches.

Perplexe, elle réalisa que ce rêve était trop réaliste pour n'être qu'un simple rêve érotique. Elle avait l'habitude d'en faire de cette sorte. Des rêves où tout semble réel. Où l'on a l'impression de vraiment ressentir les choses : de sentir les odeurs, de toucher réellement les choses et les personnes. Mais d'habitude, ce genre de rêve lui permettait surtout de revoir les êtres chers qu'elle a perdus... Comme Pilar... Ces rêves pouvaient également lui servir à avoir des informations sur l'avenir. Pour elle, pour ses proches, ou pour l'un des patients de sa journée à venir.

Non, vraiment... Ce rêve avec Andy n'est pas un simple rêve... C'est un rêve prémonitoire...

Dans la chambre dont la lumière du petit matin passait à travers le fin rideau, Carla fixa le plafond, se mordillant la lèvre inférieure. Elle réalisa qu'Andy et elle étaient peut-être des âmes jumelles... Ces âmes qui forment une seule et même âme, et se retrouvent dans la vie, en formant des couples fusionnels.

Elle se mit alors sur le côté, et le souffle court, les joues rouges, elle regarda Manuel dormir.

Elle aime pourtant tellement Manuel...

Avant lui, elle n'avait jamais été amoureuse... Mais ce séjour en Espagne lui permit de comprendre qu'elle aime Manuel, oui, mais surtout comme un camarade, comme un frère. Être ensemble tous les jours a émoussé leur désir et, depuis samedi, ils ne se touchent plus. N'y pensent même pas. Ils se prennent simplement dans les bras, pour de simples câlins. Ils s'adorent toujours, oui. Ils aiment être ensemble. Mais sans oser se l'avouer, ils deviennent des camarades que le désir va pousser dans les bras l'un de l'autre parfois.

Mais ce n'est pas de l'amour finalement... Pas celui que Carla recherche...

La veille, Carla a posté la lettre pour Andy.

Il l'aura bientôt... Pense-elle rêveusement, en regardant les gens circuler dans le marché Anton Martin, toujours plongée dans ses rêveries.

Il est 16h50 ! Déjà ?...

Assise dans le marché, elle boit en vitesse une dernière gorgée de lait, met la bouteille dans son sac de danse, et se lève. Quitte le marché en faisant un signe de la main à Andreas, celui qui lui vend le lait et les gâteaux chaque jour.

Puis elle reprend le chemin de l'école, le cœur léger. Monte les marches de béton, et arrive devant la porte d'Amor De Dios.

On verra bien !... Se dit-elle. Vivement qu'il ait la lettre...

Et demain, absolument !, elle changera de portable !

Absolument !

XIII
Trois jours plus tard
Vendredi 25 mai
En Bourgogne

Andy est épuisé. Il dort à peine cinq heures par nuit depuis le départ de Carla, il y a deux semaines de cela, et passe la première partie de chaque nuit à écrire un chapitre ou deux de son roman. Puis il sombre dans le sommeil, le cahier à la main, sa petite lampe restée allumée, et ne dort que quelques heures. Il ressent le manque de sommeil dans tout son corps, qui hurle et demande une pause.

Il est 18h15. Il vient de rentrer d'une longue promenade... Yvonne a découvert qu'il boit du vin la nuit, seul, et lui fait la leçon à son retour :

- Mon grand, faut qu'on cause ! Lui dit-elle, debout dans la cuisine, dos à la porte d'entrée.

Andy, une bouteille d'eau à la main, la regarde en fronçant les sourcils. Il suspend son geste d'ouvrir le frigo, et la regarde. L'encourage à lui dire ce qui ne va pas.

- Si tu as des problèmes, tu nous en parles ! Mais c'est pas en buvant que tu vas les résoudre ! Lui reproche Yvonne, directement, sans préambule. Ça te les fera oublier quelques heures, ça c'est sûr ! Mais ça te fera aussi perdre tout ton courage, mon fils !

C'est la première fois qu'elle lui parle et le regarde aussi durement, et Andy n'aime pas ça.

- Ça va te rendre lâche l'alcool, je le sais bien... Ajoute-t-elle, en secouant la tête tristement, les yeux pleins de colère. Mon vieux papa a été un homme bon jusqu'à ce qu'il mette le nez là-dedans... Mon Andy, ne me dis pas que t'en es un ! T'es pas un lâche, dis ? Je supporterai pas !...

Il s'avance vers elle, un peu honteux. Il n'ose pas lui dire qu'il boit pour faire taire l'anxiété en lui, elle ne comprendrait pas... Il est certain qu'il n'a plus aucun chance avec Carla. Et ne supporte pas l'idée de replonger dans l'atmosphère oppressante que sa mère installe toujours autour de lui, et qu'il a fui à vingt-quatre ans. Il se sent démuni face elle, ne sait comment se libérer de son emprise, encore très forte malgré ses trente-neuf ans.

Yvonne le voit chercher ses mots, et lui prend la main pour essayer de l'aider. Plus douce soudain.

- La vie, c'est pas facile, je sais bien. Mais il faut pas se laisser aller à des choses comme ça, hein !

Il s'assoit à la table de cuisine, la main d'Yvonne dans la sienne. De l'autre main, il se frotte le front, embarrassé. Il aimerait expliquer tout ça à Yvonne, mais ne sait comment faire. Et puis le déjeuner avec Cassandra ne s'est pas passé comme il l'aurait voulu. Il en a gros sur le cœur.

- Yvonne, tu aurais le temps là? Est-ce que je peux te parler *maintenant*?

Yvonne serre un peu plus sa main dans la sienne et l'entraîne vers le salon à petit pas traînants. Il la suit, sa bouteille d'eau dans l'autre main. Le vin de ce midi, bu en trop grande quantité une fois de plus, lui donne une grande soif qu'il n'arrive pas à apaiser. Elle s'assoit à l'extrémité du canapé, tapote ses cuisses :

- Allez, pose ta tête là et raconte-moi tout, mon doux ! Lui dit-elle de son ton habituel, toujours un peu dur, mais avec de la douceur dans ses yeux.

Andy prend une grande gorgée d'eau, pose la bouteille par terre et allonge son grand corps en chien de fusil sur le canapé, dos à Yvonne, et pose la tête sur ses genoux. Elle met alors son bras droit autour de son cou, comme une caresse. Une protection.

Entouré de sa chaleur réconfortante, il lui raconte d'abord le silence de Carla. Comme elle l'a fait attendre depuis son départ. *Comme elle joue avec lui... Il en est sûr maintenant.*

- Je deviens fou... Je crois que je deviens fou... Lui dit-il sombrement en secouant la tête. Je n'ai plus de nouvelles depuis cinq jours, elle ne me répond plus... Elle m'ignore. C'est fini...

Elle ne répond pas mais lui caresse les cheveux de sa main libre. Alors il décide de ne pas lui parler de sa mère, mais lui raconte l'après-midi qu'il vient de passer avec Cassandra.

Depuis mardi, il vit un rêve avec elle.

Elle est fascinante, vraiment. Elle a un tel monde en elle, une telle joie tout le temps !...

Ils ne se quittent plus depuis qu'ils ont mangé ensemble, mardi midi, sur la colline. Ils ont encore déjeuné ensemble hier, jeudi, et se sont revus cette après-midi...

La tête sur les genoux d'Yvonne, Andy se souvient du déjeuner d'hier et le lui raconte... Tout commença à ce moment-là.

Il est 13h quand Cassandra le prend par la main. Tous deux marchent vers la colline. Andy porte le panier de la main droite et Cassandra a la couverture à carreaux écossais sur son épaule. Elle tient Andy par le bras, tout en chantonnant. Une fois de plus, elle leur a préparé des sandwiches au fromage et des salades, avec, cette fois, du gâteau au chocolat pour le dessert. Tous deux s'entendent vraiment bien. Comme la dernière fois, ils ont bien mangé et beaucoup ri. Être ensemble leur est très naturel.

Installés sur la couverture, à la fin du pique nique, elle plonge sa main dans le panier et en sort un crayon feutre bleu. Demande à Andy de lui donner son manuscrit. C'est le moment pour elle de le lire, de voir ce qu'il a écrit depuis mardi midi.

Il lui tend le simple cahier, que Cassandra, par goût du romanesque, ne peut s'empêcher d'appeler « manuscrit », et s'adosse au chêne. Elle se love contre lui, met son bras autour de son cou. Elle lit de nouveau ce qu'il a écrit, et souligne les expressions et passages qui, selon elle, sont inutiles et ne font qu'alourdir le récit. Coupent le lecteur dans son plaisir de lire.

- Tu vois, ce vieil homme à qui ton personnage parle, ici. Lui dit-elle en bougeant sa tête contre son épaule, le regardant de côté. Pour moi, il est de trop. Il n'apporte rien à l'histoire ! Dit-elle le crayon en l'air. Tu pensais le faire revenir plus tard dans le récit?

- Non, lui répond Andy, regardant par-dessus son épaule le manuscrit déjà bien raturé de bleu...

- Alors, vire-le ! Dit-elle en barrant d'une grande croix tout le chapitre.

Andy sursaute et penche la tête... Il tient déjà à son manuscrit, n'aime pas qu'elle le salisse à ce point...

- Les meilleurs romans doivent aller droit au but ! Fais attention aux ellipses et aux blablas inutiles qui nous font perdre l'action de vue. Ne prends pas ton roman pour ta poubelle ou ton journal intime, dit-elle en lui tapotant la cuisse. N'y mets pas ta bile et tes déceptions par des passages qui ne servent qu'à te soulager, toi ! Le lecteur a déjà ses problèmes et n'a pas besoin des tiens !

Elle lui caresse l'avant bras, qu'elle a autour de son cou, et répète :

- Ne coupe jamais le récit trop longtemps, qu'il y ait de l'action en continu surtout ! S'il y a une chose que mes études de lettres m'ont permise de comprendre, c'est bien ça. Tu as déjà lu Proust? Dit-elle en bougeant de nouveau la tête, essayant vainement de le regarder, alors qu'elle est adossée à lui.

- Je n'ai pas réussi... Lui avoue-t-il. La tête appuyée en arrière, contre le tronc du chêne.

- Et bien moi non plus ! Lui répond-elle. Et c'est à cause de ça ! Beaucoup trop de blablas ! Il a écrit pour lui, sans penser au lecteur, j'en suis certaine ! Alors que, je sais pas moi, prends Hugo ou Zola, par exemple. Je sens qu'ils faisaient attention à ça, eux. Ils pensaient à leurs lecteurs en écrivant. Mais bon, c'est normal si tu y réfléchis ! Ils vivaient dans le monde, eux, alors que Proust vivait reclus. Forcément...

Elle se tait et reprend sa lecture. Andy, la tête lourde de vin et le corps détendu par l'alcool est bien, et se laisse lentement glisser dans le sommeil, adossé au tronc.

Puis elle finit par poser le manuscrit à côté d'elle, sur la couverture écossaise, et se retourne doucement vers lui. Elle a senti à la lourdeur du bras d'Andy, que celui-ci s'est endormi. Elle laisse son bras tomber mollement au sol, sans force, maintenant qu'il n'est plus autour de son cou, à elle. Puis elle le prend par le cou et l'allonge doucement, pour ne pas le réveiller.

Assise à ses côtés, les jambes repliées sous elle, elle le regarde dormir. Jette un œil autour d'eux.

Il n'y a personne...

Alors elle se glisse contre lui, met son bras sur sa poitrine et sa tête dans le creux de son épaule. Lui fait de petits baisers dans le cou en lui caressant le torse, en de lents allers-retours, du bout des doigts.

Il se réveille et reste dans un demi-sommeil, la regarde les yeux mi-clos. Son corps réagit à ses caresses et bouge légèrement, se cambre un peu. Il s'étire en baillant de plaisir et lui fait un petit sourire. Fronce les sourcils.

- Ne me cherches pas, Cassandra... Murmure-t-il. Ne joue pas à ça...

Cassandra pose alors son menton sur sa poitrine, le regarde droit dans les yeux et glisse sa main vers son entrejambe. Déboutonne son jeans, y glisse sa main et le caresse doucement. D'un air coquin, elle passe son nez dans son cou et lui donne des frissons. Puis, de nouveau, elle lui fait de petits baisers dans le cou.

Soudain, elle le chevauche.

Son visage est maintenant juste au-dessus du sien. Ses cheveux tombent de chaque côté du visage d'Andy, en fins rideaux auburn.

- J'ai envie de toi, lui susurre-t-elle d'un air gourmand, les yeux plissés.

Submergé par le désir et par la langueur de la sieste qu'il vient de faire, Andy se laisse aller. Il glisse sa main sous le tee-shirt de Cassandra et lui caresse la poitrine. Leurs corps tendus par le désir, ils se caressent longuement en ne se quittant pas des yeux. En jupe, Cassandra a les cuisses nues au contact de la poitrine d'Andy, dont elle a déboutonné la chemise.

Alors Andy bascule sur le dos, les jambes de Cassandra toujours autour de ses hanches. Il est maintenant au-dessus d'elle et lui enlève son sous-vêtement. Lui jette un dernier regard interrogateur. Elle lui répond d'un hochement de tête, le souffle court, le regard fiévreux. Met ses bras autour de son cou et s'accroche à lui, l'embrasse sur les lèvres pour la première fois.

Leurs lèvres ne se séparent plus. Leurs poitrines sont collées l'une à l'autre, et les hanches d'Andy font de lents allers-retours au-dessus d'elle. Cassandra a plusieurs moments de plaisir. Ému, il la serre dans ses bras à chaque fois qu'elle se contracte sous lui, les yeux fermés. Soudain, Cassandra le sert fort contre sa poitrine, lui donne le signal. Et bouche contre bouche, ils gémissent ensemble une dernière fois, leurs corps l'un dans l'autre.

Andy pose sa tête dans le cou de Cassandra. Leurs poitrines respirent à l'unisson. Puis il se redresse sur un coude, et la regarde, le menton retenu par sa main. Elle a encore les yeux fermés, toute au plaisir qui la parcourt encore doucement.

Cassandra vit dans le romanesque, transforme tout autour d'elle selon ce qu'elle souhaite y voir. Elle vit chaque événement de sa vie de la sorte. Et maintenant, elle est toute à sa volupté, la savoure...

Andy dessine ses traits du bout de l'index. Elle a un petit visage aux traits réguliers et fins.

Qu'elle est belle...

Elle ouvre les yeux et ses lèvres s'étirent en un sourire. Contagieux, il contamine Andy et tous deux ont un fou rire qui finit de les détendre, de les rendre joyeux, sans soucis.

Puis ils rassemblent leurs affaires et redescendent la colline, le panier se balançant dans la main d'Andy pendant que Cassandra porte la couverture repliée sur son épaule et s'accroche à son bras. Silencieuse, les joues roses. Ils sont bien et n'ont pas envie de parler ou de réfléchir à ce qui vient de se passer entre eux.

Ils se quittèrent sur un dernier baiser, donné par Cassandra sur sa joue. Puis elle partit en chantonnant vers la maison de Réjane.

La tête sur les genoux d'Yvonne, qui l'écoute en silence, Andy se dit que tout cela s'est passé hier. Et n'aurait du se produire qu'une seule fois...

Mais cet après-midi, à la fin du repas avec Yvonne, alors qu'elle montait faire sa sieste quotidienne, Andy appela Cassandra sur son portable. Il pensait à elle et voulait entendre le son de sa voix.

Elle décrocha de suite :

- Salut toi ! Qu'est-ce que tu fais de beau? Lui demanda-t-il sans préambule.
- Absolument rien ! Lui répondit-elle, semblant à peine surprise de son appel. Tu veux qu'on se promène, tous les deux? Lui proposa-t-elle.

Se mordillant la lèvre inférieure, Andy hésita. Mais pas Cassandre :

- Rendez-vous dans une demi-heure à la colline ! Lui dit-elle, en lui rattachant presque au nez.

La tête sur les genoux d'Yvonne qui lui caresse les cheveux et hoche la tête, réfléchissant à ce qu'il vient de lui raconter, Andy repense à cette après-midi avec Cassandre...

Il est 14h30 et Andy rejoint Cassandre sous le chêne. *Leur* chêne d'après elle. Elle a installé la couverture au sol et s'y tient agenouillée.

- Salut toi ! Lui dit-elle en souriant.

Andy s'agenouille devant elle, lui répond en lui embrassant la joue.

- Tu veux aller faire un tour par là? Lui demande-t-il en montrant du menton le sentier qui part derrière les vignes, dans la forêt.

Elle secoue la tête. *Non, elle n'en a pas du tout envie...*

Éclatant de rire, elle se jette à son cou et le fait tomber sur le dos. Déboutonne d'une main la chemise d'Andy.

Il la tient par les hanches, tente de lui parler :

- Cassandre, je ...

Mais elle le fait taire en posant sa main sur sa bouche.

Ce n'est vraiment pas le moment de parler ! Lui dit son visage rieur, aux sourcils froncés, désapprobateurs.

Ils refirent l'amour, plus longuement. Cassandre eut plus de plaisir encore que la veille. Mais une fois de plus, c'est sur un léger baiser sur la joue, désinvolte et amical, qu'elle le quitta en bas de la colline avant de retourner chez Réjane.

Andy n'y comprend rien...

Andy et Yvonne entendent soudain l'église du village sonner 19h, par la porte de cuisine restée ouverte. C'est l'heure de préparer le dîner de ce soir.

Mais aucun d'eux ne bouge, et reste sur le canapé. Il se redresse, s'assoit, et regarde Yvonne. Il attend son verdict...

Elle hoche la tête, les lèvres plissées.

- Tu l'aimes, cette petite? Lui demande-t-elle.

Pour toute réponse, il écarte les mains et hausse les épaules. *Il ne sais plus rien, ces derniers temps...*

- Bon, de toute façon, ça ne vous fera pas de mal de vous faire plaisir, lui répond elle.

Surpris, il lève les sourcils. Il ne s'attendait pas à ce qu'une femme de sa génération voit d'un bon œil le fait de coucher ensemble, comme ça...

- Pense quand même à lui parler la semaine prochaine, hein? Lui demande-t-elle, en lui faisant signe qu'il est temps pour eux de retourner à la cuisine.

- Oui bien sûr ! Répond Andy en se redressant.

Il l'embrasse sur la joue. Tous deux se font face sur le canapé.

- Et tu arrêtes le vin? Lui demande-t-elle, l'index dressé vers lui.

- Et j'arrête le vin. Promis ! Répond-il en levant la main comme pour prêter serment.

Ce ne sera pas difficile. Ces deux moments passés avec Cassandre l'ont rendu léger, il ne ressent plus le poids de ses problèmes. Son esprit est plus calme, il ne ressasse plus.

Satisfaite, elle lui tapote rudement la joue, se lève et lui dit :

- Je vais faire réchauffer le dîner ! Va voir dans ta chambre, tu as reçu du courrier ce matin ! Je l'ai

mis sur ton lit, lui dit-elle d'un air complice.

Puis elle s'éloigne vers la cuisine et ouvre la porte du frigo.

Intrigué, il monte rapidement au premier étage et trouve deux lettres sur son oreiller.

La première, au cachet de l'agence immobilière, contient le prix de vente de son appartement et le contrat qu'il a validé mardi, par des échanges mail. La lettre d'accompagnement lui demande de le signer et de le leur retourner, au plus vite, par voie postale.

Andy pose le tas de feuillets, et prend la seconde enveloppe qui l'attend. L'adresse est au nom d'Yvonne, mais l'expéditeur y a ajouté :

Pour Andy.

La lettre a été cachetée lundi par la poste, et vient d'Espagne.

Au dos de l'enveloppe, une adresse en espagnol, précédée des nom et prénom de Carla. Il la pose sur ses genoux, la regarde.

Et voilà la lettre qui va me demander d'être son ami... Se dit-il, amer.

Il prend une grande inspiration et l'ouvre. En sort quatre pages de cahier couvertes de lignes écrites au stylo bic noir. Carla a une écriture déliée, un peu enfantine. Elle écrit grand et a laissé de grandes marges de chaque côté de chaque feuillet.

Il s'adosse à son oreiller, pousse un soupir, et commencer à lire :

Madrid, dimanche 20 mai

Andy,

J'aurais voulu t'écrire plus tôt, en utilisant ma boîte mail, mais je n'ai pas d'accès internet ici. Alors, j'ai acheté ce cahier et je t'écris, assise à la table d'une cafétéria madrilène.

Je viens de manger un plat local de pommes de terre épicées et la gorge me brûle. Mais pas seulement à cause de ça...

Il faut que je te dise les choses, maintenant qu'elles sont plus claires pour moi. Enfin !

Pardon de t'avoir fait attendre comme ça. Ton arrivée dans ma vie m'a troublée... Dès le premier jour, j'ai ressenti quelque chose de fort pour toi. Mais je n'étais pas libre. Je n'ai jamais ressenti ça avant. Avec toi, je me sens bien, naturellement. Je peux être moi-même, sans avoir à me demander si je fais les choses correctement. Sans avoir à jouer un rôle...

On se connaît à peine toi et moi, et pourtant, tu as su m'aider quand Guy m'a fait ce coup de p... et a trahi ma confiance...

Tu as été là, si discret et si présent à la fois. Quand je pense à toi, ici à Madrid, c'est ainsi que je te vois ; appuyé de l'épaule à l'entrée du salon, où je me repose sur le canapé, sous la tonne de couverture d'Yvonne. J'étouffais là-dessous, tu sais, mais je n'ai rien dit. Vous les aviez mises avec tellement de soins et d'attention, que je ne voulais pas y toucher. Ces couvertures, c'était comme un talisman qui me protégeait.

Andy sourit à ce souvenir. Se détend, et s'adosse à la tête du lit.

Et puis tu as changé... Tu t'es redressé. Tu as perdu ton côté introverti et j'ai encore plus aimé ce que j'ai vu en toi. Mon cœur t'appréciait déjà, et maintenant, c'était mon corps qui réagissait à la présence du tien. Que j'ai souffert pendant ton massage, por Dios ! Te toucher pendant une heure m'a troublée... Si tu n'étais pas parti, si tu étais revenu vers moi, debout sur le perron au moment de ton départ... Si tu avais su lire ce que mon regard te disait, oui, tu serais revenu. Et je me serais jetée à ton cou.

C'est à ce moment-là que tu m'as marquée, que tu es entré dans ma chair... Je n'ai plus cessé de penser à toi... Tu venais de détrôner Manuel qui, depuis, n'a plus

*cessé de me paraître encore plus puéril qu'avant, encore plus agaçant...
Notre histoire n'est plus, et s'éteint doucement d'elle-même. Tous deux, nous la regardons mourir, et ne disons rien...*

Nous sommes devenus des camarades, à force de nous voir chaque jour. Avant, on ne se voyait que le week-end, et finalement, c'est ce qui rendait notre relation intense. On a cru que c'était de l'amour, mais non...

C'est avec toi que je l'ai compris. Par comparaison.

Mon Dieu, que c'est moche de dire ça ! Excuse-moi... Mais c'est la vérité, après tout...

J'aurais dû rester... Mais réaliser mon rêve d'aller à Madrid et d'y danser fut plus fort. Manuel me connaissait bien en me faisant ce cadeau...

Ce sera son dernier. Je sens que nos chemins se séparent. Así es...

Carla souligna ces deux derniers mots et indiqua dans la marge : *Ça veut dire : « C'est comme ça ».*

Andy sourit à la pensée qu'elle relut sa lettre avant de la lui envoyer.

Je devrais être triste, mais je ne le suis pas. En tout cas, pas autant que je le devrais l'être.

Car je ne pense qu'à une chose; te revoir. Te revoir ! Te revoir !

Carla écrivit ce passage en plus grand. Il débordait des lignes du cahier.

*Désolée pour mon téléphone qui m'a lâchée dimanche... Comme je te l'ai dit par message, il ne fonctionne plus très bien et ne reste allumé qu'une minute ou deux...
Aujourd'hui, c'est de nouveau dimanche, mais dès demain, je prendrai le temps d'aller le faire réparer.*

Je ne sais pas combien de temps va mettre cette lettre à t'arriver. En tout cas, appelle-moi dès que tu l'auras reçue.

Je t'attends et je pense à toi.

Carla

Andy pose la lettre sur ses genoux, met ses mains sur son visage.

Il a envie de hurler.

Hurler de joie parce qu'elle l'aime. Il sent qu'il va éclater de bonheur.

Mais il a aussi envie de hurler de désespoir car, dans la nuit, il l'a appelée et lui a laissé un message répondeur. Il ne se souvient pas exactement de ce qu'il dit, mais sait que c'est moche, que c'est dégueulasse. Il se rappelle qu'il y parle de Cassandra... C'est le seul souvenir que le vin lui a laissé en mémoire...

Il se lève et fait tomber la lettre de Carla. Descend les escaliers en trombe. Passe devant Yvonne et lui fait comprendre d'un geste qu'il revient. Qu'elle ne s'inquiète pas.

Et il part d'un bon pas, la chemise ouverte, dans les rues du village.

Marcher, marcher... Il faut juste qu'il marche...

Qu'il marche...

XIV
Le même jour
Vendredi 25 mai
Calle de las Huertas, Madrid

Il est 18h15.

Carla vient de rentrer à l'hôtel après son après-midi passée à l'école Amor de Dios. Manuel n'est pas là. Il lui a laissé un mot sur le lit :

Je suis là-haut chez Anna, on répète un morceau. On te rejoint à 19h30.

PS : Achète un nouveau portable, ce sera plus pratique !!

Carla sourit et se dépêche d'attraper le sac en plastique qu'elle a déposé là, ce midi. En sort sa nouvelle batterie de téléphone. Elle n'a pas encore eu le temps de l'installer. Elle l'a achetée ce matin, pendant sa matinée passée *seule* avec Anna...

D'un commun accord, mercredi soir, au retour du tablao, Anna et elle décidèrent de passer du temps ensemble, maintenant que leur coopération sur scène est plus paisible. Elles ne cherchent plus à être meilleure que l'autre sur scène, elles forment *enfin* une équipe. Elles ont décidé de s'amuser au maximum, tout en profitant de cette féminité qui ne peut s'empêcher de s'exacerber lorsqu'elles partagent la scène. Une concurrence devenue saine, et qui rend leur art plus beau encore.

Alors ce matin, Anna et elle se retrouvèrent devant l'hôtel à 9h30.

Anna portait une longue jupe bleu qui lui descendait jusqu'aux pieds, avec un haut blanc tout en broderie. Sur ses épaules, son éternel châle à franges. Elle retient maintenant ses longs cheveux en arrière par de petites barrettes foncées, qui lui découvrent les oreilles. Et mettent en valeur son visage. Elle qui ne portait jamais de bijoux, elle a maintenant, à ses fins lobes, une merveille de joaillerie ; de fines boucles d'oreilles en argent, d'un éclat pur, en forme de fines gouttes d'eau. Ça lui va à ravir. La première fois que Carla les vit, elle ne put s'empêcher d'avancer sa main pour les toucher, tout en l'interrogeant du regard.

- Un cadeau d'Alvaro, lui répondit celle ci.

Alvaro, c'est cet homme élégant qui vient systématiquement les voir se produire sur scène depuis vendredi dernier. Cela fait une semaine qu'il vient à leurs spectacles et qu'Anna passe avec lui le reste de la soirée, assise à sa table. Carla ne le voit toujours que de loin. Elle répond à chaque fois à son signe de tête, mais n'ose aller lui parler. Tiré à quatre épingles, assis le dos droit, le visage sévère, il l'impressionne...

Hier soir, elle vit Anna le rejoindre devant l'hôtel, en fin d'après-midi, dès que celle-ci fut libérée de sa répétition avec Manuel. Alvaro l'attendait, se tenant droit devant une belle voiture noire, lustrée. Il l'embrassa tendrement et elle monta dans sa voiture, de façon très naturelle. En habituée.

Ces deux-là sont devenus proches, et ont l'air de bien s'entendre. Pensa Carla.

Et ce matin, Alvaro déposa Anna devant l'hôtel, pour sa matinée entre femmes. Anna ne dormait quasiment plus à l'hôtel, et n'utilisait sa chambre, au deuxième étage, que pour répéter avec Manuel l'après-midi, quand ils ne préféraient pas se rendre au parc du Retiro.

Enchantées par la matinée qui les attendait, Anna et Carla en profitèrent pour essayer le petit déjeuner espagnol, composé de churros et de chocolat noir fondu. Elles en avaient beaucoup entendu parler. Et elles se régalerent !

Puis elles firent les boutiques, Anna au bras de Carla. Celle-ci en profita pour lui demander conseil. Elle qui avait toujours porté des jeans et des tenues décontractées, plutôt mixtes, elle souhaitait maintenant s'habiller de façon féminine. Mais n'y connaissait rien...

Alors toutes deux se rendirent dans le quartier de Lavapiès, où Anna avait repéré une rue de

boutiques aux vêtements peu chers et de qualité, faits par des artisans espagnols. Et elles passèrent un bon moment à essayer des jupes, des robes et des ensembles. Elle expliqua à Carla ce qu'elle devait éviter de porter, à cause de la forme de son corps, de ses traits, et de la couleur de ses cheveux. Elle lui apprit les petits indices qui faisaient que, maintenant, Carla *saurait* qu'un vêtement lui allait ou non.

Carla n'avait jamais imaginé que c'était aussi savant de s'habiller, et écouta avec attention l'apprentissage d'Anna. Très professorale.

Et, heureuse, elle se trouva ainsi de belles tenues qu'elle avait hâte de porter.

A leur retour, elles déposèrent leurs achats dans leurs chambres d'hôtel respectives. Carla y trouva Manuel, à moitié endormi sur le lit, un magazine à la main. Celui-ci n'insista pas pour les rejoindre, voyant à l'air enchanté de Carla qu'elle venait de se faire une nouvelle amie. Anna et elle terminèrent ainsi par un déjeuner entre femmes, calle Atocha, dans une petite cafétéria où Carla se rendait régulièrement depuis le début du séjour. Proche de son école de danse, elles pourraient prendre leurs temps avant que Carla ne s'y rende pour le cours de 15h. Elles déjeunèrent d'un sandwich toasté au jambon et au fromage, accompagné d'un œuf frit et d'une salade mixte.

- Je crois que tu plais au serveur, Carlita ! Lui susurra Anna, alors que José, le serveur, leur offrait une part de gâteau pour le dessert.

- Ne t'y fies pas ! Je l'ai vu faire ça à d'autres que moi, lui répondit Carla en haussant les épaules. Il aime faire plaisir, José ! Il est comme ça !

C'est une cafeteria d'habitues et un vrai petit restaurant de quartier même si, vus de l'extérieur, son menu et sa décoration paraissent plutôt touristiques. La décoration est la même que celle du prédécesseur de José, qu'il laissa par manque de moyens.

Il passa à côté d'elles et leur adressa un sourire.

- Todo bien, guapas ?

- Todo bien, José ! Que disfruto ! (1)

Lui répondirent-elles en prenant une cuillerée de sa tarte aux fruits, avec des mimiques de ravissement.

Puis, au moment du café, Anna se confia à Carla. Elle en sut enfin un peu plus sur le mystère ambulancier qu'est celle-ci...

Elles eurent une conversation de femmes, et parlèrent notamment d'Alvaro.

- Alvaro est très protecteur, lui dit Anna. Et exclusif... Il a été très clair ; si je suis avec lui, je ne dois plus être à aucun autre.

Elle caressa distraitement sa boucle d'oreille droite en forme de goutte d'eau, du bout du doigt.

- C'est de l'or blanc, apprit-elle à Carla, d'un ton faussement désinvolte.

Celle-ci en resta bouche bée et mima avec ses lèvres, sans oser le dire à voix haute: *De l'or blanc ?...* Anna hocha la tête, faisant se balancer joliment ses boucles d'oreilles.

- Il m'a fait sa déclaration vendredi soir, puis me les a offertes l'instant d'après. Si je les acceptais, j'acceptais d'être à lui. Sinon, je ne le reverrai jamais. Il est bien trop fier pour qu'on se refuse à lui. Et moi, je n'ai pas supporté de ne plus le revoir. Il me fait du bien. Il me plaît...

Elle jeta à Carla un regard de velours, ajouta un carré de sucre à son café, et le mélangea avec sa petite cuillère.

- C'est le premier homme que je n'intimide pas, ça fait tellement de bien... Tu vois, les hommes couchent avec moi mais, dans le fond, je leur fais peur. Ils sont contents que ça ne dure qu'une nuit entre nous, je le sens bien. C'est ma malédiction à moi ; avoir l'amour fou des hommes, mais jamais pour longtemps.

(1) - Tout se passe bien, les toutes belles ?

- Tout va bien, José ! On se régale !

Elle remit ses cheveux en arrière d'un geste gracieux, s'adossa à la chaise, ses mains posées sur ses genoux.

- Et Alvaro a levé cette malédiction que je portais depuis le ventre de ma mère. Mes parents vivaient en Hongrie, dans un quartier gitan, avant que je naisse. Et puis le pogrom a commencé. Chaque nuit, des fachos choisissaient une maison du quartier et abattaient tout le monde avec leurs carabines. Ils abattaient toute la famille, pour qu'il n'en reste aucun. Et chaque nuit, ça recommençait...

Carla en resta bouche bée. Elle n'avait jamais entendu parler de ça avant.

- Mes parents n'ont pas eu le choix et ont dû fuir, en laissant tout derrière eux, continua Anna, les yeux baissés. Ils ont pris la route avec leurs oncles et tantes, leur parents, et se sont cherchés une nouvelle terre, un autre pays. Mais partout, on les a mal accueillis... Ils n'ont jamais arrêté de bouger depuis.

Elle leva les yeux, fixa Carla un instant.

- Moi je suis née sur les routes, en Hongrie. Ma mère a pu se faire aider par une gitane de là-bas, pour me mettre au monde. La vieille femme lui dit qu'à travers elle, par son allaitement, j'allais boire le lait amer de l'exil. Que je serai maudite, et ne trouverai jamais de lieu où me fixer. Qu'aucun homme ne pourrait m'aimer vraiment.

Elle fit une pause, vérifiant que Carla l'écoutait toujours. Bouche bée, les coudes sur la table, celle-ci attendait la suite, fascinée.

- Alors, quand Alvaro est arrivé dans ma vie, j'ai su que mon errance était terminée. Je l'ai su dès le premier regard... C'est lui qui me pousse à travailler mes chansons avec Manuel. Il dit que je peux en faire quelque chose.

Carla lui prit la main.

- Je suis contente pour toi !

Anna la regarda, hésita un instant puis lui dit :

- Et vous deux, avec Manuel... Quand est-ce que vous arrêtez votre mascarade?

Carla, qui ne s'attendait pas à ce qu'Anna devienne cinglante, elle qui parlait d'une voix si douce jusqu'à maintenant, repoussa sa main d'un geste sec.

- Quoi ? Cria-t-elle sous le coup de la surprise.

Anna secoua la tête, soupira, et but une gorgée de son café en regardant autour d'elle. Comme si Carla ne méritait plus son regard. Puis elle la regarda de nouveau dans les yeux, s'avança vers elle, posa son bras droit sur la table, lui fit face.

- Tu m'as bien comprise ! C'est quoi ce couple que vous formez avec Manuel? Ça ne marchera jamais !

Abasourdie, Carla eut envie de la gifler. Elle savait très bien tout ça. C'est d'ailleurs ce qui lui avait donné le courage d'envoyer une lettre à Andy. Mais l'entendre de quelqu'un d'autre était insupportable...

- Manuel, c'est un être de feu ! Reprit Anna. Il est impulsif ! Il vit tout sans jamais se poser de questions. C'est un jeune tigre qui dévore la vie et deviendra un superbe lion. Il aura besoin de nouveauté, tout le temps. Tu le sais bien, Carlita ! Il aura besoin de voyager, de voir du pays. Alors que toi, ajouta-t-elle en la désignant du doigt, tu sais déjà qui tu es. Tu sais que tu es un être libre et tu n'as pas envie de te battre dans la vie. Manuel lui, tout feu qu'il est, dévorera tout sur son passage pour avancer et atteindre cette liberté qu'il recherche à tout prix. Il ne pourra faire autrement que de chercher désespérément, la truffe au vent, toute sa vie, ce qu'il est incapable de définir. De chercher sa liberté. Tu le protèges comme une grande sœur. Mais le feu ne reste pas longtemps enfermé... Il trouve toujours une issue.

Carla l'écouta en silence, la mine défaite.

Oui, c'est bien ce qu'elle ressent depuis le début de leur histoire, c'est exactement ça...

En deux ans, elle n'avait pas réussi à trouver les mots pour expliquer son malaise, et en une semaine à peine, la sage Anna sut le faire... Et lui disait les choses, crûment. Simplement.

- Il est possible que Manuel reste avec toi, reprit Anna, en s'adossant à la chaise de nouveau, croisant joliment ses jambes sous la table. Mais ce sera parce que ta nature aura étouffé la sienne. Et tu vivras avec un homme prisonnier, amoindri... Qui, un jour, deviendra fou, et te quittera du jour au lendemain ! Comme un lion qui aura tourné en rond dans sa cage. Ou alors, il restera mais finira malheureux, à picoler devant la télé et à te reprocher de lui avoir gâché la vie.

Carla posa son front sur la table.

Elle savait tout ça, elle le savait... Mais que ça faisait mal de l'entendre !...

- Vale, Vale... (2) Lui dit doucement Anna en se penchant vers elle et en lui caressant les cheveux. Ça va aller... Mais prépare-toi, Carlita ! Pour moins souffrir quand ça arrivera. Vale ? (3)

Carla se redressa, essuya ses larmes.

- Tu sais, je l'aime tellement ! Mais je sais depuis le début qu'on n'est pas faits pour vivre ensemble. Qu'on n'est pas faits pour faire notre *vie* ensemble. Et ça me fait mal, parce que je l'aime beaucoup. Je l'adore ! Il me touche profondément. Mais avec ces deux semaines passées ici avec lui, à se voir tous les jours, on s'est bien rendu compte que quelque chose a changé entre nous. Si vite...

Elle lui parla alors d'Andy. De cet homme arrivé depuis peu dans sa vie.

- Je pense à lui tous les jours. *Tous les jours...* Insista-t-elle en regardant Anna dans les yeux. Pourtant je le connais à peine !

- C'est le grand mystère de la vie, guapa ! C'est ce qui la rend riche. On ne sait jamais ce qui va être déposé sur notre route, conclut Anna en caressant sa boucle d'oreille droite, d'un air rêveur. Pensant avec amour à Alvaro.

- Je le connais à peine, continua Carla, et pourtant, je lui fais confiance. Bien plus qu'à Manuel. C'est fou...

Anna haussa les épaules. Il fallait voir. L'avenir éclaircirait les choses.

Puis elle quitta Carla après un léger baiser sur ses lèvres. C'était le deuxième qu'elle lui donnait... Le premier eut lieu cette fameuse nuit de leur rencontre, au cirque, devant le feu de camp.

- On se retrouve ce soir, au tablao. A tout à l'heure ! Lui dit-elle en s'éloignant, envoyant un baiser à José de la main.

Les yeux encore plein de larmes, Carla éclata de rire en voyant José planté là, les bras ballants.

Cette femme est vraiment impossible !...

A partir de 15h, elle prit ses deux cours quotidiens à Amor de dios, et Lidon, à 18h, lui demanda pourquoi elle n'avait pas répondu à son message, hier soir ?...

Alors, à 18h15, Carla se dépêcha de rentrer à l'hôtel. Ce matin encore, son portable n'indiquait pourtant aucun message, alors qu'il était resté allumé quelques minutes.

Et zut...

Un mauvais pressentiment au ventre, Carla lut le mot laissé par Manuel, et se dépêcha de mettre la nouvelle batterie. Son téléphone s'alluma et les sonneries retentirent. Elle avait de nombreux messages...

Oh non... Je suis trop bête ! Se dit-elle.

Il y avait un message d'Elena, qui la prévenait, le lundi matin, qu'elle ne reviendrait aux cours de danse que mercredi. Sa petite était malade... Ça, Carla l'avait su. Car, inquiète de ne pas l'avoir vue aux cours, elle l'avait appelée avec le téléphone de Manuel, le soir même.

Sa mère l'appela également le lundi, pour savoir si elle avait bien trouvé la maison de Pilar dimanche. Carla cessa alors de consulter les nouveaux messages, et lui envoya au plus vite un message écrit, pour la rassurer. Lui dit qu'elle l'appellerait le lendemain, lui expliqua en quelques mots sa panne de portable.

(2) Allons, allons...

(3) D'accord ?

Et puis arrivèrent des messages écrits d'Andy. De simples messages écrits qui lui demandaient comment ça se passait pour elle... Qui lui donnaient des nouvelles d'Yvonne et de Niña. Puis plus rien depuis mercredi...

Carla vit qu'elle avait deux messages sur son répondeur, les consulta. Le premier venait d'un patient à elle qui n'avait pas écouté le répondeur et lui demandait un rendez-vous au plus vite, comme toujours... Sacré Charles !...

Puis le second message commença. Reçu cette nuit, à 2h30, alors qu'elle dormait...

Il commença par un silence de quelques secondes. Carla écouta avec attention et entendit une chouette hululer au loin. Puis la voix d'Andy. Une voix pâteuse qui butait sur les mots. Il était en colère et lui dit :

Oui, Allô? Carla, c'est moi. Euh, c'est Andy. Bon... J'espère que tu t'amuses bien là-bas...

Elle l'entendit marcher sur les gravillons de l'allée, près de la porte d'entrée d'Yvonne.

Je tenais à te dire que voilà, moi aussi maintenant j'ai quelqu'un qui m'aime ! Elle s'appelle Cassandra... On est quittes. On est pris tous les deux, ce sera plus simple... Voilà !

Carla entendit au loin la chouette hululer de nouveau.

*Donc voilà : Je suis avec quelqu'un maintenant, une femme très bien, et je m'en fous de tes silences ! Mais alors, **complètement** ! Tu m'entends? **Je m'en fous** !*

Dit-il d'une voix forte.

Carla l'imagina, tenant le portable devant lui, dans le creux de sa main, s'adressant à lui avec colère. De très près.

Continue à m'ignorer ! Moi, je ne t'attends plus ! C'est fini !

Puis après un long silence, il ajouta d'une voix adoucie:

*Allez, **salut** !...*

Et raccrocha.

Quoi?!...

Carla écouta trois fois de suite le message. Il était on ne peut plus clair. Andy a rencontré quelqu'un en son absence. Il ne faut plus qu'elle attende quoi que ce soit de lui.

Elle ne comprenait pas...

Assise sur le lit, elle eut mal au ventre. Regarda en urgence dans la mémoire de son téléphone les messages qu'elle avait envoyés, et vit qu'Andy n'avait jamais reçu celui de dimanche. Par lequel elle le prévenait que son téléphone était ralenti.

Elle comprenait mieux... Sept jours de silence de sa part depuis vendredi dernier.

C'est normal qu'il soit en colère !

Mais qu'il ait trouvé quelqu'un entre temps...

Oh non... Gémit-elle. Ça ne peut pas finir ainsi !

Elle se laissa tomber en arrière sur le lit.

Je me suis prise pour qui, à le faire attendre comme ça?...

Oui mais je ne savais pas encore à quel point il comptait pour moi ! Se défendit-elle en un dialogue intérieur. *Je l'ai compris ici, avec la distance.*

Et maintenant, je l'ai perdu... Je suis passée à côté de ma chance. Elle ne se présentera plus.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit et Manuel entra. Il venait de finir sa répétition avec Anna.

- Ah non, ma puce ! Ce soir, on retourne danser avec la troupe d'Elena. C'est pas le moment d'être fatiguée ! Anna et toi vous avez rendu le public dingue la semaine dernière, et c'est ce qu'on attend de vous ce soir ! Allez !

Il passa dans la salle de bain, régla le jet d'eau de la douche pour laisser le temps à l'eau chaude d'arriver. Revint dans la chambre et lui dit :

- C'est bien que tu prennes ces cours l'après-midi, mais si c'est pour te vider de tes forces avant le spectacle, ce n'est plus possible !

Il retourna dans la salle de bain, et revint avec sa petite serviette blanche. La lui jeta à la figure.

- Allez ! À la douche, guapa ! *Al lio !* (4)

(4) Debout ! Du nerf !

XV
Le lendemain
Samedi 26 mai
Chez Yvonne

Il est 23h30.

Andy est allongé dans le salon d'Yvonne, sur le canapé. Les yeux grands ouverts, il n'arrive pas à s'endormir.

Dans la maison, contrairement au calme habituel, il y a un énorme grincement qui retentit à intervalles réguliers. Un grincement que l'on pourrait expliquer ainsi à quelqu'un qui voudrait s'en faire une idée : *imaginez deux mâchoires d'acier entre lesquels on a mis des noix. Et ces mâchoires les broient, impitoyablement !* Cela donnerait exactement le bruit qui empêche Andy de dormir.

Mais il n'est pas le seul à être gardé éveillé : Rodrigue, vient de descendre à la cuisine pour y boire un verre d'eau, lui qui monta se coucher une heure auparavant.

Il rejoint Andy dans le salon, et indique du pouce le bruit effrayant qui vient de derrière lui, là-haut. À l'étage... Il grimace et secoue la tête. Demande une explication à Andy d'un froncement de sourcils.

- Elle grince des dents... J'avais oublié... Désolé... Lui répond Andy en haussant les épaules, impuissant.

Rodrigue se laisse tomber en arrière sur le canapé, où Andy lui a fait une place.

- Pauvre de nous ! S'exclame-t-il, portant tragiquement le dos de sa main à son front, la tête en arrière contre le dossier du canapé.

Andy hoche la tête.

- Elle va faire ça toute la nuit... C'est une maladie typique des anxieux... Lui explique-t-il. Elle n'a jamais voulu faire quoi que ce soit, elle ne m'a jamais cru quand je m'en plaignais, enfant...

- Tu veux dire qu'elle ne se rend même pas compte du *boucan* qu'elle fait ? S'exclame Rodrigue en se tournant vers lui.

- Exactement ! Confirme Andy en hochant la tête. Demain matin, elle sera fraîche et dispose. Par contre, ses dents auront encore été limées toute la nuit, d'où leur petitesse. Tu as remarqué ?

Rodrigue hoche la tête. Oui, ce n'est pas habituel, alors il l'a remarqué tout de suite.

Le grincement retentit de nouveau... Tous deux sursautent comme si le canapé venait de vaciller sous eux. Ils s'attrapent par la main pour se retenir. Et éclatent de rire.

- *Mais que c'est désagréable !* S'écrit Rodrigue en tapant du poing contre le dossier du canapé. Déjà, si je peux me permettre, qu'elle nous a emmerdés *toute* l'après-midi !

Andy lui fait un signe de tête. *Il peut se permettre. Y a pas de mal.*

- Rappelle-moi qui a eu la fameuse idée de la faire venir ici ? Lui demande Rodrigue.

- Yvonne-la-sainte, répond Andy en indiquant des yeux la chambre d'Yvonne, là-haut, de l'autre côté du plafond.

- Parfait ! Ça lui fera les pieds à la Yvonne de ne pas pouvoir dormir non plus. Elle ne *supporte* pas le bruit quand elle dort. La prochaine fois, ça la fera réfléchir avant d'avoir des idées pareilles ! Elle aurait du t'écouter !

Andy hoche la tête. *Et oui !... Mais c'est trop tard...*

- Tu sais, je n'en veux pas vraiment à Yvonne. Je la comprends, lui dit-il. Quand je raconte aux autres comment est ma mère, personne ne me croit. Ils pensent toujours que j'exagère.

- Mon pauvre ! S'exclame Rodrigue. Je te ferai une attestation de témoignage ! Elle m'a épuisé cette bonne femme ! Dit-il en se laissant tomber de nouveau en arrière sur le canapé, la main sur son front, les yeux fermés. Complètement jetée celle-là !

Il regarde Andy en coin, d'un air coupable, se pinçant les lèvres. Andy lui fait un signe de tête. *Il n'y a vraiment pas de mal, qu'il dise ce qu'il pense.*

Car l'après-midi a été longue... Andy la revit en détails, Rodrigue assis à ses côtés, les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine. Essayant de prendre un peu de repos malgré le grincement...

Il est 15h, plus tôt dans la journée. Sa mère, Josiane, vient d'arriver.

Elle s'est garée au milieu de l'allée, bloquant le passage... A peine descendue de sa voiture, ce petit bout de femme à la soixantaine bien marquée et aux lunettes rondes de myope qui font ressortir ses yeux de façon exagérée, commence de suite à leur parler. Andy n'a même pas l'occasion de lui dire simplement « Bonjour » ou de faire les présentations. Dix minutes plus tard, il tenta également de lui dire de se garer mieux que ça, mais ne put prononcer un seul mot.

Un grand sourire aux lèvres, son corps maigre de femme nerveuse penché en avant, le menton dressé, elle leur racontait son trajet, en long et en large. Les routes qu'elle a prises, les menus accidents qui lui sont arrivés sur la route.

Au bout d'un quart d'heure, sans façons, Yvonne fait demi-tour après avoir fait un geste de ras-le-bol aux garçons, et retourne à petit pas vers la cuisine. Andy en profite alors pour prendre la clé de voiture des mains de Josiane, et part la garer en marche arrière, pour enfin libérer le passage. Il en ressort avec la nausée : elle a accroché un sapin désodorisant au rétroviseur... *Immonde cette odeur « Océan » !...*

Pendant ce temps-là, Rodrigue est resté planté sur place, Josiane déversant sur lui sa montagne de mots, d'une voix rapide et forte, haut perchée, et qui se veut riante et sympathique.

- Je t'aide à décharger tes bagages? Lui demande trois fois Andy, revenu à côté d'eux. Josiane ne l'entend qu'à la troisième tentative, et s'intéresse enfin à lui. Elle part alors vers la voiture, et laisse un Rodrigue hébété derrière elle. Josiane ne fait aucune remarque sur le fait qu'Andy ait garé sa voiture ailleurs, ne l'a même pas remarqué... Puis elle ouvre son coffre, et en sort son sac de voyage orange foncé, tout en continuant à leur raconter les fascinantes anecdotes de son voyage, sans interruption.

- Tiens ! Dit-elle soudain à Andy, entre deux phrases. Prends les paquets sur le siège arrière !

Et tous trois rejoignent Yvonne dans la cuisine, assise à la table devant son gâteau au chocolat, étrangement silencieuse. La mine boudeuse.

Rodrigue voulut aider et prit un paquet volumineux qui se trouvait sur le siège arrière, et fait son entrée dans la cuisine, le portant de toute la largeur de ses bras, avec sa tête qui en dépasse.

- Ah, Madame Yvonne ! Tenez ! C'est pour vous ! C'est pour vous !

Dit Josiane en hochant la tête de façon rapide, se penchant vers Yvonne et parlant extrêmement fort, la croyant sourde à son âge avancé. Puis elle prend le paquet des mains de Rodrigue, sans un regard pour lui. Sans le remercier.

- C'est moi qui l'a fait ! Proclame-t-elle d'un air fier.

Rodrigue fait la grimace, à la faute de conjugaison que Josiane vient de faire.

C'est un grand rectangle plat, emballé dans un papier cadeau blanc à lignes bleues claires.

Oh non... Elle n'a pas fait ça ! Pense Andy.

Yvonne lui sourit, lui précise qu'elle n'est pas sourde, tout en enlevant le papier cadeau. Et se retrouve face à un canevas aux couleurs sombres, représentant une scène de chasse. Un homme à cheval entouré de ses chiens de chasse, son fusil à l'épaule.

Rodrigue et Yvonne en restent bouche bée. Tous deux regardent Andy pour lui demander du regard si c'est une plaisanterie. Ils ne savent pas comment réagir... Andy, lui, se tient figé derrière eux, ne sait quoi leur dire. Il n'ose plus bouger.

Josiane profite alors de ce moment de silence pour leur raconter dans quel magasin elle a acheté le nécessaire, ce que lui a dit la caissière, combien la vie de caissière doit être dure, n'est-ce pas ? Puis elle leur explique la technique du canevas, le temps qu'il faut pour faire une telle merveille ! *Et c'est un grand format en plus, ils l'ont remarqué ?*

Puis elle leur explique, d'un air de martyr, qu'elle l'a fait après le travail, pendant de longues heures, pour être sûre qu'il soit prêt à temps. Elle l'a commencé dès le lendemain de l'appel d'Andy.

Elle a eu tellement peur qu'il ne soit pas terminé à temps !

Puis elle se tait, cligne de ses yeux de myope en regardant Yvonne, le menton en avant, la bouche entr'ouverte en un sourire.

Elle attend que celle ci l'a remercie.

Yvonne en est incapable, la bouche figée en un rictus de dégoût.

- Rodrigue? Demande-t-elle, le regard toujours posé sur le canevas qu'elle tient du bout des doigts. Prends ça s'il te plaît !

Elle ne supporte pas les chasseurs, et encore moins le mauvais goût.

Mais Josiane devance Rodrigue et prend le canevas des mains d'Yvonne, fait le tour de la cuisine en inspectant les murs, et part tout droit vers le salon de ses petits pas vifs et nerveux.

Tous trois en restent médusés. Josiane investit déjà la maison comme si elle y vivait...

Andy soupire, regarde le sol, la main sur sa nuque.

- Oh ! Je crois que je lui ai trouvé sa place ! Crie soudain Josiane, depuis le salon où personne ne l'a invitée à entrer.

Amusé, Rodrigue se frotte les mains et lui crie :

- Ah oui? Montrez-nous donc ça Josiane ! Dit-il en regardant Yvonne et Andy d'un air amusé, avant de la rejoindre dans le salon.

Andy se rappelle alors que Rodrigue aime l'anthropologie. Il adore étudier l'être humain, et lui a demandé l'autorisation d'étudier le comportement sa mère.

C'est parti... se dit-il. Ça promet...

D'une voix volontairement admirative, Rodrigue leur crie du salon :

- Oh, superbe ! Elle a l'œil la Josiane ! Venez voir, les amis !

Yvonne et Andy haussent les épaules et décident de prendre leur mal en patience. *Rodrigue a raison, mieux vaut en rire...*

Yvonne prend la main d'Andy pour se donner du courage, et tous deux se dirigent vers le salon, au rythme des petits pas d'Yvonne.

Josiane y tient le canevas à bout de bras, sur la pointe des pieds, et l'a posé contre le mur. Entre deux reproductions de peintures ; celle des danseuses de Degas, et celle d'un paysage de Cézanne. Ses yeux se posent sur la main d'Yvonne, qui tient celle de son fils.

Son sourire se fige.

- Où elle est la salle de bain ? Demande-t-elle soudain à Rodrigue, le menton en avant, les ignorant soudain tous les deux.

- Là-haut, lui répond Rodrigue en désignant du doigt le plafond.

Josiane lui plante sans ménagement le canevas dans les bras, et part à l'étage d'un pas vif.

Vingt minutes plus tard elle n'en est toujours pas redescendue. Tous trois sont assis à la table de cuisine, autour du gâteau au chocolat encore intact.

- Tu ne veux pas aller voir, Andy ? Lui propose Yvonne.

Il secoue la tête. Pas la peine. *Il sait très bien ce qui se passe... Il vaut mieux attendre et la laisser se calmer.*

Ils font alors chauffer l'eau pour le thé, et coupent des parts de gâteau au chocolat.

Mais Josiane ne redescend toujours pas. Elle attend clairement qu'on vienne la chercher. Yvonne se lève et prend la main d'Andy.

- On y va tous les deux. Je t'avais dit qu'on te laisserait pas seul face à elle. Alors, on y va *ensemble*. J'en ai marre de l'attendre.

Se tournant vers Rodrigue, elle lui demande :

- Tu viens avec nous?

- Ah ça *oui* ! S'exclame Rodrigue en se frottant les mains.

Devant la porte de la salle de bain, à l'étage, ils s'arrêtent tous les trois. Écoutent les bruits qui en sortent. Des sanglots. Et l'eau du robinet qui coule par moments. Mais également Josiane qui s'y mouche trop bruyamment.

- C'est toi, *mon fils*? Demande-t-elle de l'autre côté de la porte, d'une petite voix pitoyable.
Yvonne serre la main d'Andy, hoche la tête. Andy lui répond d'une voix qui se veut autoritaire :

- Oui c'est moi. Qu'est-ce que tu fais là-haut ? On t'attend en bas !

- Oh... Gémit-elle. J'ai tellement mal à mon cœur, tu sais !...

Elle ouvre la porte, le visage pitoyable, et sursaute en voyant Rodrigue et Yvonne qui encadrent son fils, tels deux gardes du corps malgré leur petite taille.

Son visage devient menaçant, l'espace d'une seconde. Transfiguré.

- Oh pardon ! S'exclame-t-elle soudain, le visage de nouveau pitoyable.

Tous trois se regardent, hésitent... *Ont-ils bien vu ?... Était-ce une illusion ?...*

- C'est que je suis *tellement* triste ! Je suis tellement triste de voir Andy ici avec vous, dit-elle à Yvonne, alors que moi je ne vois *jamais* mon fils ! *Jamais* ! Ça me rend malade ! S'écrie-t-elle, les regardant chacun leur tour de ses yeux tragiques.

Yvonne l'interrompt :

- Si vous pleurez pour si peu, vous n'avez pas fini, ma bonne ! Lui dit-elle d'une voix bourrue qu'Andy ne lui connaît pas. Bon, ajoute-t-elle en regardant Rodrigue et Andy dans les yeux, c'est pas l'tout, mais on aimerait bien goûter, nous, si ça *vous* dérange pas trop. On a faim !

Et sans un regard pour Josiane, elle redescend à la cuisine, suivie par Rodrigue qui adresse un dernier signe de tête à Josiane. *A bon entendeur !*

La voie enfin libre, celle-ci se jette alors dans les bras d'Andy. Pétrifié, les bras en l'air, il est incapable de les mettre autour de sa mère. Son corps se crispe à son contact.

- Je suis une bonne mère pourtant, je ne comprends pas !... Gémit-elle contre sa poitrine, en sanglotant bruyamment. Je ne comprends pas ce que tu me reproches !

Puis elle se détache de lui, le regard soudain lourd de rancune. Une fois de plus, elle vient de changer de visage en une seconde, passant du tragique à un visage dur et menaçant.

- Quand je mourrai de chagrin, *ce sera de ta faute* ! Lui crie-t-elle en le menaçant du doigt. Les yeux secs malgré les sanglots qu'elle venait de lui faire entendre.

Puis, se rappelant soudain quelque chose, elle redescend à la cuisine et part vers sa voiture. Andy rejoint Rodrigue et Yvonne à la cuisine, d'un pas lent, les bras ballants. En oublie de s'asseoir.

Josiane revient dans la cuisine, avec un nouveau paquet dans les mains.

- Yvonne, tenez ! Dit-elle en le lui tendant. Ça me fait plaisir ! Dit-elle de sa voix la plus enjouée et la plus sympathique possible.

Celle-ci fait la moue, ne lui rend pas son sourire, encore sous le choc du canevas et de la scène dans la salle de bain. Elle désapprouve tout ça, et ne le cache pas. Lentement, comme si Josiane la dérangeait, elle fronce les sourcils, s'essuie les mains lentement à sa serviette de table. Elle venait d'entamer le gâteau au chocolat, sans plus attendre que ce soit. Sous le papier cadeau, il y a un bouquet de fleurs en plastique, blanches, roses pales, et mauves.

- Merci bien, mais je ne suis pas encore dans la tombe, lui dit Yvonne en secouant la tête. Vous reviendrez avec, le jour de mon enterrement ! Ajoute-t-elle en le lui rendant sans la regarder, prenant de nouveau son morceau de gâteau et y prenant une belle bouchée.

Rodrigue pouffe de rire et part en courant à l'étage pour ne pas le montrer.

Josiane reprend son cadeau. Elle ne comprend pas... *Les fleurs en plastique c'est joli et ça ne coûte pas cher, ça ne demande pas d'arrosage. C'est un beau cadeau ! Quelle drôle de femme cette Yvonne...*

Et les scènes se succèdent ainsi toute l'après-midi, jusqu'au dîner où Josiane ne sait toujours pas se taire. Elle leur raconte tout ce dont elle se rappelle de sa vie...

Yvonne, soulée de paroles, abasourdie par sa voix forte au débit rapide, n'en finit pas son assiette. Elle la repousse de la main et se lève avec effort.

- Allez ! On va vous montrer le village ! Annonce-t-elle soudain. *De - l'air* ! Dit-elle en regardant

les garçons dans les yeux.

Andy et Rodrigue ont la mine défaite, eux aussi. Le teint pâle d'épuisement nerveux. Ils repoussent leurs assiettes encore pleines et hochent la tête.

Quelle bonne idée elle a là ! La maison est trop petite pour eux quatre, ils n'en peuvent déjà plus. Il faudrait des pièces bien plus grandes pour rendre la voix de Josiane plus supportable. Des murs bien plus hauts.

Mais c'est peine perdue. Même dans les rues, Josiane n'arrête pas de parler, tout en s'accrochant à tour de rôle au bras de chacun, pour vérifier qu'ils ont bien entendu et compris ce qu'elle vient de dire. Elle parle d'une chose, qui lui fait penser à une autre, qui lui fait également penser à une autre, etc..

Rodrigue exulte, malgré sa fatigue et ses traits tirés. Lui pose des questions qui font pouffer de rire Andy et bougonner Yvonne. *Il ne faut quand même pas exagérer ! C'est une pauvre femme !* Semble lui dire son regard.

Mais Josiane ne comprend pas qu'il se moque d'elle, et lui répond. Sa naïveté ou sa bêtise sont déconcertantes.

Joue-t-elle le jeu ou est-elle aussi idiote qu'elle voudrait le leur faire croire ? Ce n'est clair pour aucun d'eux.

Au moment d'aller se coucher, Andy lui laisse sa chambre, voisine de celle d'Yvonne. Il a déjà préparé son lit sur le canapé, a hâte d'entendre le silence de la nuit.

Mais, à peine couchée, Josiane sombre dans le sommeil, épuisée, et commence à grincer des dents.

Des coups retentissent soudain au plafond.

Andy regarde sa montre. Il est 23h50. Rodrigue se redresse un peu. Il s'était légèrement assoupi à ses côtés, tenu à demi éveillé par les grincements de dents de Josiane.

Tous deux se regardent en fronçant les sourcils, se frottent le visage pour se réveiller un peu, et lèvent la tête vers le plafond.

Les coups retentissent de nouveau. C'est Yvonne qui les appelle.

Suivis de la meute que les grincements font gémir de douleur, leurs oreilles étant trop sensibles, ils montent l'escalier.

De là-haut, le bruit est épouvantable... Ils éclatent de rire malgré eux, les nerfs à vif. *Non, vraiment, personne ne les croirait... Personne...*

Yvonne est assise dans son lit, adossée à ses oreillers. Ses cheveux sont en bataille. Elle a la mine des mauvais jours... Rodrigue prévient Andy d'un coup de coude.

- Méfie-toi ! Lui glisse-t-il à voix basse, tout en marchant vers elle.

Ils s'assoient à côté d'elle, de chaque côté du lit. Elle leur prend la main.

- On va tenir les enfants, hein?... Elle repart à quelle heure demain? Demande-t-elle à Andy d'une voix cassée par l'énervement.

- Pas avant 17h, c'est sûr, lui répond-il.

Puis il réfléchit, et se corrige :

- Non, il faut plutôt prévoir 18h... Elle ne montera pas en voiture tant qu'elle n'aura pas fini de nous raconter ce à quoi ça lui fera penser de reprendre la route. Ah non... Se corrige-t-il une seconde fois, en se grattant la nuque, plissant les lèvres comme s'il avait un goût amer dans la bouche. Plutôt 18h30... Il faut aussi s'attendre à ce qu'elle nous dise par où elle va passer...

- Oh mon Dieu !... Se lamente-t-elle. Elle ferme les yeux. Je ne vais pas tenir, leur avoue-t-elle en serrant fortement leurs mains.

Andy baisse la tête, les lèvres serrées. *Il est désolé...*

- Et si on l'amenait en forêt, pour la perdre? Propose soudain Rodrigue, mutin.

Elle secoue la tête, non... *Ça ne marche que dans les livres pour enfants ça, mon fils...* Semble-t-elle lui dire en lui tapotant la joue.

- Déçu, il en perd son visage enjoué, et cherche autre chose.
- On n'a qu'à aller à la messe de 11h, à Vézelay ! S'exclame-t-il soudain. Elle sera bien obligée de se taire !
 - Yvonne joint les mains de contentement et Andy lui tapote l'épaule, fier de sa trouvaille.
 - Ça, c'est une bonne idée !*
 - Heureux, emballé, celui-ci s'écrit alors :
 - Et après, on se fait un resto là-bas !
 - Tous deux l'applaudissent. Rodrigue se lève et les salue, sans fin.
 - Ce sera moins compliqué comme ça ! Conclut-t-il en s'asseyant de nouveau sur le lit.
 - Tous trois se prennent par la main. *Oui, on va faire comme ça, c'est parfait !* Ils se sourient, soulagés.
 - Rodrigue demande soudain à Andy :
 - Au fait, elle sait comment je m'appelle, ta mère? Parce que, on a eu le droit de l'écouter, ça oui ! Mais elle n'a posé aucune question à maman et à moi ! Mais j'y pense ; elle t'a demandé comment tu vas, au moins ? Demande-t-il à Andy. Je ne l'ai pas vu faire...
 - Andy secoue la tête. Elle ne le fait jamais, même au téléphone. Il faut juste écouter, c'est tout. Aucun échange n'est possible... C'est toujours elle qui définit la durée de la conversation, les sujets abordés et le moment où celle-ci s'arrêtera.
 - Yvonne et Rodrigue hochent la tête. *Ah oui, en effet... C'est vraiment pas terrible...*
 - Les grincements continuent dans la chambre d'à côté, et ponctuent leurs échanges.
 - Andy, tu as bien reçu une lettre de Carla hier? Lui demande Yvonne. J'attendais que tu nous en parles, mais avec l'arrivée de l'autre... Dit-elle en montrant la chambre d'ami du pouce, voisine de la sienne, où dort Josiane.
 - Andy hoche la tête.
 - Alors !? Lui demande-t-elle.
 - Tous deux le regardent avec espoir. Rodrigue trépigne d'impatience : *Une lettre? Mais c'est génial !*
 - Andy les regarde tour à tour, puis leur dit d'une voie plate :
 - Elle m'aime.
 - Oh ! *Mais c'est génial !* Explode Rodrigue en joignant les mains.
 - Tous deux le félicitent.
 - Vivement son retour alors ! C'est quand déjà? Dans huit jours seulement, que c'est proche !
 - Se disent Rodrigue et Yvonne en un échange rapide et enjoué, se coupant la parole.
 - Tu dois être impatient, non? Lui demande Rodrigue, le bras autour des épaules de sa mère.
 - Andy, pourquoi je te vois pas sourire? Lui demande Yvonne de sa voix cassée par la fatigue, la tête posée sur l'épaule de son fils. Tu es bien compliqué, mon garçon... Tu as le même problème que *l'autre*, là, à côté?
 - Andy éclate de rire. Épuisée, Yvonne est intraitable, terrible, ce soir... *Heureusement que ce n'est pas comme ça tous les jours...*
 - Il secoue la tête, et lui demande :
 - Tu te souviens de ce qui m'est arrivé avec Cassandra jeudi ?
 - Yvonne hoche la tête. Rodrigue se penche vers elle, lui chuchote :
 - Quoi ? Qu'est-ce que j'ai manqué ? C'est qui Cassandra ? Demande-t-il, à l'affût.
 - Yvonne lui fait signe de se taire. *Plus tard. Elle lui expliquera plus tard.*
 - Rodrigue soupire bruyamment et s'adosse à la tête de lit, fait la tête.
 - Jeudi soir, leur apprend Andy, j'ai laissé un message répondeur à Carla...
 - Ah oui ?! S'exclament-ils, heureux pour lui.
 - Un message odieux, précise-t-il, moche... Où je lui dis que j'ai quelqu'un et que c'est fini entre nous. Que je ne l'attends plus, ajoute Andy sans oser les regarder, triturant le couvre-lit de la main.
 - Mais c'est pas vrai !... S'exclame Rodrigue !

Yvonne ne dit rien, se prend la tête dans les mains.

Rodrigue s'affaisse sur le lit, vidé de ses forces. *C'en est trop pour lui... Le coup de pied de l'âne...*

Yvonne découvre son visage, regarde Andy d'un air peu amène, menaçant. Elle se doute que, tout ça, c'est à cause de l'alcool, et une grande colère monte en elle.

Andy a l'impression qu'elle va le mettre dehors d'une seconde à l'autre. Il tente alors de s'expliquer :

- Oui je sais, c'était complètement idiot de ma part ! J'étais mal, j'étais triste... Je ne sais pas comment je vais rattraper mon erreur...

Tous trois se regardent, cherchent une solution.

Mais rien ne leur vient cette fois-ci...C'est un problème bien plus compliqué que celui de Josiane.

Dans la chambre voisine, les grincements continuent et promettent de durer toute la nuit...

XVI
Le même jour
Samedi 26 mai
Calle de los Canizares, Madrid

Carla est assise à la table de Lidon et de ses musiciens. Manuel est assis à ses côtés. Ils prennent un dîner tardif, après avoir dansé sur scène, tous ensemble. Le public est reparti, le tablao est maintenant réservé aux artistes.

C'est un lieu de puristes. On vient y voir du flamenco traditionnel, avec un seul artiste par soirée, en payant un droit d'entrée dont la majeure partie lui revient. Des boissons sont proposées à la vente, au bar, mais aucune nourriture. La scène est au fond à gauche, en entrant, face à une marée de chaises en paille, placées les unes à côté des autres.

Carla est assise à côté de Lidon. Elle est heureuse. *Elle l'a fait !*

Lidon leur a laissé la scène pendant vingt minutes, le temps de faire deux danses, entrecoupées d'un duo chant-guitare par Anna et Manuel.

La première danse fut une solea, flamenco à douze temps lent et marqué, triste, que Carla dansa dans une robe noire et blanche, d'un air sérieux et concentré. Le corps en tension. Puis elle eut juste le temps de souffler un peu pendant qu'Anna et Manuel interprétaient des « tangos », chants joyeux à huit temps.

Ici, le public est composé de connaisseurs et de vrais amateurs, et ils encouragent les artistes en communiquant avec eux :

- Anda !
- Asi se baila !
- Asi se canta !
- Que arte ! ⁽¹⁾

Crient-ils aux artistes pour ponctuer leur passage sur scène et les encourager. Sans oublier le traditionnel *Olé !* qui salue tout moment bien senti du chant ou de la danse.

Encore un peu fatiguée mais prête, Carla entra alors sur scène pour la deuxième et dernière danse de son set, avant que le spectacle de Lidon ne commence. Celle-ci lui fit alors la surprise d'être là, en train de l'attendre, pour l'accompagner aux palmas. Elle marcha vers elle et lui mit une pince dans les cheveux, juste au-dessus de l'oreille, avec une rose rouge en carton dessus. Carla portait un haut noir moulant aux poignets évasés et une jupe faite de différentes bandes de tissus : vert à pois blanc ou rouge à pois noir. Une jupe très gaie aux couleurs vives qui allait parfaitement avec l'atmosphère de sa deuxième danse.

Lidon donna le signal à Manuel par ce geste, et l'alegria commença. Ce flamenco en douze temps vif et joyeux, que le public apprécie particulièrement. Personne ne peut rester insensible à l'énergie vive et gaie de l'alegria.

Carla dansa avec plaisir. Joua avec le public qui lui répondit par des interventions orales. Puis, sur la fin, lorsqu'elle passa en buleria, un douze temps très festif et joueur, Lidon la rejoignit et toutes deux s'en donnèrent à cœur joie.

Carla put ainsi mettre en pratique ce qu'elle apprit en deux semaines à Amor de Dios avec la maestra, et changea son programme habituel. Prit le risque d'improviser sur la buleria, et réussit son pari. Elle en ressentit un plaisir immense, inédit ! Eut l'impression que sa joie était trop grande et allait la faire mourir sur place.

(1) Exclamations typiques du public flamenco, qui veulent littéralement dire :

« Anda ! » : Allez !

« Asi se baila ! » : Ça c'est de la danse !

« Asi se canta ! » : Ça c'est du chant !

« Que arte ! » : Ça s'est de l'art !

Leur première partie fut un succès.

Puis, Carla, Anna et Manuel prirent place dans le public et assistèrent au spectacle énergique et virtuose de Lidon. Sa danse est forte, impressionnante et sonore. Complexe dans l'exécution, elle donne l'impression d'être naturelle et spontanée, si facile.

Carla avait entendu dire un jour, que l'on reconnaît un maître, quelqu'un qui maîtrise son art, au fait qu'il l'exécute naturellement et donne l'impression qu'il est accessible au premier venu.

Lidon est naturelle sur scène tant elle prend de plaisir à danser. Elle est exactement là où elle doit être, elle est faite pour ça, et le sait parfaitement. Elle en profite. Mais elle le fait sans effets ni fioriture. Sans exagérations. Avec un grand naturel. Et beaucoup de travail derrière elle pour en arriver là...

D'emblée, ce public de connaisseurs qui la voit danser pour la première fois, l'adopte. Il reconnaît de suite en elle, malgré son jeune âge, la digne héritière des plus grands danseurs de flamenco. Son nom restera dans l'histoire, *claro* !

Et maintenant, le spectacle est terminé et le public parti. Carla est assise avec toute la troupe de Lidon. Elle porte son verre de Tinto de verano à ses lèvres ; une boisson composée de vin et de limonade, uniquement proposée en Espagne, qu'elle découvrit la veille, et dont elle raffole !

Elle trinque avec toute l'équipe qui pioche dans les assiettes que le patron de *Casa Patas* leur a apportées lui-même. Des croquetas, des aubergines grillées dans du miel, de petits poissons frits, des omelettes de crevettes grises et autres tapas.

Chacun se sert avec sa fourchette, sans façons, et les mange en une bouchée. C'est pour ça que c'est fait.

Dire que Carla faillit se désister, ne se sentant pas capable de danser... *Heureusement que Lidon avait su la convaincre de ne pas annuler ce matin, au téléphone... Heureusement qu'elle l'avait fait...*

Son verre à la main, Carla repense à la journée d'hier avec rancune. Par la souffrance qu'elle lui causa, elle faillit ne pas danser ce soir...

Hier soir, elle dansa de nouveau au tablao proche de la Plaza Mayor, celui où Elena et sa troupe dansent cinq soirs par semaine, principalement pour des touristes. Ce soir-là, par les filles qui parlent beaucoup dans la loge, en se maquillant devant le miroir commun, Carla apprit quelque chose qui la sidéra :

- Ay, chicas ! Donnez tout ce soir ! Vous avez vu qui est là ? Leur demanda Astrid, la deuxième danseuse, en les rejoignant en courant devant le miroir.

Elle venait d'aller jeter un œil au public déjà installé aux tables, en train de boire l'apéritif.

- Quien ? Lui répondit Elena, suspendant le geste de se mettre du mascara. Dime ! (2)

Astrid fit durer le suspense, en lançant un regard significatif aux autres.

- *Alvaro Dominguez* ! Leur annonça-t-elle, les mains grandes ouvertes devant elle.

- *No ! No me lo puedo creer* ! Lui répondit Elena. (3)

Carla demanda à Astrid de lui montrer cet homme, ne comprenant rien à leur excitation. Et par la porte entrebâillée de la loge, regardant le public, elle le vit. Leurs jupes colorées et leurs vosgæs à demi maquillés dépassant de la porte, Astrid lui montra du doigt Alvaro. L'homme élégant qui avait offert les boucles d'oreille en or blanc à Anna.

- Qui c'est ? Lui chuchota Carla.

Elle lui répondit en joignant les mains de ravissement.

(2) Qui ? Dis-moi !

(3) Non ! C'est pas vrai ?!

- C'est l'un des gros bonnets du milieu. Il est producteur. Son père et son grand-père ont fait connaître les plus grands du flamenco ! Ils les ont enregistrés sur des disques, pour la première fois dans l'histoire. Et lui continue à le faire. Mais il s'intéresse aussi au flamenco plus moderne, et aux autres styles. Il a élargi sa palette et prend tous types d'artistes.

Astrid leva les yeux au ciel, désespérée.

- Oh, *pourquoi* je suis danseuse ! Gémit-elle. Ce sont les chanteuses qui ont de la chance, ce soir ! S'il les repère et les produit, elles auront droit à des tournées internationales, et tout et tout !

Derrière elles, dans la loge, toutes étaient en grande agitation, parlant toutes à la fois.

Assise à côté de Lidon, Carla prend une nouvelle gorgée de tinto et se rappelle l'un de ses trois passages sur scène. Il était alors vers 23h.

Elle est assise sur scène, entourée des deux autres danseuses, dont Elena, qui lui sourit vivement. C'est à elle : les danseuses y vont chacune leur tour, accompagnées de leurs musiciens. La danseuse qui passe sur scène est encouragée par celles qui restent assises sur leurs chaises, tapant dans leurs mains pour lui donner le tempo, tout en l'encourageant de la voix.

Ce soir, Anna est acceptée dans la troupe, elle qui ne cherche plus à briller par tous les moyens. Elle sourit à tous, heureuse d'être là, détendue, prête à chanter.

Carla va danser une *siguiryas*. Un flamenco très beau et très intense. Lent. Très triste aussi. Dans le milieu, on dit que, la *solea*, c'est « la muerte », alors que la *siguiryas*, c'est « la muerte muerte ». (4) Chanter ou danser une *siguiryas*, c'est entrer en contact avec la grande tristesse qui peut parfois nous habiter, et s'en libérer, un *palo* fort de libération.

Cette grande tristesse, Carla la ressent en elle depuis qu'elle a écouté le message répondeur d'Andy à 18h30, *juste avant* de venir. Avec l'arrivée de Manuel, elle n'eut pas le temps d'y repenser ni d'appeler Andy.

Lui qui avait pourtant du recevoir sa lettre depuis lundi, non ? Pourquoi ce message aussi dur, alors qu'elle lui avouait son amour pour lui ?

Les mots laissés par lui sur son répondeur sont là, marqués en elle au fer rouge. Le moindre de ses mouvements, la moindre de ses respirations ravive ces brûlures encore fraîches et la font souffrir...

Soudain, sans l'avoir prévenue, Anna se met à chanter des *malagueñas* en guise de chant d'introduction. Ces chants au compas libre et d'une tristesse à mourir, à la mélodie superbe et plaintive. Pour tirer des larmes du public et le préparer à la « muerte muerte » de la *siguiryas* qui va suivre.

Toujours assise, Carla fait la grimace.

Non, pas ça Anna, pas ça... Pas juste avant mon passage sur scène, s'il te plaît...

Mais Anna ne la regarde pas et chante de tout son cœur ces chants d'amour perdu ou déçu, trahi. Les couplets se succèdent, entrecoupés de solos à la guitare par Manuel. Chaque couplet accable un peu plus Carla, au fur et à mesure qu'elle en découvre les paroles. Elena, à qui Carla a raconté sa tristesse d'avoir perdu Andy, et combien elle en souffre, lui prend la main et la serre fort dans la sienne pour la soutenir.

Le visage grave, Anna chante :

*El dia que no me quieras
lo mismo que yo te quiero
dimelo poquito a poco
porque, de prisa, me muero*

(4) La muerte = la mort

La « muerte muerte » = la mort mort (Jeu sur les mots)

[Le jour où tu ne m'aimeras plus
autant que moi je t'aime,
dis-le moi, petit à petit,
car, si tu me le dis d'un coup, j'en mourrai !]

Carla serre la main d'Elena, prend de grandes respirations en fixant le sol. Une envie de pleurer monte en elle...

Anna chante alors deux autres couplets :

*El verte me da la muerte,
el no verte me da vida.
Màs quiero morir y verte
que no verte aun cuando viva*

[Te voir me fait mourir
et ne pas te voir me donne la vie.
Mais je préfère mourir et te voir,
qu'être vivant, et ne jamais te voir]

*Yo quiero a quien no me quiere,
que es la gracia del querer.
Pues querer a quien nos quiere
se hace por interes.*

[J'aime ceux qui ne m'aiment pas,
c'est le propre de l'amour.
Car aimer quelqu'un qui t'aime,
c'est aimer par intérêt]

Puis Anna termine son introduction, laissant Carla au supplice, et Manuel commence les premiers accords de la siguiryas.

Elena sert de nouveau la main de Carla et lui dit du bout des lèvres : *Al lio, guapa !* (5)

Carla s'essuie discrètement les yeux et se lève. Elle sent toute sa tristesse exacerbée par les chants d'Anna. Elle est prête à danser ce chant triste, cette « *muerte muerte* »...

Mais c'est sans compter sur Anna, qui lui chante de nouveaux couplets que Carla découvre au fur et à mesure, en les dansant :

*Me estoy quemando
Como me quemo en viva candela !
Ya paso que llorando*

[Je brûle !
Comme je brûle, d'un feu ardent !
Et j'en pleure]

Le premier couplet lui donne un véritable coup de poignard. Son envie de pleurer revient, décuplée. Pour lutter, Carla le clôt par un tonnerre de pieds, sonores, en lutte dans sa danse.

Car elle aussi brûle... Comme ces vieux couplets de flamenco peuvent encore être actuels...

(5) *Vas-y ma belle ! Allez !*

Anna commence le deuxième couplet et Carla redevient silencieuse. Elle ne danse plus que visuellement, de tout son corps, avec lenteur et force, sans bruit. Pour accompagner le couplet suivant :

*En penas m'acuesto
en mas m'levanto.
La culpa la tiene mi companero
por quererlo tanto*

[Chaque soir, je me couche avec de la peine
et chaque matin je me lève avec plus de peines encore.
A cause de mon compagnon
que j'aime tant]

Carla ressent en elle ces paroles.

*Oui... Elle doit faire une croix sur Andy, et ça lui est douloureux. Il a quelqu'un... Ils sont
« quittes » elle et lui, comme il dit...*

Oh mon Dieu !...

Elle danse avec toute sa tristesse, toute sa détresse. Le public est aux anges.

Les danseuses, assises sur leurs chaises, tapent des mains de façon sourde et pesante, le visage grave, les sourcils froncés. Pour accompagner le chant qu'Anna interprète de toute sa puissance et de toute ses forces.

Puis Anna chante un troisième et dernier couplet, avec plus de force encore :

*Dios mio, que es esto ?
Que me esta pasando ?
Dios mio ! Dios mio !
Que a mi me esta pasando ?*

[Mon Dieu, que se passe-t-il ?
Que m'arrive-t-il ?
Mon Dieu ! mon Dieu !
Mais que m'arrive-t-il ?]

Carla est en transe.

*Ce n'est pas possible ! Anna vraiment chante pour elle ce soir ! Tous ces couplets qui
racontent ce qu'elle vit... C'est insupportable !*

Par sa danse, Carla sublime sa douleur et accompagne le troisième couplet de courtes parties de pieds, pour accompagner Anna dans sa montée en intensité. Tous trois arrivent ainsi au maximum de leur puissance, vers la fin de la danse. Où Anna lance un dernier appel déchirant, à pleine gorge :

*Dios mio ! Dios mio !
Que a mi me esta pasando ?*

[Mon Dieu ! mon Dieu !
Mais que m'arrive-t-il ?]

Carla commence alors son long solo de pieds. Elle y met toute son énergie.

Puis elle finit face au public, la poitrine gonflée, essoufflée, le dos droit, les bras ouverts de chaque côté de son corps. Les mains grandes ouvertes de chaque côté de ses hanches. Son visage est

trempe de larmes.

Le public se lève, l'acclame. *Que c'est beau ! Un vrai spectacle de théâtre !*

Alors Carla leur tourne le dos. Elle ne supporte pas qu'on acclame sa douleur. Elena la regarde, Astrid aussi. Toutes deux ont les yeux brillants de larmes, et lui adressent un long regard de soutien et d'amitié. Manuel, lui, fronce les sourcils. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Les doigts en suspens sur les cordes de sa guitare, il attend sa confirmation pour passer à la deuxième partie de la danse, plus joyeuse, une buleria.

Croyant que Carla leur tourne le dos par jeu, pour produire un effet dramatique dans sa chorégraphie, le public attend debout, tout en l'acclamant. *C'est inouï ! Magnifique ! Quelle grande danseuse !*

Excédée, Carla s'essuie les yeux, le regard dur, et fait un bref signe de tête à Manuel. *On y va ! Finissons-en !*

La mélodie joyeuse de la buleria retentit alors, avec son rythme rapide. Le public reste debout, soulagé par ce changement d'atmosphère. Il exulte. Leurs corps se balancent tous les deux temps, aux accents de la mélodie de Manuel. Leurs épaules montent et redescendent. Quelques-uns ne peuvent s'empêcher de taper dans leurs mains.

Carla se retourne alors et leur fait de nouveau face, fière. Le visage dur. Elle accompagne Manuel en tapant des mains. Elle est à cran. Les flashes fusent. *Quelle flamenca !*

Alvaro la regarde. Il est assis à une table, seul, près de la scène. Il ne s'est pas levé, lui. A le regard sombre. La main droite devant sa poitrine, il joue avec une bague qu'il porte à l'annulaire. Il adresse un signe de tête à Carla.

Que arte ! Me encanta ! Semble-t-il lui dire du regard. (6)

Anna commence alors son chant de buleria, et emmène Carla avec elle dans cet univers joyeux. Mais une fois de plus, les paroles semblent parler de ce qu'elle vit...

Non vraiment, elle doit le faire exprès ce soir... Ce n'est pas possible !

Elle se retourne vers Anna, la regarde tout en dansant des mains et des bras, mais celle-ci ne laisse rien paraître et chante :

Abrázame y no preguntes de donde vengo.

No me digas lo que siento.

Yo solo te quiero amar.

Y besame con tus labios,

besos frescos,

que quiero sentir contigo.

Y me has vuelto a enamorar.

Abrázame y hazme

Un sitio en tu cama.

Que quiero vivir contigo

Y hasta el punto en que me amas.

Y abrázame, y métete dentro de mí,

Que yo voy a gozar en tus entrañas.

Así mi cuerpo se sentirá feliz

Como la espuma del agua.

Yo quiero abrazarte,

Abrazarte y acariciarte,

Y con mis labios poder besarte.

(6) Ça c'est de l'art ! Bravo !

[Embrasse-moi et ne me demandes pas d'où je viens.
Ne me dis pas ce que je ressens,
Je veux seulement t'aimer.
Embrasse-moi de tes lèvres fraîches.
Je veux ressentir avec toi
Que je peux aimer de nouveau.

Embrasse-moi et fais moi une petite place dans ton lit,
Car je veux vivre avec toi
Et t'aimer au petit matin.
Embrasse-moi, et viens en moi,
Je veux fusionner avec toi.
Et mon corps se sentira heureux,
Comme l'écume de l'eau.

Je veux t'embrasser,
T'embrasser et te caresser.
Et avec mes lèvres, pouvoir te baiser]

Carla met toutes ses dernières forces dans la danse. La peau de son visage tire à cause du sel que les larmes y ont déposé.

Pour finir sa danse, elle va chercher les deux autres danseuses, Elena et Astrid qui, le sourire aux lèvres et les yeux toujours un peu brillants, l'accompagnaient jusqu'à maintenant en tapant des mains.

Toutes deux se lèvent et dansent la fin du couplet d'Anna avec elle, dans la joie et le soulagement.

Le public les ovationne pendant que tous saluent au bord de la scène, bras-dessus, bras-dessous. Alvaro est debout cette fois, et applaudit. Leur sourit. Elena et Astrid le remarquent et lancent un regard significatif à Carla.

Carla sort de sa rêverie et prend le deuxième verre de Tinto de verano que le serveur de *Casa Patas* vient de lui amener.

Autour d'elle, Lidon et les autres mangent et bavardent dans la gaieté. Il se fait tard. Elle sent son corps se détendre sous l'effet de l'alcool et de la nourriture riche et goûteuse, réconfortante.

Après tout, tout va très bien ! Se dit-elle en souriant à la tablée.

Son corps est fatigué et la laisse enfin en paix. Sa tête est vide.

Que c'est bon de ne rien penser !...

Dans son ventre, un pincement se fait soudain, proche de l'estomac. Le souvenir du message répondeur d'Andy revient, doucement, comme s'il remontait à la surface, malgré elle. Lointains, les mots et la voix d'Andy lui arrivent par bribes.

Non !

D'une traite, Carla vide son deuxième verre. La voix s'éloigne et replonge dans les profondeurs. Le silence revient.

Là ! Voilà ! Comme ça, c'est parfait !

Alors, par sécurité, elle commande un troisième verre de tinto d'un geste de la main.

XVII
Le lendemain
Chez Yvonne

Il est 16h.

La voiture de Josiane s'éloigne dans la rue. Puis s'arrête, au milieu de la route quelques minutes. Et recommence finalement à s'éloigner, lentement.

Elle avait prévue de partir bien plus tard dans la journée, mais les choses ne se sont pas passées comme elle le souhaitait...

Tout commença au petit-déjeuner.

Il est 8h. Josiane laisse encore un peu de répit au trio de gros dormeurs. Elle se leva tôt et investit de suite la cuisine. Elle fouilla à grands bruits tous les placards, afin de trouver le café que son corps réclamait d'urgence, elle qui en boit des cafetières entières toute la journée.

Elle le trouva enfin, et en prépara une cafetière, dont elle but la moitié en attendant 8h. Et rejoignit Andy dans le salon, une tasse de café au lait à la main.

Épuisé d'avoir passé une nuit blanche à cause de ses grincements de dents, Andy lui tourne le dos, sur le canapé. Elle en est heureuse, et retourne dans la cuisine boire la demi cafetière restante, le sourire aux lèvres.

C'est bien son Andy ! Si bougon au réveil ! Si long à se lever, le matin... Son bon gros dormeur à elle !

Adolescent, Andy lui demandait pourtant régulièrement d'aller voir le dentiste, pour qu'elle arrête de grincer des dents et qu'il puisse enfin dormir la nuit. Mais elle se faisait un plaisir d'oublier ses reproches et s'inventait à chaque fois l'histoire qui l'arrangeait le mieux, elle.

Car Josiane a le don de se fabriquer les souvenirs qui l'arrangent, et auxquels elle croit ensuite dur comme fer.

Il est 8h30. La seconde cafetière est prête. Elle porte une seconde tasse de café au lait à son gros dormeur, et s'assoit à ses côtés malgré son accueil toujours aussi glacial. Il n'a pas touché à la première, intacte sur la table, froide.

Quel gâchis...

Elle commence à lui parler, sans queue ni tête, pensant lui faire plaisir par sa présence. Poussé à bout, épuisé, et les nerfs à vif, Andy la renvoie sans façons dans la cuisine.

- C'est pas le moment ! *Va-t-en !* Lui crie-t-il, le visage sous la couverture.

Offensée cette fois, Josiane va s'asseoir dans la cuisine, le dos droit et les lèvres pincées. Incomprise de tous.

Quelques minutes plus tard, il passe devant elle sans la regarder, et monte à l'étage, dans la salle de bain. Rodrigue s'y trouve déjà. Il se regarde dans le miroir, les mains posées à plat de chaque côté, l'air ahuri.

- Salut toi ! Mal dormi? Lui demande-t-il avec humour.

Andy hoche la tête. Se met à ses côtés en le poussant un peu de la hanche.

Quel affreuse mine ils ont, tous les deux !...

- Elle est en bas? Lui demande Rodrigue en susurrant, comme s'il parlait d'un danger imminent. Pourquoi elle a fait tout ce boucan, depuis 6h ?

Andy lui répond en haussant les épaules. Prêt à exploser. Rodrigue lui tapote le dos, amicalement.

- Alors je pars en exploration ! Annonce-t-il. On se retrouve en bas, vieux frère ! Annonce-t-il courageusement, mimant devant le miroir celui qui met un casque de sécurité, et y allume une lampe frontale.

Andy en rit aux larmes, tant il est fatigué.

Comment va-t-il faire? Ce sera une prouesse de leur part de tenir debout toute la journée...

De la salle de bain, alors qu'il se lave le visage à l'eau froide et prend une douche glacée, il entend Rodrigue parler à sa mère. *Mais quel phénomène celui-là ! Andy est heureux de l'avoir rencontré. Tellement...*

Puis il redescend et prend le petit déjeuner avec Rodrigue et Josiane, qui l'ignore superbement, assise droite sur sa chaise. Gravement offensée.

Elle qui a fait du café pour tout le monde ! Elle qui pense toujours aux autres avant de penser à elle ! Voilà comment son propre fils la remercie... C'est tellement injuste ! Andy n'a pas changé, toujours aussi égoïste...

Lui profite de la situation pour se restaurer dans la tranquillité, et boire plus de café que d'ordinaire. Il ne tiendra pas sinon... Il n'écoute que d'une oreille ce que Rodrigue et Josiane se disent.

À 9h30, Yvonne réussit enfin à se lever. Une heure extrêmement tardive pour elle...

- Ah, mes enfants, quelle nuit *affreuse* ! Dit-elle en se laissant tomber sur une chaise, après avoir marché jusqu'à eux à pas très lents.

- Vous n'avez pas dormi non plus ? Demande-t-elle à la ronde, jouant l'innocente, tentant d'attraper au passage le regard de Josiane.

- Ah oui, terrible ! Lui répond Rodrigue d'un ton théâtral, jouant le jeu. J'ai cru que la charpente de la maison s'était fissurée et qu'on finirait ensevelis sous les décombres ! Dit-il, exagérant son discours par de grands gestes. Pas toi, Andy ?

Lui demande-t-il en se tournant vers lui en exagérant son geste, le menton en avant. Comme dans un vaudeville.

- Non, lui répond Andy pris au jeu. Moi j'ai plutôt cru qu'une machine broyait des cailloux ou de la pierre juste sous nos fenêtres, leur répond-il, regardant enfin sa mère dans les yeux.

D'un air dur et accusateur. Il prend sa tasse et on boit une gorgée, longuement, la dévisageant sombrement. C'est déjà son troisième café, lui qui n'en boit qu'un le matin d'ordinaire.

Un grand silence s'installe. Andy ne quitte pas sa mère du regard, attend qu'elle s'excuse.

Mais Josiane ne réagit pas, les lèvres serrées, les sourcils relevés, mimant la femme bien élevée qui se fait toute petite, et regarde ses mains sagement posées sur la table. Celle qui souhaite s'effacer face à une conversation privée, qui ne la concerne pas.

Andy regarde alors Rodrigue et Yvonne et leur fait un signe de tête. Désigne sèchement du menton sa mère, semblant vouloir leur dire : *Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ?...*

A 11h, ils vont ensemble à la messe de la Collégiale de Vézelay, superbe bâtiment datant du XIIème siècle. Rodrigue s'endort sur la chaise, le menton contre sa poitrine. Mais la messe se fait face à l'autel et les religieux tournent le dos à la foule durant toute la cérémonie. Ils ne se rendent compte de rien. Andy, lui, part en rêverie. Yvonne reste assise pendant toute la messe, côte à côte avec Rodrigue, pendant que les fidèles se lèvent pour prier. Les mains croisées sur ses jambes, le dos rond, elle n'a pas de forces aujourd'hui. *Elle manque vraiment de sommeil...* Par moments, Andy et elle se regardent et se moquent mutuellement de leur état pitoyable. *Mieux vaut en rire après tout..*

Puis, alors que les religieux se retournent pour donner l'hostie et la poignée de main de la bénédiction à chacun, Andy réveille Rodrigue en catastrophe, d'un coup de coude. Celui-ci sursaute et regarde d'un air hagard autour de lui. *Que fait-il dans une église ?...*

Josiane, elle, se comporte de façon exemplaire pendant toute la messe, comme une écolière. Sa concentration est digne de celle d'une petite fille sage, malgré son visage effondré de femme anxieuse de soixante ans. Andy en est presque ému...

Puis, tous ressortent de l'église.

Yvonne à son bras, Andy redescend la grande rue à petits pas, suivis de Josiane et de Rodrigue qui lui pose des tas de questions, reprenant son étude anthropologique maintenant qu'une bonne sieste l'a retapé.

- Oh là là ! Je ne mange pas demain, moi ! Leur dit plus tard Josiane, face à l'assiette de poulet à l'époisses que le serveur vient de poser devant elle. Au restaurant, elle parle à peine, et beaucoup moins fort que la veille. Elle a peur de la foule autour d'eux, aux tables voisines. Rodrigue eut vraiment une excellente idée en proposant de les faire venir ici. Tous trois peuvent enfin manger tranquillement, affamés d'avoir sauté le dîner de la veille.

Ils rentrent à 14h30.

Yvonne les laisse pour aller faire une longue sieste dans sa chambre. *Qu'ils la réveillent à 17h ! Pas avant !*

Rodrigue, lui, s'allonge dans le jardin, sur une couverture, et s'endort aussitôt.

Andy se retrouve seul avec sa mère. Ils sont assis tous les deux sur les chaises de jardin. Il a envie de dormir, mais ne peut pas la laisser seul... Hébéété, il l'écoute répéter les mêmes choses que la veille, inlassablement, elle qui a épuisé son stock de sujets à aborder.

Il plaque soudain sa main sur la table de jardin, d'un geste assez sec pour la faire sursauter et la faire taire par la même occasion. Et ça marche ! Elle sursaute, pousse un cri de surprise, et interrompt son monologue. Alors il se surprend à lui sourire, pour l'amadouer.

Il déteste faire ça... Ne souhaite pas retrouver ce côté mensonger et manipulateur qu'il n'a qu'en sa présence...

Mais c'est le moment, après tout, de lui poser des questions, se justifie-t-il à lui-même en un dialogue intérieur. *Autant en profiter.*

- Je peux te poser une question? C'est important pour moi ! Lui demande-t-il en se tournant vers elle.

Josiane cligne ses yeux de myope, sans répondre. Celui-ci continue malgré tout :

- J'ai trente-neuf ans, et il manque des morceaux à mon puzzle. Ces morceaux, c'est *toi* qui les as. Il faut que tu m'aides à construire ma vie d'adulte qui est bancal...

Elle ne l'encourage toujours pas, ne réagit pas. Le regarde comme s'il parlait dans une langue étrangère qu'elle ne comprend absolument pas.

- Ici, montre-t-il de la main en désignant le jardin et la maison, j'ai trouvé un endroit où je suis bien.

Le regard de Josiane se durcit, sa bouche devient plus fine.

C'est d'elle que dépend le bonheur des autres ! De quoi parle-t-il donc?...

- J'ai besoin d'en savoir plus sur mon père, lui annonce-t-il soudainement. Aide-moi !

Elle se lève d'un coup. Reste debout, droite, les mains jointes devant ses hanches. Ne dit toujours rien. Suppliant, manipulateur, Andy se lève lui aussi et lui dit :

- J'ai ton sang en moi, mais j'ai aussi *le sien*. J'ai ses gênes. Mon caractère, mes tics et mes goûts viennent aussi de lui, même si je ne l'ai pas connu. J'ai besoin de pouvoir me le représenter, d'en savoir plus sur lui. Parles-moi de lui ! As-tu des photos de mon père ? La supplie-t-il.

Elle détourne la tête, regarde au loin. Les lèvres finement scellées. Andy se met face à elle, frotte ses mains moites à son pantalon.

- Allez, quoi ! L'encourage-t-il, les épaules voûtées, intimidé. Dis-moi quelque chose !

Elle fait alors quelques pas et s'éloigne. Ému, épuisé depuis la veille, il se dit qu'elle a du s'éloigner pour pleurer. C'est un sujet sensible qu'il aborde là... Il la rejoint, pose ses mains sur ses épaules pour la réconforter et la regarde dans les yeux, prêt à la prendre dans ses bras.

Aucune larme. Juste un regard dur, d'acier pur.

Il en perd pied et se met à la secouer brutalement, soudain rempli de haine.

- Mais dis-moi quelque chose, bon sang ! Allez, quoi ! À mon âge j'ai le droit de savoir ! Tu n'as pas le droit de m'amputer comme ça d'une partie de moi !

Malgré sa petite taille, Josiane le repousse du plat de la main. Lui fait signe d'attendre là, un instant, les lèvres toujours serrées l'une contre l'autre. Puis elle marche vers la maison.

Tremblant d'émotion, il s'assoit et la regarde s'éloigner d'un pas vif et sec. Puis elle revient, son sac à main avec elle, en sort un papier.

Andy se lève, plein d'espoir.

Est-ce une photographie? Il va enfin savoir ! Enfin !

- Voilà tout ce que tu as besoin de savoir, lui dit-elle alors en lui tendant une enveloppe usée. Celle-ci est déjà ouverte. Faites d'un beau papier fin, de qualité, avec un cachet de la poste anglaise. D'après le timbre poste, cette lettre est arrivée par avion.

Mais quand?

Andy tente de déchiffrer le cachet de la poste, dont les lettres sont un peu effacées : 1988...

A l'intérieur, il y a une lettre d'une écriture fine, presque italique, écrite au stylo plume et à l'encre noire. Il s'assoit et prend le temps de la lire. En oublie de remercier sa mère, qui marche de long en large dans le jardin. Entend vaguement Rodrigue qui s'est réveillé et, bouge sur sa couverture derrière lui :

Dear Andy,

You don't know me but I did hear about you. So much !... Your father was my brother and he passed away yesterday.

My heart bleeds...

I'm his elder daughter and we grew up together until he went to France, when he was 27, in 1964.

In a few years, you should be that age too, won't you ?

I wish life gave you what you needed to grow up without your dad. He, who loved you so much, but was not able to see you, for fear of going to prison...

Your name should be "Pallister", but your mother changed your name, giving you her's...

Believe me Andy, your father was a gentle person and could do no harm to anybody. Really !

He defended himself, but a testimony charged him so much. The one of a neighbour, an old woman, who accused him of hitting your mother. The judge believed her first, and forbade my brother to see you again...

He had planned to come and take you away, you know? You should have lived with us, here. Far from this awful woman... He really did Andy, believe me !

He never hit your mother ! He couldn't do such a thing !

In his loving memory, I write you today, for you shall not keep a bad (and false !) memory of my dear Edward.

When he was forced to leave France and came back here, he moved in the family house that my parents let me, and began smoking and drinking so much... He had been broken and missed you badly ! He had the soul of an artist, he was too sensitive a man... Always daydreaming...

He stopped writing, he who had written books of so high quality. He wrote them in English and made them publish here, in London. I will send them to you, love , when you answer ! You won't find them in France, he has never been translated there.

And yesterday, he passed away because he drank too much, looking much older than 51...

Believe me, Andy ! He was not guilty, and loved you so much !

My name is Jane, and I would be so pleased to exchange letters with you. I'm so sorry love, I can hardly speak French now, but I will learn ! For you, love.

I will think of you tomorrow, during the ceremony and burial of my dear, dear Andrew...

*I will picture you by my side, for this last farewell to my little brother. For this farewell to my little Andrew. (That's what "Andy" means, love)
With all my love,*

*Jane Pallister
26 Park Street
London
Lambeth*

[Traduction :

Cher Andy,

Tu ne me connais pas, mais moi, j'ai beaucoup entendu parler de toi. Beaucoup !... Ton père était mon frère, et hier, il nous a quittés...

Mon cœur saigne...

Je suis sa sœur aînée. Nous avons grandi ensemble jusqu'à ses vingt-sept ans, lorsqu'il partit vivre en France, en 1964.

Si je ne me trompe pas, ce sera ton âge dans quelques années, n'est-ce pas?

J'espère que la vie t'a donné tout ce dont tu avais besoin, toi qui as grandi sans père. Lui qui t'aimait tellement, mais ne pouvait pas te voir, menacé d'aller en prison s'il essayait de le faire. Tu es un "Pallister", comme moi, mais ta mère est allée jusqu'à reprendre son nom de jeune fille, et à t'enlever celui de ton père.

Crois-moi, Andy, ton père était une personne douce, incapable de faire du mal aux autres. Vraiment !

Il s'est défendu, mais le témoignage d'une voisine, une vieille dame, l'a accusé. C'est elle que le juge a cru, pas lui, et il lui a interdit de te revoir.

Lui qui avait prévu de revenir te chercher... Tu devais vivre avec nous, ici, le sais tu? Loin de cette affreuse femme... Il avait planifié ça, Andy, vraiment, crois-moi !

Il n'a jamais pu frapper ta mère, c'est impossible !

C'est en sa mémoire que je t'écris aujourd'hui, car tu ne dois pas garder un mauvais (et mensonger !) souvenir de mon cher Andrew !

Quand il est revenu vivre avec moi, et a emménagé dans la maison de famille que mes parents m'avaient léguée, il s'est mis à fumer et à boire, beaucoup...

Toute cette affaire l'avait brisé, et tu lui manquais tellement ! Il avait l'âme d'un artiste. Il était beaucoup trop sensible pour ce monde... Toujours plongé dans ses rêveries...

Du jour au lendemain, il n'a plus écrit une seule ligne, lui qui avait écrit des livres de grande qualité. Il les écrivait uniquement en anglais. Je te les enverrai mon chéri, lorsque tu m'auras répondu ! Tu ne les trouveras pas dans ton pays, où ses livres n'ont jamais été traduits.

Et hier, il nous a quittés à cause de ses abus d'alcool. Il faisait bien plus vieux que ses cinquante et un ans...

Crois-moi, Andy !

Je m'appelle Jane, et je serai tellement ravie d'avoir une correspondance avec toi. Pardonne-moi mon chéri, je ne parle que très peu français, mais j'apprendrai, pour toi mon chéri !

Je penserai fort à toi demain, pendant la cérémonie et la mise en terre de mon cher Andrew...

Je t'imaginerai à mes côtés, pour ce dernier adieu à mon petit-frère et à ton père, mon "petit Andrew". (C'est-ce que veut dire ton prénom « Andy », mon chéri)

Avec tout mon amour,

*Jane Pallister
26 Park Street
Londres
Quartier de LAMBETH*

Rodrigue se tient maintenant debout derrière Andy et lit la lettre par-dessus son épaule. Il passe son bras autour de son cou pour le soutenir.

Tiens bon ! Je suis là ! Semble-t-il lui dire par sa présence.

Andy ne peut quitter la lettre des yeux... La tient dans ses mains grandes ouvertes, posée sur ses genoux. Josiane lui dit soudain d'une voix forte et aiguë :

- Il y avait aussi un mot pour moi à l'intérieur de l'enveloppe. En mauvais français ! Dit-elle d'un air de dégoût, plissant le nez. Cette femme me disait que ton père est mort et que cette lettre est pour toi, dit-elle d'un air froid, en montrant la lettre de la main. Je ne parle pas l'anglais, je n'y ai rien compris. Qu'est-ce qu'elle raconte ?

- Racontait... La corrige-t-il, parlant d'une voix sourde.

- Quoi ?

Sa mère se penche vers lui pour mieux l'entendre.

- *Racontait !* Lui crie-t-il en plein visage, la faisant reculer brutalement. *Cette lettre a vingt-cinq ans !* Crie-t-il en la montrant de la main. J'avais quinze ans à l'époque ! Pourquoi tu ne me l'as pas donnée ?

Josiane hausse les épaules. Lui répond :

- Et pour quoi faire ? Tu ne parlais pas anglais non plus, de toute façon ! Et puis, j'étais là, *moi*, tu n'avais pas besoin d'elle ni d'être au courant pour ton père !

Rodrigue se tient debout derrière Andy, horrifié. Part soudain vers la maison d'un pas vif.

- Et ton père était un monstre, je te rappelle ! Ajoute-t-elle d'une voix de tragédienne. Il me frappait souvent ! Lui crie-t-elle plaintivement.

Josiane a changé de visage en une seconde et a pris les traits d'un masque tragique grec.

Mais sans larmes, comme toujours.

- J'ai toujours été là, moi ! Pourquoi tu veux savoir qui il était ?

Elle s'accroche à la chemise d'Andy qui ne répond plus, les lèvres serrées. En état de choc.

Moi qui la suppliais pour apprendre l'anglais... Je comprends mieux. Et, maintenant, elle se justifie de ne pas m'avoir donné la lettre parce que je ne le parlais pas... J'étouffe...

- Ton père a fait du mal à ta petite maman ! S'écrit-elle piteusement, cherchant à attraper son regard. C'est tout ce que tu dois savoir sur lui ! Conclut-elle, d'une voix larmoyante. Ne m'en fais pas, du mal, toi ! Ne sois pas le digne fils de ton père ! Finit-elle par lui dire, le regard dur.

Andy ferme les yeux, sert les poings. Le contact des mains de sa mère lui est insupportable.

Il revoit la scène enfouie dans sa mémoire, que Carla lui permet de faire remonter à sa conscience, lors de leur première séance. Il revoit les yeux de cet homme, ses gestes protecteurs et aimants envers lui.

Puis il revoit le regard fou de sa mère. Comment elle déchira son chemisier avant de sortir de chez eux, en appelant à l'aide.

C'était donc ça... Elle s'est rendue chez la voisine de palier, pour se chercher un faux témoin...

Il revoit les gestes possessifs de sa mère envers lui.

Dans le jardin, Andy la regarde sans expression et s'éloigne d'un pas mécanique, les bras tendus le long de son corps. Les poings serrés, blancs. Il marche en automate vers la cuisine.

Sa mère le suit dans le sentier tout en se plaignant d'être incomprise, une fois de plus. *Et par son propre fils en plus ! Mais quel destin !... Pourquoi? Pourquoi une vie si dure?...*

- Tu es bien comme ton père ! Lui lance-t-elle dans le dos, traîtreusement, voyant qu'il ne répond pas à son manège.

Alors il s'arrête, fait volte-face et la regarde froidement.

Mais qui est cette femme? Pourquoi se permet-elle encore, à mon âge, de me traiter ainsi? De quel droit?

De quel droit ?!

Il revoit soudain le regard aimant de son père, et devient fou.

Il marche droit sur elle, les poings en avant. Apeurée, Josiane lève les mains devant son visage pour se protéger, et appelle au secours.

Rodrigue sort en courant de la cuisine, rattrape Andy en chemin. L'arrête en le retenant par le bras.

- Laisse tomber, lui dit-il. Viens avec moi dans la maison. Viens... Lui dit-il avec autorité en l'entraînant avec lui. Ne fais pas de bêtises ! Elle ne le mérite pas. Tu seras fautif. Retiens-toi, et viens ! *Allez !*

Et en automate, Andy fait demi-tour et le suit. Il ne ressent plus rien. Rien qu'un grand vide... Marche avec lui vers la cuisine.

Yvonne est sur le pas de la porte, la mine défaite d'avoir été réveillée en sursaut, et essaie d'entourer sa grande poitrine de ses petits bras à elle. Met sa tête contre lui.

- Ça va aller, mon doux, ça va aller... Viens t'asseoir... Lui dit-elle en le prenant doucement par la main, pour le guider.

Le corps d'Andy est raide. Il est en état de choc.

Elle l'aide à s'asseoir, lui masse la nuque. Rodrigue les rejoint.

- Elle ne dira rien, leur annonce-t-il. Elle refuse totalement de parler de ton père.

Puis il s'assoit à table, à côté d'Andy. Dépit. Gratte du bout du doigt le bois de la table en secouant la tête.

- Mon Dieu, Andy, je n'aurais jamais imaginé... Cette femme c'est ...

Il prend soudain le visage d'Andy entre ses mains, sursaute au regard d'acier qu'il y rencontre. Le gifle soudain, désespéré.

- Oh ! Lui crie-t-il au visage, paniqué. Reviens parmi nous ! *Reviens ! Allez mon vieux !* Lui dit-il comme un entraîneur face à son boxer sonné par le round précédent.

Josiane apparaît sur le seuil de la porte. Son visage tragiquement déformé par la souffrance.

Yvonne se transforme alors en véritable lionne.

Elle lui jette à la figure son manteau, son « canevas de misère ».

- Rodrigue ! Va chercher sa valise là-haut ! Tout de suite ! Dit-elle d'un ton autoritaire.

Rodrigue s'exécute en courant.

Andy ne se rend compte de rien, ne regarde personne. Il est plongé dans ses pensées.

Andrew... Papa... Il est mort... Jane... Oh mon Dieu, vingt-cinq ans déjà... C'est trop tard... C'est trop tard !... Elle doit être morte elle aussi...

Puis il calcule :

Vingt-sept ans en 1964. Vingt-sept ans en 1964... Il est donc né en 1937. Oui c'est ça. Oui... Moi je suis né en mars 1973. L'année où mon père a dû quitter la France. 1973... Oh, papa...

Il pleure maintenant, la tête entre ses mains.

Mon père avait trente-cinq ans quand je suis né. Je suis à peine plus vieux que lui maintenant. Quatre ans de plus seulement... A trente-cinq ans il avait déjà publié des romans... Il faut que je les lise ! Comme ça je saurai qui il était grâce à eux ! Oui !

Et peut-être que Jane est encore vivante ! Il faut que je la voie ! Il faut que je la voie !

Maintenant !

Andy se lève. Ne reconnaît pas la cuisine. Ne comprend pas où il se trouve.

Voit Yvonne plantée devant sa mère, lui criant dessus tout en faisant barrage avec son corps. L'empêchant d'entrer dans la maison. Il la voit la mettre dehors, sans comprendre ce qui se passe.

J'ai mal à la tête...

Rodrigue, silencieux, porte les affaires de Josiane dans ses bras, le visage impassible. Il ne la regarde pas malgré le secours qu'elle lui demande, en s'accrochant désespérément à son bras. Elle fait un geste à Andy, qui ne lui répond pas. Lui parle. Mais il ne comprend pas, n'entend rien, voit juste ses lèvres bouger.

Et reste planté là, dans la cuisine, sonné. Se frottant les tempes en grimaçant.

Rodrigue prend alors Josiane par le bras et l'entraîne sans ménagement avec lui, dehors. Puis revient seul.

Oui. Qu'elle parte. qu'elle parte ! Je veux du silence.

Là... C'est mieux comme ça...

Josiane est enfin repartie. Il est à peine 16h.

Tous trois sont debout dans la cuisine, à bout de souffle. A bout de nerfs. Épuisés.

Rodrigue leur sert une bière qu'ils boivent ensemble, assis à la table de cuisine.

Yvonne ne lâche plus la main d'Andy, posée sur la table. La lui caresse du pouce tout en la tenant fermement.

- On est là, on est là, lui répète-elle, inlassablement, le regardant d'un air inquiet.

Rodrigue prend la parole :

- Andy ! La journée est loin d'être terminée. On va faire des recherches ensemble, d'accord?

Andy ne réagit pas. En état de choc.

- On va essayer de savoir si Jane est toujours vivante, d'accord? Insiste-t-il. Il ajoute sa main à celle d'Yvonne, sur la sienne. Ses yeux se plantent dans les siens.

- Il faut qu'elle soit vivante... Il faut qu'elle soit vivante... Andy ne sait que répéter cela, d'une voix cassée.

- Allez ! On va faire ça tous les deux, *maintenant !*

Rodrigue prend la lettre qu'Andy tient dans sa main, un peu froissée, sans s'en rendre compte.

- On a une adresse ! On va la retrouver, tu verras ! Lui dit-il en la brandissant.

Puis il va chercher son ordinateur portable, et commence à y pianoter.

XVIII
Le même jour
Dimanche 27 mai
A Madrid

C'est dimanche, et Madrid est bien plus calme qu'en semaine.

Carla s'est couchée tard la veille, suite à leur soirée en compagnie de la troupe de Lidon, au tablao *Casa Patas*.

À 11h, elle se dirige vers le marché du Rastro.

Elle a mis trop d'énergie dans sa danse, ces deux derniers jours. Son corps est douloureux...

Marchant lentement, elle le remet en route, doucement. Puis, au *Rastro*, elle se trouve de nouveaux vêtements très féminins, en appliquant les enseignements d'Anna, et voit de suite, dans le grand miroir du stand d'une vendeuse, combien une robe rouge sans manches aux ourlets brodés lui va à merveille. Elle la garde sur elle, et achète une *mantilla* en dentelle noire qu'elle offrira à Yvonne : elle n'a pu s'empêcher de porter celle qu'elle lui a achetée, dimanche dernier...

À 14h, elle retourne dans la cafétéria où elle fit la découverte des *patatas bravas* dimanche dernier, et en commande de nouveau. Elle adore ces pommes de terre à la sauce épicée qu'elle n'a pas retrouvées au menu, dans son quartier. Il faut venir dans cet ancien quartier de Madrid pour en manger.

Carla a fait des recherches et a découvert que ce marché du Rastro est ancien, et a lieu chaque dimanche depuis huit siècles. Le « rastro » était un lieu où se trouvaient anciennement les tanneries, proches de l'abattoir. Pendant le transfert du bétail jusqu'à ces tanneries, une trace de sang restait au sol, appelée : « Rastro de sangre », ce qui donna le nom du marché.

Que ce marché est ancien !

Soudain, son portable sonne, posé sur la table de la cafétéria.

C'est Manuel qui la cherche. Il dormait encore ce matin lorsqu'elle est partie.

- Où es-tu, guapa? Lui demande-t-il.

Ses mots sont enjoués et lui rappellent le Manuel qu'elle a connu au cirque, en France, il y a deux ans. Celui qui ne cessait de plaisanter. Mais ici, à Madrid, son ton n'est plus le même, et elle sent bien qu'il se force à être ainsi avec elle maintenant. Il a mûri, il est devenu plus sérieux. Ces deux semaines passées à se produire sur scène et à répéter l'après-midi, pour monter le répertoire des compositions d'Anna, l'ont métamorphosé.

- Je suis dans une cafétéria, en bas de la rue du *Rastro*, lui répond-elle.

- C'est quoi ces bruits aigus derrière toi? Lui demande-t-il .

- Les machines à sous, lui répond-elle en jetant un regard aux deux hommes qui tirent la manette vers eux, regardant ensuite les trois rouleaux défiler puis s'arrêter sur des symboles, pendant que la machine bipe et buzze.

- Alors je t'y rejoins dans vingt minutes ! Lui annonce Manuel. Envoie-moi l'adresse par texto et je mangerai au même endroit que toi !

Carla acquiesce, et raccroche.

Son cahier posé sur la table, elle se met à écrire les événements de ces trois derniers jours en l'attendant.

Elle a à peine terminé, lorsque Manuel la rejoint, à 14h45.

Ses cheveux ont poussé et le rendent encore plus beau qu'avant. Ils forment une masse épaisse et désinvolte autour de son beau visage. *Ça lui va bien.*

Il porte une veste en jeans que Carla ne reconnaît pas.

- Je viens de l'acheter au marché, dit-il en l'embrassant sur la joue.

Puis il se relève et pose devant elle, le menton vers le haut, la laisse l'admirer.

- Pas mal, hein?

- Oui, pas mal du tout ! Confirme Carla, en fermant son cahier devant elle.

Il part alors vers le bar en chantonnant, prenant le menu plastifié et grasseyé au passage. Il passe sa commande en montrant du doigt Carla, au serveur, et revient s'asseoir face à elle.

La table est en bois, rayé par les années et les coups de fourchettes et de couteaux. Manuel la tapote du bout des doigts, fait une grimace à Carla pour la faire rire. Tous deux se sourient.

Mais leur gaieté s'éteint vite. Ils sont fatigués par leur rythme de vie ici, et savent qu'ils ont des choses à se dire. *Maintenant.*

Le serveur apporte la commande de Manuel : une *tortilla* ⁽¹⁾, une bière et une assiette de frites. Carla en profite pour commander un café au lait et une part de la tarte du jour.

Manuel mange vite, il est affamé. Carla joue du bout de sa fourchette avec sa tarte aux fraises, et boit son café au lait à petites gorgées tout en le regardant manger. Elle a toujours aimé le regarder. Parce qu'il est beau, mais aussi parce que chacun de ses traits s'anime lorsqu'il parle ou mange. Ses yeux ne sont jamais immobiles, pleins de malices. Chacun de ses gestes est *vif* et montre sa grande envie de vivre. Puis, il repousse les assiettes vides devant lui, et commande la même chose que Carla. Le serveur revient et pose un café et une part de tarte devant lui.

Ils vont pouvoir être en tête-à-tête maintenant. Tous deux s'en rendent compte et échangent un long regard.

Manuel prend la tasse dans ses mains, pose ses coudes sur la table et souffle inutilement sur son café au lait. Il regarde le contenu de sa tasse puis Carla, alternativement. Il n'ose pas se lancer.

Elle décide de l'aider.

- Dime Manuel. *Dime !* ⁽²⁾ Je sens bien qu'il se passe quelque chose. Vas-y, je suis prête à t'écouter.

Il inspire bruyamment et souffle fortement sur son café, puis le repose sur la table, sans le boire.

- Je vais rester *ici*, à Madrid... Lui annonce-t-il les yeux baissés.

Elle s'attendait à tout, *mais pas à ça !* Elle en laisse tomber sa tasse dont le contenu se répand sur sa part de tarte et son cahier fermé un peu plus loin. Le serveur accourt, un torchon à la main.

Elle le laisse réparer les dégâts en se reculant un peu, puis lui indique de la main de lui ramener un autre café seulement. Tant pis pour la tarte. De toute façon elle n'a plus faim...

Le serveur hoche la tête et s'éloigne.

Elle pose ses mains bien à plat sur la table. Attend. Se force à prendre de grandes respirations car elle sent la panique la submerger. Son regard parcourt les rayures de la table. Ça l'apaise.

- Vale... A-t-elle enfin la force de répondre à Manuel. ⁽³⁾

- J'ai été repéré ici, Carla. On m'a fait une offre que je ne peux pas refuser. Elle ne se présentera pas une deuxième fois, se justifie-t-il.

Elle lève les yeux, lui demande :

- Alvaro Dominguez?

- Si... Manuel hoche la tête. Anna a signé un contrat avec lui et il va la produire, explique-t-il. Elle m'a engagé comme guitariste.

Elle avance sa main vers celle de Manuel, la lui prend. Elle sait qu'il a toujours voulu être sur les routes. *C'est chose faite, elle est heureuse pour lui.*

Le serveur pose la nouvelle tasse de café au lait sur la table, à côté de leurs mains posées l'une sur l'autre.

- Et ça s'est décidé quand? Lui demande-t-elle, le regardant dans les yeux.

- Vendredi après-midi... On a vu Alvaro. On lui a fait écouter les huit chansons qu'on a réussi à mettre en place. Et il nous a parlé du contrat.

(1) Plat très courant en Espagne ; une omelette, souvent aux pommes de terre.

(2) Dis-moi !

(3) D'accord, très bien

Carla hoche la tête et lui sourit. Ses traits sont tirés, et son teint est pâle malgré le soleil de Madrid.

- Astrid et Elena m'ont appris qui est cet homme, lui dit-elle. C'est bien pour toi. Tu vas voir du pays, Manuel.

Il entoure les mains de Carla des siennes. Se penche et y pose son front brûlant.

Elle ferme les yeux. Se sent vidée.

Dormir... Et rien d'autre. Et par le sommeil, se dire qu'on en finit avec le mal de cœur et les mille chocs naturels de la chair: C'est un dénouement à souhaiter à genoux... Ces mots de Shakespeare lui reviennent en tête, lui dont la grande connaissance de l'âme humaine l'aide souvent à sortir de situations douloureuses.

Elle ouvre les yeux. Manuel la regarde, le visage inquiet.

- Carla ?... Lui demande-t-il en serrant fort sa main. Tu aimerais rester ici? Avec nous?

Elle se mord la lèvre. Imagine ce que ce serait.

Elle prendrait régulièrement des cours de danse... Oui, ça lui plaît !

Mais avec quel argent? Elle doit gagner sa vie... Cette tournée a été exceptionnelle. Elle sait, par Elena et les autres, combien les places sont chères, sur scène, dans le monde du flamenco.

Et puis, elle verrait à peine Manuel... Il serait occupé au quotidien par son nouveau travail. Elle serait seule ici, à se battre au quotidien...

Elle pense alors à ce qu'elle a créé ces deux dernières années, en France. A son cabinet de magnétiseur qui marche très bien, et a pris très rapidement. A Niña qui l'attend. A sa maison en pierre qu'elle adore. A la campagne de la Bourgogne qui lui est chère... Aux gens qu'elle y a rencontrés...

Son cœur se serre à l'idée d'abandonner tout ça... Elle réalise qu'elle n'en a pas envie. *Niña ne tiendrait pas ici, à Madrid. Elle est sauvage et a besoin de la nature. Comme elle.*

Madrid lui plaît. Paris lui a plu aussi. *Mais c'est à la campagne, dans son silence, sa beauté et sa simplicité, qu'elle s'est enfin trouvée, et qu'elle se sent bien. C'est là qu'elle est dans son élément.*

Manuel attend, en lui caressant la main. Elle voit à l'expression de son visage qu'il sait déjà...

Elle secoue la tête doucement, pour lui dire qu'elle ne restera pas. Non... Puis elle prend sa tasse de café au lait, devenu froid. Y trempe à peine les lèvres, et la pose de nouveau.

Tous deux se regardent. Leur cœur est triste. C'est ici que leurs chemins vont se séparer, dans à peine sept jours...

- Tu te souviens du stage de Magdalena, au cirque? Lui demande Carla d'une petite voix.

Il hoche la tête. S'essuie les yeux du dos de la main.

- On n'aura pas réussi à faire plus que deux ans finalement, hein ! Dit-elle un peu ironique.

Puis elle regarde son poignet, là où Manuel l'embrassa pour la première fois, après l'avoir vue danser sur scène avec le groupe de Magdalena. Elle lui rappelle les mots qu'il lui dit alors :

- « A la vie, à la mort ! »...

Elle hausse les épaules, fataliste...

Les mots ont un sens au moment où on les prononce. Mais rien n'est éternel...

- Tu me manqueras, Manuel...

Il se lève. Se jette à ses genoux et cache son visage contre ses cuisses.

Les machines à sous se taisent. Le serveur suspend son geste à la table voisine. Tout le monde se tait autour d'eux, et les regarde.

Mais, eux, ne se rendent compte de rien.

Carla a fermé les yeux, son menton posé contre sa poitrine. Ses larmes tombent sur la tête de Manuel.

- Mon grand gosse... Lui murmure-t-elle. Tu feras attention à toi, hein? Sois prudent avec cette nouvelle aventure : Anna et Alvaro sont ensemble, mais *toi*, tu ne seras pas indispensable. Deviens-le ! Travaille beaucoup, Manuel !

Elle lui caresse la tête doucement, les yeux toujours fermés. Ajoute, d'une petite voix :

- Anna peut te remplacer par le premier guitariste croisé en chemin, qui sera meilleur ou plus beau que toi, tu le sais. Elle fera ce qu'il faut pour sa carrière, et c'est normal. Alors, *sois prudent !*

Elle ouvre les yeux et le regarde. Le visage de Manuel est toujours caché contre ses cuisses.

- Et si un jour tu as besoin de mon aide, je serai toujours là. Tu resteras mon premier amour, Manuel... Le plus grand... Tu m'auras permis de croire à nouveau en la vie, et de me mettre sérieusement au flamenco.

Elle se tait un instant, le sourire aux lèvres. Lui caresse doucement les cheveux. Une larme coule lentement sur sa joue.

- Merci pour tout ça, Manuel. Merci !

Il lui embrasse longuement la main, pleure lui aussi.

- J'ai l'impression de t'abandonner... *C'est horrible !* Marmonne-t-il.

Carla l'attrape par le menton, et relève sa tête vers elle. Il a le visage défait. C'est la première fois qu'elle le voit pleurer.

Elle se penche vers lui et lui embrasse les lèvres en un léger baiser.

- Je t'aimerai toujours, Manuel. Mais tu sais que, toi et moi, on n'aurait rien pu construire ensemble... Lui dit-elle doucement. On est trop différents, tu le sais bien...

Manuel secoue la tête, refuse de l'accepter.

- On n'a pas les mêmes rêves, toi et moi, tu le sais. N'est-ce pas? Ajoute-t-elle, comme si elle parlait à un petit enfant.

Il se lève et s'assoit à côté d'elle. Il la prend dans ses bras et lui embrasse les cheveux.

- Guapa mía... On s'appellera souvent, hein? ⁽⁴⁾

Elle hoche la tête avec force, et lui caresse le bras de sa main gauche.

Elle ne dit rien mais le connaît bien. Une fois de plus, il s'engage par des mots auxquels il croit fermement. Mais la réalité est qu'une fois pris dans son nouveau rythme, tout à sa gloire, il se lancera corps et âme dans cette nouvelle aventure. Comme il l'a toujours fait. Et oubliera tout le reste. *Tout.* Même elle.

Asì es... ⁽⁵⁾

C'est ainsi qu'il se lança dans leur histoire, deux ans plus tôt, et c'est ce qui le rend beau aux yeux de Carla. Cette façon de vivre et de ressentir les choses au maximum. A tout moment.

Asì es...

Bras-dessus, bras-dessous, tous deux reprennent le chemin de l'hôtel afin de passer ensemble cette fin de journée.

À se serrer dans les bras l'un de l'autre, pour se rassurer.

À imaginer l'avenir de l'autre en riant, les larmes aux yeux.

- Embrasse fort Niña pour moi, d'accord? Lui demande Manuel. Et sauve-moi aux yeux de Paco ; il pensera que je l'ai trahi... Lui dit-il d'une voix d'enfant coupable.

Carla sourit. Reconnaît bien là son grand gosse. Celui qui a peur de blesser, et surtout, de *déplaire.*

Mais la vie est ainsi faite. On ne sait jamais ce qui va se présenter. Et il ne faut rien laisser passer. Il faut saisir toutes les chances.

Pas vrai?

(4) Ma belle...

(5) C'est comme ça...

XIX
Deux jours plus tard
Mardi 29 mai
En Bourgogne

Il est 15h. Assis dans le salon d'Yvonne, Andy est tiraillé de tous côtés. Il ne sait plus ce qu'il ressent.

Il est inquiet et voudrait enfin réussir à joindre Carla.

Dimanche, après le départ précipité de sa mère, il réalisa qu'avec Carla, il venait de rencontrer une femme *digne* d'être aimée, et qu'il avait tout gâché. Il décida alors de se méfier de l'alcool, qui détend mais fait faire des choses que l'on ne veut pas faire...

Vendredi, la lettre de Carla l'a ému. Il l'a toujours sur lui, pliée en deux dans son portefeuille, à côté de celle de Jane, et la relit régulièrement.

Après le départ de sa mère, dimanche, il a essayé de la joindre, pour lui parler. Mais il tomba à chaque fois sur son répondeur. Il lui laissa plusieurs longs messages, allant jusqu'au maximum du temps autorisé par le répondeur, se faisant couper la parole.

Il s'y excuse, encore et encore, lui disant que son histoire avec Cassandra fut très courte. Juste une parenthèse dans leurs vies, à tous les deux. Que cette aventure lui a permis de comprendre à quel point il la veut, *elle*.

Fais-moi confiance, s'il te plaît...

Lui demande-t-il, dans un troisième et dernier message, ce jour-là.

Je te montrerai que tu avais raison de le faire, Carla. La semaine dernière, j'ai dérapé parce que j'ai été faible. J'ai pensé que c'était fini entre nous, à cause de ton long silence. C'était insupportable.

Je ne m'attendais pas à recevoir ta lettre.

J'étais sûr que tu avais tiré un trait sur moi. Que, là-bas tu t'étais rapprochée de Manuel au point de ne plus être intéressée par moi.

Dès ton départ, j'ai eu mal au cœur, au corps. Ça me tirait de partout. J'ai trouvé refuge dans l'écriture.

Ha oui, je n'ai pas encore eu l'occasion de t'en parler !

Ajoute-t-il en secouant la tête, le téléphone contre son oreille.

Mais le lendemain de ton départ, j'ai commencé à écrire un roman. Je sais, c'est complètement fou !... C'est grâce à tes soins qui ont changé ma vie, mais aussi à cause de la souffrance de t'avoir loin de moi. Ça a réveillé quelque chose en moi.

Et puis j'avais tellement mal de croire que je n'avais plus aucune chance avec toi, que j'ai eu la faiblesse de chercher du réconfort dans le vin, et dans les bras de Cassandra.

J'espère que tu me pardonneras...

Je ne suis pas aussi fort qu'il le faudrait, Et maintenant, j'ai honte de tout ça.

Je t'en prie, dis-moi comment tu vas ! Je m'inquiète pour toi.

Appelle-moi s'il te plaît.

Appelle-moi...

Mais, depuis deux jours, depuis dimanche, Carla ne lui répond pas. Il tombe toujours sur son répondeur, et ne laisse plus de message maintenant. Désespéré...

La veille, lundi, Andy retourna travailler chez André, la peur au ventre à l'idée d'y revoir Cassandra.

Tous deux communiquèrent par messages écrits pendant le week-end, mais chacun d'eux veilla à rester sobre dans les mots qu'il utilisa. Ne firent aucune allusion à la grande intimité qu'ils eurent, deux jours de suite...

Andy lui raconta quelques anecdotes du séjour de sa mère, et ils en plaisantèrent beaucoup. Cassandra adora l'histoire du canevan et du bouquet de fleurs artificielles. Ainsi que les réponses d'Yvonne à Josiane.

Le dimanche, elle ne lui répondit que tardivement, en un seul message :

Désolée, j'étais avec les deux frères ! Ils m'ont invitée à la pêche, et c'était GENIAL ! Tu as déjà pêché, toi ? À demain, Trésor !

Et au travail, lundi matin, elle se comporta comme d'habitude avec lui et les autres. Il en fut soulagé, même si, dans le fond, une partie de lui se demanda s'il ne passait pas à côté de quelque chose... Cette Cassandra, elle avait vraiment quelque chose de particulier...

Assis sur le canapé, Andy ferme les yeux et se remémore leur pause commune à 10h, hier matin :

Andy l'entraîna un peu à l'écart et lui demanda :

- Cassandra, tu vas bien ?

Elle hochait la tête et, pendue à son cou, sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue. Ses yeux brillaient de coquetterie, comme toujours.

- Cassandra, je...

Elle ne le laissa pas continuer. Plaqua sa main contre sa bouche, prête à le gronder du regard.

- Shhh... Lui dit-elle du bout des lèvres. Qu'est-ce que tu vas dire, hein ? Tu ne vas pas me demander en mariage, quand même !

Mais quel personnage, cette Cassandra ! Se dit-il, interloqué. Il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Elle rit avec lui, plaqua son corps contre le sien, ses bras autour de son torse. Puis elle lui demanda d'une petite voix, un peu boudeuse :

- Quoi... Tu regrettes ?

- Bien sûr que non, Cassandra !

Elle releva les yeux, son menton posé contre sa poitrine.

- Tu veux recommencer alors ? C'est ça ? Lui proposa-t-elle d'un air coquin.

Il éclata de rire et la serra dans ses bras. *Elle était vraiment impossible !*

- Bon, tant mieux ! Lui répondit-elle, un peu gênée. Parce que hier, je crois que je suis tombée amoureuse... Lui confia-t-elle, le visage un peu de profil, le regardant de côté.

Il s'assit, la prit sur ses genoux, et la tint précieusement serré contre lui.

- Et de qui, ma toute belle ? Lui demanda-t-il en jouant avec une mèche de ses longs cheveux auburn.

Elle hésita. Commença par se défendre vivement, parlant fort, faisant la moue :

- Tu sais, d'abord, je veux te dire qu'il n'est pas aussi bête qu'il veut le faire croire !

Puis elle se tut de nouveau.

- Mais qui ? De qui tu parles ? Lui demanda Andy, impatient de savoir.

- De Bruno... Lui répondit-elle, en regardant à ses pieds et en se mordant la lèvre, jouant avec le bout de sa chaussure.

Bruno, c'est le cadet des deux frères. Celui qui les a tous fait rire en marchant sur les mains, au barbecue que lui et son frère organisèrent le premier mai.

Cassandra se serre un peu plus contre lui, et lui raconte :

- Tu le sais, il suit toujours son frère dans les bêtises ! Lui expliqua-t-elle. Mais hier, on est allés à la pêche, tous les trois. On était tranquilles, assis côte à côte. Pour ne pas effrayer les poissons, on doit être silencieux. Tu le savais ? Hé bien, ils savent l'être ! Puis son frère a eu envie de faire la sieste et s'est couché derrière nous, dans l'herbe. Alors, Bruno et moi, pendant que David dormait, on a

surveillé les lignes. Il fallait qu'on le réveille si ça mordait. J'avais envie d'en savoir plus sur lui, alors j'ai improvisé un jeu : j'ai pris mon petit carnet, et on a commencé à se faire une conversation silencieuse, à l'écrit.

Elle le regarda, fière de son invention. Andy hocha la tête pour l'encourager à continuer.

- On se passait le carnet, l'un à l'autre. Tu sais, c'est une expérience géniale ! On se permet de dire des choses qu'on n'oserait pas d'habitude, à l'oral.

Oui, il comprend. Carla a choisi d'écrire une lettre pour lui dire les choses, elle aussi.

- Et bien on s'est raconté des choses très personnelles, continue Cassandra. Lui et son frère n'ont appris l'existence de l'autre qu'à leur majorité ! Tu te rends compte ? On les a retirés très tôt à leurs parents, qui buvaient comme des trous, et qui leur donnaient des biberons de vin coupé à l'eau. Non mais, *tu imagines?* Lui demanda-t-elle en se repositionnant sur ses genoux, pour se mettre bien face à lui.

Andy fronça le nez...

- David n'a qu'un an de plus que Bruno et ne se souvenait donc pas de son frère. Il a grandi dans un orphelinat, et Bruno dans une famille d'accueil. David n'a jamais pu être adopté, il était beaucoup trop turbulent... Mais c'est peut-être les biberons d'alcool qu'il a eu de ses parents ! Tenta-t-elle de justifier, les mains en l'air. Bruno lui, les a à peine connus. À trois mois, une assistante sociale est venue les chercher, alertée par leurs voisins. Quand Bruno a eu dix-huit ans, David a appris l'existence de ce petit frère et a repris contact avec lui immédiatement. Il travaillait alors chez un ferrailleur depuis deux ans, et a proposé à Bruno de venir y vivre avec lui. Ils n'ont pas hésité, et depuis ils sont incapables de se séparer.

Elle leva la tête vers lui, attendrie.

- C'est beau, hein?

Andy lui embrassa le front.

- Très !

- Arrête ! Tu me donnes chaud... Lui dit-elle en s'éventant, provocante.

Tous deux éclatèrent de rire. *Elle n'en manquait vraiment pas une !*

Puis ils reprirent le travail et, à 13h, au moment de rentrer chez eux, Cassandra lui fait signe au revoir et s'éloigna avec Bruno, main dans la main. Son panier de pique-nique, à la main et sa couverture écossaise sur l'épaule...

Ce jour, à 13h, Andy demanda à André, son patron, s'il pouvait lui parler en privé C'est important. Il lui dit :

- André, je voudrais te remercier infiniment pour ce travail et pour m'avoir donné une chance alors que je n'avais pas le profil. Mais je voulais te dire que, jeudi, ce sera mon dernier jour. Je vais devoir partir...

André, impulsif, devint nerveux. Il ne s'y attendait pas du tout.

- Mais pourquoi Andy ? T'es pas bien avec nous ?

- Attends ! L'interrompit Andy d'un geste de la main. Je sais que tu es surpris, mais moi non plus, je ne pensais pas devoir arrêter... Ce week-end, il m'est arrivé quelque chose d'important qui fait que je dois quitter la Bourgogne vendredi, et que je ne sais pas si je pars une semaine ou plus longtemps. Je ne peux pas attendre la fin de la saison dans cinq mois pour le faire, pardonne-moi, mais mon départ est urgent. Lui dit-il en posant sa main sur son épaule. Je dois aller à Londres au plus vite, pour y voir la sœur de mon père. C'est une vieille dame que je dois absolument rencontrer.

André haussa les épaules.

- Tu te moques de moi ou quoi ? C'est quoi cette histoire ? Si tu veux arrêter de travailler, tu le dis et c'est tout. Tu n'as pas à te justifier !

- Merci André, merci beaucoup ! C'est trop long à t'expliquer maintenant, mais dimanche, j'ai appris que mon père, que je n'ai jamais connu, ne m'avait finalement pas abandonné !

André hocha la tête, lui tapota l'épaule en lui souriant :

- Ah, c'est bien ça, mon gars !

Andy lui sourit. *André lui manquera...*

- Mon père dut partir quand j'avais quelques mois, et il est mort en 1988, quand j'avais quinze ans. Je viens juste de l'apprendre, lui confia-t-il, encore bouleversé.

Il fit une pause, regardant le sol tout en se cachant les yeux un instant. André, protecteur, lui posa la main sur la nuque et attendit.

- Mais sa sœur est vivante ! S'exclama Andy, relevant la tête, les yeux brillants. Tu te rends compte ? J'ai appris son existence dimanche, par hasard.

Il fit une pause, avala sa salive. Il ne savait plus comment expliquer les choses tant il était excité, et heureux.

- Je l'ai eue au téléphone hier. Il faut *absolument* que j'aille la voir ! C'est une vieille dame... Et je ne peux pas prendre le risque d'attendre cinq mois. Tu comprends ?

André hocha la tête. Attendit la suite, les bras croisés.

- Elle va m'aider à comprendre d'où je viens et qui était mon père et...

Trop ému, il s'emballa et les mots, trop nombreux, sortit de sa bouche de façon incorrecte et incompréhensible. Tous deux éclatèrent de rire. André le prit dans ses bras et lui tapota fortement le dos.

- C'est pas grave mon gars ! Le rassura-t-il. C'est bien ce qui t'arrive ! Je remettrai mon affiche au marché de samedi, t'inquiètes pas !

Tous deux se serrèrent la main.

- Et passe nous voir à ton retour, d'accord? On mangera tous ensemble ! T'en auras bien besoin après avoir mangé chez les anglais, mon pauvre...

Et Andy put rentrer chez Yvonne, le cœur léger. Ce point-là était réglé, il était libre maintenant de partir à Londres !

À Londres...

Il est maintenant 15h, et Andy est de retour chez Yvonne depuis 13h30.

Il est dans le jardin avec elle, et lui raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec André.

Quelle chance il a eu d'être compris par lui ! Il n'aurait pas supporté de le décevoir et qu'ils se quittent fâchés.

Car André fait partie de ceux qui lui ont permis de se découvrir et d'avancer sur son chemin en lui donnant la chance d'intégrer son équipe et de pouvoir gagner sa vie...

Andy ne supporte pas les désaccords... Dans sa vie, il a toujours veillé à être droit et fiable. Jusqu'à maintenant, il planifia toujours tout d'avance pour éviter les mauvaises surprises ou les retards. Il veilla toujours à être bien habillé, impeccable. A ne pas dire de choses qui pourraient peiner ou gêner l'autre.

Et cette semaine, il a profondément déçu (et certainement perdu...) Carla...

Il a également coupé les ponts avec sa mère...

Tout ça en trois jours à peine... Lui qui, depuis trente-neuf ans, faisait tout pour être irréprochable !

Il le sent, maintenant, il n'a pas le choix. Il faut qu'il aille à Londres « au plus vite », comme le lui a demandé Jane, lundi, au téléphone.

Jane... À quoi peut-elle bien ressembler? Jane...

Cette tante dont il n'apprit l'existence que dimanche, par la lettre qu'elle lui adressa vingt-cinq ans plus tôt. Elle dut attendre sa réponse, puis abandonner l'espoir de revoir son « petit Andrew »...

Andy secoue la tête. Non...

Elle dut deviner que sa mère ne lui donnerait jamais cette lettre... Elle voulait juste tenter sa chance... Et que faire d'autre de sa part?... Cette lettre, c'était la *seule* possibilité pour elle d'entrer en

contact avec lui. Et si Josiane, la femme de son frère Edward, décidait de faire barrage, elle n'avait pas le choix que de laisser Andy à son destin... Elle n'avait aucun recours possible.

Dimanche, dès le départ de Josiane, Rodrigue commença à faire des recherches en utilisant internet. Andy assis à ses côtés, sortait lentement de son hébétude, maintenant que sa mère était enfin partie et qu'il pouvait se détendre. Entouré des bons soins d'Yvonne, il se laissa chouchouter. Elle lui cuisina un bon petit plat qui l'apaisa et lui redonna de la force.

Pendant ce temps, Rodrigue travailla, très impliqué dans ses recherches. Il trouva le numéro de Jane, que l'heure tardive leur empêcha d'appeler de suite. Il faudrait attendre demain, lundi... Mais Rodrigue ne serait pas là.

Il faudra tout lui raconter, n'est-ce-pas ? Vous m'appellerez juste après, d'accord ?

Et sur Google Maps, tous trois purent voir la rue de Jane : *Park Street*.

Cette rue se trouve dans un ancien quartier de Londres, proche de la Tamise. Pas loin non plus du légendaire théâtre de Shakespeare, le *Globe*. Grâce à internet, Rodrigue, Yvonne et lui, purent ainsi se déplacer dans ce quartier fait d'avenues récentes et de petites rues anciennes, dont celle de Jane. À l'entrée de Park Street, ils trouvèrent un marché surmonté d'une haute structure métallique vert foncé, juste à côté d'une cathédrale : le *Borough Market*. Ancien lui aussi. Émerveillés, ils découvrirent un autre monde et s'y promenèrent.

Mon père a vécu là... Et Jane y vit encore...

Yvonne fut médusée par leur découverte. Comment pouvait-on marcher dans les rues de Londres, rien qu'avec un écran d'ordinateur ?... Rodrigue ne passa pas à côté de l'occasion de la taquiner, et repartit pour Paris très tard, vers 23h, après avoir du lui montrer les endroits qu'elles avaient connus étant petite et qu'elle souhaitait absolument revoir, *maintenant !* Comme une enfant devant un jouet, devant une lanterne magique.

Andy les regarda faire avec tendresse. Régulièrement, Yvonne touchait du doigt l'écran, un peu trop fortement au goût de Rodrigue qui le retenait alors des deux mains. Elle voulait leur montrer les lieux qu'elle avait aimés.

Andy, lui, tint continuellement sur ses genoux, la lettre de Jane sur laquelle Rodrigue venait d'ajouter un numéro de téléphone. Emmitouflé dans une couverture pour lutter contre des frissons, qui n'avaient rien à voir avec le fait d'avoir froid...

Comment vit-on à Londres ?

C'est comment là-bas ?

Qu'est-ce qu'on vend, sur ce marché ? Que mangent les Britanniques ?

À quoi ressemble Jane ? Comment parle-t-elle ? Quels gestes fait-elle ?...

Andy parle très bien l'anglais, mais ne connaît rien de cette culture. Il n'a jamais eu l'occasion, ni l'idée, de s'y rendre. Il passa juste plusieurs années à l'étudier à l'école, et l'entretint en écoutant la radio anglaise et en lisant les auteurs anglo-saxons qu'il découvrit à la librairie « Shakespeare and company ».

Il ne se rendit jamais en Angleterre, peu habitué à partir en vacances. Sa mère lui disait toujours qu'elle ne gagnait pas suffisamment pour leur en offrir, et le gardait enfermé avec elle toutes les vacances scolaires. Puis à vingt-quatre ans, il quitta sa région, partit vivre à Paris et commença à travailler. Sans relâche. Pour pouvoir rester loin de sa mère, réussir à être autonome, et rembourser l'achat de son appartement au plus vite. Et être tranquille.

Mais être tranquille de quoi, au final ?

Toujours la tête dans le guidon, il ne profita de rien, ne vit pas ces quinze années passer...

C'était décidé ! Jane vivante ou non, il irait visiter Londres. Dès qu'il aurait vendu son appartement. L'agence avait été claire : en un mois il trouverait un acquéreur. Il y avait beaucoup de demandes.

Et le lundi, seul, car Rodrigue retourna travailler à Paris à contrecœur, Andy composa le numéro de Jane.

Faites que je la comprenne et qu'elle comprenne ce que je vais essayer de lui dire... Pensa-t-il, la main serrée sur son téléphone portable, tandis que les premières sonneries retentirent.

Il y eut plusieurs sonneries, puis un homme lui répondit :

- Good afternoon, Peter talking. [Bonjour ! Peter à l'appareil. J'écoute !]

- Good afternoon Sir. Am I at Jane Pallister's, please ? [Bonjour, Monsieur. Est-ce que je suis bien au domicile de Mme Jane Pallister, s'il vous plaît?]

Lui demanda Andy, en prononçant du mieux qu'il put les notes qu'il tenait dans sa main.

- Yes you are. How can I help you ? [C'est bien ici. Que puis-je faire pour vous?]

L'accent de l'homme était d'une grande qualité. Il articulait chaque syllabe.

- I wish I could talk to her, sir. Would it be possible, please ? [J'aimerais lui parler, monsieur. Serait-ce possible?]

- Sure my dear. Who shall I announce ? Lui demanda-t-il. [Mais bien sûr ! Qui dois-je lui annoncer?]

- Andy. Her brother's son. [Andy, s'il vous plaît. Je suis le fils de son frère Andrew.]

- No way ! [Comment?!] Lui répondit alors l'homme de son accent toujours soutenu, mais avec familiarité. Are you kidding ? [Nous mais, vous plaisantez?]

- I'm not, I'm not ! [Non, non, pas du tout !] S'empressa de lui répondre Andy. I'm really Andy, really. Please, tell her, sir. Please... [Je suis vraiment Andy. Prévenez-là, s'il vous plaît. S'il vous plaît...]

Il l'entendit poser le combiné.

- Jane ? Appela l'homme d'une voix forte, comme s'il s'adressait à quelqu'un dans la pièce voisine.

- Yes, love ? Lui répondit une voix de femme, plus loin.

Elle aussi avait un accent soutenu, impeccable. Sa voix était un peu cassante, un peu grave, mais mélodieuse.

- You're wanted on the phone, my dear ! [On te demande au téléphone, ma chérie !] Lui annonça l'homme d'une voix forte.

- Gracious Lord ! It's my day off, dear ! Can't they leave me alone ? [Mon dieu ! Mais c'est mon jour de congé ! Ne peuvent-ils pas me laisser un peu tranquille?]

- Come on, you should be pleased, sweetheart ! [Viens, s'il te plaît ! Ça devrait te faire plaisir, ma chérie !] Lui dit-il d'une voix douce.

Puis il l'entendit échanger avec la femme qui vint le rejoindre à côté du téléphone. Jane était bien vivante... Andy soupira de soulagement. Son cœur s'emballa, se mit à battre trop rapidement. Il dut s'asseoir, soudain tremblant, fébrile.

- It seems to be Andrew's son. His name is Andy, lui apprit-il. [Apparemment, c'est le fils d'Andrew. Il dit s'appeler Andy.]

- What do you say? How could it be? Dit-elle d'une voix stridente. [Que dis-tu? Comment serait-ce possible?]

- Calm down, my dear. Come here. [Tout doux, ma chérie. Viens-là.]

Andy ne les entendit plus. L'homme devait la serrer dans ses bras.

- Jane Pallister speaking ! [Ici Jane Pallister ! J'écoute !] Entendit soudain Andy dans le combiné.

Il comprit, au ton de sa voix, qu'elle était émue. Lui aussi... La gorge serrée, il lui répondit du mieux qu'il put :

- I can't believe I'm talking to you, Jane. I'm Andy. You sent me a letter 25 years ago. You know? [Je n'arrive pas à croire que je sois en train de vous parler, Jane. Je suis Andy. Celui à qui vous avez écrit une lettre il y a vingt-cinq ans. Vous vous en souvenez?]

- Oh god ! Peter, give me a handkerchief ! [Oh mon dieu ! Peter, donne-moi un mouchoir !] L'entendit-il demander à l'homme resté à côté d'elle. How old are you now, Andy love? [Mais quel âge as-tu donc, maintenant, Andy love?]

- I'm thirty-nine, Jane. [J'ai trente-neuf ans, Jane.]

Il prit un mouchoir lui aussi, ému aux larmes.

- Dear me ! It's so good to hear you ! Do you still live in France, love ? [Déjà, grand dieu? Que c'est bon de t'entendre ! Vis-tu toujours en France, love ?]

- I do, Jane. I feared so much you could live somewhere else that that address you put on your

letter ! How could I find you then ! [Oui, Jane. J'ai eu tellement peur que vous ne viviez plus à l'adresse que vous aviez indiquée sur la lettre ! Comment aurais-je fait pour vous retrouver, alors?] Lui dit-il, en lisant ses notes.

- Oh, it couldn't be, love. That's the family house, here, you know. [Oh, c'est impossible, love. C'est la maison de ma famille ici, tu sais.]

Elle se tut un instant.

- Why did it take you so long, my dear? [Pourquoi as-tu mis tout ce temps, mon chéri ?] Lui demanda-t-elle soudain. I'm an old woman, love. You took risks, you know? [Je suis une vieille dame, love, tu as pris des risques, tu sais?]

Il entendit à son intonation qu'elle faisait de l'humour, et rit avec elle.

- I had your letter that Sunday, Jane. Only yesterday ! [Je n'ai eu votre lettre qu'hier, dimanche, Jane. Seulement hier !]

- Heavens !... S'écria-t-elle en s'éloignant du combiné. [Mon Dieu !]

Andy la sentit en colère. Elle échangea quelques mots avec l'homme, puis reprit leur échange.

- Oh lord... I can't believe it ! [Mon dieu... Je n'arrive pas à y croire !]

- Oh no ! Please, do believe me, Jane ! My mother gave me the letter yesterday, because I forced her to do it. But she never talked about it before... [Oh, Jane, il faut me croire ! Ma mère ne m'a donné cette lettre qu'hier, parce que je l'y ai forcée... Elle ne m'en a jamais parlé avant...]

- I was not speaking literally, my dear, rit Jane. Of course, I believe you ! But I just can't believe it ! How could she do such a thing? What an awful, bloody woman ! [Mais bien sûr que je te crois, my dear, rit Jane. Je ne parlais pas littéralement. Mais « I just can't believe it ! » Je ne peux vraiment pas le croire ! Comment a-t-elle pu faire une chose pareille? Mais quelle femme affreuse, détestable !]

Il l'entendit de nouveau échanger avec l'homme, qui semblait très curieux.

- Andy, love, come and see us. Can you? Lui demanda-t-elle. [Andy, love, viens-nous voir. C'est possible?]

Il se leva, débordant de joie, et marcha de long en large dans la chambre.

- I will Jane ! I can ! I should be free at the end of the week. [Oui c'est possible, Jane ! Je devrais pouvoir me libérer en fin de semaine.]

- Then come, love. We have so much to talk about... Andrew would have been so pleased to see you, so pleased... [Alors, viens, love. Nous avons tant à nous dire... Andrew aurait été tellement heureux de te connaître, tellement heureux...]

Andy l'entendit se moucher discrètement.

- Life is unfair love... lui dit Jane. Your mother is still here, and my brother is no more... I can't understand that... But both of us are still alive, aren't we? [La vie peut être si injuste, love... Ta mère est toujours là, alors que mon frère ne l'est plus... Je n'arrive pas à comprendre ça... Mais toi et moi sommes toujours là, nous aussi, n'est-ce pas?]

D' une voix enthousiaste, il lui dit que oui. Il est là, bien là !

- Then come and see us as soon as you can, love ! Call me back to tell me when you arrive? Will you? [Alors viens-nous voir dès que tu peux. Appelle-moi pour me dire quand tu pourras venir, d'accord?]

- I will Jane, I will ! [Je le ferai Jane, je le ferai !] Promit Andy, au bord des larmes.

- Good heavens ! S'écria Jane. I have my little Andrew back !... [Mon petit Andrew est de retour !...]

- I come as soon as I can, Jane ! I long to meet you, and your companion. His name is Peter, that's it?... [Je viendrai dès que possible, Jane. J'ai hâte de vous rencontrer, toi et ton compagnon. Peter? C'est bien ça?]

- Oh don't, dear ! I'm the only one to love him in this world ! Why? God only knows... [Oh ne le sois pas ! Je suis la seule au monde à apprécier Peter, Dieu seul sait pourquoi !]

Il les entendit rire tous les deux, se taquiner.

- Call me tomorrow, love. Will you? [Appelle-moi demain, d'accord, love?]

- I will Jane. See you tomorrow then ! [Promis, Jane ! A demain !] Dit-il en s'accrochant au téléphone.

Il voulait l'entendre jusqu'au dernier moment.

- Bye love, bye... I can't wait, my dear Andy ! See you soon, love ! [Bye love, bye. J'ai hâte, mon cher Andy ! A bientôt, love !]

Andy sentit qu'elle posa le combiné au tout dernier moment. Cherchant elle aussi à l'entendre le plus longtemps possible...

Il est 15h30. C'est mardi, le lendemain de son échange avec Jane.

Assis sur le canapé d'Yvonne, il se connecte à internet, le cœur léger après son entretien avec André. Il essaie d'imaginer où est Jane en ce moment, ce qu'elle fait.

Il est libre de partir à Londres dès vendredi s'il le souhaite ! Et c'est ce qu'il prévoit de faire.

Sur internet, il voit qu'il lui faudra prendre le TER Bourgogne pendant deux heures et demie pour arriver à la gare de Paris Bercy. Puis il prendra l'Eurostar à la gare du Nord. Il prévoit un battement de deux heures entre les deux gares, en cas d'éventuel retard de TER, ainsi que le trajet en métro de la gare de Bercy à celle de la gare du Nord. Sans oublier le fait de devoir arriver une heure avant le départ de l'Eurostar !

Il voit qu'il arrivera à Paris vers midi. Il ira en taxi à la gare d'Avallon, le matin, pour laisser la voiture à Yvonne.

Il achète alors ses billets de Ter en ligne, note les codes dont il aura besoin pour les retirer aux bornes des gares. Puis il regarde les horaires de l'Eurostar : il prendra celui de 15h20. Et à 17h30, il sera à la gare de Saint-Pancras, à Londres. 17h30 heure *française*, se rend-il compte soudain. Il sera 16h30 là-bas, au moment de son arrivée, avec le décalage horaire.

Il appellera Jane tout à l'heure, pour la prévenir. Il attendra 18h : visiblement, elle est très occupée la journée, et travaille encore à son âge...

Quel genre de métier une femme âgée peut-elle bien faire ?...

Andy quitte l'écran de son ordinateur portable des yeux, pousse un soupir de soulagement.

Tout s'est bien passé...

Il n'a plus qu'à étudier comment se rendre chez Jane depuis la gare. Il le fera plus tard, ça peut attendre.

Il éteint son ordinateur sur le canapé et rejoint Yvonne dans le jardin. Lui annonce la bonne nouvelle. Elle est aux anges.

- Yvonne, lui dit-il en lui prenant les mains, à genoux devant elle dans le jardin. Je ne sais pas combien de temps je vais rester là-bas, tu sais ?

Pour toute réponse, elle lui tapote la joue.

- On t'attendra mon doux ! Va là-bas et rencontre ta tante ! Je suis très contente pour toi !

Elle lui embrasse le front d'un baiser qui claque.

- Ta mère continue à t'appeler? Lui demande-t-elle soudain.

Il hoche la tête. *Oh oui... Elle a laissé trente-neuf messages sur le répondeur depuis dimanche... En à peine deux jours...*

- Tu vas la rappeler, cette sale bonne femme?

Elle fronce les sourcils, fait la grimace au souvenir de ce week-end passé avec elle.

Andy hausse les épaules. Ce n'est pas sa priorité. La vérité est que ça l'intéresse à peine. Il ne s'est même pas posé la question. *Il y a plus urgent à régler avec Jane.*

Yvonne comprend ce qu'il ressent. Lui tapote la main.

- Et Carla ? Elle t'a répondu, mon grand?

Il secoue la tête. Il en est à son troisième message répondeur, et elle ne donne aucun signe de vie...

Yvonne ouvre les bras, d'un geste d'impuissance.

- Tu pars quand ? Lui demande-t-elle.

- Vendredi matin.

Elle croise alors les doigts, cligne de l'œil.

- Elle appellera avant, allez ! Ils rentreront tous les trois de Madrid dimanche ou lundi, si mes

comptes sont bons. Ça fera trois semaines qu'ils sont partis, ce week-end.

Andy réalise qu'il ne sera pas là au retour de Carla. Mais de toute façon, il doute qu'elle ait encore envie de le voir après ces trois semaines passées avec Manuel, et avec le fabuleux monde du flamenco et du spectacle. Et surtout, il doute qu'elle ait envie de le revoir après le message qu'il lui a laissé jeudi soir.

Il fait bien de partir, oui... Ce sera plus simple pour elle.

Il lui laissera un dernier message répondeur tout à l'heure, pour la prévenir de son départ.

Revenir ici et reprendre sa vie d'avant ne sera certainement pas facile, après tout ce qu'elle aura vécu là-bas. Le retour à la vie ordinaire... *Alors s'il peut la soulager un peu par son absence, ce sera bien.*

Il se lève et fait signe à Yvonne qu'il retourne à la maison.

En chemin, il cherche le numéro de Carla dans son répertoire, pour l'appeler maintenant. *Ce sera fait...* Il tombe sur son répondeur, *bien évidemment...*

Il l'informe alors de son départ et lui souhaite un bon retour.

Du ton le plus sobre possible.

XX
Le même jour
Mardi 29 mai
Calle de las Huertas, Madrid

Il est 10h.

Carla est allongée dans son lit. Elle fait un dernier signe de la main à Manuel qui referme la porte derrière lui et s'en va, la guitare dans le dos. Anna et lui vont passer la journée avec Alvaro, avant de la rejoindre au tablao de ce soir, proche du métro *Callao*. Elle n'a aucune idée du genre d'endroit que c'est et ne se pose pas la question. Elle ira pour 21h, c'est tout ce qu'elle sait.

Et ça lui suffit ! Largement !

Car elle a décidé de ne plus se poser de questions, de se laisse vivre un peu.

Après tout, elle est aussi en vacances, non?! Finie la Carla trop sérieuse !

Elle se lève et marche nue vers la douche. Se retourne et regarde les draps froissés par cette nuit passée dans les bras de Manuel. Hier, elle a acheté son ticket de bus pour dimanche. Elle ne rentrera pas en voiture comme c'était prévu au départ.

Tous deux n'oublient pas un instant que, dimanche, dans cinq jours seulement, elle repartira, alors que lui restera là. Leur besoin d'intimité en est devenu plus grand, plus pressant. Elle et lui profitent de chaque moment passé ensemble.

Mais le cœur de Carla est brisé. Brisé par son histoire avec Manuel, qui va prendre fin, et par celle avec Andy, terminée avant même d'avoir commencée.

Manuel préfère sa carrière, Andy en préfère une autre. Très bien... Parfait !

Chaque jour, son corps s'offre du plaisir avec celui de Manuel en de longues étreintes. Mais dans le fond, elle se sent vide, froide. Comme anesthésiée.

Elle se demande si elle-même n'est pas sous le joug d'une malédiction héréditaire, comme Anna. Ce serait possible : Galan et sa femme n'ont pu s'aimer longtemps, séparés par la violence de la guerre et l'assassinat de Galan. Ce genre d'événement tragique laisse des traces dans les gènes des descendants. Et ça, en tant que thérapeute spécialisée dans l'émotionnel, Carla le sait bien.

Après ce triste dimanche où Manuel et elle ont enfin pu se parler et décidèrent de mettre un terme à leur relation, Carla satura. Satura d'émotions.

C'était trop...

Elle ressentit un grand *raz le bol !*

Rentrée à l'hôtel avec Manuel, elle resta allongée contre lui, son bras passé autour de sa poitrine. Comme deux amants tragiques, ils restèrent là plusieurs heures dans le silence, l'un contre l'autre. À garder un contact entre leur corps, avant la séparation définitive dans une semaine.

Carla pourrait rester à Madrid, mais elle ne le souhaite pas. Manuel pourrait rentrer avec elle en France et réintégrer la troupe de Paco, car Anna pourrait trouver un autre guitariste, à Madrid. Mais il en est hors de question pour lui. *Il veut tenter sa chance !*

Leur amour est fort, mais moins que leurs volontés propres. Que leurs orgueils.

Aucun d'eux n'est prêt à se sacrifier pour l'autre, trop investi dans la construction de son propre chemin. Trop impliqué dans sa propre quête. Et leurs quêtes ne coïncident plus. Leurs chemins vont donc se séparer... Naturellement, mais dans la douleur. Il n'y a pas de solution. Aucun d'eux n'a l'audace de demander à l'autre, le sacrifice personnel que lui-même est incapable de faire.

Alors, dimanche, Carla envoya un message à sa mère, allongée dans les bras de Manuel :

*Maman, tout va bien. Mais j'ai encore des problèmes de portable et pas le temps de les résoudre avant la fin de la semaine. Alors ne t'inquiètes pas si tu n'as pas de nouvelles. Tout va très bien ! On est très contents de cette tournée ! Je t'appellerai sans faute à mon retour, lundi ! Je t'embrasse fort !
Ta Carla.*

Puis elle éteignit son portable, le jeta dans le tiroir du chevet qu'elle referma d'un coup de pied, allongée sur le lit. Elle décida de s'offrir ce moment de répit, de vivre ces vacances au maximum et de profiter de Manuel cette semaine. De profiter du flamenco et de ses nouveaux amis autant que possible avant de repartir.

Manuel la regarda faire, haussa les sourcils de surprise. Elle lui répondit d'un geste évasif qui voulut dire "C'est pas important !"

Et se colla de nouveau à lui, en réajustant son bras autour d'elle.

Après tout, avant, on se passait bien du téléphone portable, non? On ne savait pas tout, tout le temps, sur tout le monde et sur leurs états d'âme. Et on ne s'en portait pas plus mal !

Elle veut juste du réconfort. La paix !

Y basta !

C'est possible?!

Et aujourd'hui, c'est mardi. Son portable est éteint depuis deux jours, et elle en profite.

À 13h, Carla va déjeuner au marché Anton Martin. Au stand qui propose de la petite restauration, ils lui proposent deux plats du jour. Elle choisit celui composé de poisson à la plancha, de légumes sautés et de riz à la tomate. C'est parfait !

À 15h, elle prend le cours de Francisca, celle qu'elle surnomme, dans son cœur, "la maestra".

C'est son douzième cours avec elle, et elle voit une grande différence dans sa façon de danser. Elle a progressé, a perdu ses mauvaises habitudes de pieds qui la ralentissaient. Elle peut maintenant atteindre une vitesse élevée en frappe de pieds, mais aussi en mouvements de corps. Car elle dut également corriger son positionnement, Francisca la reprenant à chaque fois que son corps se relâchait ou se cambrait trop.

- Cuerpo, Carla ! Lui criait-elle alors, systématiquement, d'une voix cinglante.

Car la maestra, tout en tapant des mains pour donner le rythme à ses élèves, ne perd aucun d'eux du regard. Son œil noir passe sur chacun, à chaque instant.

À 17h, Carla prend un grand plaisir au cours de Lidon. Professeur et élèves s'amusent, tous d'accord pour affronter les difficultés tout en s'amusant. Et ça marche ! Il s'agit aujourd'hui de placer un solo de pieds difficile, composé de mélodies, de contretemps et de syncopes, alors autant y aller comme des enfants, le sourire aux lèvres ! Les élèves passent chacun leur tour au milieu du cercle, et lorsque l'un d'eux n'y arrive pas ou que ses pieds « bafouillent », les autres s'exclament et l'encouragent à tenir bon. À reprendre !

Il va y arriver ! Allez !

Cette folie collective rend le cours passionnant mais épuisant. Une telle quantité d'adrénaline monte en eux pendant l'heure !

À 18h15, Carla passe déposer ses affaires à l'hôtel et se repose un peu. Elle prend une douche. Manuel est encore avec Anna et Alvaro, elle dînera seule.

Elle décide alors de partir avec son sac prêt pour le tablao de ce soir, et d'aller traîner un peu calle de la Magdalena, à deux rues d'ici, près de *Casa Patas*.

Elle flâne, regarde les fenêtres des appartements dont la plupart sont ouvertes. Il fait beau.

Les petites terrasses commencent à se remplir sur le trottoir. Carla s'installe à l'une d'elles.

Le serveur sort du café dont la porte est grande ouverte, la rejoint à la petite table de deux qu'elle a choisie, contre le mur. Prend sa commande, puis retourne à l'intérieur.

Carla regarde d'un œil rieur le groupe debout devant le bar. Une fille y est appuyée de toute sa poitrine opulente, ses bras nus plaqués contre lui en direction du serveur qui vient de revenir et prépare sa commande. Du plat de la main, elle tape régulièrement tout en parlant, et tente de le convaincre de la véracité de ce qu'elle lui raconte. Les hommes qui l'accompagnent sont accoudés au bar, l'écoutent à peine. Sont en grande discussion. Ils ont l'air d'être des habitués, et se moquent gentiment de la fille avec le serveur. Tous les quatre sont visiblement amis ; ces trois-là sont certainement passés le voir travailler et passer un moment avec lui.

Le serveur fait un geste de la main à la fille pour l'interrompre, et rejoint Carla avec son plateau. Il dépose devant elle sa commande. Il y a ajouté une petite coupe de bouchées de tortilla coupées en cube. Elle le remercie d'un sourire.

À l'intérieur, la fille est exaspérée et parle fort aux deux hommes, les mains au ciel, et reprend aussitôt sa position allongée sur le comptoir lorsque le serveur revient. Lui, reste placide, comme si de rien n'était. Ce qui exaspère la fille et fait rire les deux hommes.

Carla prend une olive aux herbes de Provence et joue avec du bout de la langue. Elle laisse sa saveur acide envahir son palet à mesure qu'elle y croque à petits coups de dents. C'est délicieux...

Elle ferme les yeux et pose sa tête en arrière, contre le mur. Allonge sa jambe droite sous la table et sort son pied nu de sa petite chaussure à talon. Ne la retenant plus que du bout du pied et jouant à la faire bouger de gauche à droite. Lascive.

Qu'il est bon de ne rien faire. De ne penser à rien. À personne...

Elle se sent soudain observée.

Elle ouvre les yeux et les garde un peu plissés à cause de la luminosité de l'air, la tête toujours contre le mur, le menton vers le haut. Sur le trottoir d'en face, il y a Adrian.

Debout, un sac à l'épaule avec ses chaussures de danse qui en dépassent, il est planté là et regarde son pied à demi-nu sous la table. Sa cheville nue. Sa jambe nue. Carla ne porte désormais plus que des jupes et des robes. Elle a jeté tous ses jeans pour ne pas être tentée de les remettre, lorsqu'elle rentrera en France.

Adrian reste sur le trottoir, s'adosse au mur et la regarde. Prend son temps. Carla joue. Prend son verre et boit une gorgée lentement. Puis fait tomber sa chaussure et quitte également la deuxième. Croise les jambes, ses genoux caressés par le bord de sa jupe bordeaux évasée. Son pied droit est maintenant en suspens dans l'air, et Carla le balance doucement de droite à gauche, lascivement.

Adrian pose son pied droit contre le mur derrière lui, et glisse l'une de ses mains dans la poche de son jeans. Il sort du cours de Lidon, lui aussi, et rentre chez lui, visiblement.

- Cuidate ! (1) La prévint Elena dès le premier cours de Lidon, en désignant Adrian du menton. Celui-là t'a repérée !

À première vue, Adrian n'en impose pas. De taille moyenne, il ne fait ni musclé, ni gringalet. Ses cheveux foncés ont la couleur du miel et il les porte mi longs, une légère frange lui tombant sur le front jusqu'au sourcils. Il a de beaux yeux, Carla les a tout de suite vus lors du premier cours, alors que, posté face au miroir derrière elle, il la regardait lorsque le cours le lui permettait. Ses yeux vert foncé lui rappellent le vert émeraude des lagunes italiennes.

Adrian pourrait passer totalement inaperçu, s'il n'avait ce regard doué de force et de vie qui vous happe...

Carla se bat contre l'emprise de ce regard depuis le début de son séjour.

Mais aujourd'hui, il lui plaît. Elle n'a plus envie de se battre. Ce regard la rend vivante. Unique. Il lui dit : *Je te vois et je te veux. Je ne vois que toi.*

Assise à la terrasse, son verre à la main, Carla sourit à Adrian, les yeux mi-clos.

Il se détache alors lentement du mur en le repoussant du pied, et traverse la route pour la rejoindre. Nonchalant. Il a toujours la main dans sa poche de jeans. Il arrive devant Carla dont le souffle se ralentit. Leurs yeux ne se sont pas quittés un instant.

Carla ressent l'appel du corps animal d'Adrian. Sent que le sien y réagit, et laisse ses hanches commencer à se balancer doucement. Le pied de Carla continue à se balancer lentement dans l'air, et rencontre la jambe d'Adrian. Celui-ci baisse la tête pour le regarder et regarde ensuite Carla, en haussant les sourcils. Elle, hausse les épaules et lui montre ses paumes de mains. Semble vouloir s'excuser de la part de ce pied farceur qu'elle ne peut pas contrôler.

(1) Fais attention !

Adrian lui sourit et tend la main vers son verre de Tinto de verano. Y trempe ses lèvres en ne la quittant pas des yeux, et grimace :

- Tinto? Lui demande-t-il.

Elle hoche la tête.

- Pourquoi tu gâches du vin avec de la limonade? Lui demande-t-il.

Il repose le verre avec dédain sur la table.

- Tu aimes le vin?

Elle hoche la tête de nouveau, silencieuse, mais le regard joueur.

Adrian la regarde de bas en haut, entièrement. Lentement. La déshabille du regard, sans pour autant être insultant. Carla se sent désirée, élue. Il semble lui signifier qu'il voit, *lui*, les trésors qu'elle essaie de cacher. Qu'il voit en elle sa beauté pure.

Après ses deux échecs ; avec Manuel qu'elle quittera dimanche, et Andy qui ne l'aimera finalement jamais, l'amour d'Adrian la sauve du désespoir. Un besoin d'être aimée, tenue dans les bras d'un homme aimant, monte en elle. Comme un sanglot.

Il la regarde de nouveau dans les yeux, et lui propose :

- Je voudrais te faire goûter un bon petit vin d'ici que tu ne trouveras jamais en France. Ça te dit?

Elle ressent sous sa peau, la lente caresse de velours qui lui apprend que le désir est là, à un degré déjà élevé. Elle décroise alors les jambes, glisse lentement ses pieds dans ses chaussures à talons et place un billet sous son verre pour payer ses consommations à peine entamées. Elle fait signe au serveur, et prend son sac sous la chaise. Se lève, et répond à Adrian d'un simple hochement de tête, debout devant lui. *Elle est prête à partir.*

Alors Adrian glisse sa main le long de son coude, arrive à son poignet, et glisse sa main dans la sienne. Doucement. Avec tendresse. En un geste de danseur.

Un grand bonheur emplit soudain Carla. *Quelqu'un m'aime !*

Et tous deux remontent la rue, en tournant le dos à l'école et à l'hôtel de Carla. Se dirigent d'un pas tranquille vers son appartement à lui, un peu plus haut dans la rue.

À 21h15, Carla arrive en courant au tablao.

Anna et Manuel semblent être en retard eux aussi. Elle ne les voit pas dans la grande salle vide, composée de tables et d'une scène tout au fond. Un petit endroit où il sera agréable de danser.

Elle aperçoit des menus sur les tables... Encore un tablao où le public mangera pendant le spectacle...

Elle a bien fait de suivre Adrian et de brûler un peu de son énergie avec lui. Ce soir, elle n'aura pas à se donner autant qu'à *Casa Patas*. Elle pourra se faire plaisir, simplement.

Car c'est ce qu'elle a décidé de faire. Et ne le regrette pas. Elle a vécu un moment fort avec Adrian et en a le corps encore tout satiné de plaisir, détendu. Elle n'en dansera que mieux ce soir.

Après tout, elle est libre non?

Personne ne l'attend.

XXI
Trois jours plus tard
Vendredi 1er juin
A Londres

Il est 17h et Andy se trouve seul dans la gare de Saint-Pancras, dans les quartiers nord de la Tamise, à Londres.

Il est parti de chez Yvonne ce matin, en taxi, et a pris le TER Bourgogne pour arriver peu avant midi à la gare de Paris Bercy.

Du taxi, il fit de grands signes de la main à Yvonne et à la meute, qui le regardèrent partir. Son cœur se serra lorsque la petite Mina et la grosse Niña, l'une petite et blonde et l'autre grande et noire, coururent après le taxi, dans la rue, pour qu'il ne parte pas.

Car ce matin déjà, il les trouva toutes deux ligüées contre lui : Mina couchée sur sa valise, de son petit corps blond, refusant d'en descendre. Puis la grosse Niña bloqua le pas de sa porte de chambre pour l'empêcher de la descendre. Ce qu'elle fit une seconde fois, à la porte de cuisine, au moment de son départ.

Mais toutes deux s'arrêtèrent finalement de courir et retournèrent au plus vite auprès d'Yvonne, inquiètes pour *elle* maintenant. *Quel dommage de ne pouvoir expliquer à un chien que l'on ne part pas définitivement*, pensa Andy.

Ce midi, il sortit de la gare de Bercy et se rendit dans une grande rue voisine, remplie de restaurants, et y acheta des sushis. Puis il prit le métro et arriva gare du Nord, où il put s'enregistrer en avance, deux heures avant le départ de 15h30. Il y mangea tranquillement ses sushis, dans un coin de l'espace d'attente.

Et le voilà maintenant arrivé à Londres, un peu déboussolé...

Il a emprunté une grande valise roulante à Yvonne, et a pris beaucoup de vêtements. Il ne sait pas quand il rentrera, et veut se donner le temps. Il se rendit à la banque avant de partir, et a une forte somme en livres sterling avec lui, mais n'a aucune idée du coût des choses ici. Ce sera la surprise...

Andy caresse le pendentif en forme de trèfle à quatre feuilles que Cassandra lui offrit hier, pour son dernier jour de travail, chez André. Il sait bien qu'il n'y retournera pas. Que ce passage à Londres va changer sa vie... Ici, il va tout savoir sur son père et les romans qu'il a écrits. *Il va pouvoir les lire !*

Andy prévoit de se consacrer uniquement à l'écriture, à son retour en France. Pour se donner la chance d'essayer.

Il imagine qu'écrire un bon roman doit demander beaucoup de travail. Des mois d'acharnement, à ne penser qu'à lui. Et il veut le faire. Se donner la possibilité, pour la première fois de sa vie, de faire quelque chose *par lui-même*.

Andy sort de l'espace Eurostar de Saint-Pancras, et se dirige vers le métro londonien. Achète une *Oyster Card* au guichet et la recharge pour vingt livres sterling. Les prix des trajets ne sont pas clairs, ils ne sont pas déterminés à l'avance. Il ne comprend pas comment ça marche... Alors il passe sa carte *Oyster* à l'entrée du métro de la NORTHERN LINE, et prend la direction MORDEN.

Le métro et ses couloirs sont d'une propreté qui le surprend, lui qui est habitué au métro parisien dont les quais, couloirs et ascenseurs, sont les toilettes publiques des squatteurs et des sans-abri.

Puis il arrive à la station BOROUGH, et passe sa carte *Oyster* pour en passer les portes de sortie qui donnent sur la rue. Le tarif lui est enfin indiqué, en lettres lumineuses. C'est assez cher... Il comprend que le prix dépend de son trajet. Contrairement à Paris où, avec un seul ticket, il peut aller aussi loin qu'il le souhaite.

Il remonte l'avenue BOROUGH HIGH STREET vers la cathédrale de SOUTHWARK. Celle-ci est son point de départ pour trouver la rue de Jane. Il arrive ainsi devant une ancienne cathédrale entourée d'un petit parc. Il le traverse et se dirige de l'autre côté des grilles, attiré par la foule qu'il y aperçoit. C'est ainsi qu'il tombe sur le marché du BOROUGH MARKET. Ce marché ancien, en plein air, à la structure métallique aérienne vert foncé. Il y trouve des stands de légumes, de viande, de fromages, ... Il est intrigué par un stand de tourtes et de « scotch eggs » faits maison.

Il se familiarise ainsi avec les traditionnelles « pies » anglaises ; de superbes petite tourtes à la pâte épaisse et travaillée, avec des motifs sur le dessus. Mais aussi avec ces œufs entourés de chapelure. Le vendeur attend qu'Andy s'adresse à lui, souriant un peu, en retrait. C'est agréable. Il lui adresse un signe de tête de remerciement et se dit que, demain, il viendra acheter de tout ça. *Il faut absolument qu'il y goûte !*

Il sort du marché et s'arrête, le souffle coupé.

Devant lui, il reconnaît la rue repérée sur internet avec Rodrigue...

« *Park Street* »...

Il prend son courage à deux mains et s'y engage, sa valise roulant derrière lui.

Il sait que Jane et Peter sont rentrés chez eux à 17h, il y a trente minutes. Ils lui ont donné « rendez-vous à la maison », comme lui dit Jane.

Quelle chance il a...

Il y a un mois et demi, Yvonne lui ouvrit sa porte et l'aida à commencer son changement de vie. Et maintenant, c'est Jane. Ces deux femmes au grand cœur que la vie a mises sur son chemin pour le guider.

Il regarde à droite et s'avance pour traverser la rue. S'arrête au retentissement d'un klaxon. Il a failli se faire renverser... La voiture arrivait de l'autre côté...

Pétrifié, Andy regarde à ses pieds et voit écrit en lettre capitales blanches, au bord de la route : LOOK LEFT. Accompagné d'une flèche qui indique la gauche.

Quelle prévenance d'indiquer au touriste de quel côté arrivent les voitures !

Il n'en revient pas, et note d'être plus prudent. Les codes ici sont différents de ceux qu'il connaît.

Il passe devant un pub en bois vert foncé, THE MARKET PORTER. Il y a du monde à l'intérieur.

Il passe ensuite sous un pont métallique, sous lequel la rue part en un virage bien prononcé vers la droite. Il s'y engage et arrive ainsi dans la continuité de la rue, faite de maisons et d'immeubles à deux étages, en brique marron clair. Regarde sur la rangée de droite les numéros qui s'y trouvent : 14, 16, 20...

Il arrive alors devant un immeuble à deux étages, composé de quatre habitations côte à côte. Au-dessus de chacune des portes, il y a un numéro : 20, 22, 24, ou 26. Chaque habitation a une porte de bois noir et une fenêtre au rez-de-chaussée, à sa gauche. Chaque fenêtre est peinte en blanc ; des « bow window » à deux panneaux, que l'on ouvre en les glissant vers le haut ou vers le bas. Il remarque qu'il n'y a de volets qu'au rez-de-chaussée. Les fenêtres qui se trouvent à chaque étage sont peintes en blanc elles aussi, mais sans volet. L'immeuble est d'une régularité parfaite avec son alignement de fenêtres et de portes noires identiques, symétriques.

Posté devant l'immeuble, Andy réalise qu'il est arrivé au *26 Park Street*... La même adresse que Jane lui écrivit, au bas de la lettre, vingt-cinq ans plus tôt...

C'est là ! Il est arrivé...

Jane vit dans un quartier à l'abri des nouvelles constructions modernes du nouveau Londres, mais semble en danger, à chaque instant, d'être détruit par les grues rouges postées dans les quartiers voisins. Ces grues, Londres en est continuellement truffé. Les vieux quartiers y sont régulièrement rasés pour y bâtir des bâtiments modernes, à plusieurs étages...

Andy s'avance et fait face à la porte en bois noir et brillante du numéro 26.

Il pose sa valise. Il ne sait plus, n'ose plus faire le moindre geste.

Paniqué, il se penche vers la fenêtre pour y voir le reflet de son visage, lui qui est si grand. Et il vérifie que son col de chemise bleu foncé est bien mis. Que ses cheveux et ses favoris sont bien coiffés. Il rectifie sa veste noire sur ses épaules, vérifie que son pantalon de costume noir tombe bien sur ses chaussures, cirées ce matin même.

Il veut faire bonne impression. Il ne connaît pas la mentalité anglaise et ne sait pas s'ils font attention à ce genre de détails. Mais étant donné l'accent soutenu de Jane et Peter, au téléphone, mieux vaut être impeccable.

Soudain, de l'autre côté de la fenêtre, il y a un mouvement...

Le rideau blanc se soulève, et Andy voit maintenant de l'autre côté de la vitre, un autre visage qui se superpose au sien. Par transparence.

C'est Jane...

Elle a un petit visage fin, à la peau extrêmement pâle et fine. Elle a soixante-seize ans, mais le visage d'une petite fille que l'âge aurait rattrapée d'un coup.

Ses yeux sont clairs, d'un gris perle qu'Andy n'a jamais vu. Elle porte ses cheveux attachés en arrière en un fin chignon qui met à nu son visage, marqué par de fines rides, comme un parchemin de qualité que l'on a peur de voir s'abîmer tant il semble fragile. Ses cheveux sont blancs et fins eux aussi.

Tous deux se regardent, émerveillés... Jane porte un chemisier d'un blanc crémeux, en dentelle, au col montant haut vers son menton. Ses poignets sont en dentelle eux aussi et cachent une partie de sa main. De l'autre côté de la vitre, Jane porte l'autre main à ses lèvres, émue. À l'index, elle porte une bague ancienne, en argent, sertie d'une pierre verte. À ses oreilles, de fines et courtes boucles d'oreille en argent.

Soudain, elle libère ses lèvres et pose sa main sur la vitre, continuant à retenir le rideau de l'autre.

Ému, Andy pose la sienne, de son côté, tellement grande que celle de Jane disparaît derrière elle, engloutie.

Puis il l'entend répondre à une voix d'homme, tout en ne le quittant pas des yeux, qu'elle a maintenant brillants. Ce doit être Peter, l'homme qu'il eut au téléphone lundi. Celui-ci rejoint Jane à la fenêtre et lui prend le rideau des mains. Son visage se glisse à côté du sien.

Il voit Andy, s'exclame, et lâche le rideau. Le visage de Jane disparaît. D'elle, il ne reste plus que sa main posée contre la vitre. Lentement, en un geste de danseuse classique, elle l'enlève, centimètre par centimètre, en commençant par le poignet, et termine de la retirer par le bout des doigts.

Andy sursaute. La porte noire du numéro 26 vient de s'ouvrir, à un mètre de lui.

Un homme de petite taille, en pantalon vert foncé et en veste à carreaux marrons et rouges, se tient là. Il semble avoir le même âge que Jane. Il a des cheveux fins gris, très clairsemés, d'épais sourcils gris surplombant des yeux marrons. Ses traits sont épais et inspirent confiance. Son teint est plus coloré que celui de Jane, sanguin. Les mains dans les poches, il regarde Andy avec curiosité, le menton vers le haut pour regarder dans les yeux ce géant qui débarque chez lui.

Il lui tend la main et lui dit :

- I'm Peter. (1)

Andy le rejoint d'un pas mal assuré et lui serre la main.

- How do you do ? I'm pleased to meet you Peter ! (2)

Tous deux se regardent, en se souriant du regard. Puis Peter regarde à sa droite et tend la main. Prend par la taille Jane qui vient se coller contre lui, sa main placée contre sa poitrine comme une petite fille timide. Tous deux font la même taille et ont de fins corps de personnes âgées qui s'entretiennent avec attention.

(1) Je suis Peter. Enchanté !

(2) Je vais bien, merci ! Je suis heureux de vous rencontrer, Peter.

Andy est ému. Jane aussi.

Aucun des deux n'arrive à parler. Alors Peter dit à Andy, en lui libérant le passage :

- Come in, son, come in ! (3)

Andy prend sa valise par la poignée et regarde Jane. Elle pleure doucement, la main sur ses lèvres.

- Yes, come in, my little Andrew, come in... Lui dit-elle en lui tendant la main. (4)

Et la porte du *26 Park Street* se referme sur eux, les laissant à leurs retrouvailles.

(3) Entre, mon fils, entre !

(4) Oui, entre mon Andy, entre s'il te plaît...

XXII
Le même jour
Vendredi 1er juin
Calle de las Huertas, Madrid

Il est 11h.

Carla est assise sur son lit et mange les gâteaux qu'elle a achetés hier au marché Anton Martin. Il fait bon dans la chambre, le soleil doit déjà bien donner à l'extérieur. Un coin du drap sur son épaule droite, elle semble habillée d'une toge romaine qui lui dénude l'autre épaule ainsi qu'une partie de sa poitrine.

De la main, elle tourne négligemment les pages du journal "ABC" qu'elle a acheté hier, et lit le premier article qui se présente à elle. Puis elle se rend compte qu'elle n'y comprend rien. Ses pensées vont toutes vers son nouvel ami, Adrian...

Elle le revit le mercredi, au cours de Lidon, le lendemain du moment intime qu'ils passèrent ensemble. Il fut parfait. Elle qui n'accordait plus d'importance à quoi que ce soit depuis dimanche, se demanda avec inquiétude comment cela allait se passer entre-eux, à 16h, pendant la pause qui précédait le cours de Lidon. Ils ne s'étaient pas donnés de nouvelles depuis la veille au soir...

Qu'allait-il penser d'elle ? Croirait-il qu'une relation sérieuse était maintenant installée entre-eux ?... Lui qui s'intéressait à elle depuis son premier cours à Amor de Dios...

Mais Carla finit par hausser les épaules ; son "nouveau tic" comme disait Manuel en se moquant gentiment d'elle. Et elle se rendit au cours, sans peurs. *Elle verrait bien.*

Adrian lui adressa simplement un léger signe de tête dans le miroir. Il ne vint pas lui parler, mais lui adressa quelques discrets regards éloquentes pendant le cours. Même Elena, qui voyait toujours tout, ne se rendit compte de rien !... Ses regards furent de tendre connivence, rien de plus. Ils lui disaient : *Je n'oublie rien, et je t'apprécie beaucoup. Je suis heureux de te revoir.*

Enfin quelque chose qui se passe simplement ! Se dit Carla, soulagée. Elle lui en fut extrêmement reconnaissante.

À la sortie du cours, ils se retrouvèrent dans la calle Magdalena, pendant qu'Elena retournait chez elle pour passer voir sa fille, avant d'aller travailler au tablao cette nuit.

Très naturellement, Adrian se mit à ses côtés et marcha avec Carla. Sans se concerter, ils retournèrent s'asseoir à la terrasse du même petit café que la veille, où, une fois de plus, les trois amis du serveur étaient là. Dont cette fille, toujours énervée, qui n'arrêtait pas de lui parler. Carla eut l'impression qu'elle essayait de le faire participer à une action commune. En tout cas, cela ne fonctionnait pas. Le serveur fut aussi tranquille que la veille, lui accordant une attention polie et amicale, indulgente.

Adrian et elle prirent le temps de boire un verre ensemble et d'en apprendre plus l'un sur l'autre.

Il n'était finalement pas du tout comme les filles le pensaient. Car sa réputation n'était pas fameuse : on le disait arrogant, sombre et peu sociable. Mais, ayant confiance en Carla, il lui montra un tout autre visage. Qu'elle apprécia beaucoup.

Il n'était pas arrogant, mais timide et obstiné, ça oui ! Il apprenait le flamenco depuis maintenant sept années et, à vingt-cinq ans, voulait en faire son métier. Il y mettait toute son énergie et lui consacrait tout son temps, tout en passant, chaque soir, s'occuper de sa mère et de son petit frère handicapé. Il avait dix-sept ans, une voiture l'avait renversé deux ans plus tôt. Adrian avait de lourdes responsabilités de chef de famille pour son âge, et les assumait. Il avait donc peu de temps pour l'amusement, ce qui lui donnait cette réputation d'être sombre et peu sociable.

- Je ne veux pas que les autres sachent tout ça, dit-il à Carla. Je te fais confiance... Ça circulerait très vite dans l'école, ils parlent beaucoup entre-eux ici. Dans le milieu du spectacle, il faut se blinder pour tenir, et moi j'ai de *grands* projets : je vais monter ma propre compagnie et créer des

spectacles. Je veux danser dans les théâtres d'Espagne et d'ailleurs.

Et, à son tour, Carla lui raconta sa vie en France, son métier de magnétiseur, sa chienne Niña...

Il n'y eut aucun geste intime entre-eux ce jour-là, sinon une franche camaraderie.

Elle lui indiqua où elle dansait le soir même, et il vint la voir, dans un tablao situé calle de Alcalá.

Manuel le détesta de suite, jaloux de la beauté de son visage et de la force qui se dégageait de son corps de danseur. Il lui fit un accueil glacial. Tous deux se firent face, reconnaissant chez l'autre la force de caractère de celui qui est autonome et mènera sa barque seul, toute sa vie, contre vents et marées.

Carla assista en riant à leur joute verbale, dans laquelle chacun prit beaucoup de plaisir, appréciant de plus en plus le caractère de l'autre. A la fin de leur passage sur scène, ils passèrent encore un moment ensemble, puis Adrian leur proposa de sortir avec lui et sa bande d'amis le lendemain soir. Ils se rendaient chaque semaine dans la cave d'un café, y retrouvant d'autres amateurs de chant flamenco, pour chanter chacun leur tour en solo, soutenus par les autres.

Carla accepta de suite. *Elle aimait tellement le chant flamenco !*

Mais Manuel fit la grimace : il ne pourrait pas venir avec eux. Il avait rendez-vous avec Anna, chez Alvaro, à partir de 15h. Alvaro l'avait prévenu qu'il y aurait du monde et qu'ils dîneraient tous ensemble ensuite, avec des gens importants. *Qu'il lui réserve sa soirée, surtout !*

Adrian dit alors à Manuel :

- Ne t'inquiètes pas. Demain soir, je m'occupe d'elle. Mes amis et moi on ne la laissera pas seule à se morfondre !

Adrian était doué : la simplicité de son ton fit douter Manuel un instant. Il ne savait plus s'il devait être jaloux de lui ou non. Mais il y consentit finalement, se disant qu'ils ne seraient pas en tête en tête, de toute façon.

Mais Carla, elle, ressentit bien la caresse de la jambe d'Adrian contre la sienne, sous la table. Lorsqu'il prit son verre, tout en regardant distraitement aux tables voisines. Comme par accident...

Et cette soirée avec lui et ses amis fut inoubliable.

Après le cours de Lidon, Adrian lui donna rendez-vous à 20h, dans un café à quelques minutes de l'école, calle de la Magdalena.

Carla put passer à l'hôtel. S'y changea et s'y reposa un peu. Puis elle le rejoignit.

Avant de descendre à la cave, il fallut passer au comptoir pour commander leurs boissons, avant de ressortir sur le trottoir et de passer une porte grande ouverte, donnant sur un escalier. En bas, il y avait une grande cave, avec des chaises disposées un peu partout. Un guitariste aux cheveux blonds clairsemés et aux yeux marrons proéminents était déjà en train de s'accorder. Il n'était pas beau, mais avait un visage particulièrement sympathique. Il s'appelait Manolo et accompagna le chant de chacun d'eux ce soir-là, de son air tranquille.

Une jeune femme était déjà assise à côté de lui et faisait un essai de chant pour trouver la bonne tonalité avec lui.

Adrian et Carla s'installèrent sur deux chaises, en bas des marches, la cave étant déjà bien remplie. Il n'y avait pas de tables. Ils gardèrent leur verre à la main, posé sur leurs genoux. Et la soirée commença par le chant de cette jeune femme. Elle était très douée. Carla apprit par Adrian qu'elle s'appelait Consuelo et était l'une des favorites du groupe.

Celle-ci chanta à quatre reprises ce soir-là, de façon vibrante, sans demi-mesure. Surprise, Carla réalisa qu'elle l'enviait. C'était la première fois que cela lui arrivait.

Est-ce que ce fut à cause du vin qui la détendit ? Ou du fait d'être plongée dans cette atmosphère rassurante, acceptée immédiatement par ce groupe ? Est-ce que ce fut en raison de l'amitié discrète et sincère d'Adrian, ou de son regard vert émeraude posé sur elle, comme une caresse ? Ce soir-là, Carla réalisa que depuis dimanche, depuis sa rupture avec Manuel, elle s'était coupée du monde et des sentiments. Elle ne s'en était pas rendue compte, sous le choc, et vivait

ainsi depuis plusieurs jours. Son corps et son esprit anesthésiés...

Les amis d'Adrian ne vinrent pas ce soir-là, bien évidemment. Carla s'en était doutée. Ou peut-être, par "bande d'amis", désignait-il tout ce groupe autour d'eux ? Cette cinquantaine de personnes qui se retrouvait dans cette cave, chaque jeudi soir ?...

Pendant la soirée, Carla eut la larme à l'œil à plusieurs reprises. Bien qu'amateurs, ces aficionados du chant flamenco furent émouvants, à chanter devant tout le monde de tout leur cœur et de toute leur peine...

Assis à ses côtés, Adrian lui parla peu, mais lui prenait de temps en temps la main, simplement. Ou échangeait un regard souriant avec elle.

Puis, il se leva et rejoignit Manolo, alors que la place était libre. Il s'assit sur la chaise à côté de lui, posa son verre par terre. Lui murmura le genre de flamenco qu'il voulait chanter, et ensemble ils cherchèrent la bonne tonalité.

Carla se redressa sur la chaise, posa son verre en-dessous, et joignit les mains sur ses jambes croisées. Émue. *Il ne lui avait pas dit qu'il chanterait...*

Elle le regarda se concentrer, le regard au sol et les sourcils froncés, le dos droit. Les mains à plat sur les cuisses.

À sa main gauche, il portait une chevalière en argent, celle de son père décédé jeune. C'est ce qui lui apprit la veille, au café.

Il commença son passage par un geste très flamenco ; il salua le ciel d'une main tendue, en le regardant avec émotion. Le public comprit qu'il dédicait sa chanson à son père, et le salua d'un *Olé !* plein de respect. Dans ce groupe, tous se connaissaient, à force de se retrouver depuis des années. Pour chanter ensemble leurs peines et leurs joies, dans l'amour de la vie et du flamenco pur.

Adrian chanta des tientos, un chant lent en huit temps. Il chanta le premier couplet, le regard au sol, semblant penser à celui à qui il l'adressait, d'une voix pleine de tristesse :

*A la sierra Morena,
Me voy llorando.
A consolar las penas
Que estoy pasando.*

[A la Sierra Morena,
je me rends en pleurant.
Pour y consoler mes peines]

Adrian avait une belle voix, grave et pleine. Carla en resta bouche bée, elle ne s'y attendait pas... C'était un artiste complet. *Il savait danser et chanter !*

Puis il leva les yeux, les mains expressivement tendues devant lui, comme pour demander quelque chose, et chanta d'une voix plus forte :

*Hizé un hoyito en la arena
Y enterré mi pensamiento.
Pa que no supiera nadie,
Martirio le di a mi cuerpo.*

[J'ai fait un petit trou dans le sable,
Et j'y ai enterré mes pensées.
Pour que personne ne sache,
J'ai fait souffrir mon corps]

Sur la fin de ce chant, il augmenta le tempo en tapant dans ses mains, le rendant plus joyeux, en souriant au public et à Carla. À Manolo.

- Olé Adrian ! Así se canta ! (1)

- Anda, guapo ! Anda ! (1)

Lui répondit le public, le sourire aux lèvres, en se balançant au rythme entraînant de la guitare.

Et Adrian passa à un chant plus joyeux. Des tangos :

*Tocame la guitarra que te quiero cantar,
Tocame el violín que te quiero bailar.
Vente conmigo, s'entrañiatas mias,
Donde me quiero llevar.*

[Jouez-moi de la guitare, que je chante,
Jouez-moi du violon, que je danse.
Venez avec moi, et jouez, petites sœurs,
Là où je veux me rendre]

Il se leva, mit ses bras en danseur au-dessus de lui, et fit quelques marquages sur la guitare de Manolo, sur place, en avançant le bout de son pied tendu avant de le ramener sous lui, tout en claquant des doigts au-dessus de sa tête.

- Olé Adrian ! Olé tù ! (2) S'écria un homme dans le public.

Et Adrian enchaîna sur un second couplet, les mains jointes devant lui, invitant le public d'un regard à chanter avec lui ce couplet bien connu de tous :

*Triana, Triana, que bonita està Triana !
Cuando le ponen al puente,
La bandera republicana.
Cuando le ponen al puente,
La bandera republicana.*

[Triana, Triana, que le quartier de Triana me plaît,
quand ils hissent sur le pont,
le drapeau républicain !]

- Eso es ! A la memoria de los republicanos ! Olé ! Lui répondit l'homme dans le public, debout, ému, levant son verre à sa santé. (3)

Puis, ses yeux plantés dans ceux de Carla, Adrian chanta, toujours debout :

*Te quiero,
Como no te quisò nadie,
Como nadie te querrà.
Te adoro,
Como se adora en la vida,
La mujer que se ha de amar.*

(1) Olé Adrian ! Ça c'est du chant !

Vas-y, mon beau !

(2) Olé Adrian ! Olé à toi !

(3) C'est ça ! A la mémoire des républicains disparus ! Olé !

*Te quiero
Como se quiere a la vida
cuando la vida es boldad.
Como se quiere a un hermano,
Como se quiere a una madre,
con ese amor sin igual.
Como se quiere en la vida
una vez, y nada más !*

[Je t'aime
Comme personne ne t'a jamais aimée,
Comme personne ne t'aimera jamais.
Je t'adore,
Comme on adore, dans la vie,
La femme que l'on ne peut qu'aimer.

Je t'aime,
Comme on aime la vie
Quand celle-ci nous est bonne.
Comme on aime un frère,
Comme on aime une mère,
Avec cet amour sans égal.
Comme on aime dans la vie ;
Une seule fois, pour de bon]

Et sur un sourire éclatant à Carla, il fit un signe de tête au guitariste et ferma son chant en tapant des mains de façon sonore et claquante.

Sur une ovation, le public salua son talent. Il en fut métamorphosé. Son visage se détendit, son regard devint joyeux, lui qui l'avait souvent sombre. Il eut un grand sourire aux lèvres.

Dire que si elle avait cru les « on dit », Carla ne l'aurait jamais rencontré et serait passée à côté de cet homme extraordinaire ! Qui donne tout à sa passion et à sa famille...

Comme la vie est riche !

Adrian marcha vers elle. En chemin, il croisa un homme d'une cinquantaine d'années et s'arrêta pour lui parler. Carla reconnut celui qui s'était adressé plusieurs fois à lui durant son passage, par ses interventions. Cette fois-ci, il lui dit, en le tenant par les épaules :

- Olé tù ! A la memoria de tu padre, chico, que nos echo de menos! (4)

Il lui tapota la joue et ajouta :

- Quel grand chanteur il était. Il doit être fier de toi, mon garçon ! Sigue ! (5) Tu vas réussir et marcher sur les pas de ton père, seguro ! (5)

Adrian toucha sa chevalière de sa main droite, et l'homme lui tapota la nuque, à plusieurs reprises. Carla se rappela alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans, lui qui relâchait enfin un peu la pression, et faisait enfin son âge, sous le regard protecteur de l'ami de son père.

Carla se sentait différente. Cette soirée la réveilla. Elle se retrouva enfin, sortit de son engourdissement. Elle était enfin de retour à elle-même.

À minuit, elle s'accrocha au bras d'Adrian, qui la raccompagna à son hôtel. Tous deux s'appréciaient beaucoup, et se le montraient. Leurs corps n'oubliaient pas leur étreinte de mardi soir, et étaient complices, proches l'un de l'autre, naturellement. Sans façons.

Devant l'hôtel, Adrian prit son visage entre ses mains et lui embrassa longuement le front, comme un objet précieux.

(4) Olé à toi ! A la mémoire de ton père, mon garçon, qui nous manque tellement !

(5) Sigue : continue ! Seguro : C'est certain !

- Mañana, querida ! Lui dit-il avant de s'éloigner de son pas nonchalant, les mains dans ses poches de jeans. (6)

Il était 2h du matin quand Manuel rentra. Elle dormait déjà, couchée sur le coté droit.

Il se colla à elle, et la serra fort dans ses bras. D'un air protecteur et possessif.

Carla sent bien que depuis dimanche, il lutte contre la tristesse. Obnubilé par la pensée quotidienne qu'elle partira dimanche, et qu'il ne la verra sûrement plus. Cela le torture. Elle surprend parfois des regards douloureux de sa part. Mais pour elle, tout est clair : elle a pris sa décision et ne veut pas rester ici. Malgré tout ce qu'elle y a vécu. Malgré Lidon, Elena, Adrian et tous les autres. Malgré le flamenco.

Elle repartira dimanche.

Et elle s'endormit, blottie dans les bras de Manuel.

(6) A demain, ma chérie !

XXIII
Le même jour
A 11h30

Carla ouvre les yeux, s'étire longuement. Il est 11h30. Elle replie le journal « ABC » qu'elle ne lira pas, et se lève, impatiente de vivre sa journée.

Car, grâce à cette soirée passée la veille avec Adrian, elle se sent bien ! Redevenue elle-même. Ses muscles sont détendus, sa vigilance se relâche.

Non, elle n'est pas en danger permanent. Et puis la vie est comme ça, avec ses surprises et ses épreuves...

Oui, c'est fini avec Manuel et il lui manquera énormément... Mais il faut savoir laisser des lieux et des gens derrière soi, parfois. Savoir prendre des décisions. La vie est remplie de périodes, différentes les unes des autres...

Et elle, maintenant, c'est en France qu'elle veut vivre. C'est le choix qu'elle vient de faire, et assume enfin pleinement.

Dans quelques années, peut-être changera-t-elle d'avis et fera-t-elle un autre métier que celui de magnétiseur, loin de la Bourgogne et de ceux qu'elle y aura rencontrés et aimés.

Mais là, maintenant, elle veut retrouver la vie qu'elle s'y est créée. Retrouver sa chère Niña, ce cadeau que la vie lui a fait. Retrouver la campagne bourguignonne et sa vieille maison en pierre, loin des villes et de leur tumulte. Revoir Yvonne, Rodrigue et Andy.

L'état de choc provoqué par sa rupture avec Manuel et par le fait de savoir qu'elle n'avait plus aucune chance avec Andy, est enfin adouci en elle. Elle revit. Elle peut de nouveau affronter le quotidien, capable de se porter elle-même. De faire de son mieux, tout en portant les autres. *Parfois.*

Bon, assez souvent quand même... Se dit-elle en souriant, en pensant à ses patients, à sa mère, certains jours...

À 18h30, Carla rentre à l'hôtel après de longues embrassades avec Lidon et les filles du cours. Elles continueront sans elle lundi. Et l'oublieront.

Et c'est bien comme ça. Asi esta la vida ! (1)

A l'hôtel, elle commence à faire sa valise. Elle se rappelle alors qu'elle a laissé son portable dans le tiroir depuis dimanche déjà... Cinq jours sans l'allumer ! Elle réalise qu'il ne lui a pas manqué, et décide de tenter de nouveau l'expérience, plus tard.

Mais maintenant qu'elle est de retour dans ce monde, elle veut en avoir des nouvelles !

Elle se sent prête à en faire partie de nouveau, et rallume son portable.

Sur son répondeur, elle a plusieurs messages de patients qui lui disent qu'ils rappelleront mardi. *Qu'elle passe de bonne vacances !* Carla efface les messages en souriant, heureuse de les revoir bientôt. Ils lui ont manqué, eux aussi.

Puis il y a un message d'Andy, reçu dimanche soir. Puis un deuxième, et encore un troisième, rien que dans la journée du lendemain, lundi. Il y a quatre jours...

Le dernier lui dit :

Fais-moi confiance, s'il te plaît...

Lui demande-t-il, dans ce troisième et dernier message.

Je te montrerai que tu avais raison de le faire, Carla. La semaine dernière, j'ai dérapé parce que j'ai été faible. J'ai pensé que c'était fini entre nous, à cause de ton long silence. C'était insupportable.

Je ne m'attendais pas à recevoir ta lettre.

J'étais sûr que tu avais tiré un trait sur moi. Que, là-bas tu t'étais rapprochée de Manuel au point de ne plus être intéressée par moi.

(1) C'est la vie !

Elle l'entend faire une pause, souffler fort.

Dès ton départ, j'ai eu mal au cœur, au corps. Ça me tirait de partout. J'ai trouvé refuge dans l'écriture.

Ha oui, je n'ai pas encore eu l'occasion de t'en parler !

Dit-il d'une voix soudain enjouée.

Mais le lendemain de ton départ, j'ai commencé à écrire un roman. Je sais, c'est complètement fou !... C'est grâce à tes soins qui ont changé ma vie, mais aussi à cause de la souffrance de t'avoir loin de moi. Ça a réveillé quelque chose en moi.

Et puis j'avais tellement mal de croire que je n'avais plus aucune chance avec toi, que j'ai eu la faiblesse de chercher du réconfort dans le vin, et dans les bras de Cassandra.

J'espère que tu me pardonneras...

Elle l'entend faire une pause, plus longue que la précédente.

Je ne suis pas aussi fort qu'il le faudrait, Et maintenant, j'ai honte de tout ça.

Je t'en prie, dis-moi comment tu vas ! Je m'inquiète pour toi.

Appelle-moi s'il te plaît.

Appelle-moi...

Carla raccroche. Ne veut pas entendre les autres messages de son répondeur. Elle écouterait celui que lui a laissé sa mère plus tard. Elle a besoin de réfléchir à ce qu'elle vient d'entendre...

« Fais-moi confiance », lui demande-t-il dans son message.

Elle se surprend à sourire.

Andy n'est donc pas amoureux d'une autre !

Dans ses trois messages, il se livre à elle. Sans fard. Il lui avoue notamment sa honte d'avoir couché avec une autre. Par souffrance, mais par revanche aussi, finalement, lui qui pensait avoir été manipulé par elle.

C'est fou comme on peut mal interpréter les choses parfois...

Parce que son portable fonctionnait mal, et que Carla ne prit pas la peine de le réparer rapidement, il crut qu'il ne l'intéressait plus...

Il manque vraiment de confiance en lui ! Il aura besoin de beaucoup d'amour, cet homme là... Se dit-elle avec le sourire.

Puis il reçut sa lettre, écrite à la cafétéria, le premier dimanche de son séjour.

Heureusement qu'elle l'a écrite... Tout aurait été perdu entre eux, sinon, avec tous ces malentendus...

Le souvenir d'Andy grandit en elle...

Elle le revoit... Allongé sur la table de massage. Debout dans l'entrée du salon, à veiller sur elle alors qu'elle est emmitouflée sous les couvertures d'Yvonne. Elle le revoit la chemise ouverte, nonchalant, dans le jardin d'Yvonne, assis sur l'herbe. Elle repense au moment où elle ne put s'empêcher de le prendre dans ses bras, avant son départ pour l'Espagne.

Une émotion monte en elle. Un lent et lointain battement timide y grandit. Elle ferme les yeux, son téléphone portable à la main, et respire lentement. Une douce chaleur monte en elle, la réchauffe.

J'étais dans le noir, et je ne m'en étais pas rendue compte...

Elle sent sa poitrine se relâcher, son souffle devenir plus libre.

Elle se laisse alors tomber en arrière sur le lit, les bras écartés. Elle entend en elle les mots d'amour d'Andy, encore et encore. Et le battement en elle se fait de plus en plus insistant.

C'est son cœur.

Il revient à la vie !

Il est maintenant 23h30 et Carla n'est plus aussi désinvolte...

Ah ça non ...

Affolée, les cheveux en bataille, son sac de danse à l'épaule, elle remonte calle de Mesonero Romano en courant, le souffle court. Elle part rejoindre Elena au tablao, pour lui demander de la loger ce soir. Elle ne peut pas rentrer à l'hôtel, ne le veut pas...

Elle vient de fuir Manuel...

Elle arrive enfin au lieu de travail d'Elena, essoufflée. Elle y entre, plus rassurée. Enfin à l'abri. Son amie est sur scène avec les autres, le spectacle est en cours. Le patron la reconnaît et la laisse entrer discrètement. Carla le remercie et s'installe au fond de la salle, regarde danser Elena.

Malgré sa petite taille, elle en impose par sa façon de se tenir droite, fièrement dressée, les bras tendus au maximum au-dessus de sa tête, ses mains grandes ouvertes. Comme un scorpion faisant une parade avant l'attaque.

Mais son sourire naturel et facile est toujours là, attendant au coin des lèvres tout moment propice à se montrer, et rend Elena moins dur que son corps et sa marche rapide et décidée ne le laisse penser d'elle.

Elle sauva Carla lors de leur première scène commune, il y a de cela trois semaines maintenant. Épuisée par le chant sans fin d'Anna, Carla ne tenait plus et Elena, la battante, la redresseuse de torts, ne put s'empêcher de lui venir en aide.

Carla la regarde. C'est un plaisir de la voir danser de façon complexe et belle, tout en jouant du regard avec ses musiciens et en répondant aux danseuses et chanteuses qui l'encouragent de la voix. Quelle force elle a ! Le cœur rempli d'amour et d'admiration pour elle, elle la regarde danser. Puis elle part l'attendre dans la loge, un peu avant la fin du spectacle. Au moment où la troupe se laisse photographier par le public en restant encore quelques minutes sur scène.

Elena la rejoint enfin. Et accepte, bien évidemment !, qu'elle dorme chez elle.

Bien sûr, guapa ! (2)

Elle la reconforte en la serrant dans ses bras, entourées des filles de la troupe que Carla connaît bien elle aussi, maintenant, après quatre soirées passées à danser ensemble. Dans ce cocon féminin, elle se calme enfin. Puis toutes deux quittent le tablao, main dans la main.

Carla ne peut retourner à l'hôtel où Manuel l'attend sûrement. Il lui a fait si peur tout à l'heure...

Ce soir, Anna, Manuel, et elle passaient sur scène à 20h, pour une demi-heure de spectacle, dans un tablao proche de leur hôtel, calle de Echegaray. Ce soir, ils seraient cinq groupes à se produire les uns après les autres, en de plus ou moins courts passages. La durée dépendait de la réputation et du parcours professionnel de chacun. Une sorte de soirée consacrée aux « nouveaux talents » du flamenco. Carla était heureuse de finir cette tournée de trois semaines par cette soirée joyeuse et légère.

Mais Manuel gâcha tout...

Leur passage sur scène terminé, elle prenait l'air tiède du soir tout en repensant avec satisfaction à toutes les danses qu'elle avait faites en trois semaines. *Quel bonheur ! Et comme elle avait appris, grâce à la scène !*

Manuel la rejoignit. Assise sur un banc devant le tablao, elle lui sourit et lui tendit les mains.

Anna était déjà repartie : elle ne restait plus jamais avec eux après le spectacle. Elle avait déjà sa vie ici, à Madrid. Carla la voyait à peine depuis leur matinée passée ensemble. Car celle-ci emménagea chez Alvaro une semaine plus tôt, et vivait pleinement son histoire d'amour. Sa métamorphose faisait plaisir à voir. Toujours aussi provocante, elle n'avait pourtant rien perdu de sa superbe, ni de son caractère pur comme de l'acier. Mais elle avait perdu ce côté qui la faisait se mettre désespérément en avant parfois. Afin de provoquer l'autre et d'avoir son attention totale et exclusive. Elle était maintenant apaisée, et leur couple était vraiment beau à voir.

(2) Bien sûr, ma belle !

Manuel tomba à ses genoux et enfouit son visage contre les jambes de Carla. Il avait l'air mal en point, sentait l'alcool, lui qui ne buvait jamais...

De ses mains, il lui serra les jambes. Trop fort...

- J'ai cru que tu étais déjà repartie à l'hôtel ! Lui dit-il en se redressant, prenant le visage de Carla entre ses mains.

Elle fronça les sourcils. Lui demanda de s'expliquer.

- C'était notre dernière scène ensemble...

- Oui c'est vrai, lui répondit-elle, étrangement sereine.

Elle était calme. Elle l'embrassa sur la joue.

- Merci à toi pour ces trois semaines ici. Je ne suis plus la même, Manuel.

Il se mordit la lèvre, lui attrapa les mains un peu rudement.

- Écoute, Manuel, on en a déjà parlé dimanche, au Rastro. Lui dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Tu as ton projet ici et c'est un beau projet, expliqua-t-elle d'une voix tranquille, qui se voulait apaisante.

Il serrait trop fort et lui faisait mal aux mains...

- Manuel, Je suis vraiment heureuse pour toi, mais moi, je te l'ai dit, je ne me vois pas vivre ici. J'ai quelque chose à poursuivre là-bas, en Bourgogne. Je dois y retourner.

- Non !

Manuel lui serra les mains encore plus fort. Elle poussa un cri de douleur.

- Non, *tu n'iras pas !* Répéta-t-il. J'y pense depuis dimanche et ça me brûle, là.

Il fit le geste de vouloir s'arracher la chemise du corps. Elle poussa un soupir. Tenta de retirer ses mains des siennes.

C'est déjà assez difficile comme ça... Pourquoi faut-il qu'il complique toujours les choses ?...

Elle a accepté la séparation, l'idée de ne plus voir son grand gosse, de ne plus rire avec lui. Tout ça la tiraille déjà beaucoup. *C'est lui qui a provoqué tout ça, et maintenant...*

- Mais qu'est-ce que tu veux, Manuel? Lui cria-t-elle au visage, les mains douloureuses. Paniquée face à cet homme qu'elle ne reconnaissait plus.

- Quedate conmigo ! Quedate conmigo ! (3) Lui répéta-t-il en passant sa main derrière la tête de Carla, son bras tendu entre-eux.

Il tenta d'approcher son visage du sien, de force. L'attira à lui en la tirant par la nuque.

Carla prit peur.

Les yeux de Manuel étaient agrandis par la panique, par la terreur de la perdre.

Elle se rappela alors ce que Paco lui raconta un jour sur Manuel, pour excuser son côté imprévisible.

- Ça fait cinq ans qu'il est avec nous, lui dit-il. Quand je l'ai rencontré, il avait vingt-trois ans et squattait une maison abandonnée avec d'autres jeunes comme lui. On avait un ami commun et, un soir, celui-ci m'a invité dans le jardin de cette grande maison bourgeoise en ruines, dans laquelle ils étaient cinq à squatter. Ces quatre garçons et cette fille avaient en commun d'être très sympathiques et très touchants, mais un peu sauvages, grimaça-t-il. Ils formaient un cocon, celui de ceux qui ne voulaient plus rentrer chez eux. Ils fuyaient tous leurs parents. Je sais que le père de Manuel est un pauvre bougre qui a la main légère et l'a frappé souvent... Il y a deux ans, d'ailleurs, il est venu voir son fils à l'un de nos spectacles, pour tenter de renouer avec lui, et, je pense, l'avoir à portée de main pour ses vieux jours d'alcoolique...

Paco fit une pause pour vérifier que Carla comprenait bien ce qu'il sous-entendait. Elle hocha la tête. Oui, elle savait que certains parents demandent à leurs enfants de se sacrifier lorsque arrive le moment de leur vieillesse, sans considérer le fait qu'ils ne leur aient donné aucun amour ou aucune attention avant... Rassuré, il continua :

(3) Reste avec moi !

- Manuel l'a mis dehors avec tellement de haine !... Il a eu une enfance difficile, dans une famille pauvre, pleine de violence à cause de l'alcoolisme. Il avait une petite sœur, mais elle a disparu du jour au lendemain. Elle ne l'a jamais recontacté. Apparemment, il ne sait même pas si elle est en vie. C'est à ce moment-là qu'il quitta sa famille et intégra le squat. Et moi, lors de cette soirée où je l'ai rencontré, j'ai pu voir qu'il était excellent guitariste ! Je l'ai invité à passer voir la troupe, et on a commencé à travailler ensemble. Parfois il venait, parfois non... Tu le connais... Totalement imprévisible, pas vrai?

Carla haussa les sourcils et sourit à Paco, pour lui dire qu'elle approuvait, mais alors, totalement.

- Et puis, poursuivit celui-ci en riant, il a compris notre façon de vivre ici, dans le travail et l'effort, et surtout, le respect des autres. On forme une famille dans la troupe, tout en se laissant l'espace de vie qu'il faut à chacun pour être bien. Et visiblement, ça lui a plu ! J'en suis content ! Un matin, on l'a vu sortir d'une de nos caravanes. Celle-là, on ne l'utilisait pas encore, il y avait tellement à y refaire ! On remettait toujours à plus tard le fait de la retaper. Ce matin-là donc, il est sorti de cette caravane et s'est assis avec nous, à côté du chapiteau, l'air de rien. Il nous a juste dit : « Bah quoi ! Elle est pas libre, la caravane ? » Comme un chien prêt à mordre. À nous demander ainsi, sans vouloir le montrer, s'il pouvait rester avec nous. On a fait comme si c'était normal de l'avoir là, pour le petit déjeuner, et il ne nous a plus jamais quitté. Il a entièrement retapé la caravane, lui qui avait été incapable de rénover la vieille maison de leur squat.

Paco fit une pause, et posa sa main sur celle de Carla, la regarda droit dans les yeux.

- On l'apprécie beaucoup. Et on est heureux que tu sois arrivée dans sa vie. Il est plutôt difficile à vivre mais, quoi qu'il fasse, sache que ça voudra toujours dire une seule et même chose : « Aimez-moi ! ».

Carla repensait à tout ça alors que Manuel, ayant enfin lâché sa nuque, tombé à genoux, avait enfouit son visage dans les plis de sa jupe. Devant le tablao, la nuit était calme. Ils étaient seuls, dans ce quartier calme de Madrid.

- Manuel... L'appela-t-elle doucement en lui caressant les cheveux.

Il releva son visage vers elle, cramponné à ses jambes.

- Reste à Madrid... Ne pars pas ! Lui demanda-t-il d'un regard fou, l'haleine sentant la bière.

- Manuel...

Elle tenta de le faire desserrer son étreinte. Elle en avait assez de cette comédie.

- Tu dois rester là ! Je ne supporterai pas que tu partes encore une fois ! Lui dit-il le visage dur, des larmes dans les yeux.

Carla ne l'avait jamais vu comme ça...

Est-il bien clair dans sa tête ? Est-ce qu'il ne me confond pas avec sa petite sœur ?...

Elle eut peur. Elle regarda autour d'elle ; il n'y avait personne... *Personne !*

Elle se releva de force et, droite, autoritaire, lui dit froidement :

- Manuel, ça suffit maintenant. On va rentrer tranquillement, et on reparlera de tout ça demain, d'accord ? Tu n'es pas dans ton état normal.

- Reste avec moi ! Répéta Manuel, le regard dur. Menaçant.

- Mais pense un peu à moi, Manuel ! S'exclama Carla. Alvaro vous prévoit de grandes choses. Tu ne vas pas rester à Madrid, tu le sais bien ! Et moi, je ferai quoi, toute seule ici ?

- Tu viendras avec moi ! Lui dit-il, toujours à genoux.

Elle ne put s'empêcher de lui frapper durement le front du plat de la main.

- Mais réfléchis un peu, coño ! (4) Tu sais bien que ça ne va pas se passer comme ça !

(4) Imbécile !

Elle se mit à genoux devant lui, le secoua par les épaules.

- J'ai une vie, moi aussi ! Je ne vais pas la passer à attendre là où tu voudras bien me poser ! C'est hors de question ! Lui cria-t-elle, furieuse.

Manuel mit alors sa main sur le cou de Carla, la tint ainsi quelques instants.

- Je peux pas te perdre... Lui dit-il d'une voix sombre et lente. Effrayante. Ses yeux fixés sur le cou de Carla.

Elle fut terrifiée par le regard fou de Manuel, prêt à tout pour la garder.

Pour que rien ne sorte de sa vie. Qu'il ne perde plus rien. Plus jamais !

Elle poussa alors un hurlement sauvage qui le surprit, et lui fit lâcher prise. C'est ce qu'elle espérait. Elle en profita pour se dégager de son emprise et le poussa en arrière, de toutes ses forces. Elle attrapa son sac de danse et courut, courut...

Elle arriva en nage à l'hôtel, jeta ses dernières affaires dans sa valise, qu'heureusement, elle avait commencée cette après-midi. Terrifiée à l'idée qu'il arrive à tout moment, elle laissa derrière elle le superflu.

Elle redescendit l'escalier, ralentie par le poids de sa valise, effrayée de tomber sur lui.

Mais la bière semblait avoir fait son effet, et elle ne le croisa pas.

Et partit en courant rejoindre Elena.

Elle dormit chez elle ce soir-là.

XXIV
Deux jours plus tard
Dimanche 3 juin
Quartier de Lambeth, au bord de la Tamise. Londres

Il est 11h30.

Andy est assis sur un banc à côté de la cathédrale du quartier de Lambeth, au bord de la Tamise. Il prend des notes sur le petit carnet qu'il a toujours avec lui, dans sa sacoche de cuir noir. Il y écrit avec un beau stylo plume en argent, ciselé.

Jane le lui a offert hier soir, non emballé. Elle ne l'a pas acheté ; elle l'avait chez elle, depuis vingt cinq ans, dans un tiroir. Il attendait le retour d'Andy. C'est le stylo plume avec lequel Andrew a écrit tous ses romans...

Ses parents le lui ont offert à quinze ans, en 1952, le jour de son anniversaire. Peu de temps après qu'il leur annonça qu'il serait écrivain. Il ne surprit personne. Ni Jane, sa grande sœur de seize ans qui le voyait écrire depuis déjà des années. Ni ses parents, tous deux travaillant déjà dans le milieu du spectacle.

Son père, Charles, était dramaturge et avait une grande renommée. Il appartenait à de prestigieux clubs londoniens. Ses parents étaient de l'aristocratie et il veilla à garder un pied dans ce monde en en côtoyant ses clubs, mais il fréquenta également ceux que ses parents appelaient « le petit peuple », en épousant Margaret, une jeune comédienne de la troupe qui jouait ses pièces.

Andrew naquit de ces deux artistes, et grandit avec Jane dans une maison libre et joyeuse. Son père était souvent absent, très demandé, très populaire... Il ne le connut vraiment qu'à sa majorité, lorsque celui-ci le fit entrer dans ses clubs, pour ses dix-huit ans.

Et aujourd'hui, par un doux dimanche de juin 2012, son fils Andy tient son stylo dans sa main, et prend la relève.

Mais il n'écrit pas un roman, non. Il écrit une lettre. Dans trente minutes, Jane finira sa répétition. Comme sa mère, elle est comédienne. Elle travaille au théâtre de Shakespeare, le *Globe Theatre*, à dix minutes à pied de chez elle. Peter est parti voir un ami et passera la chercher, tout gentleman qu'il est malgré sa façon de s'habiller un peu rustique. Et tous deux le rejoindront là, dans ce parc, pour aller choisir ensemble les « pies » et les « scotch eggs » qu'ils mangeront ce midi, en passant au marché du Borough Market, sur le chemin du retour.

Andy écrit la lettre, la prépare pour l'envoyer par mail tout à l'heure :

Chère Carla,

J'espère que tu as eu mon message répondeur mardi : je ne serai pas là pour ton retour. J'imagine que tu vas rentrer aujourd'hui ou demain d'Espagne.

J'espère que ces trois semaines ont été bonnes pour toi et que tu as pu réaliser ton rêve dans de bonnes conditions.

Si tu n'as pas eu mon message répondeur, excuse-moi encore pour cet affreux message il y a dix jours... J'étais saoul et malheureux, un mélange dangereux... Je ne le serai jamais plus, je te le promets.

Je t'écris de Londres, du quartier de Lambeth où j'attends Jane, ma tante de soixante-seize ans.

C'est fou ! Jane est ma tante, la sœur aînée de mon père et je suis arrivé chez elle hier. Elle vit avec Peter, un drôle de phénomène qui nous fait hurler de rire mais ne perd jamais son air sérieux, lui.

Jane est d'une grande délicatesse et d'une grande tendresse. Je l'adore !

À son âge, elle travaille encore ! Comme elle me l'a expliqué : « Dans mon métier, on meurt sur scène ! »

Elle fait partie de la troupe du Globe, et y joue à la belle saison des pièces

de Shakespeare, avant de les jouer partout dans le monde en automne-hiver, quand le Globe est fermé.

C'est un théâtre ancien, sans toit, grand ouvert. Dès le mois d'octobre, avec le climat londonien, il n'est plus possible d'y donner des représentations.

Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici. Je veux prendre le temps de les connaître, et aller à la rencontre de la ville de mon père, Andrew. Découvrir ce peuple dont j'ai le sang en moi.

De ce que j'en ai déjà vu, il me plaît beaucoup ! Ils sont particulièrement civilisés. Très agréables, mais très surprenants aussi !

Si tu savais le nombre de personnes qui me sourient ou m'adressent la parole, c'est impressionnant ! Moi qui ai passé quinze ans à Paris, ça me change !

Je suis heureux d'être ici. Tellement !

Tu dois être impatiente de retrouver Niña ! Elle t'a cherchée tout le temps. Tu as raison, c'est un vrai pot de glu ! Elle a dormi avec moi ou Yvonne chaque nuit ! Impossible de la faire dormir en bas, avec la meute !

Qu'est-ce que j'aimerais la voir t'accueillir à ton retour ! Elle va être folle de joie !

Carla,

Je ne sais pas dans quelle situation tu vas revenir de Madrid, mais sache que si tu le veux, je serai un ami fidèle pour toi. Tu pourras compter sur moi à tout moment.

Je t'aime beaucoup...

Pardonne-moi encore pour cette histoire avec Cassandre, qui est restée depuis, une amie qui m'est chère. En ce moment, elle vit le grand amour avec l'un des jeunes de l'équipe. Ils sont très touchants.

Elle est particulière, mais très attachante. Si tu le souhaites, vous pourrez vous rencontrer. Vous devriez bien vous entendre. Vous avez un point commun déjà : vous foncez dans la vie, vous vivez tout à fond.

Carla,

J'aimerais te dire des choses, mais je préfère faire taire mon cœur dans ce premier mail.

Car je ne veux pas te gêner, ni te faire de mal.

Je m'adapterai à ta situation.

Dans ta lettre, que j'ai lue tant et tant de fois, tu me dis que ton histoire avec Manuel touche à sa fin. Aujourd'hui, deux semaines plus tard, je ne sais pas ce qu'il en est de vous deux, et je ne veux rien brusquer. La fin d'une relation est toujours douloureuse, alors je fais taire mon cœur.

Si tu veux (et peux) l'entendre, dis-le moi. Et je te dirai toutes ces choses que j'aimerais te dire.

Je t'envoie cet mail à l'adresse que j'ai trouvée sur ta carte professionnelle.

J'espère que tu l'auras... Ces trois dernières semaines, nous n'avons pas été chanceux avec les moyens de communication, alors j'espère que, cette fois, ça marchera, et qu'il n'y aura pas d'incompréhension ni de décalage entre nous.

Je te souhaite un bon retour et terminerai en ne te disant qu'une chose. La seule que je laisserai sortir de mon cœur en attendant que tu me dises où tu en es dans ta vie :

Je t'aime follement. Comme un frère, ou comme le rôle que tu voudras bien me faire jouer dans ta vie.

Andy

La cathédrale sonne midi et fait sursauter Andy, qui pose son carnet et se lève, s'étire.

Il y a du monde au marché maintenant, de l'autre côté de la grille du parc. Il range ses affaires dans sa sacoche, et attend.

Jane et Peter devraient arriver d'ici un petit quart d'heure.

Il regarde autour de lui, le sourire aux lèvres.

Car à trente-neuf ans, Andy a décidé d'être heureux.

Et semble être sur le bon chemin...

XXV
Dimanche 3 juin
Gare d'autobus du sud, Madrid

Il est 15h, et Carla attend à la gare d'autobus de Madrid sud.

Le bus qui va l'amener à Paris, à la gare de Bercy, roulera pendant 16h, puis elle prendra le TER Bourgogne demain matin, en fin de matinée, pendant deux heures et demi. Et elle sera de retour, seule cette fois. Anna et Manuel vont rester en Espagne. Elle ne sait pas quand elle les reverra...

Sa valise est à ses pieds et elle attend. Elle repense à tout ce qu'elle a vécu ici, en à peine trois semaines... Ce fut tellement riche, tellement dur parfois aussi...

Hier, samedi, elle a pris le petit-déjeuner chez Elena, après que celle-ci l'ait logée d'urgence pour la nuit, dans son appartement. Sa fille, Anabella, âgée de huit ans, est très drôle. Rayonnante. Carla regrette de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt.

Elena vit également avec son père, veuf. Un homme charmant qui fait sortir sa fille de ses gonds en lui demandant continuellement ce qu'il peut faire pour lui rendre service. Il cause perpétuellement des catastrophes dans l'appartement, en voulant bien faire. Il répare ce qui marche bien et ne fonctionne plus une fois passé entre ses mains. Il tente également de tout rendre plus pratique : il tenta dernièrement de mettre la table de cuisine à la hauteur idéale de ses petites chéries, et l'en rendit bancal... La pomme du petit déjeuner d'Elena finit par terre les matins où elle est trop fatiguée, et a oublié de la couper en deux avant de la mettre à plat dans une assiette...

Au moment de laisser Carla repartir, Elena la serra longuement dans ses bras et lui fit promettre de revenir.

- Ici, c'est chez toi ! Il y a toujours de la place pour les amis. Pas vrai, papa ?

Son père s'enthousiasma aussitôt ! *Il pourrait fabriquer un lit qui serait encastré dans le mur, comme un placard ! Il suffirait de ...*

- Oh papa, tu es trop gentil ! Lui répondit Elena en l'embrassant sur la joue. On en parlera d'abord tous les deux, d'accord ?

Il acquiesça et partit chercher son carnet à croquis et son minuscule crayon à papier, tout usé, pour commencer à y réfléchir. Pour qu'ils puissent accueillir de nouveau Carlita au plus tôt !

Puis tous trois lui firent signe au revoir sur le pas de la porte, pendant que Carla redescendit les trois étages de l'immeuble d'Elena, sa valise derrière elle.

Elena... Encore une belle rencontre...

Carla rentra à son hôtel, calle de las Huertas. Il n'y avait plus de danger. Car, à 10h, ce matin, Manuel lui envoya un long message :

Reviens ! Je suis désolé pour hier soir ! J'étais saoul ! Tu n'auras plus à supporter ça, reviens ma chérie ! S'il te plaît ! Je rentrerai à 19h à l'hôtel, on a du monde à voir avec Alvaro aujourd'hui. Sois-là, s'il te plaît... Passons cette dernière soirée tous les deux, à traîner dans les rues de Madrid. Tu veux bien ?

Arrivée à l'hôtel, Carla consulta son téléphone qui avait vibré ce matin dans sa poche, alors qu'elle revenait de chez Elena.

C'était un message de Rodrigue :

Coucou Carla ! On pense fort à toi et on t'attend. Ta Niña est en pleine forme ! Prépare-toi à une vraie cérémonie de bienvenue de sa part ! Elle t'a cherchée et attendu chaque jour. Tu la retrouveras comme tu l'as laissée, un adorable pot de colle ! Et, bonne nouvelle ! Andy est bien arrivé hier après-midi, et a l'air très heureux ! Jane a l'air d'être une femme incroyable ! On est heureux pour lui. Dis-nous quand tu rentreras, Yvonne t'attend ! Elle a mis le four à préchauffer, prépare-toi à manger comme une reine !

Assise sur le lit, Carla fronça les sourcils. Sentit la colère monter en elle.

Jane?!

Elle ne s'appelait pas Cassandra?...

De dépit, elle jeta son portable sur le lit. Il se mit à vibrer de nouveau. Elle vit ainsi que le signal des messages était toujours allumé. *Pourtant il lui semblait qu'elle les avait tous lus hier...*

Elle vérifia alors son répondeur, et entendit :

Vous avez un nouveau message. Reçu mardi 25 mai à 17h.

Puis la voix d'Andy qui lui dit :

Oui, Bonjour Carla, c'est Andy. Ne t'inquiètes pas, je ne serai pas long. Je t'ai déjà laissé assez de messages...

Il fit une pause puis continua :

Mais ta lettre m'avait laissé penser que... Enfin, Je l'ai eu tardivement... Il y a deux semaines maintenant que tu l'as écrite, et deux semaines c'est long. Beaucoup de choses changent...

Si tu es heureuse avec Manuel,

Il s'éclaircit la gorge.

Et que Madrid t'a permis de t'en rendre compte, tu n'auras qu'à me le dire...

Il s'éclaircit de nouveau la gorge, et poursuit, la voix cassée.

Je comprendrai. Je m'habituerai...

Bon, je m'égare...

Dit-il d'une voix plus soutenue, plus claire.

Je ne t'appelais pas pour te dire ça. Je voulais te prévenir que demain, je pars pour Londres et que je ne sais pas combien de temps je vais rester là-bas. C'est une longue histoire. Je vais retrouver la sœur de mon père !

Dit-il d'un ton enjoué.

Je sais enfin qui il était ! Je vais retrouver ma tante, Jane.

Je suis fou de joie !

Je ne serai pas là, à ton retour. Voilà.

C'est pour ça que je t'appelais. Je voulais te prévenir.

Bon retour à toi. Je te souhaite le meilleur !

Puis il y eut un autre silence, durant lequel il s'éclaircit de nouveau la gorge, mais choisit finalement de ne rien ajouter, et il raccrocha.

De soulagement, Carla se laissa tomber sur le lit. Éclata de rire.

La sœur de son père? Mais c'est quoi cette histoire? Et pourquoi Londres?

Elle rit, réalisant que, pour lui aussi, ces trois dernières semaines semblaient avoir été riches... Elle n'en sait pas grand chose, sinon qu'il a commencé à écrire un roman, et qu'il a eu une histoire avec une certaine « Cassandra ». Et qu'il a maintenant une « Jane » dans sa vie.

Mais ce ne sont que des pointillés de ce qu'il a dû vivre. Recevoir sa lettre, et lui laisser ces messages répondeur plein d'amour, en fait partie aussi...

Elle s'étira sur le lit, de toute la longueur de son corps. Soulagée.

Puis elle fit ses adieux à Madrid en cette dernière journée.

Elle déjeuna à la cafétéria de la calle Atocha, où José refusa qu'elle paye son dernier repas chez lui. Elle passa une dernière fois au marché Anton Martin, fit le plein de gâteaux pour la route, et dit au revoir aux commerçants.

Et en bas des marches, à l'entrée du marché, elle lança un baiser de la main à l'école Amor de dios qui se trouvait juste au-dessus, et dont elle vit les fenêtres des salles de cours depuis la rue, entendant les élèves taper du pied sur le plancher.

À 15h, elle retourna dans la rue de Pilar et Galan et déposa un bouquet devant ce qui fut la

porte d'entrée de leur immeuble, avec un mot à l'intérieur :

À Galan, mon arrière grand-père décédé ici à trente-sept ans, en 1938. À Paola, sa femme, et à Pilar, ma grand-mère, qui avait quatorze ans quand elle dut fuir en 1939. En leurs chères mémoires... Je ne vous oublierai jamais. Votre petite fille, Carla

À 16h, Manuel l'appela, désespéré. Ils devaient se rendre au studio d'enregistrement avec Alvaro. Ils avaient rendez-vous à 19h : un créneau venait de se libérer, et ils devaient absolument y aller. L'ingénieur du son voulait voir jouer Manuel et chanter Anna, pour définir leur niveau et savoir ainsi combien de jours il leur faudrait pour enregistrer l'album. Ce qui aurait bientôt lieu.

Elle lui répondit en le rassurant, malgré sa peine de le voir un peu moins ce soir... :

Fais-moi signe quand tu auras fini et on se retrouve à l'hôtel. D'accord?

Puis elle fit ses derniers achats. Alla chercher ses nouvelles chaussures de flamenco dans une petite rue voisine de l'école. Elle les commanda dix jours plus tôt, et elles étaient enfin prêtes. In extremis... Ce seront ses premières chaussures professionnelles, entièrement faites à la main.

Leur cuir vert foncé est superbe ! Le bout est coqué pour permettre la *puntera* arrière, et le talon de cinq centimètres est couleur bois naturel. Elles sont magnifiques ! Carla les essaya devant l'artisan pour en vérifier la pointure, et écouta leur son en faisant quelques phrases de soniquete. Elle a découvert avec les élèves d'Amor de dios que la qualité des chaussures est importante, principalement pour leurs « voix ». Chaque artisan a sa spécialité et fabrique des chaussures plus ou moins fines, au son plus ou moins perlé. Celles de Carla ont un cuir et un talon épais. Cela leur donne une grosse voix, mais, malgré tout, elle peut faire une musique plus douce avec elles, plus délicate. C'est à elle de décider, selon sa force de frappe et l'intention de sa danse.

Enchantée, elle remercia l'artisan et passa déposer ses achats à l'hôtel, puis ressortit dans la rue.

Il était 19h. Manuel devait être arrivé au studio.

Elle mourrait de faim, et partit pour la soirée, son portable allumé dans son petit sac en bandoulière, pour pouvoir répondre à Manuel dès qu'il l'appellerait. Elle sortit passer une dernière soirée avec son cher Madrid. Elle s'engagea calle de la Magdalena, où le quartier commençait à s'animer avec de bons endroits où passer un moment sympathique et festif.

Elle passa ainsi devant le café où eut lieu la soirée de jeudi, en compagnie d'Adrian et de ses amis chanteurs. La porte de la cave était fermée ce soir. Elle jeta un œil à l'intérieur du café. Il n'y avait que des habitués attablés, qui s'étaient donnés rendez-vous pour prendre l'apéritif.

Elle s'éloigna, et continua à remonter la rue.

Quelqu'un l'appela soudain au loin. Elle se retourna. C'était Adrian qui courait vers elle.

- Hola ! Salut toi ! Lui dit-il en s'arrêtant à un mètre d'elle. Je suis content de te revoir !

Il replaça en arrière ses lourds cheveux, et sa frange qui lui cachait les yeux. Elle lui sourit.

- Tu étais dans le café? Montra-t-elle de la main, derrière Adrian. Je ne t'ai pas vu !

- Oui ! C'est Manolo qui t'a vu entrer et jeter un coup d'œil avant de repartir. Je suis passé voir la bande. On prend l'apéro depuis 18h. Tu veux te joindre à nous?

Elle hésita. Se rappela qu'elle avait eu envie d'y entrer mais, regrettant de n'y connaître personne, elle avait continué sa route. C'était l'occasion de passer une bonne soirée : les amis d'Adrian étaient vraiment sympathiques. Elle hocha donc la tête, et s'accrocha au bras d'Adrian, ravi. Sa chevalière brillait à sa main gauche.

Il fit ainsi une entrée triomphale dans le café, la tête haute, acclamé par ses amis.

- Belle pêche, tío ! (1) Y en a d'autres comme ça dehors? Lui demanda Manolo, le guitariste de la soirée de jeudi.

Il mima l'empressement et partit en courant vers la rue. En revint aussitôt, bredouille, l'air dépité, en montrant ses mains vides.

(1) Belle pêche, mon gars !

- Nada para mí... (2)

Adrian éclata de rire et lui tapota le dos. Bon perdant, Manolo le laissa lui offrir une troisième bière, pour le consoler.

Penchée sur le bar, Carla demanda au serveur s'il faisait à manger. Elle avait tellement faim...

- Si, momento ! (3) Lui répondit-il en partant en cuisine. Il revint quelques instants plus tard et lui dit :

- On a encore une tortilla et une salade de poivrons de ce midi. Je te les réchauffe?

Elle acquiesça. Ce qui le fit repartir en cuisine pour mettre la tortilla au four.

Elle rejoignit le groupe assis à une grande table de bois. Ils avaient déjà ajouté une chaise pour elle, juste à la gauche d'Adrian, en se serrant tous un peu plus encore.

Carla retira la chaise, s'inséra dans l'espace libéré, puis glissa la chaise derrière elle et put enfin s'asseoir. C'était tout juste... Ses cuisses touchaient celle de la fille à sa gauche, qui lui fit une bise pour lui dire bonjour, et celle d'Adrian à sa droite, qui fit comme s'il n'avait rien remarqué.

Carla fut heureuse que la façon dont ils s'étaient rencontrés tous les deux, leur permit malgré tout d'être devenus amis. Ils vivaient une drôle d'amitié... Il n'y avait plus de gêne dans leurs gestes, dans leurs regards, d'avoir été très intimes et de s'être vus dans leur nudité. D'avoir eu du plaisir ensemble.

Carla sentit des frissons parcourir sa cuisse droite et lui remonter dans le dos au contact de celle d'Adrian. Il avait vraiment quelque chose, cet homme...

Mais cette fois-ci, elle ne se laisserait pas tenter. *Non !*

Elle a retrouvé son centre, et réussit à mieux se contrôler maintenant. Un vieux chant flamenco lui revint en tête à ce sujet :

*Fue piedrad y perdi mi centro,
Y me arrojaron al mar.
Y al cabo de tanto tiempo
Mi centro vivió a encontrar.*

[J'étais pierre et j'ai perdu mon centre,
Et on m'a jetée à la mer.
Puis, avec le temps,
J'ai retrouvé mon centre.]

Par la pensée, Carla leva son verre de Tinto de verano à la santé d'Andy, sous la grimace d'Adrian qui ne comprenait toujours pas comment elle pouvait boire cette aberration de vin et de limonade... Elle rit intérieurement quand elle repensa qu'elle avait pris cette « Jane » pour une nouvelle concurrente. *Une femme de soixante-seize ans !...*

Sa jalousie lui permit de comprendre une chose importante : *elle veut Andy ! Et ce depuis le premier jour.*

Malgré son amour pour Manuel, qui lui brise le cœur par leur séparation, elle aime Andy.

Mais comment la nature peut-elle lui faire aimer deux hommes à la fois?...

Elle les aime différemment, mais les aime tous les deux. Elle sait que son histoire avec Manuel n'aurait pu durer longtemps, ils n'étaient pas compatibles. Mais elle gardera toujours cet amour-là en elle, gravé. C'était son premier...

Mais Andy...

Elle ne connaît personne comme lui !

(2) Tu n'en as pas une pour moi ?...

(3) Oui, un instant...

Il a quelque chose de particulier, un mélange indéfinissable... On l'imagine à première vue d'un grand sérieux et d'une stabilité sur laquelle on peut s'arrimer. Un vrai rocher. Mais il est aussi insaisissable. Il ne se livre pas si facilement, ne parle jamais pour ne rien dire. Il ne sait pas « papoter » ; ne dit jamais ces petits riens qui nous font mieux connaître quelqu'un. Lui se livre lentement, lentement. Son regard sombre et doux se pose sur vous, et on ne sait comment l'interpréter. Il y a une grande part de mystère en lui. On ne sait pas... Notamment par ce grand calme qui le caractérise, et que Carla adore.

Elle a tellement envie de le revoir...

Mais quand reviendra-t-il? Quand?...

Soudain, elle sursauta. Le serveur venait de poser son assiette devant elle, glissant son bras entre elle et sa voisine, comme il put. Le groupe lui donna les verres vides, pour faire de la place sur la table.

- Buen provecho ! (4) Lui dirent-ils en chœur.

Pour les remercier, elle leva la main, comme le font les chanteurs à la fin du spectacle pour remercier le guitariste. Tous éclatèrent de rire à ce geste de connivence. Manolo partit immédiatement chercher sa guitare posée dans un coin du café. Et le groupe chanta toute la soirée, tout en buvant d'autres nombreux verres.

À 23h, le portable de Clara s'éclaira sur la table. C'était Manuel.

Il serait à l'hôtel dans vingt minutes, Alvaro allait (enfin !) le déposer.

Carla se leva alors, dit au revoir à tout le monde avec un pincement au cœur, et Adrian l'accompagna à l'entrée du café. L'épaule contre l'embrasure de la porte, il la regarda de ses beaux yeux verts émeraude. Un peu tristes. Elle lui caressa la joue.

- Je reviendrai, Adrian. Ici c'est ma deuxième maison maintenant, lui dit-elle en faisant un large geste de la main qui englobait tout Madrid.

Il hocha la tête. Montra le groupe de la main, derrière lui, ne la quittant pas des yeux.

- On n'a pas pu parler, toi et moi...

- Mais on s'est *vus* ! J'en suis contente. On est des amis toi et moi, hein? Ce n'est que le début !

Il hocha la tête de nouveau, lui embrassa trop longuement la joue.

Ils se regardèrent un instant, hésitèrent une seconde.

N'étaient-ils pas en train de passer à côté de quelque chose, tous les deux? Il aurait fallu se donner une chance...

Mais il n'était plus temps.

Carla baissa la tête, lui prit la main.

- Adrian, je vais retrouver quelqu'un en France, lui avoua-t-elle.

Il haussa les épaules.

Il n'avait jamais eu de chance, ça ne le surprenait pas plus que ça...

- Le grand amour? Lui demanda-t-il un peu ironique, plantant ses yeux verts dans ceux de Carla.

Elle haussa les sourcils, gonfla les joues.

- On ne sait jamais ce qui nous attend dans ce domaine... Tu le sais comme moi. Lui dit-elle. Regarde comment ça a commencé entre nous, ajouta-t-elle d'un geste de la main. J'étais au plus mal cette semaine là. En temps normal, jamais je n'aurais couché avec toi comme ça, comme une fille facile. Mais je suis contente qu'on l'ait fait. Tu es une belle personne et je suis heureuse de te connaître. Et tu m'as permise de me retrouver. Je m'étais perdue en chemin... Tu as été très important pour moi !

La main sur le ventre, il salua, chevaleresque. Se releva et lui caressa la joue, doucement.

- Je resterai quand même sur une interrogation, lui avoua-t-il. Je ne saurai jamais si, toi et moi, ça aurait pu marcher... Lui murmura-t-il en plongeant de nouveau ses yeux fascinants dans les siens.

(4) Bon appétit !

Elle soupira. Elle sait qu'avec leur passion commune, ils auraient pu vivre quelque chose d'unique. En effet. Comme avec Manuel. Comme avec Andy.

Mais on n'a qu'une vie... Ce sera peut-être pour la prochaine ?...

Elle ne put s'empêcher de se demander si Adrian ne faisait pas parti de son karma lui aussi, finalement. *Comme la vie peut-être compliquée par moments...*

Elle soupira de nouveau. Elle adorait Adrian et n'aimait pas le voir triste.

Mais il la prit finalement dans ses bras et lui dit à l'oreille :

- Pas de problème, guapa. Je suis heureux de te connaître quand même, ça ne change rien...

Elle fronça les sourcils. *Elle a déjà entendu ces mots là... Mais quand?...*

Puis il lui prit la main et lui chanta un joyeux tango, en tapant du pied tous les quatre temps, les yeux trop brillants pour être réellement gai :

*Son lindas la caricias,
Si nacen del corazon,
Y son lidons los amores,
Que conservan la ilusion.
Y si un querer los provoca,
Es sublime hasta el dolor
y las penas no son penas,
Cuando son penas de amor.*

[Qu'elles sont belles les cicatrices
que l'on a au cœur,
Et qu'ils sont beaux les amours
Qui conservent l'illusion.

Et si c'est un amour qui les a provoquées,
C'est sublime jusqu'à la douleur,
Et les peines n'en sont pas,
Si ce sont des peines d'amour]

Carla leva les yeux au ciel, faussement exaspérée. Adrian s'essuya rapidement les siens, rit de bon cœur avec elle. Une larme coula sur sa joue.

- Appelle-moi quand tu reviendras, vale ? (5) Rappelle-moi de temps en temps, qu'on se donne des nouvelles... Je te montrerai le spectacle que je vais commencer à monter bientôt. D'accord ?

Elle hocha la tête, serra ses mains dans les siennes.

Et soudain, il fit volte-face et retourna dans le café. Sa main gauche sur son ventre, sa main droite en l'air, il avança à petits pas dansés en roulant des hanches, s'arrêtant tous les trois temps, immobile sur le quatrième. Comme s'il dansait sur le chant qu'il venait de lui chanter.

Elle éclata de rire et lui cria d'une voix qui dérailla vers la fin à cause de l'émotion :

- À bientôt Adrian !

Il haussa les épaules. Et d'un petit signe de la main très flamenco qui sous-entendait «No me importa ! », (6) il lui répondit :

- Oui oui, c'est comme tu voudras !

Faussement nonchalant. Puis il lui fit un dernier clin d'œil complice, par-dessus son épaule gauche.

(5) D'accord ?

(6) Peu importe !

Riant encore, Carla remonta la calle Magdalena vers l'hôtel. Elle passa devant la rue de *Casa Patas*. C'était ouvert. Il y avait un spectacle ce soir.

Son portable sonna. C'était Manuel.

- Je suis dans la chambre ! Où tu es ? Lui demanda-t-il, affolé.

- J'arrive, j'arrive ! Lui répondit elle en riant, voyant encore Adrian se déhancher en s'éloignant à petits pas dansés.

Il est maintenant 15h30...

Carla regarde sa montre. Dans dix minutes, le bus sera là... Avec soulagement, elle voit enfin la belle voiture noire d'Alvaro arriver, et se garer sur le parking.

Enfin !

Manuel en descend en courant, laissant la portière grande ouverte derrière lui.

Elle se lève et lui sourit, les larmes aux yeux.

Manuel l'attrape au vol sans ralentir sa course, et tous deux finissent dans les bras l'un de l'autre, quelques mètres plus loin. Alvaro et Anna, main dans la main, marchent lentement vers eux, les laissant à leurs embrassades.

Anna s'est coiffée les cheveux en une longue tresse sur l'épaule droite. Elle porte un haut blanc tout en fines broderies et en rubans, sur une jupe longue parfaitement ajustée à sa taille, rose foncée. Son maquillage est naturel, tout en étant travaillé. Elle lâche la main d'Alvaro et avance vers eux, toujours serrés l'un contre l'autre. Elle les prend dans ses bras et pose sa tête sur l'épaule de Manuel, près du visage de Carla, en pleurs.

Elle lui caresse les cheveux doucement, pour l'apaiser.

- Excuse-nous, ma belle... On a fini de déjeuner tardivement avec les amis d'Alvaro. Ils voulaient savoir tellement de choses avant de produire notre disque... N'est-ce pas, cariño ? (7)

Alvaro s'incline un peu, d'un air désolé.

- On a fait au plus vite ! Mais dans ce métier, « business is business »... S'excuse-t-il en anglais, de son accent espagnol.

Carla dessert son étreinte, passe son bras autour du cou de Manuel et prend la main d'Anna.

- Je vous souhaite tout le bonheur possible ! Que la sortie du disque et la tournée se passent bien ! Lui dit elle en lui embrassant la main, sentant une dernière fois son délicat parfum au jasmin.

Une petite bague y brille qu'elle n'avait pas avant. Une fine bague en or blanc, à la fois discrète et belle.

Carla relève la tête et fixe Anna avec étonnement. Celle-ci lui fait un clin d'œil :

- C'est un amour !... Lui dit-elle à voix basse, en exagérant le mouvement de ses lèvres pour être comprise.

Puis elle embrasse longuement la joue de Carla et lui dit :

- Buena suerte, guapa ! (8) J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir un jour. Si tu reviens à Madrid, préviens-nous, on y sera peut-être !

Elle pose sa main finement manucurée sur son poignet.

- Tu auras toujours une place gratuite à mes concerts, lui annonce-t-elle. Et elle lui fait un léger clin d'œil de son regard sombre ourlé de longs cils. On s'est bien amusés tous les trois, pas vrai ? Leur demande-t-elle avec malice.

Carla penche un peu la tête, pour lui rappeler que les débuts n'ont pas été faciles, loin de là. Toutes deux en rient. Manuel, lui, a le visage caché dans le cou de Carla. Se gorge de son odeur, déjà en manque d'elle.

- Je n'oublierai pas cette expérience, ajoute Anna en s'inclinant.

(7) N'est-ce pas, mon amour ?

(8) Bonne chance ma belle !

Puis, embrassant une dernière fois Carla, elle rejoint Alvaro quelques mètres plus loin. S'accroche à son cou sur la pointe des pieds et commence une conversation intime avec lui, son visage près du sien. Alvaro, que Carla connaît finalement à peine, lui adresse un léger signe de la main pour lui souhaiter bonne route.

Le bus entre en gare et s'arrête, ouvre ses portes.

Les voyageurs présentent leur ticket à l'assistant du chauffeur qui range leurs bagages dans la soute, et montent dans le bus.

Carla prend une grande inspiration. *Retour à la maison !* Se dit-elle.

Elle n'est plus la même. On est reconnaissante à la vie pour tout ça. Si c'était à refaire, est-ce qu'elle le referait ? Pas si sûr finalement, se dit-elle en riant.

Pas si sûr...

Elle sert Manuel dans ses bras. Tous deux s'embrassent longuement en un long baiser fraternel. Manuel est incapable de parler, ne veut pas pleurer devant Alvaro.

- Raconte-moi comment ça se passera avec eux, hein ? Tu vas t'en sortir ! L'encourage Carla en lui embrassant le front. C'est ton rêve qui se réalise, alors, vis-le ! Va partout dans ce monde, va rencontrer les gens, et raconte-moi. D'accord ?

Il hoche la tête, et se réfugie dans son cou.

- Te quiero tanto... (9) Lui murmure-t-il.

- Yo también... Jamas te olvidaré... (10) Lui répond-elle, d'une voix brisée par le chagrin. Tu seras toujours mon premier amour, tu ne l'oublieras pas, hein ?

Puis elle lui chantonne, d'une voix brisée par l'émotion :

*Como quieres que le olvide,
Si ha sido mi amor primero ?
Y ese amor, como las plantas,
Echa raiz en el suelo.*

[Comment veux-tu que je l'oublie,
Lui qui fut mon premier amour ?
Et, cet amour, comme les plantes,
Laisse une racine dans le sol]

Ils se serrent une dernière fois dans les bras l'un de l'autre. Carla sent que son cœur va éclater.

C'est trop douloureux... Manuel, Manuel ...

Et en larmes, elle lui chante à l'oreille :

*Por Dios te pido, gitano,
Y por la salud de tu mamá,
Que lo que has hecho conmigo,
No se la digas a nadie.*

[Je te demande, Gitan,
Par Dieu, et sur la santé de ta mère,
Que ce que tu as vécu avec moi,
Tu ne le racontes à personne !]

(9) Je t'aime tellement...

(10) Moi aussi... Je ne t'oublierai jamais...

Puis elle lui chuchote :

- Merci pour ces belles années... Merci, cariño... Mais nos chemins doivent se séparer. On s'en doutait depuis le début... C'est maintenant... Dit-elle d'une voix brisée, essayant de se convaincre elle-même qu'ils n'ont plus le choix.

Puis elle s'éclaircit la voix, lui prend le visage et l'embrasse, comme une amante cette fois.

- Sois heureux, guapo. Sois fier !

Puis elle marche vers sa valise, leur adresse à tous un dernier signe de la main, le dos droit, la poitrine haute, mais le visage trempé de larmes.

- Et raconte-moi tout ! Ne m'oublies pas sur les sentiers du monde ! Demande-t-elle à Manuel.

Il tombe assis, sans force. Lui adresse un dernier regard plein d'amour, et acquiesce.

- Tu peux compter sur moi !

Carla présente son billet à l'assistant, lui laisse sa valise, et monte dans le bus. Elle se retourne et lève le poing.

- On se reverra, amigos ! Leur crie-t-elle. On se reverra !

Et elle va s'asseoir au siège qui l'attend. Sa voisine, une vieille dame, tourne gentiment son visage pour ne pas la déranger dans ses adieux.

De l'autre côté de la vitre, Carla voit Manuel, Anna et Alvaro debout, côte-à-côte. Alvaro tient Anna par la taille, et Anna soutient Manuel en lui tenant la main. Tous lui adressent un dernier signe.

Manuel dresse le poing et crie de toutes ses forces :

- On se reverra !

Carla pose sa main sur la vitre pour lui montrer qu'elle l'a entendu. La vieille dame lui sourit, pleine de compassion. Et le bus s'éloigne, avec Carla qui pleure de laisser tout ça derrière elle.

Mais elle pleure aussi de joie. *Quel chemin parcouru !...*

Et vers quel chemin se dirige-t-elle maintenant? Que lui réserve encore la vie, si surprenante?

De joie, elle sourit à la vieille dame.

Vivement la suite, oui, vivement...

EPILOGUE

Quinze jours plus tard Dimanche 17 juin

Assise sur le quai de la gare d'Avallon, Yvonne attend, les mains jointes sur ses genoux. L'air aussi sage qu'une écolière. Rodrigue est assis derrière elle. Tous deux se sont mis dos à dos sur ces bancs « nouvelle génération » qui n'ont plus de dossier. Chacun d'eux tourne ainsi le dos à un côté de la voie ferrée. Yvonne la regarde dans une direction, et Rodrigue dans l'autre.

Lui feuillette de temps en temps les pages de son magazine « Historia » et lui en lit des extraits. Elle, n'en a rien à faire, ce n'est pas le moment !, et ne le lui cache pas. La bouche close, le regard buté, ses pieds bougent sans cesse sous le banc, au-dessus du sol. Elle est impatiente...

Elle l'interrompt soudain.

- Mais moi je suis sûre qu'il va arriver de là ! Lui dit-elle en montrant la voie ferrée qui se trouve face à elle.

Il lève les yeux au ciel et secoue la tête.

- Plus têtue, je meurs ! Répond-il en la poussant doucement du dos. Puisque son train est parti l'autre jour dans ce sens-là, lui rappelle-t-il en montrant la direction qu'elle vient de lui indiquer, alors aujourd'hui il arrivera par ici, lui explique-t-il en montrant la voie ferrée face à lui.

Yvonne secoue la tête.

- Je suis sûre qu'il est parti dans l'autre sens l'autre jour ! Dit-elle.

Rodrigue fait passer son magazine au-dessus de sa tête et en tapote la tête de sa mère, juste derrière la sienne.

- Tu perds la tête ! Clame-t-il. Faudra aller voir le bon docteur, chère Madame !

Yvonne hausse les épaules et continue à fixer obstinément sa voie ferrée à elle. Ses yeux scrutent l'horizon.

- En plus, t'y vois rien du tout ! Surenchérit Rodrigue.

Yvonne le pousse du dos sans ménagement et il glisse doucement au sol, sans tenter de se rattraper, trahi par la surface bombée et glissante du banc. Il se retrouve assis par terre, le magazine à la main, et la menace de l'index, d'un air désapprobateur. Puis il éclate de rire.

- Fais attention, la mère ! Je ne suis pas tout jeune quand même, hein ! La réprimande-t-il.

Elle redresse le menton, fière d'avoir autant de force à son âge. Rodrigue attrape sa main et l'embrasse, la regarde longuement dans les yeux. Elle lui sourit, cligne des yeux à cause du soleil qui lui fait face. Puis elle reprend sa main et lui donne une forte tape sur la tête.

- Ah maman ! J'aime tes déclarations d'amour ! Lui répond Rodrigue en mimant l'extase, le magazine serré contre sa poitrine.

Elle plaque soudain sa petite main sur sa bouche, lui indique du doigt son oreille droite.

- Écoute !

Tous deux ne voient rien, mais entendent au loin le train qui arrive. Rodrigue se hâte de se relever, et colle de nouveau son dos à celui d'Yvonne. Chacun reprend sa position de bataille et fixe le côté de la voie ferrée qu'il a choisi, obstiné, plissant les yeux.

Ils ont parié, gare à celui qui perdra...

Le chef de gare siffle sur le quai.

Rodrigue regarde au loin, scrute l'horizon mais ne voit rien. *Il doit être dans le virage, là-bas...* Puis il sursaute et voit le train passer à côté de lui, arrivé derrière lui... Il jure entre ses dents et se tape la cuisse avec son magazine, qu'il jette au sol, de dépit. Yvonne trépigne dans son dos, sautille de joie sur le banc.

- J'ai gagné ! J'ai gagné ! Répète-t-elle, les poings en l'air. Mon fils, tu me dois un *long* massage demain.

Elle se retourne et lui tapote l'épaule.

- Et on a bien dit deux heures, hein ! Lui rappelle-t-elle. Si tu n'avais pas autant insisté alors que tu

avais tort, on n'en serait pas là ! Ça t'apprendra ! Dit-elle en se moquant de lui.

Rodrigue se lève et s'incline devant elle, en majordome.

- À votre service, chère Madame ! Lui dit-il d'un ton faussement soumis.

Le train s'est arrêté. Yvonne s'accroche à la main de Rodrigue qui l'aide à se relever.

Que ces bancs sont inconfortables ! Elle se frotte les reins en râlant.

Tous deux regardent les premiers voyageurs descendre du train, plus haut sur le quai. Yvonne sert fortement la main de Rodrigue, ses yeux brillent. Lui, entoure ses épaules de son bras, protecteur.

- Je le vois pas ! Crie-t-elle, inquiète.

- Maman, il sait qu'on est là, ne t'inquiètes pas ! Lui répond il. On ne va pas le manquer.

Puis elle s'écrie :

- Oh ! Il est là-bas ! Regarde ! Dit-elle en montrant les premiers wagons, loin d'eux.

Rodrigue doute. Il ne le voit pas, lui...

- Andy ! Andy ! Crie-t-elle, le bras en l'air, lui faisant signe de la main.

Andy ne l'entend pas. Il vient de descendre une grosse valise à roulettes rose du wagon, et remonte dans le train. En descend une autre, plus sobre, ainsi qu'un sac long et mou qu'il met à son épaule. Puis il tend la main vers la porte et aide une jeune femme à en descendre.

- Mais c'est qui celle-là !? S'écrie Yvonne.

Elle fait face à son fils, l'attrape par le col de son tee-shirt.

- Il t'a dit qu'il arrivait avec quelqu'un? Et tu m'as rien dit ! Lui hurle-t-elle en lui donnant de petites tapes sur la joue, furieuse.

Rodrigue se débat, se protège des mains en riant.

- Mais non, mais non !

Il l'attrape par les poignets, redevient sérieux. Tous deux se regardent, soudain inquiets.

- Il ne m'a rien dit non plus, la mère... Lui confesse-t-il, troublé.

Tous deux se tiennent courageusement par la main, et regardent Andy remonter le quai vers eux. A ses côtés, une belle jeune femme à hauts talons marche avec lui, parle et lui sourit. Elle est très apprêtée et marche avec exagération, d'une démarche peu naturelle.

- Mais c'est qui celle-là?

Ne peut s'empêcher de crier Yvonne, qui en devient presque menaçante.

Les voyageurs passent à côté d'elle et rient de voir cette petite femme au dos voûté être retenue par les épaules par un homme aussi petit qu'elle, grisonnant, un peu plus jeune qu'elle. Son fils peut-être ?

Andy les voit enfin. S'arrête et leur fait un grand sourire. Puis, il regarde de nouveau la jeune femme et lui répond. Tend la main vers elle pour prendre la petite carte qu'elle lui tend. Puis elle s'éloigne après un dernier signe de la main, et passe à coté d'Yvonne et de Rodrigue en laissant une lourde odeur de parfum derrière elle.

Asphyxié, Rodrigue en oublie de retenir Yvonne qui part en avant, de tout son corps un peu voûté, et marche droit vers Andy. Elle l'attrape par la poitrine, plaque sa tête contre lui.

Elle paraît si petite par rapport à lui ! Ému, Rodrigue la regarde. La voit sourire, sa joue droite collée à la poitrine d'Andy. *Oui, il a bien un frère maintenant... Bien tardivement, mais mieux vaut tard que jamais.*

Andy, bloqué, ne peut plus avancer et lui ouvre les bras de là où il se trouve. Alors Rodrigue n'hésite plus et les rejoint. Il le prend par le cou, sur la pointe des pieds, et lui tapote le bas du dos de l'autre main. Puis tous trois desserrent leur étreinte et se font face. Regardent si aucun d'entre-eux n'a grandi depuis tout ce temps. C'est long deux semaines !

Andy a changé. Il a un regard que Rodrigue ne lui connaît pas, plus doux et plus posé. Il porte, alors qu'il fait chaud, un blazer de coupe anglaise gris perle, aux coutures épaisses gris foncé. Il est cintré à la taille, avec de fines épaulettes et des écussons et insignes cousus un peu partout. Il semble ancien, très chic, pas exactement à la taille d'Andy.

Il a également une nouvelle coupe de cheveux, plus rock'n'roll, avec les côtés rasés de très près, alors qu'au sommet, il a gardé une belle épaisseur de cheveux noirs, savamment coiffés de façon négligée. Ça lui va bien.

Yvonne tend la main, veut absolument toucher.

- Oh ! C'est tout doux ! Dit-elle de sa voix bourrue en caressant le millimètre de cheveux qu'Andy a gardé au-dessus des oreilles. T'es beau, mon fils ! S'exclame-t-elle en lui tendant les mains.

Andy se penche, le sourire aux lèvres, se laisse embrasser les joues par Yvonne.

- Content d'être de retour, mon gars? Lui demande Rodrigue, aux anges.

Après deux semaines à Londres avec Jane, il eut peur qu'Andy ne souhaite plus revenir. *Ça devait être tellement passionnant là-bas !*

Andy lui prend la main.

- Je suis très content d'être rentré, les amis ! Vous m'avez manqués... Les rassure-t-il en les embrassant sur les joues.

Rodrigue insiste pour tirer sa valise, et tous trois remontent le quai, désormais vide. Yvonne prend la petite carte dans la poche de veste d'Andy et lui jette un regard interrogateur. Il hausse les épaules. Elle la glisse alors dans la poche de son gilet à mailles fines vers anis, et plaque sa main contre elle. *Il ne l'aura plus !*

Andy éclate de rire, lui embrasse la joue.

- Yvonne ! Tu es terrible ! Lui dit-il en riant. C'était juste ma voisine de train !

Rassurée, elle s'accroche à sa taille, et ils continuent à remonter le quai.

Andy regarde autour de lui, cherche quelqu'un du regard. Puis abandonne. Se mord la lèvre de dépit.

Rodrigue et Yvonne font semblant de ne pas s'en rendre compte, ne disent rien. Arrivés sur le parking, Rodrigue lui tend les clés de voiture.

- On revient ! Lui annonce-t-il. On a réservé des plats au resto d'à côté pour ce soir. Attends-nous dans la voiture, on ne sera pas long !

Andy range sa valise et son sac dans le coffre, enlève son blazer, et reste en chemise noire, cintrée elle aussi. Ses boutons sont orange pale ainsi que le revers des poignets et de la boutonnière.

Il plie avec soin son blazer et le dépose dans sa valise. Le caresse une dernière fois avant d'ouvrir la poche latérale de sa valise et d'en sortir un beau stylo plume argenté. Ce blazer, c'est celui que portait Andrew. Il y tient beaucoup. Jane le lui a offert, s'en séparant à grande peine, malgré tout :

- Il aurait aimé que tu le portes, alors prends-le. Et mets-le à chaque fois que tu viendras nous voir, ça me fera plaisir ! Lui dit-elle juste avant son départ pour la gare de Saint-Pancras.

Andy remet le stylo-plume dans sa valise, rassuré de le retrouver là. Il vient d'Andrew lui aussi. Puis il ouvre la portière et s'assoit à l'arrière, derrière le chauffeur. Ses grandes jambes restent à l'extérieur, tandis qu'il s'appuie au siège de son épaule gauche, sa tête contre l'appuie-tête. Tout en regardant à l'extérieur, la portière ouverte, il joue nerveusement avec ses poignées de chemise.

Il se sent déchiré : à la fois heureux d'être là avec sa nouvelle famille.

Yvonne m'a appelé « mon fils »...

Mais malheureux d'être loin de Jane et de Peter, qu'il a quittés à regret.

Qu'a-t-il fait pour mériter que ces quatre personnes entrent dans sa vie, et l'adoptent ainsi?...

Jane est un amour. Il lui a promis de revenir au plus vite. Et souvent.

Andy ferme les yeux et ressent un vide en lui. Une morsure.

Elle n'est pas venu ! Pourquoi?

Soudain, une portière s'ouvre derrière lui. Andy n'a pas vu Rodrigue et Yvonne revenir, perdu dans ses rêveries. Il entre ses jambes dans la voiture et referme la portière, en même temps que celle de droite se referme, elle aussi.

Il regarde, surpris.

Carla est maintenant assise à ses côtés, le dos droit, les jambes serrées l'une contre l'autre. Elle porte une robe d'été rouge sans manches qui lui descend jusqu'aux genoux. Ses bras et ses jambes sont dorés par le soleil, la peau de son visage aussi. Elle a attaché ses longs cheveux à la va vite, comme toujours, et ils lui retombent en grosses mèches sur les épaules.

Ses yeux verts sont mis en valeur par son bronzage et par une légère touche de mascara. Mais aussi par de fines boucles d'oreilles ornées d'une pierre vert émeraude. Les mains sur ses cuisses, elle ne bouge plus. Ne dit rien. Le regarde, les lèvres entr'ouvertes. Comme prise en faute. Timide soudain.

Elle crut pourtant pouvoir l'accueillir sur le quai, après tous les mails qu'ils échangèrent ces deux dernières semaines. Mais elle n'y arriva pas, et s'éloigna du quai de la gare, quinze minutes avant l'arrivée du train :

- Je vous rejoins dans quelques minutes ! Dit-elle à Rodrigue et Yvonne, en s'éloignant d'un pas rapide. Partez en avant !

Elle marcha de long en large devant la gare. La poitrine serrée.

Et s'il ne veut plus de moi? Comment va-t-il m'accueillir après toutes ces complications entre-nous, et ces malentendus?

Et elle regarda le train entrer en gare, de loin. Elle n'eut pas le courage de se présenter à lui, sur le quai, comme dans un mélo romantique.

Et qu'est-ce que je fais maintenant ?... Se demanda-t-elle en les regardant tous les trois se retrouver sur le quai, de loin.

Mais Rodrigue trouva la solution en le laissant seul à la voiture.

Et elle est enfin là, Andy la dévore des yeux. Lui sourit.

Elle est là... Elle est là...

Son cœur va exploser dans sa poitrine. Il suffoque de bonheur.

Elle est là...

Carla cligne des yeux et éclate de rire. Puis éclate en sanglots. Cache son visage dans ses mains et se laisse doucement tomber contre lui. Andy la prend dans ses bras, l'enveloppe toute entière. Sa joue gauche contre sa poitrine, elle pose sa main sur son épaule droite, s'y agrippe. Ramène ses genoux contre elle et, pieds nus, se love contre lui. Le grand corps de cet homme, auquel elle a tellement pensé la tient maintenant serré contre lui. La protège. Elle se sent perdue dans ses bras, cachée au monde extérieur.

Que c'est bon !...

La poitrine d'Andy se soulève et redescend contre sa joue, au rythme de sa respiration. Elle se laisse bercer. De la main, elle caresse son cou d'homme, un peu plus fort que le sien.

Andy enlève doucement l'élastique qui retient les cheveux de Carla et laisse couler ses longues mèches brunes autour d'elle. Les lui caresse, les lui embrasse. Elle lève le menton vers lui, pose sa joue contre son épaule. Tous deux se regardent. Se sourient.

Il se penche alors vers elle et lui embrasse le front, longuement. Lui embrasse le bout du nez, les joues. Passe son doigt sur ses paupières, en une caresse.

- Ouvre les yeux, ma Carla, lui murmure-t-il.

Elle le fait, et quelques larmes coulent sur ses joues, libérées de ses cils. Ses yeux verts paraissent encore plus clairs.

- Que tu es belle... Murmure-t-il en essuyant les larmes de sa main. Que tu es belle...

Son index suit le contour de son visage. Elle lui attrape la main, plaque sa bouche contre sa paume. Il sent ses lèvres bouger, et tente de l'enlever pour mieux l'entendre. Elle résiste. Puis elle laisse un petit jour entre elle et ses lèvres, et lui murmure :

- Te quiero...

Andy laisse tomber sa tête en arrière sur l'appuie-tête, ferme les yeux. Son bonheur est trop

grand, l'a renversé.

Affolée, Carla se met à califourchon sur lui, entoure son visage de ses mains, sa poitrine à quelques centimètres de la sienne.

- Andy ! Crie-t-elle. Andy !

Il ouvre les yeux. Ses yeux noirs étincellent. Une larme coule le long de sa joue droite. Il lui sourit. Tous deux rient et pleurent à la fois. Soulagés... Chacun a tellement eu peur de l'accueil de l'autre... De toucher l'autre, eux qui en avaient touché tant d'autres avant, sans ressentir la moindre gêne.

C'est enfin fait... Ils ont sauté le pas. Leurs corps se reconnaissent, enfin. Ils peuvent maintenant être proches l'un de l'autre.

Rodrigue et Yvonne reviennent à la voiture, les mains vides.

Carla leur sourit et quitte les genoux d'Andy. S'assoit sur le siège voisin et reste assise, collée à lui. Elle glisse de nouveau ses pieds dans ses chaussures et s'essuie le visage du dos de la main.

Yvonne, assise sur le siège passager, les regarde. Tous deux se tiennent par la main, se mordent les lèvres. Carla pose sa tête sur l'épaule d'Andy, qui lui embrasse longuement les cheveux. L'émotion est grande. Personne n'ose parler.

Rodrigue les regarde dans le rétroviseur, hoche longuement la tête.

Qu'il est content... Mais qu'il est content !

Yvonne plaque sa main sur sa cuisse, lui donne le signal de départ.

- Allez, en route mon fils !

Elle se retourne vers Andy et Carla, leur dit :

- On rentre à la maison, mes petits !

Tous deux hochent la tête, apaisés, lovés l'un contre l'autre. Tout à leurs retrouvailles et à leur douceur, à leurs sensations. Leurs mains ne se quittent plus.

Rodrigue met le moteur en route, s'éloigne de la gare.

Et les ramène chez eux, dans ce petit village de Bourgogne aux maisons de pierre.

Où tous les quatre vont commencer ensemble une nouvelle période de leur vie.

Dans l'amour.

LA SUITE...

Merci à vous ! **Je vous laisse maintenant décider de la participation libre que vous pourrez m'adresser :**

- par chèque à ESTELLE DECOCK, 31 RUE NEUVE, 89450 Foissy les Vézelay
- par virement bancaire en cliquant sur ce lien [Roman "De l'avant" \(01/2022\) au format électronique, en PDF \(sante-reconfort.com\)](#) qui vous enverra vers mon site internet et son onglet « boutique ». Cliquez sur « Ajouter au panier », puis RDV dans votre panier, et choisissez le mode de règlement VIREMENT. Mes coordonnées bancaires vous seront alors communiquées. Merci à vous !

Merci à vous, j'espère que leur histoire vous a plus ! Ce roman fut écrit en « écriture automatique » en 2020, lors des confinements. Comme vous, j'ai découvert Andy, Carla et les autres, et leur combat personnel, tout en écrivant au fil de l'eau, tandis que leur histoire m'était chuchotée à l'oreille. Comme vous, j'ai assisté aux scènes de danse, de face à face, d'amour, et les ai retranscrits. J'espère l'avoir fait du mieux possible, et que vous aurez pu ainsi, vous aussi, accéder à leurs histoires, à leurs vies.

Merci à vous ! Allons tous de l'avant, soyons toujours au maximum de nous-mêmes, dans le respect et l'écoute de ce que qui nous entoure. Avancez chaque jour, même à pas de bébés, suivez votre instinct et vos envies, qui ne s'expriment jamais par hasard. De l'avant ! Car, comme disaient les celtes, celui qui n'avance pas, recule. Soyez curieux, cherchez, soyez toujours en quête. Et vous serez sur le bon chemin !

Envie d'en savoir plus sur le flamenco ? D'en entendre ? D'en voir ?

Il n'est pas si facile de trouver du pur flamenco sur internet ; les puristes ne publient que peu de vidéos, préférant se produire en live et être dans l'authenticité du moment. Leur but est également, pour les danseurs et professeurs, de protéger leurs chorégraphies du plagia,

Cependant, voici quelques références :

RDV sur le site internet de la jeune **danseuse flamenca Lidón Patiño Berjas**, qui m'a autorisée à la faire apparaître en tant que personnage (professeur de danse de Carla à l'école Amor de Dios de Madrid, qui existe bien, elle aussi) : www.lidonflamenco.com

Et voici son site de cours de flamenco en ligne. N'hésitez pas ! Les cours sont donnés en anglais et en espagnol :

[Cursos de flamenco online | Lidón Flamenco Academy \(lidonflamencoacademy.com\)](http://Cursos de flamenco online | Lidón Flamenco Academy (lidonflamencoacademy.com))

RDV sur la chaîne youtube du trio français de la chanteuse Catalina Gimenez : [CATALINA GIMENEZ - YouTube](https://www.youtube.com/channel/UCGIMENEZ)

Retrouvez la collection « Grands cantaores de flamenco » en versions CD via ce lien : [Label Grands Cantaores Du Flamenco | Références | Discogs](#) Si vous le souhaitez, cette page vous permettra d'acheter ces cd de référence du monde flamenco, ou d'avoir au moins la liste des plus grands chanteurs de flamenco, et d'essayer ensuite de les retrouver sur le net.

Voici également quelques vidéos de **danse** de qualité :

[Carmen Amaya y su troupe por Bulerias - 1961 - YouTube](#) La célèbre Carmen Amaya, au chant. (Barcelona)

[ALEGRIAS con CARMEN AMAYA \(HOLLYWOOD 1941\) - YouTube](#) Carmen Amaya, à la danse cette fois.

[Antonio Gades y Cristina Hoyos \(baile\), El Lebrijano, Emilio de Diego – Seguiriyas / CC Eng, Esp - YouTube](#) Les grands Antonio Gades (Une légende de la danse flamenca) et Cristina Hoyos

[Baile La Tati Solea.wmv - YouTube](#) : La Tati de Madrid, grande danseuse et professeur à Amor de Dios

[CASA PATAS, FLAMENCO EN VIVO 213 - LIDON PATIÑO - YouTube](#) Lidon Patino, déjà précitée

[Seguiriyas. María del Mar Moreno. 2000 - YouTube](#) Maria del Mar de Jerez, danseuse et professeur de danse, qui donne régulièrement des stages à Paris via son association « JEREZ PURO ». Accompagnée d'Antonio Malena, reconnu comme l'un des grands chanteurs de notre temps. (Jerez de la Frontera)

[Patricia Guerrero 2010 - Alegrias /Tangos - YouTube](#) Patricia Guerrero (Granada)

[Compagnie Luisa festival flamenco gorbio eva luisa www.compagnieluisa.com - YouTube](#) Compagnie Eva Luisa, basée en France.

[Casa Patas En Vivo - Jesús Carmona \(jesus-carmona.com\)](#) Jésus Carmona (Barcelona)

N'hésitez pas à chercher d'autres vidéos sur ces danseurs et sur d'autres, vous serez ravis par la beauté et l'authenticité de leur travail ! Mais voici déjà un bel avant goût du « flamenco puro ».

[Ainsi que des documentaires en replay sur la rtve, sur chaque ville flamenca :
Caminos del flamenco - Programa 2: Del Sur a Barcelona \(rtve.es\)](#)

REMERCIEMENTS

Merci à mon âme jumelle, artiste et homme au grand cœur. Merci d'être à mes côtés.

Merci à ma famille pour son soutien, merci à mes amis et tout particulièrement à ceux qui m'ont aidée dans la relecture du roman. Merci Sophie, merci Laïla, merci Jeff.

Merci aux habitants de la Bourgogne, et tout particulièrement à ceux autour de Vézelay et d'Avallon. Merci de nous avoir permis de nous intégrer aussi vite, merci pour votre simplicité, votre curiosité, votre amour de la nature, votre grande envie de vivre. Je suis heureuse de vous avoir trouvés.

Merci à cette période unique dans l'histoire de l'humanité, et que j'ai eu la chance de connaître : cette période d'arrêt mondial de l'activité humaine, de mars à décembre 2020, qui m'a permise d'écrire ce premier roman, en gestation depuis ma tendre enfance.

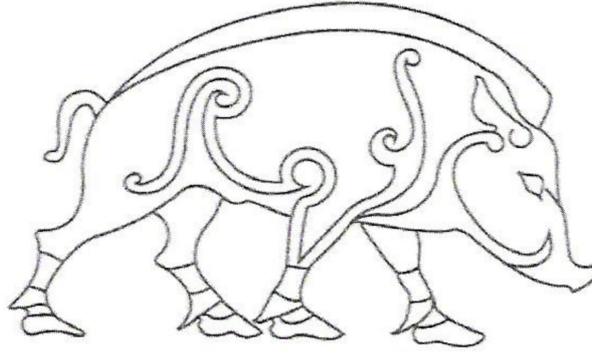
Merci au **peintre Fabian Perez**, qui m'a autorisé à utiliser une image de son tableau « Tablao flamenco IV ». Voici son site internet : www.fabianperez.com

Merci à la **danseuse flamenca Lidón Patiño Berjas**, qui m'a autorisée à la faire apparaître en tant que personnage (professeur de danse de Carla à l'école Amor de Dios de Madrid)

Voici son site internet en tant que danseuse : www.lidonflamenco.com

Ainsi que son site de cours de flamenco en ligne :

[Cursos de flamenco online | Lidón Flamenco Academy \(lidonflamencoacademy.com\)](http://Cursos de flamenco online | Lidón Flamenco Academy (lidonflamencoacademy.com))



*Tous droits réservés à Estelle Decock. auteur de ce roman, et magnétiseur, médium, en Bourgogne,
France*

www.sante-reconfort.com
santereconfort@gmail.com

*Livre protégé par l'INPI, dépôt e-Soleau DSO2021012918
ISBN 978-2-9581678-0-6
1er janvier 2022*

